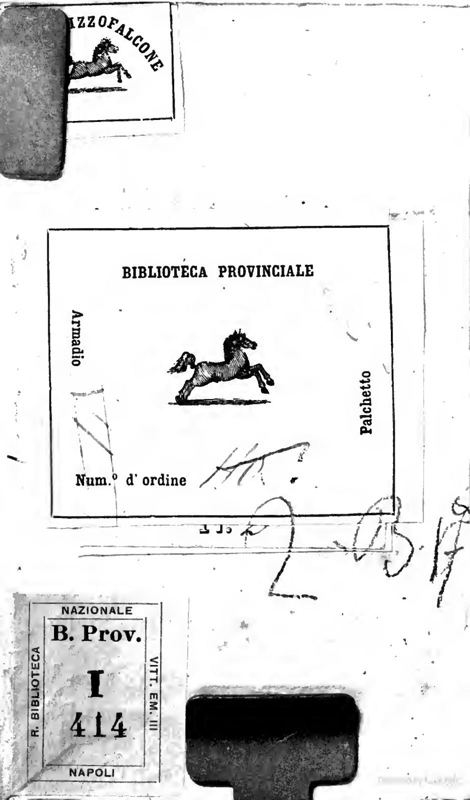

VITTORIO EM





SECRETS

CONCERNANT

LES ARTS ET MÉTIERS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée.

TOME SECOND.



A AVIGNON,

Chez ÉT. CHAILLOT, Imprimeur-Libraire,
Place du Change.

1810.



LE TEINTURIER PARFAIT.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER,

Où l'on donne une idée générale de l'Art de teindre, et une description du caractère du véritable Teinturier.

Il n'y a point d'art qui n'ait son mérite particulier ; c'est ce qui en fait la beauté, et par où on le doit regarder pour lui donner toute l'estime qui lui est due. La teinture est un de ceux où l'industrie de l'homme s'est beaucoup attachée ; c'est à elle que nous sommes redevables de cette grande variété de couleurs dont les étoffes sont susceptibles, et qui nous les font aimer ; c'est par ce bel art aussi qu'on trouve le secret d'imiter ce qu'il y a de plus beau dans la nature ; et l'on peut dire, en quelque façon, qu'il est l'ame qui fait revivre tout ce qu'il a pour objet.

Il est constant que la laine et la soie, dans leur couleur naturelle, n'ont pas cet éclat que leur donne la

teinture : c'est ce qui facilite le commerce des étoffes et qui les fait rechercher, même par les nations les plus barbares. Il ne suffit pas néanmoins pour cela que les couleurs soient belles pour donner le cours au débit qu'on fait de ces étoffes ; il faut encore qu'elles soient bonnes, afin qu'elles durent autant que les marchandises où elles sont empreintes : autrement, ce sont des couleurs faibles, qui passent vîte, et dont l'éclat n'est pas plutôt éteint, que le corps sur lequel elles sont appliquées en devient tout désagréable à sa vue.

La France, féconde en mille choses dont l'homme a besoin pour sa vie et son entretien, nous fournit chez elle abondamment de quoi donner un grand relief à la teinture ; nous avons le pastel, le vouède, la garance, le vermillon ou graine d'écarlate, et la gaude, outre plusieurs autres drogues dont on parlera dans la suite de cet Ouvrage. Il ne nous manque que la cochenille, pour être fournis des six meilleures drogues colorantes de la teinture.

On peut dire que ce qu'on écrit ici de la teinture, découvre bien des secrets sur cet art, qui jusqu'ici avaient été ensevelis : ce seront autant de leçons, dont la plupart des teinturiers, principalement dans les provinces, pourront profiter ; les étrangers même y trouveront leur compte ; mais qu'importe après tout, du moment qu'empêchant un mal on procure un bien, en ce que si, par le moyen de ces instructions, la teinture rendant leur commerce abondant, nous procure le débit de nos ingrédients colorants qu'on cultive en nos climats, le profit desquels compensera toujours les secrets de la teinture qu'on aura divulgués ?

Et si d'ailleurs on a entrepris cet Ouvrage, c'est en vue d'avoir de bonnes teintures. Il est vrai que c'est enchérir le prix des étoffes, et par conséquent (semble-t-il) en empêcher le débit : point du tout ; puisqu'on sait qu'un drap de quinze ou vingt livres l'aune, lorsqu'il est garancé, n'augmente de prix que de quinze ou seize sous par aune, et qu'un même drap bien guédé, n'enchérit pas davantage sur un autre qui ne l'a point été.

Les étoffes teintes en pourpre, en colombin, c'est-à-dire, en couleur de violet lavé, ou de gris de lin, entre le rouge et le violet, ou en couleur de pensée, avec le bois d'inde ou le brésil, ne se portent point long-temps sans être tachées ; au-lieu que ces mêmes étoffes étant cramoisies, reçoivent une couleur qui subsiste dans sa beauté tant que dure l'étoffe : ajoutez à cette bonne qualité, qu'il est aisé de les laver, lorsque par accident elles ont été éclaboussées, sans que cela ternisse en rien leur couleur, et on en ôte même aisément les taches de graisse.

Le brésil donne une couleur rouge qui est fausse, et qui change en peu de temps ; au-lieu que la garance ne manque jamais, et qu'elle est presque à aussi bon marché, celle-ci se recueillant en France, et l'autre venant des pays étrangers. L'indigo n'est quelquefois guère moins cher que le pastel ; le premier, lorsqu'il est employé seul, fait une couleur fausse, au-lieu que celle du second est très-bonne. On a beau vouloir user de ménage dans la teinture des étoffes, tous ceux qui sont versés en cet art conviendront toujours qu'il y a peu de différence du prix d'une bonne couleur à une couleur fausse, sur une étoffe étroite : que le bon noir d'une serge de Rome ou de Châlons, ne peut augmenter de prix que de quatre sous par aune, plus que le mauvais, et les ras de Chartres et étamines d'Amiens, que de deux sous.

Il est donc facile de conclure par ce qu'on vient de dire, que de quelque manière qu'on puisse considérer la teinture dans le commerce, il est toujours plus avantageux d'user de bonnes drogues que de mauvaises ; car si la différence du prix d'une bonne teinture à une qui ne la vaut pas, est de peu de conséquence, elle l'est encore moins sur les laines qui servent au mélange, parceque n'ayant pas besoin que leurs couleurs aient de l'éclat, on n'y emploie point de drogues si chères, ni en si grande quantité ; outre que dans les nuances des laines qui sont teintes, il en entre d'autres qui ne le sont pas, et que si les premières sont apprêtées avec des couleurs qui sont chères, parce-

qu'elles sont très-bonnes, il y en a d'autres aussi dont le prix n'augmente point en recevant une bonne couleur.

On a encore remarqué que dans trois livres de laine que pèse un drap de douze ou quinze livres l'aune, il n'y peut entrer que le tiers ou le quart de laine teinte en violet cramoisi, pour la plus forte couleur du mélange des draps, et que cette couleur soit la plus chère de toutes, quand elle est préparée avec un petit pied de garance, ou avec de la cochenille silvestre; ces drogues ne peuvent enchérir le drap, sur un autre violet qui sera de fausse couleur, que de cinq ou six sous par aune, quoique ce qui en fait le bon mélange en augmente la valeur de plus d'un tiers. S'il y a quelques autres couleurs qui enchérissent le prix des draps de mélange, également comme le cramoisi, on en emploie d'autres aussi qui ne peuvent en retrancher le prix de deux sous par aune; outre que pour une couleur de mélange, où il entrera un tiers de cramoisi, ou d'autres couleurs que la bonne teinture rend plus chères, il y en aura trente où il n'en faudra pas un huitième, ou la vingtième partie, et quelquefois même point du tout.

Les teinturiers avouent de bonne foi, que dans une étamine de Rheims ou de Châlons, qui a pour l'ordinaire onze aunes de longueur, et qui doit peser trois livres, on n'y peut employer que le tiers ou la moitié pour le plus de laine noire dans son mélange, qui, lorsqu'il est guédé comme un céleste, ne peut se vendre que quatre ou cinq sous davantage qu'une autre laine qui n'aura pas été guédée; ce qui ne revient qu'à cinq deniers par aunes, sans parler de celle où il n'entre pas un sixième ou un huitième de laine noire, qui diminue d'autant, quoique l'étamine augmente de plus d'un sixième au profit de celui qui en fait usage. Ajoutez à tout ce qu'on vient de dire, qu'un noir qui a été guédé, couvre plus et abonde davantage que celui qui ne l'a pas été.

C'est un abus de croire que le guède qu'on donne aux laines, les rudisse, les coupe et les empêche de

peigner, puisqu'il est constant que cela n'arrive que par le défaut du noir, qui a été donné fort mal-à-propos avec les drogues nécessaires. Si les laines ont été guédées, on emploie moins de couperose dans le noir, qui est la drogue qui durcit davantage, ce qu'on évite lorsqu'on donne le guède et le noir aux laines.

Les teinturiers mal-habiles disent qu'on emploie plus difficilement les bonnes drogues que les mauvaises : c'est une preuve de leur ignorance que de parler ainsi, puisqu'ils n'ont qu'à donner la même application en travaillant les premières, qu'en employant les autres ; après cela ils verront quelle est leur erreur là-dessus, et qu'ils réussiront aussi bien dans le teint des bonnes couleurs que des mauvaises. Ceux qui ne pourront atteindre à cette perfection par eux-mêmes, trouveront ici de quoi aplanir toutes les difficultés qui les pourront embarrasser dans l'envie de se rendre habiles, et seront instruits pleinement de toutes les drogues qu'ils ignorent pouvoir convenir à la teinture.

Ce n'est donc que pour l'avantage du public qu'on a entrepris cet Ouvrage ; et si l'on y entre dans un détail de bien des choses qui regardent cet art, c'est qu'il y a plusieurs provinces fertiles en certaines herbes, racines et autres matières convenables à la teinture, et que d'autres n'ont pas ; mais qu'elles peuvent avoir par les relations et les commodités qu'il y a de l'une et de l'autre, et dont elles seraient privées : ce qui détruirait l'uniformité qu'on doit établir dans la teinture ; outre qu'il y aurait des teinturiers qui, faute de commerce, seraient frustrés de l'avantage de quantité de secrets qu'ils pourraient découvrir dans la suite.

Il n'est rien de plus glorieux que de se perfectionner dans les arts ; et sur ce principe, il faut tâcher toujours de bien faire : c'est sur cette idée que se doit laisser conduire un teinturier qui veut qu'on l'estime : au-lieu qu'un autre qui prend une route contraire, ne passe que pour un ignorant et pour un gâte-métier ; et quoiqu'il semble que toutes les instructions dont

cet Ouvrage sera rempli, ne regardent que les teinturiers, cependant on peut assurer que les chapeliers y trouveront la façon et les drogues convenables à un bon noir pour les chapeaux, ce qui ne pourra que leur servir de lumière pour les perfectionner dans la teinture. Il y a toujours plus d'avantage de faire de bonnes couleurs que de mauvaises; on s'acquiert de la réputation, ce qui fait souvent la fortune des particuliers. Mais après avoir donné quelques instructions sur l'idée générale qu'on doit se faire de la teinture, passons aux qualités que doit avoir un teinturier pour se rendre parfait dans son art.

Des qualités d'un véritable teinturier.

Un teinturier qui veut savoir parfaitement son métier, ne saurait avoir trop de circonspection, ni trop d'attention à ce qui peut contribuer à la beauté des couleurs qu'il veut donner aux étoffes. Il doit éviter les inconvénients qui peuvent subvenir, et chercher tous les remèdes possibles pour corriger les défauts qui s'y trouvent. Il doit, dans tout ce qu'il fait, affecter une grande propreté, soigner de tenir nettement les lieux où son atelier est établi, les vaisseaux et les ustensiles dont il se sert pour teindre, principalement lorsqu'il s'agit de préparer des couleurs voyantes, c'est-à-dire, où l'éclat et la vivacité sont recherchés, et sur lesquelles la moindre tache frappe d'abord la vue.

Il faut qu'il s'attache à bien connaître toutes les drogues et autres ingrédients qui entrent dans la teinture, soit pour dégraisser, nettoyer et bien préparer les couleurs, afin que les étoffes les reçoivent comme il faut. Il entrera aussi en connaissance de ceux qui la lui peuvent donner. Il s'instruira, autant qu'il lui sera possible, des tromperies qui se commettent, tant par les ouvriers qui recueillent et fabriquent les drogues et les ingrédients qui servent à la composition de ces couleurs, que par ceux qui les vendent, et cela pour en altérer la bonté, et en augmenter la quantité.

Un teinturier curieux de se rendre habile, doit s'étudier à savoir démêler les effets différents qui composent les mélanges des ingrédients, et savoir ce qu'il y

entre de plus ou de moins. Il en approfondira les propriétés et la force, selon la différence de leurs apprêts, pour éviter les accidents qui en peuvent arriver, et qui peuvent empêcher absolument qu'on ne leur donne une dose exacte. La qualité différente des eaux, des étoffes et des laines, en est aussi quelquefois la cause.

Les diverses qualités des eaux sont encore un point pour lui essentiel à connaître, y en ayant de plusieurs sortes, les unes généralement bonnes à toutes couleurs ; et d'autres propres seulement à employer de certains ingrédients, et très-contraires à d'autres. Il faut qu'il apprenne à en corriger les défauts autant qu'il pourra ; qu'il sache les divers degrés du feu qu'il doit donner aux couleurs, selon les différentes drogues qui y entrent, et les diverses façons qu'il convient y donner. Il saura les matières qui seront les plus propres pour entretenir ce feu, et il apprendra à les gouverner et à les manier comme il faut.

Il faut qu'il ait une connaissance parfaite des vaisseaux qui dépendent de son art, et qu'il les fasse construire de manière qu'ils puissent lui être utiles ; il doit connaître les matières dont ils sont fabriqués, et lesquels conviennent mieux à de certaines couleurs qu'à d'autres, selon les divers ingrédients qui y entrent, et l'emploi qu'on en fait.

Il choisira un lieu qui soit commode pour son art, et se pourvoira de tous les ustensiles qui conviennent à la teinture. Il est aussi absolument nécessaire que le teinturier sache connaître les qualités différentes des étoffes qu'il doit mettre en couleur, afin de savoir véritablement celles dont elles sont plus ou moins susceptibles, et pour tâcher d'en faire prendre quelques-unes à celles qui y répugneraient un peu ; car, comme il y a des étoffes de différents lainages, aussi en voit-on qui reçoivent moins certaines teintures que d'autres, et qui demandent différentes façons.

Ce teinturier doit encore savoir quelles sont les étoffes qu'il doit avancer le plus en chaudière, et les doses exactes qui doivent y entrer : car, par exemple, les étoffes les plus fines doivent être mises devant

les moyennes, qui sont celles qui le sont moins; les étoffes rases, et celles qui ont le poil non levé et fort court, doivent passer devant celles qui l'ont levé et long, et le tout selon l'expérience et la pratique qu'on en aura faite avec attention.

Il aura égard aux apprêts des draperies, avant et après la teinture; il soignera que les aplaneurs, les tondeurs et autres ouvriers, ne mouillent en une eau corrompue et sale, et ne laissent échauffer les étoffes lorsqu'elles sont humides. Il veillera qu'ils ne touchent point la laine avec des chardons et des instruments mal-propres, qu'ils ne les engraissent point avec de l'huile, sain-doux, ou autres choses semblables; et qu'aux couleurs vives, principalement, il reste le moins qu'on pourra de façons à faire sur les étoffes, après que la couleur y est appliquée.

S'il arrive que par accident, ou autrement, elles soient graissées, il doit bien les faire dégraisser, purger, et les laver de terre, savon, huile, et des autres drogues dont il se sera servi dans l'apprêt de la laine et la fabrique de l'étoffe qu'il voudra teindre.

Il se donnera bien de garde de prendre pour couleurs vives et de prix, des laines et des draperies échauffées, un blanc barré de divers lainages, ni des étoffes soufrées ou salies de taches difficiles à enlever. Il s'étudiera à les tenir proprement, en ôtant les taches qui y paraîtront; à y rétablir les couleurs perdues, et à leur donner plusieurs lustres différents, ainsi qu'à celles qui peuvent souffrir d'être séchées au soleil.

Le principal secret de la teinture est de bien savoir choisir les ingrédients, les bien préparer, et les appliquer à propos; on donnera des instructions sur cela dans la suite de cet Ouvrage, sur lesquelles on pourra se régler en toute sureté. Voilà ce qu'il est absolument nécessaire qu'un teinturier sache pour conduire son art au point de la perfection qu'il demande.

CHAPITRE II.

Des couleurs en fait de Teinture, et de la préparation qui convient aux étoffes pour bien recevoir la couleur de l'ingrédient colorant ; avec la manière de bien employer les drogues de la teinture, et de faire en perfection les cinq premières couleurs.

LE mot de couleur, pris physiquement, est une lumière réfléchie et modifiée, selon la disposition des corps qui les font paraître bleus, jaunes, rouges, et le reste, ce qui les rend des objets de la vue. Ce n'est pas là l'idée à laquelle nous voulons nous arrêter ; nous entendons ici parler des couleurs en fait de teinture, et qu'on appelle *couleurs simples* ou *matrices*, étant celles d'où procèdent toutes les autres. Il y en a cinq ; savoir, le bleu, le rouge, le jaune, le fauve et le noir. Voyons à présent de quoi toutes ces couleurs sont composées.

Du bleu, et comme il se fait.

Le bleu se fait avec le pastel ; c'est la meilleure drogue, et celle dont on a le plus besoin dans la teinture : il se fait aussi avec le vouède, qui est une espèce de pastel ; la qualité n'en est pas si bonne, et il n'a pas tant de force ni tant de substance. L'indigo fait aussi un bleu qui n'est pas des plus beaux quand on l'emploie seul ; mais on peut le rendre azuré, n'y mêlant que six livres à une grosse balle de pastel, et ne l'employant qu'après être apprêté dans la bonne cuve et dans les premiers réchauds : on peut néanmoins réserver une partie de l'indigo pour le premier ou pour les deux réchauds, afin de pouvoir plus commodément faire les petites couleurs.

On se donnera bien de garde d'employer l'indigo sans être apprêté avec la cendre gravelée, ni autrement qu'avec le pastel, et d'en mettre plus de six livres sur chaque balle, ni de la réchauffer plus de

deux fois ; autrement, on ferait une fausse teinture.

Le vouède, quand il est employé seul, ne peut corriger le défaut de l'indigo sans le pastel, parce-qu'il a trop peu de substance, perdant ce qui lui en reste dans les réchauds et dans la bonne cuve où elle s'est épuisée. Il ne faut pas aussi employer l'indigo à proportion du vouède, mais selon la quantité de pastel qu'on a mise dans la bonne cuve, lorsqu'on veut en tirer un bon bleu, pour en composer ensuite un bon noir.

Il faut remarquer que lorsqu'on est obligé d'employer le vouède sans pastel, on doit mêler si peu d'indigo dans la cuve, que le vouède en puisse surmonter le plus grand défaut ; une livre d'indigo suffit pour cent pesant de vouède ; et il faut mettre l'indigo avec le vouède dans la bonne cuve, et empêcher qu'on ne la réchauffe, pour les raisons qu'on a déja alléguées.

La couleur du bleu devient fausse, lorsque, pour l'augmenter, on emploie le bois d'inde, brésil ou orseille ; cette couleur est aussi d'un très-mauvais usage, et c'est une mauvaise méthode que suivent la plupart des teinturiers, qui ne se mettent guère en peine d'acquérir de la réputation. Si on veut avoir une couleur qui soit vive, il n'y a qu'à passer l'étoffe après qu'elle est teinte, et qu'on l'a bien lavée avec de l'eau tiède, ou un peu d'alun. On y réussit encore mieux, lorsqu'on la fait bien fouler avec du savon fondu, et bien dégorger après.

Du bleu turquin.

Le bleu turquin et les nuances plus hautes des bleus se peuvent encore aviver et augmenter sans danger, si on les passe sur un bouillon, et ensuite sur un cochenillage ; ce qu'il ne faut pas faire à l'égard des bleus célestes, ni des autres bleus de nuances plus basses, qui ne feront que griser et perdre l'éclat du bleu. On se sert de son et des eaux sures pour ébrouer, dessécher et dégraisser les bleus qu'on souhaite convertir en une autre couleur ; mais ce son ni ces eaux ne peuvent être employés pour l'avi-

vage des bleus qui ont eu leur dernière main, parceque le son qui dessèche trop, et qui resterait dans le poil de l'étoffe, la rendrait tachetée comme une lèpre, et ferait qu'elle ne se tondrait et ne se friserait qu'imparfaitement; outre que la farine des eaux sures, qui laisse une manière d'empois sur l'étoffe, l'empêcherait d'être aussi douce au toucher qu'elle pourrait être.

Comment faire le rouge, et de combien de sortes il y en a.

On compte de sept sortes de bons rouges, qui font quatre sortes de nuances différentes dans la composition des autres couleurs; le premier s'appelle *écarlate rouge de France* ou *des gobelins;* le second, *rouge cramoisi;* le troisième, *rouge de garance;* le quatrième, *demi-graine*; le cinquième, *demi-cramoisi;* le sixième, *rouge* ou *nacarat de bourre;* le septième, *écarlate de cochenille*, ou façon d'Hollande. On pourrait, si on voulait, réduire ces sept sortes de bons rouges à trois seulement, sous le nom de trois principales drogues qui leur donnent la couleur, et qui sont le vermillon, la cochenille et la garance; mais comme les teinturiers ont trouvé la première division meilleure, on s'y est arrêté jusqu'à présent.

De l'écarlate.

On donne une teinture rouge à l'écarlate avec de l'agaric, eaux sures, pastel et graine d'écarlate, autrement dite vermillon; mais il faut auparavant que cette écarlate ait été ébrouée avec des eaux sures et bouillies avec d'autres eaux sures et de l'alun. Il y a des teinturiers qui y ajoutent la cochenille; d'autres qui y mêlent du fenugrec, et après cela cette étoffe s'éclaircit avec des eaux sures, de l'agaric, du tartre et du terre-mérite. Les écarlates plus foncées ne doivent point être éclaircies, et ne tirent pour cela que sur le nacarat.

Du rouge cramoisi.

Pour faire le rouge cramoisi, on prend du tartre, de la cochenille, du mestec, autrement dit tescale,

des eaux sures, après avoir fait bouillir ce rouge avec des eaux sures, de l'alun et de la gravelle.

Du rouge de garance.

Quant aux rouges de garance, ils se font avec la plus belle garance, qui est celle qui vient de Flandres, après qu'on les a laissés bouillir avec alun, gravelle, son et eaux sures. Il y a des teinturiers qui se servent du réalgal ou de l'arsenic dans le bouillon; d'autres emploient le sel commun, ou d'autre sel, avec de la farine de blé dans le garançage; d'autres se servent d'agaric ou de l'esprit-de-vin, avec de la galle ou terre-mérite: cela dépend de la fantaisie.

De la demi-graine.

Ces couleurs deviennent rouges avec de l'agaric, eaux sures, moitié graine d'écarlate, moitié garance; mais il faut avant cela que les demi-graines aient été bouillies comme une écarlate. Il y en a qui mêlent le terre-mérite, ou qui les éclaircissent après, de même qu'on fait les écarlates.

Le demi-cramoisi.

Après que les demi-cramoisis ont été bouillis, comme un rouge cramoisi, ou de garance, on les rend rouges avec moitié garance et moitié cochenille.

Du nacarat de bourre.

Lorsqu'on veut teindre des étoffes en nacarat de bourre, il faut avant cela qu'elles soient jaunes: ce nacarat se fait avec le bain de la bourre fondue, qu'on a fait ébrouer auparavant sur un bouillon avec de la gravelle; ensuite on la laisse bouillir avec eaux sures, alun et gravelle, pour la garancer après médiocrement: après cela on la fait fondre avec la lessive de cendre gravelée, qu'on éclaircit et qu'on corrige avec de l'urine et autres petits ingrédients non colorants. On l'emploie ensuite comme une essence qui a été tirée de la couleur de la garance.

Il y a encore un autre rouge nacarat, façon de Hollande, qu'on appelle autrement rouge écarlate: cette couleur se bout avec alun, tartre, sel gemme, eau-forte et farine de pois, le tout mis dans un chaudron d'airain avec eau-forte où l'étain a été dissous;

ce nacarat, après cela, se cochenille ou devient rouge avec l'amidon, tartre, eau-forte et cochenille mestèque, le tout mis dans la même chaudière. Il faut remarquer qu'il y a différentes manières de les cocheniller, si leur ébouilli a été différent; et cette couleur, quoique des plus éclatantes, se rose et se tache aisément avec la boue, l'eau croupie, la lessive, et par plusieurs autres accidents auxquels elle est sujette : c'est à quoi on doit prendre garde, avec d'autant plus de raison, que, pour ôter ces taches, il n'y a point d'autre expédient que de la repasser dans la teinture.

Le rouge de brésil.

Ce rouge est le moins estimé de tous, étant très-sujet à se tacher par la moindre liqueur âcre ou salée qui s'attache dessus; l'air même, l'ardeur du soleil et la boue le gâtent : cette couleur se fait avec le bois de-brésil, et devient fausse.

De la couleur jaune.

Pour faire un beau jaune, il faut d'abord le mettre bouillir avec alun seul, ou avec alun et gravelle; puis il se colore avec la gaude. Le concome ou terre-mérite fait une sorte de jaune, qui, pour être beau, n'est pas des meilleurs; mais il est propre pour faire jaunir et éclaircir les couleurs où l'on emploie le vermillon, la cochenille et la garance. On fait encore un jaune tirant sur l'or avec le bois jaune qui vient des Indes.

On fait encore une autre sorte de jaune avec la sarriette et le genestrolle, qui n'estpas si beau que le précédent; c'est pourquoi il ne s'emploie que pour les verts, feuilles-mortes, et autres couleurs composées qui leur conviennent le plus. Il est encore propre pour les jaunes des draps, pour les laines grossières, et des étoffes à vingt sous l'aune seulement; cette sorte de jaune est assez commune dans les provinces où la gaude ne se cultive point.

De la couleur fauve.

Lorsqu'on veut faire une fauve couleur de racine ou de noisette, on prend de la racine, de l'écorce et des feuilles de noyer, ou coques de noix; ces ingré-

dients rendent une bonne couleur. On fait encore un bon fauve avec la suie de cheminée : il est vrai qu'elle a l'odeur désagréable ; mais enfin les teinturiers ne laissent pas que de l'employer : il faut cependant que ce ne soit que pour les étoffes, les feuilles-mortes, poil de bœuf, et autres couleurs de cette nuance auxquelles elle esr fort convenable, fesant alors une couleur plus belle que la racine de noyer. On peut aussi avec succès employer la suie de cheminée pour les couleurs de vert d'olives.

On fait encore un jaune qui est entre jaune et fauve ; on se sert pour cela du trentanel er de la malherbe, du fustet et de quelques autres ingrédients : il faut y ajouter la suie de cheminée ; c'est elle qui rend cette couleur toute fauve. La gaude et la racine de noyer rendent ce jaune plus beau, et n'est point sujet à sentir mauvais comme les deux premiers, qui incommodent la vue de ceux qui l'emploient.

Du noir.

Quant au noir, il s'engalle avec de la galle d'Alep ou d'Alexandrie : on y ajoute le sumac ; et dans les provinces où cette drogue est rare, on se sert de rodoul ou fovie, qui sont des drogues aussi estimées pour cette teinture que le sumac ; et pour achever ce noir, on y mêle de la couperose et du bois d'inde, qui, bien qu'il fasse une couleur fausse quand on l'emploie seul, ne laisse pas de s'assurer et d'être bon avec la galle et la couperose, qui, par son secours, s'attache plus à l'étoffe ; ce qui fait qu'elle est plus noire, plus lustrée, plus douce et de meilleur usage que si on ne s'était servi que de la galle et de la couperose sans bois d'inde. Qu'on prenne garde aussi de n'en point mettre plus qu'il ne faut, pour épargner le pastel, la garance, la galle et la couperose ; car il faut que tous ces ingrédients y entrent avec leur dose ordinaire. Il y en a, pour rendre le poil de la laine fine, et de la médiocre, plus doux, plus flexible et plus liable sous les doigts des fileuses, qui diminuent la couperose à proportion dans les noirs de laine. On peut encore employer du bois jaune, ou mettre un

peu de verdet dans le noir ; cela en rend la teinture plus belle.

Il se fait encore un autre noir, dans lequel il entre l'écorce d'aune et la moulée ; mais, comme ces ingrédients, lorsqu'ils sont employés seuls, ne rendent pas un beau noir, et qu'au contraire ils rudissent, durcissent et dégradent les étoffes et les laines, on s'en sert rarement, ou, pour mieux faire, on ne devrait point s'en servir, non plus que de la limaille de fer et de cuivre, qui font un très-mauvais effet dans cette teinture.

Voilà donc les cinq couleurs simples ou matrices dont on a parlé, d'où dérivent toutes les autres dont nous parlerons dans la suite ; mais outre ces cinq couleurs de l'orseille, qui fait une nuance depuis la fleur de pêche, silvie et gris de lin, jusqu'aux passevelours et amaranthes, nous avons encore le bois d'inde, qui fait sur les étoffes bouillies avec l'alun et le tartre une autre nuance, qui tire depuis le gris violet jusqu'au violet plus obscur : mais comme ces deux nuances sont des couleurs fausses, qui néanmoins se peuvent rendre bonnes autrement, on conseille de se servir pour cela des drogues qui y conviennent mieux, à moins que ce ne soit pour des étoffes de prix médiocre.

CHAPITRE III.

Des nuances des couleurs qui dérivent des cinq couleurs premières simples.

APRÈS avoir parlé des cinq premières couleurs, qu'on appelle, en terme de teinturier, *couleurs matrices* ou *couleurs simples*, nous allons entrer en détail des nuances qu'on en tire, et comment cela se pratique : c'est à quoi un teinturier apprenti ne saurait faire trop attention, cette matière étant un des principaux fondements de son art. Chaque nuance se tire depuis la plus basse jusqu'à la plus haute.

De la nuance bleue.

On appelle nuance, un adoucissement d'une couleur, depuis la plus sombre jusqu'à la plus claire de la même espèce. On compte de treize sortes de nuances de bleu ; savoir, le bleu blanc, le bleu naissant, le bleu pâle, le bleu mourant, le bleu mignon, bleu céleste, bleu reine, bleu turquin, bleu de roi, fleur de guède, le bleu pers, l'aldégo, et le bleu d'enfer.

Des nuances de rouge.

On n'en tire que quatre sortes de nuances : la nuance de rouge de garance, la nuance de rouge cramoisi, la nuance de rouge de bourre, et la nuance de rouge ou écarlate façon de Hollande. On ne tire point de nuances des couleurs d'écarlate de France, demi-graine, ni demi-cramoisi, quoiqu'elles en composent de bien des façons.

De la nuance du rouge de garance.

Cette nuance est ce qu'on appelle couleur de chair et peau d'oignon, et lorsque l'on y met un petit rabat de la cuve fiémeste : c'est encore l'isabelle de garance couleur de tuile, et incarnat de garance, giniolin, et couleur de garance. On peut faire aussi la couleur de chair, la peau d'oignon et la fiémeste, avec la cochenille ; mais pour l'isabelle et la couleur de tuile, elles se font bien mieux lorsqu'on les passe sur un bouillon de nacarat de Hollande avec la garance.

De la nuance du rouge cramoisi.

On tire du rouge cramoisi les nuances qui suivent ; savoir, la fleur de pommier, la couleur de chair, la fleur de pêche, la couleur de rose, et le rouge cramoisi.

De la nuance du rouge de bourre.

Il n'y a point de différence entre la nuance de la bourre et celle du rouge cramoisi, excepté néanmoins que les nuances de la première en deviennent, ou plus rosées, ou plus vives, selon que la fonte a été bien ou mal gouvernée, ou que les étoffes ont resté de temps avec l'alun. La nuance des incarnadins de bourre n'est point propre pour les étoffes de prix : celle qu'on tire de la cochenille est bien plus esti-

mée ; il n'y a que pour les étoffes de prix médiocre qu'on peut s'en servir.

De la nuance du rouge, ou écarlate, façon de Hollande.

Les véritables nuances qu'on peut tirer du rouge ou écarlate, façon de Hollande, sont la couleur de cerise, le nacarat, le ponceau, la couleur de feu, et l'écarlate de Hollande. On peut aussi tirer ces nuances de la bourre, en donnant la couleur de jaune à l'étoffe ; et outre toutes ces nuances, on peut encore faire la couleur de chair ameste, la fleur de pêcher, la couleur de rose, l'incarnadin et l'incarnat, qu'on peut tirer également des rouges cramoisis et des rouges de bourre, en ajoutant l'alun à son bouillon.

Il y a des teinturiers qui tirent encore une nuance de rouge de brésil ; mais elle fait une fausse couleur ; c'est pourquoi elle est défendue par les réglements de police.

De la nuance du jaune.

Le jaune naissant, le citron, le jaune pâle, le jaune mourant, le jaune d'or, sont les nuances qu'on tire du jaune : on ne tire point de nuance de la couleur fauve, qui est une espèce de jaune, qu'on nomme couleur de noisette ou de racine, bien que cette couleur simple entre dans la composition de plusieurs couleurs doubles ou composées.

De la nuance du noir.

Le noir a pour nuance le gris blanc et le gris noir : lorsque le noir ne se fait qu'avec la galle et la couperose, il n'est pas bien estimé, et on ne peut en tirer que fort peu de gris ; mais lorsqu'on y ajoute le bois d'inde pour le gris des étoffes, on peut en tirer le gris blanc, le gris de perle, le gris de plomb, le gris lavandé, le gris de castor, le gris de ramier, la couleur d'ardoise, le gris de mouton, le brun sur brun, et gris noir : mais il est bon de savoir que tous ces gris ne doivent s'employer que pour des étoffes à vingt ou trente sous l'aune, et qu'il y en a quelques-unes d'entre elles qui ont besoin qu'on leur donne un petit œil d'orseille ou du rabat sur la gaude. Si

ce sont des étoffes qui passent trente sous l'aune, il faut, au-lieu de bois d'inde, se servir du pastel, de la cochenille ou de la garance : ces drogues rendent ces étoffes très-bonnes et bien assurées.

Remarque.

Il est bon de savoir que dans les couleurs où il entre de la galle, de la couperose, on peut aussi y employer du sumac, du rodoul ou fovic, selon la couleur qu'on veut faire ; ce qui dépend, au reste, de l'industrie et de la commodité de l'ouvrier.

CHAPITRE IV,

Qui traite des couleurs composées, qui se font en y ajoutant une ou plusieurs couleurs simples sur une autre couleur simple.

On appelle *couleurs composées*, celles qui se font par l'addition d'une ou de plusieurs couleurs simples, sur une autre de même nature : il est vrai qu'elles en varient les couleurs, selon la diversité des drogues qui entrent dans les couleurs simples, lorsqu'on les compose. Outre les nuances qu'on tire des couleurs simples, il s'en tire encore d'autres des nuances mêmes : voici quelles elles sont.

Des nuances qu'on tire du bleu et du rouge écarlate de France.

Il s'en tire la couleur de roi, celle de prince, et l'amaranthe, lorsque la couleur a été éclaircie avec le terre-mérite. On en fait aussi la pensée et le violet, lorsqu'elle n'a pas été éclaircie. Mais on tire rarement cette nuance, à cause que la couleur en est trop chère : celle qui se fait avec la garance et la cochenille est bien à meilleur marché, et est par conséquent bien plus commune.

Des nuances qu'on tire du bleu et rouge cramoisi.

Il se fait de ces couleurs de colombin, le pourpre, l'amaranthe cramoisi, la pensée et le violet cramoisi. On tire aussi de cette nuance le gris argenté, le gris

de lin, la fleur de lin, le gris violet et le gris vineux ; mais il faut pour cela que les étoffes soient moins bouillies dans l'alun et l'étain. Ces dernières nuances, dont on vient de parler, se composent aussi du bleu et du rouge cramoisi, ainsi que tous les gris cramoisis, et autres couleurs cramoisies où il entre du fauve, tels que sont le gris lavande, le gris de sauge, le gris plombé, la couleur d'ardoise, le pain bis et la tristamie.

Remarque.

Il faut remarquer que tous les cramoisis, et les autres couleurs cramoisies où il entre du fauve, se peuvent faire avec la cochenille campassiante. Le colombin, le pourpre, l'amaranthe, la pensée et le violet cramoisi des étoffes à vingt sous l'aune seulement, se font avec la même drogue, ainsi que toutes les laines de ces sortes de couleurs qui sont employées aux mélanges des étoffes de prix, en vue d'en diminuer, autant qu'il est possible, le prix de la couleur, sans en altérer la bonté. Quelques-uns se servent d'un petit pied de garance dans le bouillon, quand ils font des couleurs qui se peuvent souffrir.

Des nuances qu'on tire du bleu et du rouge de garance.

On en fait la couleur de roi, celle de prince et de minime; il s'en tire encore le tanné, l'amaranthe et la rose-sèche ; ces trois dernières couleurs principalement sont très-belles avec le demi-cramoisi : à l'égard du minime, il a souvent besoin de rabat ou de bruniture. On tire encore du bleu et du rouge de garance tous les gris de garance qui s'achèvent avec la racine, comme gris lavande, gris de ramier, gris de marron, gris brun sur brun et autres gris de cette nuance ; on en compose aussi le pain bis, tristamie, couleur d'alise, le gris de Breda, et autres sortes de couleurs dans la composition desquelles entrent le bleu, le rouge de garance et le fauve.

De la nuance du bleu et de la demi-graine.

Le passe-velours, l'amaranthe, le tanné, la rose-sèche, se tirent du bleu et demi-graine ; mais les couleurs de cette nuance ne sont guère en usage, à cause

que la graine d'écarlate, qui entre dans l'une de ces couleurs, est trop chère.

De la nuance du bleu et du demi-rouge cramoisi.

On tire ordinairement de ces couleurs l'amaranthe, le tanné, le rose-sèche et le passe-velours, en mettant moins de garance que de cochenille aux deux dernières couleurs, parceque la couleur de pensée et le passe-velours veulent être plus rosées que les autres. On fait encore le gris-brun et sur-brun de cette même nuance.

De la nuance du bleu et de celle du rouge de bourre.

On tire de ces couleurs les mêmes que celles du rouge cramoisi; mais il y a à remarquer qu'on ne doit pratiquer cela qu'à l'égard du colombin, du pourpre, de la pensée, du violet, du gris argenté, gris de lin, gris violet et du violet, des étoffes de vingt sous l'aune seulement. Si les couleurs rosent trop, on peut y mêler un petit pied de garance, ou de l'alun.

Remarques.

La couleur du bleu et celle de l'écarlate façon de Hollande ne donnent point de nuance; ces drogues sont trop chères, outre que cette nuance se fait bien mieux avec le rouge de garance et le rouge cramoisi: c'est ce qu'il est bon de remarquer.

On remarquera encore qu'il y a bien des couleurs composées, qui se composent de nuances différentes de couleurs simples, et qu'elles se façonnent plus belles et à meilleur marché avec une drogue qu'avec une autre; elles en sont aussi toujours meilleures, et se font avec plus de facilité, le tout selon que l'art et le génie du teinturier les sait mieux disposer et mettre en pratique.

De la nuance du bleu et du jaune vert.

Le vert jaune, le vert naissant, le vert gai, celui d'herbe et de laurier, le vert molequin, le vert brun et le vert obscur, se tirent de la nuance du bleu et du jaune vert; on compose encore de cette nuance, le vert de mer, le celadon, le vert de perroquet et le vert de choux: mais il faut pour cela que ces der-

nières couleurs soient moins bouillies que les premières. On peut encore, si l'on veut, faire le celadon et les couleurs de soufre avec le vert-de-gris.

De la nuance du rouge de garance sans bouillir, et de celle du fauve.

On fait de ces nuances la couleur de cannelle, celle de châtaigne, la couleur de musc et de poil d'ours. Il est à observer que le musc a quelquefois besoin d'un rabat de gaude, et le poil d'ours de gaude de bruniture.

On réussit encore fort bien à faire la couleur de roi avec le rouge de garance et avec le fauve ou la couleur de racine. Pour le petit teint on pourrait se servir, si l'on veut, d'orseille pour les couleurs de cannelle, et autres dont on a parlé au commencement de cet article; mais il faut que ce ne soit que pour les étoffes à vingt sous l'aune.

De la nuance du jaune et de celle du fauve.

On tire de ces nuances celle de feuille-morte, et de la couleur du poil, qui se font plus belles avec la suie qu'avec la racine, particulièrement lorsqu'on emploie la suie à la fin d'un garançage où le terre-mérite sera entré.

Observations.

1°. La nuance du bleu, ni celle du fauve seul ne font aucune couleur, au-lieu qu'il s'en tire plusieurs du bleu et du fauve, quand on y ajoute la cochenille et la garance.

2°. On ne tire aussi aucunes couleurs de la nuance du bleu et du gris, à moins qu'on n'y mêle quelque couleur de fauve ou de rouge.

3°. Le jaune d'or, l'aurore, couleur de souci, l'orange nacarat, la fleur de grenade, le ponceau et la couleur de feu, ne sont point une composition du rouge écarlate de France, ni du jaune, mais du jaune et du rouge de garance, ou bien de celui de bourre, qui est à meilleur marché. Mais, comme les couleurs qu'on tire de la bourre veulent qu'on y mêle le jaune qui se teint avec la gaude, les couleurs de jaune d'or, l'aurore, couleur de souci, et l'orange de garance,

demandent le jaune de gaude avec un peu de terre-mérite dans le garançage, de même que le nacarat de garance veut le terre-mérite seul. Les isabelles et les couleurs de chamois sont un composé d'un peu de gaude, de garance ou de bourre.

4°. Il faut aussi observer que la nuance du rouge cramoisi ou de la cochenille, et celui de la demi-graine et du demi-cramoisi avec la nuance de jaune, ne font aucune couleur, quoique le terre-mérite s'accommode fort bien avec la cochenille et la graine d'écarlate, lorsqu'elle suffit pour cela, de la nuance du rouge de bourre et de celle du rouge de garance dont on se sert plus commodément pour la composition de toutes les nuances des couleurs qui tirent du rouge et du jaune.

5°. Quoiqu'on ait dit plusieurs fois qu'on ne tire aucunes nuances de certaines couleurs, ce n'est pas qu'on veuille dire absolument que cela soit impossible ; ce n'est seulement que pour avertir que cela n'est pas d'usage parmi les teinturiers, ou qu'elles se font plus belles, à meilleur marché, et plus commodément avec une couleur qu'avec l'autre. Le teinturier habile en son art n'a pas besoin de ces leçons ; il sait bien se servir des bonnes drogues qui sont permises, et profiter du reste de ses bains pour les nuances de ses couleurs, et s'en servir où il le jugera à propos.

6°. Un bon teinturier ne doit point s'amuser de faire aucune nuance avec la couleur rouge de brésil, ni de celle de terre-mérite ou de gaude. Les couleurs en sont fausses ; et c'est même perdre son temps, puisque cette nuance de couleurs composées se fait meilleure et plus belle avec la couleur de la bourre.

7°. On ne fait point aussi de nuance de la couleur du jaune avec celle du noir, puisque la gaude est seulement employée pour rabattre la rougeur de quelques couleurs de gris, et pour en faire verdir quelques autres ; tels que peuvent être le gris d'eau, le gris vert, et autres couleurs de cette sorte.

CHAPITRE V.

De quelques instructions nécessaires à un Teinturier, pour s'acquérir de la réputation dans son art.

CE n'est pas assez que d'embrasser une profession et de s'étudier à en connaître parfaitement la pratique pour tâcher d'en tirer du profit ; il faut que cette pratique nous fasse connaître et nous acquière une réputation non-seulement d'habileté en cet art, mais encore d'honnête homme. Sur ce principe voici quelques instructions que ceux qui veulent se faire teinturiers peuvent suivre, et non pas faire comme il y en a qui, pourvu qu'ils s'amusent à quelque chose, ne se font point de scrupule de déshonorer leur profession par des actions basses et injustes.

Comme dans les villes policées il y a des maîtres teinturiers, et des teinturiers en grand et bon teint, et d'autres qui ne sont que de petit teint, les premiers se donneront de garde d'employer le bois d'inde ni d'orseille, ni d'achever les noirs qu'ils auront commencés, ni le petit teint, de les engaller et noircir sans le pied, soit du pastel seul, soit du pastel avec la garance.

Il n'y aura que le petit teint qui pourra avoir du bois d'inde et d'orseille pour toutes sortes de noirs, et pour les gris et racinages des étoffes à vingt sous l'aune seulement, et des doublures à trente sous l'aune, sans qu'il puisse employer ces drogues pour teindre des étoffes de plus haut prix ; et on peut dire que, sans cet ordre, il serait impossible d'arriver à la perfection de la teinture, et d'avoir la plupart des couleurs qui ne fussent falsifiées, soit par le défaut du pied nécessaire, soit par l'orseille et le bois d'inde qu'on employerait dans la teinture des étoffes, et dans les couleurs que les drogues peuvent falsifier.

Les apprentis teinturiers doivent savoir qu'il est impossible de donner la dernière perfection à un noir,

sur-tout à celui des laines de mélange, sans le bois d'inde ; ce qui fait que, pour le finir, il faut que ce soit un teinturier du petit teint, après que le teinturier du bon teint y aura donné le pied nécessaire du pastel, de la garance ou de la cochenille.

C'est affaire aux teinturiers du grand et bon teint de teindre toutes sortes de laines filées ou à filer, toutes sortes d'étoffes et marchandises à laines de quel prix, bonté, qualité et fabrique qu'elles soient ou puissent être, en toutes les sortes de bleus, pourvu qu'elles soient de bons rouge et jaune, depuis la plus basse couleur de leur nuance jusqu'à la plus haute. Ces mêmes teinturiers pourront faire la même chose dans toutes les nuances des couleurs qu'on tire de deux ou de trois de ces couleurs simples, en bleu, rouge et jaune.

Les teintures en gris, et le racinage des étoffes seront encore du ressort de ces teinturiers, pourvu que ces étoffes ne soient qu'à vingt sous l'aune. Ils pourront aussi guéder et garancer les étoffes de haut prix, et guéder simplement les étoffes de prix médiocre et de bas prix, avant que les teinturiers du petit teint les puissent encoller ni mettre en noir.

Les teinturiers du petit teint pourront teindre toutes sortes de laines de petit prix, filées ou à filer, les étoffes de vingt sous l'aune seulement, et les étoffes servant à doubler, à trente sous l'aune, ou toutes sortes de racinages, grisages, qu'ils pourront commencer et achever sans aucun pied, rougeur, ni rabat de pastel, garance ou cochenille, du bois d'inde ou d'orseille pour ces sortes de couleurs, et pour les étoffes et les laines de prix dont on a parlé.

Il y a encore beaucoup d'autres instructions sur cette matière, qui regardent les teinturiers de grand et bon teint, et ceux de petit teint ; mais comme elles ne sont toutes que des espèces de réglements de police pour les contenir dans leur devoir et leur faire exercer leur profession comme il faut, on a cru ne devoir pas là-dessus s'étendre davantage ; et y ayant d'autres matières bien plus instructives que celles-là pour ceux qui

qui veulent apprendre le métier de teinturier, voyons quelles elles sont.

CHAPITRE VI.

Des drogues qui peuvent s'employer pour toutes sortes de couleurs, et de celles qu'on doit rejeter comme mauvaises.

Il est constant qu'il n'y a point de profession où il ne se glisse toujours quelques abus, soit de dessein prémédité, par ceux qui l'exercent en vue de leur intérêt propre, soit par ignorance ; c'est pourquoi, pour tâcher de corriger le premier défaut, et faire en sorte que les teinturiers, quels qu'ils soient, ne tombent point dans l'un ou l'autre, et que personne d'entre eux n'ignore les drogues qui leur sont défendues et celles qu'il leur est permis d'employer, on a jugé à propos d'en faire ici un détail qui sera comme une instruction non-seulement pour les apprentis teinturiers, mais encore pour ceux qui ne sont pas instruits à fond de tout ce que l'art de la teinture exige d'eux.

Il faut savoir d'abord pour maximes générales, que toutes les drogues qui ne donnent point de couleurs propres à disposer les étoffes, pour attirer la couleur de l'ingrédient colorant, ou pour en rendre les couleurs plus belles et plus assurées, doivent être permises aux teinturiers du grand teint, seulement dans les villes où il y a maîtrise ; et où il n'y a qu'un teinturier, il pourra aussi s'en servir lorsqu'il fait la profession de teinturier du grand et du petit teint sans distinction.

Il est encore très-bon que les teinturiers du grand et du bon teint emploient différemment diverses drogues non colorantes ; les uns trouvent leur compte de s'en servir d'une façon, et les autres d'une autre. Voici une liste des drogues non colorantes, et dont les teinturiers ont coutume de se servir, principalement pour le bon teint.

Il y a l'alun, le tartre ou gravelle, l'arsenic ou le réalgal, le salpêtre, sel nitre, sel gemme, sel ammoniac, sel commun, sel minéral, sel ou crystal de tartre, l'agaric, l'esprit-de-vin, l'urine, l'étain, le son, la farine de pois ou de froment, l'amidon, la chaux, les cendres communes, les cendres recuites, et les cendres gravelées. Voici à présent les drogues qui donnent la couleur, et dont il faut se servir pour bien teindre.

Nous avons les pastels de Lauragais et Albigeois, le vouède, l'indigo, le pastel d'écarlate, la graine d'écarlate, la cochenille, le mestèque pour les couleurs et les étoffes de prix médiocre et les laines de mélange, la garance, la bourre ou poil de chèvre, le terre-mérite, la gaude, la sarriette, la genesrrolle, et la suie. On n'emploie ces dernières que pour les feuilles-mortes, couleurs de poil, ou verts d'olive. Les teinturiers du petit teint ne font point provision de toutes ces drogues, soit qu'elles leur soient défendues par les ordonnances, ou qu'elles ne leur soient pas tout-à-fait nécessaires pour leur teinture. Ce n'est, encore un coup, que dans les villes où il n'y a qu'un teinturier ou deux, sans distinction de maîtrise, qui peuvent en être fournis.

Les teinturiers, généralement parlant, ont aussi certaines drogues qui doivent leur être communes, comme, par exemple, la racine, l'écorce et les feuilles de noyer, la coque de noix, la garouille, la galle, le sumac, le rodoul, le fovic, la couperose. Ces quatre derniers ingrédients servent à donner quelque légère bruniture aux couleurs, qu'on ne peut assortir autrement aux nuances dont on veut que les étoffes soient chargées.

On emploie encore dans la teinture, comme on l'a déja dit, le bois d'inde, l'orseille et le verdet, autrement le vert-de-gris; mais il faut remarquer que ces drogues ne se doivent employer que pour le petit teint. Il y a bien des mauvais teinturiers, ainsi que des bons: les premiers sont fort sujets à se servir de mauvaises drogues, ce qui fait que ce qu'on fait teindre est de

l'étoffe gâtée, et de l'argent perdu. Voici quelles sont ces drogues de mauvais aloi, et sur quoi on ne saurait trop veiller pour faire en sorte que les teinturiers, en quelque lieu que ce puisse être, ne s'en servent en aucune façon.

Il y a le bois de brésil, le raucourt, le safran bâtard, le tournesol, l'orcanette, la limaille de fer et de cuivre, les moulées de taillandier, le vieux rodoul, le vieux sumac, qui ont servi à passer les maroquins ou autres cuirs, parceque tout cela n'est propre qu'à falsifier les couleurs, durcir les laines ou dégrader les étoffes. On compte encore parmi ces mauvais ingrédients le bois jaune, le trantanel, la malherbe, et l'écorce d'aune. Il y a cependant bien des endroits où ces ingrédients sont d'usage dans la teinture, faute de la gaude, qu'on ne peut y avoir que très-difficilement, ainsi que la sarriette, la genestrolle, le sumac, le fovic et le rodoul, qui ne sont pas communs par-tout.

Il semble, pour l'instruction des apprentis teinturiers, qu'après avoir fait un détail des ingrédients bons et mauvais qui peuvent entrer dans la teinture, il est nécessaire de dire en quoi ces drogues peuvent nuire, ou contribuer à la beauté des couleurs et à la qualité des étoffes qu'on en rend susceptibles.

Les drogues non colorantes, ou qui ne donnent aucune couleur, c'est la même chose, servent simplement par leur alcali, à disposer les étoffes à recevoir la couleur, et la rendre plus assurée et plus belle; de ces ingrédients non colorants, il y en a deux, qui, en rendant la couleur plus belle, en altèrent un peu la bonté. Telles sont la cendre gravelée, qui affaiblit un peu la bonne couleur que donne la garance, mais qui la rend aussi plus rosée dans la fonte; et l'eau-forte, qui ternit aisément le bel éclat du feu ou du nacarat, qu'elle donne à la cochenille sur ses étoffes, par plusieurs taches qui y naissent. Pour le pastel et les autres drogues colorantes dont on a fait un détail, ils ne sont employés dans la teinture, que pour contribuer à faire les belles et bonnes couleurs.

Le terre-mérite a ses propriétés particulières, et

quoiqu'il ne fasse pas un jaune bien assuré comme la gaude, cette drogue est néanmoins fort recherchée pour la teinture, n'y en ayant point qui soit plus propre pour faire jaunir, ni éclaircir et tirer sur le nacarat les couleurs qui se font, soit à l'aide du vermillon, comme les écarlates de France, soit avec la cochenille, comme le rouge cramoisi, ou soit avec la garance, comme le nacarat de garance. Le terre-mérite fait encore tout autre effet sur la cochenille, dans les écarlates façon de Hollande.

Quant à l'indigo, s'il ne rend pas une bonne couleur, lorsqu'il est employé seul, elle devient bonne en récompense lorsqu'on le mêle avec le pastel. Pour la suie, elle rend une couleur fauve qui sent mauvais; malgré cette mauvaise qualité, on la recherche pour les feuilles-mortes, et pour les couleurs de poil de bœuf: mais il faut l'employer dans un garançage où il y a du terre-mérite; et ce qui fait qu'on ne rejette point la suie dans la teinture, c'est qu'elle empêche que la teigne ne s'engendre dans les étoffes.

On se sert de la garouille, parcequ'elle fait une couleur qui convient très-bien aux laines de mélange, de la nuance de la couleur de gris de rat. Et si le bois d'inde employé avec l'alun et le tartre rend une couleur qui est fausse, il ne laisse pas que d'être bon et assuré, lorsqu'on l'emploie avec la galle et le sumac, le rodoul, le fovic, la couperose et le verdet dans les noirs, où il fait un très-bon effet, en les adoucissant et les rendant plus beaux, et les étoffes de bien meilleur usage: on emploie encore de ce bois dans les gris, et les racinages des étoffes à vingt sous l'aune seulement. On ne doit point en mésuser dans la falsification du bleu; c'est ce que néanmoins font bien de teinturiers, afin que cette couleur leur coûte moins que s'ils se servaient de pastel ou de guède.

L'orseille donne une belle couleur; c'est dommage qu'elle ne soit pas de durée: on s'en sert pour les basses couleurs de la nuance qu'on ne peut imiter que difficilement, et pour le bel œil des racinages.

L'avantage qu'on peut tirer de l'écorce d'aune est

très-petit : on ne l'emploie ordinairement que pour teindre les étoffes de petit prix ; c'est pourquoi elle n'est point permise aux teinturiers du grand et bon teint. On se sert du vert-de-gris pour faire les belles couleurs du vert céladon et de couleur de soufre : cette drogue est encore utile dans le noir, lorsqu'on l'emploie en petite quantité et à demi-chaud avec le bois d'inde ; ce qui doit se faire sans préparation d'alun ni de tartre.

On n'use plus guère dans la teinture des laines, ni du trantanel, ni de la malherbe, ni de la couleur de fustel ; les premières étant nuisibles à la vue de ceux qui s'en servent, outre que leur couleur n'est pas si assurée que celle de la gaude, de la sarriette ou de la genestrolle, et que la couleur de fustel ne vaut pas celle de la gaude et de la racine. Quant au bois jaune, on s'en sert avec succès pour le noir.

Il n'y a rien de plus préjudiciable aux laines qu'on teint, que la moulée, les limailles de fer et de cuivre, étant très-sujettes à altérer considérablement le corps des étoffes, parcequ'elles les endurcissent et s'attachent au fil qu'elles rongent et coupent comme si c'était de la teigne. Le tournesol a encore de très-mauvaises qualités, ce qui fait qu'on ne doit point l'employer dans la bonne teinture.

Il y a des endroits où l'on emploie l'orcanette dans la teinture ; elle fait un beau rouge brun tirant sur le tanné ; mais elle n'est pas si belle à beaucoup près, ni si bonne, ni à si bon marché que celle de la garance : c'est pourquoi on peut s'en passer, si on veut, ainsi que du raucourt, qui rend aussi une couleur qui est chère, et qui n'est pas si belle ni si assurée que celle de la bourre, qui coûte moins.

C'est un abus et une dépense inutile pour les teinturiers, de se servir de safran bâtard, n'étant point du tout propre à la teinture des laines, qui reçoivent mieux la couleur qu'il peut donner avec la bourre, outre que cette drogue est fort chère, et que fesant autrement il en coûte bien moins.

Le bois de brésil, pour teindre en rouge, n'est

point du tout estimé ; c'est pourquoi on le défend absolument aux teinturiers généralement : c'est une couleur fausse, qui ne laisse pas cependant que d'être chère, d'autant que le bois de brésil est un ingrédient qui vient de loin. L'orseille a quelque chose de meilleur pour teindre ; on n'imite que très-difficilement les premières couleurs de la nuance ; elle s'emploie sans alun, ni sans gravelle : ce sont toutes ces bonnes qualités qui l'ont rendue d'usage dans la teinture.

Il est bon de savoir que, des cinq couleurs matrices, les trois premières, qui sont le bleu, le rouge et le jaune, ont beaucoup de liaison ensemble, et qu'il faut avoir beaucoup d'expérience et de pratique pour y réussir ; outre que, de toutes les couleurs qu'on tire de leurs nuances, il ne peut s'en faire aucune qui soit fausse.

Des deux autres couleurs matrices qui restent, le noir doit toujours recevoir le pied de guède, et être engallé ; la première façon s'observe par les teinturiers du grand teint, et l'autre par ceux du petit teint, dans les villes où il y a maîtrise et bonne police pour bien faire exécuter les règlements de la teinture ; mais dans les lieux où il n'y a qu'un ou deux teinturiers, ils font tout l'ouvrage, quand ils savent leur métier, et qu'ils ont de quoi le faire. A l'égard du fauve, qui est la nuance du noir, il a toujours besoin du pastel, de la garance ou de la cochenille pour être de bonne teinture, qu'on n'emploie pour l'ordinaire que pour les laines fines et les étoffes de prix. Si on veut en diminuer le prix, on se sert du bois d'inde et d'orseille.

CHAPITRE VII,

Contenant plusieurs remarques fort utiles à faire sur la Teinture.

APRÈS avoir assez simplement parlé des drogues dont on pouvait se servir dans la teinture des laines,

et de celles qu'on devait rejeter, comme étant beaucoup préjudiciables, on a cru, pour détromper bien des teinturiers des abus qu'ils commettent dans leur art, que ces remarques ne seraient pas ici inutiles ; elles pourront aussi servir à aplanir quelques difficultés qui pourraient naître à l'avenir sur de pareilles matières.

Il y en a qui croient que la couleur du bois de brésil mêlée avec la racine, subsiste dans les laines de mélange ; mais ils se trompent, puisque jusqu'ici l'expérience a découvert le contraire : car il est constant qu'on peut avec plus de succès se servir de la garance pour cela ; ainsi c'est donc faire un très-mauvais ouvrage, en fait de teinture, que d'employer le bois de brésil : car s'il naît quelque couleur dans le mélange des étoffes, c'est plutôt celle de la racine ou de la galle, que celle du brésil, qui perd entièrement le violet qu'elle avait donné à l'étoffe, sur-tout aux endroits qui sont plus exposés au soleil et aux injures du temps, et qui paraissent de couleur jaunâtre ou fauve, qui fait une différence du reste, très-désagréable.

On saura encore que le bois d'inde, qui devient une couleur assurée à l'aide du vert-de-gris, de la galle et de la couperose dans le noir, lorsqu'on l'emploie en trop grande quantité dans le gris et les racinages des laines de mélange, et dans ceux des étoffes, ou dans leurs grisages, que ce bois, dis-je, ne peut éviter la tache de l'urine, ou de quelqu'autre liqueur âcre ou mordicante ; ce qui fait qu'on emploie le pastel, la garance ou la cochenille pour les laines et les étoffes de prix, dans les couleurs où le trop qu'il y a de ce bois, et le peu de galle ou de couperose qui s'y peut employer, pourrait produire ce mauvais effet.

Quelques-uns, par entêtement et sans raison, veulent, parceque le fustel ou bois jaune est propre pour faire un jaune doré et couleur de chamois, et qui serait même très-bon pour les olives et feuilles-mortes, qu'on pourrait utilement employer cette drogue pour falsifier et augmenter les nacarats de bourre, et autres couleurs importantes qu'il peut altérer. C'est ce qui n'est pas permis, et ce qu'on ne doit pas faire, sup-

posé même que ce fustel incorporé et allié avec la gaude, composât une couleur meilleure et plus stable pour faire les jaunes verts d'olives et feuilles-mortes, que ne ferait la gaude employée seule, qui n'opère point cet effet. Il faut, pour faire le vert d'olive, qu'il y ait du fauve mêlé avec le jaune, et du fauve avec le bleu et le jaune pour composer une feuille-morte ; c'est ce dont les teinturiers les plus expérimentés tomberont d'accord.

Le noir de castor est une couleur fort suspecte parmi les teinturiers : la plupart en font un secret, et cela pour y donner plus de relief, et mieux déguiser la falsification de cette couleur, dont jusqu'ici on n'a rien vu d'avantageux. Si dans la teinture il y a quelque habile homme qui découvre quelque secret, il est juste qu'il retire le fruit de sa découverte ; mais il faut que ce secret ne soit point imaginaire, comme il y en a beaucoup, qu'il soit bien éprouvé, et qu'il se soutienne toujours : autrement c'est n'avoir rien fait.

L'art de la teinture demande beaucoup d'application, si on y veut réussir ; il exige de ceux qui le professent, des recherches fort exactes sur ce qui en regarde la pratique : avant que d'employer les herbes, les drogues, les minéraux et les racines qui peuvent contribuer à la bonne teinture, il faut faire un examen fort sérieux, éprouver si la couleur en est bonne, et ne pas imprudemment s'en servir, crainte d'y être trompé.

Il faut remarquer que, bien qu'il soit vrai de dire qu'un noir, dans lequel est entré le bois d'inde, puisse se prendre et se tirer plus aisément à froid, et qu'il soit plus beau, plus doux et de meilleur usage que celui où il n'y en est point entré, ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille ôter aux étoffes le pied de guède dont elles ont besoin : ce qui se pratique assez souvent à l'égard des étoffes faibles et légères par la plupart des teinturiers, soit parcequ'il leur faudrait employer au double d'autres drogues, afin de rendre ce noir assuré : ce qui le rendrait plus cher qu'avec le pied du pastel, et obligerait les teinturiers, pour en profiter, d'en retrancher la plus grande partie, et

de rendre par ce moyen cette couleur doublement mauvaise ; soit que ce noir où entre le bois d'inde, lorsqu'il s'emploie en trop grande quantité, se tache s'il n'est fortifié par le pied de guède, et devient roussâtre aux endroits où l'urine ou quelqu'autre liqueur âcre les touche fortement.

CHAPITRE VIII.

Des drogues qui entrent dans le bon Noir, avec la manière de le faire avec les pieds de guède et de garance qui lui conviennent, selon la qualité et la durée des étoffes. Remarques curieuses sur les étoffes qu'on teint.

On peut dire que ce Chapitre-ci contient une partie de la science du teinturier ; on n'y voit qu'instructions sur instructions ; tout y est essentiel, et mérite qu'un homme qui veut apprendre le métier de teinturier, y donne toute l'attention dont il est capable ; il est sûr qu'il y trouvera tout ce qu'on peut souhaiter sur la manière de faire de bon noir, et comment il faut l'appliquer sur toutes sortes d'étoffes en laine. Commençons par le noir des étoffes de prix, et de celles qui sont moins chères.

C'est la couleur la plus importante, et où il se peut commettre plus de tromperies, sans qu'on ne puisse très-mal-aisément s'en apercevoir : c'est en cette couleur qu'on met les étoffes les plus fines ; c'est pourquoi on ne saurait l'examiner trop à fond, ni faire donner aux étoffes la meilleure couleur noire qu'il est possible, sans dégrader sensiblement les étoffes, ni enchérir de beaucoup la couleur.

De la raison pourquoi les noirs des étoffes de prix doivent être garancés.

Si l'on demande pourquoi les noirs des étoffes de prix doivent être garancés, on répondra qu'il y a quatre raisons pour cela.

La première, parceque la couleur en est meil-

leure, plus belle et de meilleur usage ; c'est déja un motif qui doit suffire pour n'y pas manquer.

La seconde, parceque les laines des étoffes de prix qui sont les plus fines, étant les plus humides et les plus huileuses, s'engraissent, sont très-susceptibles de poussière, et prennent facilement la charpie du vieux linge lorsqu'elles n'ont pas été purgées avec l'alun, la gravelle et la garance avant que de leur faire prendre le noir; c'est ce qui se prouve tous les jours ; ainsi cette raison est sans contredit.

La troisième, parceque lorsqu'on ne garance pas le noir des étoffes fines, on est obligé d'y employer davantage de couperose, qui est une drogue plus âcre et plus mordicante que l'alun.

Et enfin la quatrième raison est, parceque l'usage des étoffes noires de prix qui sont garancées, étant mieux desséchées et dégraissées, est bien plus sain que si elles ne l'avaient pas été ; ainsi on peut conclure de là, que le noir des étoffes fines qui a été garancé, est toujours meilleur, plus beau et plus sain qu'aucun autre où l'on aurait manqué de le faire.

Il arriverait cependant qu'on pourrait douter de l'usage d'une étoffe qui en a été teinte, si on ne savait que, quoiqu'il n'y ait point de drogues âcres et mordicantes qui ne durcissent les étoffes et n'en abrègent la durée, tels que sont les sels, et principalement l'alun et la couperose, on peut assurer que l'alun mis en petite quantité pour un noir de garance, corrigé avec un peu de gravelle, et qu'on laisse bouillir très-peu, n'est pas capable de produire ce mauvais effet ; et qu'au contraire desséchant ce que la laine a d'humide, d'huileux, et que la purgeant de la graisse avec la gravelle et la garance, cet alun en augmente la durée, en empêchant que la poussière qui ronge le fil de laine, ainsi que fait la teigne, ne s'y attache et ne l'altère ; outre que la charpie du vieux linge n'y adhère point non plus, ce qui est un inconvénient très-grand, et dont bien de teinturiers ont ignoré les fâcheuses suites, et le remède qu'on y devait apporter.

C'est une absurdité de croire que le noir bien appliqué abrège la durée des étoffes ; cette altération ne vient que par certains défauts que l'étoffe contient en soi, ou pour avoir mal fait son apprêt, ou par l'inexpérience du teinturier qui a manqué de lui donner l'alun, le tartre et la garance, comme on l'a dit, ou d'y avoir appliqué le noir avec les drogues, et de la manière qu'on l'a prescrite.

De l'utilité de l'alun.

Tous les teinturiers emploient les drogues qui conviennent à leur art, mais il y en a peu qui en sachent la vertu ; c'est pourtant une connaissance qu'ils devraient tâcher d'acquérir, et qui leur serait d'autant plus utile dans les apprêts qu'ils en font, par les doses justes qu'ils y mettraient, que les étoffes qu'ils teindraient en seraient plus belles et de plus de durée. L'alun, par exemple, sert à disposer les étoffes à recevoir la couleur, outre que cette drogue leur donne un lustre éclatant ; on emploie la gravelle pour corriger l'acrimonie de l'alun, afin que par cet adoucissement il soit plus en état de disposer l'étoffe à recevoir la couleur.

Lorsqu'on emploie le pastel et la garance pour rendre la couleur du noir plus belle et bien assurée sur les étoffes de prix, on n'est point obligé d'employer tant de couperose, comme il faudrait nécessairement le faire si on la mettait de blanc en noir ; ainsi, en voulant éviter un inconvénient imaginaire, on tomberait dans un mal effectif, puisque l'acrimonie de la couperose, qu'il faudrait employer en plus grande quantité, si les étoffes n'étaient point garancées, est bien plus dangereuse que celle de l'alun, du tartre et de la garance.

Il est bon de savoir que la rougeur d'un noir garancé étant plus difficile à surmonter que la vivacité d'un bleu, demande aussi plus de couperose pour le noircir, et qu'un noir garancé de cette façon ne rougit que fort peu ou point du tout ; et que supposé que cela fût, il n'y aurait qu'à mettre du bois d'inde dans le noir ; par ce moyen l'on ôte facilement cette rou-

geur, sans être obligé de faire bouillir beaucoup les étoffes dans la galle, ni de donner trop chaud le bain de la couperose, parceque le bois d'inde qui sert en ce cas-là de galle, se prend et fait prendre le noir à l'étoffe, quoique le bain n'en soit que médiocrement chaud ; ce qui contribue beaucoup à adoucir les étoffes qui sont teintes en noir.

De la nécessité de guéder les étoffes de mélange sans les garancer.

Si c'est une nécessité de guéder et de garancer les noirs des étoffes de prix, on ne doit pas en agir de même à l'égard des laines fines qui ne sont pas filées, parceque l'alun et la garance qui dessèchent le poil de la laine, l'empêchent de se rendre flexible sous les doigts de la fileuse, et de se lier dans le foulon ; on se contente seulement de la bien guéder : car le bleu, quelqu'obscur qu'on le puisse faire, purifie toujours cette laine, et en adoucit plutôt le poil qu'il ne le durcit.

Si les étoffes noires et fabriquées de laines fines doivent être garancées pour les dessécher et les dégraisser, il suffit de guéder les étoffes de laines médiocres et grossières, qui d'elles-mêmes sont souvent trop sèches ; le guède qui les adoucit quand il est mis à propos et en quantité suffisante, selon la bonté et la durée de l'étoffe, en rend la couleur fort bonne et des plus assurées, pourvu que le pastel en compose le bleu, qu'il soit pur ou mêlé avec le vouède et l'indigo ; autrement, ce ne serait qu'une fausse couleur.

De la manière de donner le pied de noir selon la durée des étoffes.

Il est impossible de fixer le pied du pastel seul, ou du pastel avec la garance, de chaque sorte d'étoffe et marchandise qu'on voudra teindre en noir, selon la finesse de la laine et la durée de l'étoffe, qu'auparavant on ne se soit instruit de quatre choses essentielles à la teinture.

La première regarde les étoffes rases fort ; et les serges à deux envers fabriquées de bonne laine, et

qui se lient autant par la tissure de leurs filets, que par la liaison du poil de la laine, pour n'avoir pas été rompues par le chardon ni la carde. Ces étoffes doivent avoir un pied plus fort que les étoffes de même laine qu'on aura cardées, parceque les premières durent bien davantage.

La seconde veut que, la couleur pénétrant mieux les étoffes qui sont plus ouvertes que celles qui sont plus serrées, il faut que ces dernières reçoivent le pied plus fort, afin que celles qu'elles auront de plus compense la teinture qu'on aura fait prendre aux autres dans le corps de l'étoffe.

La troisième consiste à remarquer, que les étoffes qui servent de doublures étant plus ouvertes et moins exposées au soleil et à la pluie que les autres, qui fatiguent davantage, quoiqu'elles soient toutes de même nature, doivent par conséquent avoir un moindre pied.

Et la quatrième demande enfin, que les ras de Châlons, d'Amiens, de Reims, de Chartres, et autres étoffes de cette sorte, qui étant faibles, ne durent pas la moitié tant que les ras de Nîmes, Montauban. S. Gaudens, et autres ras qui sont forts; cette chose, dis-je, demande qu'on donne à ces premières étoffes un moindre pied, et qui soit proportionné à leur durée, bien que le prix en soit souvent de laine fine.

Du pied de guède et de garance qu'on doit donner aux étoffes de prix.

Il est bon, pour mettre à profit tout ce qu'on vient de dire, et avec une juste proportion, de bien guéder tous les draps d'une aune, une aune et un tiers, une aune et demie, façon d'Espagne, de Hollande, d'Angleterre, de Sapres, de Carcassonne, d'Elbeuf, de Rouen, Sédan, et d'autres sortes de draps de même fabrique et largeur, et de pareille qualité, qui se vendront plus de douze livres l'aune.

Il faut guéder d'un bleu pers, les draps de Seau, de Berry, de Ségovie, de Rouen, de Dieppe, Fescamp, Carcassonne. Sédan; ratines fines, de toutes sortes de serges de Ségovie et de Limestres, serges à deux

envers, et autres étoffes semblables, de quelque largeur et fabrique qu'elles soient, et dont l'aune ne sera que de quatre livres dix sous jusqu'à douze livres : remarquant seulement de les moins garancer que les étoffes dont on a parlé dans l'article précédent. Quant à celles qui coûteront moins de quatre livres dix sous, il suffira de les guéder d'un bleu pers sans les garancer.

On guédera aussi d'un bleu pers, et on garancera comme les étoffes ci-dessus, les droguets de laines fines, appelés *droguets demi-foulés*, les ratines étroites, cordelats d'Aignan, et autres étoffes semblables, d'une demi-aune ou deux tiers de large, qui passeront trois livres l'aune.

Les draps, serges et ratines, de quelque largeur, fabrique et qualité qu'elles soient, qui se vendront depuis trois livres l'aune jusqu'à quatre livres dix sous, seront guédés comme un bleu pers, au-lieu que ceux qui seront de moindre prix seront guédés comme bleu de roi, sans être garancés.

Il faut aussi guéder sans garancer les serges de Londres, ras de Châlons et de Reims, ras polhilaire et de façon de seigneur, de Nîmes ou Usez, ras fins d'Albi, Castres et Montauban, ras croisés, fort ou façon de seigneur, de S. Gaudens, serges de Rome, et façon de seigneur, serge de Sommières, serges étroites à deux envers, baracans de Flandre, burats doubles de S. Gaudens, et autres semblables étoffes de moyenne largeur, de quelque fabrique qu'elles puissent être, qui excéderont le prix de quarante sous l'aune.

Pour ce qui concerne les moyennes ratines de Beauvais, et autres étoffes de moyenne largeur, de quelque fabrique qu'elles soient, et qui seront depuis vingt-cinq sous l'aune jusqu'à quarante, elles seront guédées du moins, comme un bleu turquin, sans être garancées ; et dans cette classe seront comprises les revêches ou bayettes, serges ou molletons d'Angleterre, serges de Mouis, Morlaix, Aumale, Crevecœur, ras de S. Lo, ras de S. Gaudens, lingette de Caen et de Falaise, camelots d'Amiens, d'Arras et de Lille, bayettes de Castres et de la Burguière,

petites ratines de Sommières, cadis d'Aniane, et crêpons de Castres.

Du pied de guède pour les étoffes de petit prix.

On guédera du moins comme un bleu céleste, les revêches d'Amiens et de Valentine de deux tiers, les serges de Chartres, de Nogent et façon de Chartres, les cordelats du Cré, les petits frisons et cadis de Nîmes, les serges d'Aumale de deux tiers, les étamines d'Amiens, de Lude, de Reims, les petits burats de S. Gaudens et d'Auvergne, les ras non croisés, les cadis de S. Gaudens, et toutes autres étoffes qui seront depuis douze jusqu'à ving-cinq sous l'aune.

Les petits cordelats de Saint-Geniez, la buratte d'Auvergne, les cadis et frisons du pays du Gévaudan, les serges de Saint-Flour et autres petites étoffes qui seront en blanc, et se vendront douze sous l'aune, ne seront guédées que comme bleu mignon, qui est la moitié de la nuance d'un bleu céleste.

Toutes les laines qui servent au mélange, doivent être guédées sur le même pied que celui des étoffes dans lesquelles on les emploie, sans qu'il soit besoin de les garancer; cela leur donne une teinture qui convient à leur qualité.

Les bonnes seront guédées comme la laine, et les bas d'estame qui excéderont trois livres la paire. Si on veut qu'ils soient teints selon que leur qualité exige, ils doivent avoir le guède comme un bleu de roi; les bas qui seront depuis quarante sous jusqu'à trois livres, seront guédés comme un turquin; et les autres de plus bas prix, comme un bleu céleste: pour ce qui est des laines fines qu'on emploie dans la fabrique des férandines, et autres ouvrages où la laine se couvre, on se contentera de les guéder comme un bleu céleste, qui suffira pour donner un beau noir à ces sortes de marchandises.

Voici une maxime générale qui regarde tout ce qu'on vient de dire sur le guédage des étoffes, et consiste à savoir, qu'il est toujours bon d'augmenter le pied de la couleur des étoffes, soit du pastel seul, soit du pastel avec la garance; mais il ne faut jamais

le diminuer ; c'est ce qui est défendu expressément aux teinturiers du grand et du bon teint, ainsi qu'aux marchands qui font teindre des étoffes.

Remarques sur les étoffes qu'on teint.

Comme on ne doit rien laisser échapper autant qu'on le peut, de ce qui regarde l'art ou la profession qu'on veut embrasser, et que ce n'est que par les raffinements qu'on y trouve, qu'on sait le faire valoir : on a expérimenté jusqu'ici, que ce serait un avantage pour les étoffes, les marchandises et les laines, de leur donner un bon pied de pastel seul, ou pastel avec la garance ; puis de leur faire prendre un bon noir : ensuite il faut engaller et les noircir fort à propos avec quantité suffisante de galle, sumac, et au défaut de sumac, avec rodoul et fovic, et le faire après noir sur le même bain, avec quantité suffisante de bois d'inde et de couperose et un peu de vert-de-gris. Il faut que le bois d'inde ait été bouilli séparément, et le laisser prendre à loisir en le levant et l'éventant souvent; c'est le secret d'avoir un très-beau noir, et d'un bon usé, lorsque le bois d'inde s'assure et qu'il se rend bon à l'aide de la galle et la couperose. Il rend les autres drogues meilleures, et les assure davantage dans le noir. On emploie encore avec succès le bois jaune dans le noir.

Ce n'est pas assez d'employer la galle, le sumac, la couperose ou le bois d'inde, le rodoul et fovic, au-lieu du sumac, pour faire un beau noir, et de les mettre à dose suffisante : il est bon d'observer encore, que les étoffes soient mises au large dans la chaudière, afin qu'elles puissent se joindre, qu'elles ne se chiffonnent point, et qu'elles ne brûlent plutôt que de prendre la teinture.

Le secret pour empêcher que le noir ne noircisse ou rende bleuâtre le linge, ne consiste qu'à bien dégraisser les étoffes, et les dégorger avant que de commencer à les teindre, et qu'à bien mettre la cuve en œuvre quand on lui donne le bleu. On observera aussi que le bleu ne soit pas d'inde seul ; on l'emploie dans un troisième ou quatrième réchaud, parcequ'il ne faut

que cela pour empêcher que la teinture ne s'attache à l'étoffe, qui la rejette sur le linge. Il faut encore que l'étoffe soit très-bien lavée de bleu, et bien laver le noir quand il est fini. Il est bon, autant qu'on en a la commodité, que ce lavage se fasse dans un léger foulon, puisque plus un noir est noir, plus il est difficile à laver; et pour mieux rabattre, nettoyer et adoucir les étoffes de prix, on les passera sur une gaude.

C'est un très-grand défaut, en fait de teinture, de retrancher une partie de la dose des drogues qui doivent entrer dans le noir pour le rendre parfait; et c'est ce qui arrive à la plupart des petits teinturiers, pour profiter de la dépense qu'il conviendrait faire pour cela, au grand préjudice que l'étoffe et la couleur en reçoivent.

Et pour bien faire encore, il faut en même temps qu'on fera la séparation des teints, mettre le poids des drogues qui sont nécessaires, sans en rien diminuer et épargner d'ailleurs.

CHAPITRE IX,

Où l'on voit tout ce qu'on doit observer à l'égard du pied et la façon du noir pour les étoffes qu'on changera de couleur, avec d'autres instructions très-nécessaires sur la teinture des étoffes et des laines.

IL n'est pas rare de voir chez les marchands d'étoffes, des marchandises qui, pour n'être plus à la mode par leurs couleurs, deviennent, comme on dit, des *gardes-boutiques* dans un magasin; mais comme en les changeant de couleur, on peut en avoir le débit, et que le noir y peut convenir le plus souvent, il n'est plus question que de savoir donner cette teinture à ces étoffes gâtées, et qui ne sont plus d'usage; ou bien d'apprendre à leur faire prendre une autre couleur plus obscure que celle où on les a mises d'abord, et de faire en sorte que rien ne manque à leur fabrique

tant pour contribuer à la bonté et au lustre de la couleur, qu'à la durée des étoffes.

Pour réussir en cela, on doit d'abord avoir égard au premier pied de couleur qu'on donne à une étoffe, pour lui faire prendre à propos le second, et le finir, s'il n'y a rien à souhaiter, dans le premier pied, et que le noir soit parfait.

Sur ce fondement établi, si ce pied est d'un bleu pâle, on le mettra au point de sa nuance, qui convient à l'étoffe pour la mettre en noir, ou pour la garancer, si l'étoffe, bonne par elle-même, le demande. Si c'est un jaune, on lui donnera le bleu nécessaire; si c'est un rouge, il faudra lui donner le bleu, ou le rouge, au cas que cela convienne à l'étoffe, avant que de la mettre en noir.

Si c'est une couleur qui ait été racinée ou brunie sans avoir été bouillie, on se donnera bien de garde de faire bouillir l'étoffe pour la garancer, parceque l'acrimonie de l'alun durcirait la laine dans le bouillon, et disposerait les étoffes à se brûler dans le noir, à cause que la première couleur serait âcre. C'est pourquoi il suffit en ce cas de la faire bien guéder, après avoir fait passer l'étoffe dans deux ou trois vieilles cuves pour l'adoucir et la décharger, autant qu'il est possible, de ce que la première couleur a d'acrimonie, cette mauvaise qualité étant préjudiciable à l'étoffe qu'on teint, en lui fesant perdre la bonne cuve; ainsi le guède employé de cette manière, adoucit l'étoffe et en assure la couleur autant qu'elle le demande.

De l'engallage des étoffes qui auront reçu la première couleur avec des drogues âcres.

C'est un point essentiel en fait de teinture, de savoir bien ménager le noir qu'on donne aux étoffes qui ont reçu la première couleur avec les drogues âcres. Il faut sur-tout observer de ne les point faire bouillir dans la galle ni dans le noir; mais afin de leur faire prendre la couleur à froid, on doit, après avoir fait bouillir la galle et le sumac avec du bois d'inde, ôter le feu de dessous la chaudière, dans laquelle on

met après les étoffes qu'on laisse engaller en les remuant de temps en temps sans qu'il y ait du feu durant dix ou douze heures ; ensuite on peut les lever et les éventer pendant qu'on fera réchauffer le bain pour y remettre les étoffes de la même manière qu'auparavant, et pour autant de temps.

Il faut, pour entendre la teinture des étoffes, après les avoir levées de l'engallage et les avoir éventées, faire bien réchauffer le même bain, et y remettre encore d'autre bois d'inde bouillir à part, et qu'on aura laissé refroidir pendant trois ou quatre jours.

Le bain étant suffisamment chaud, on y met la couperose, qu'on laisse bien fondre et incorporer avec les autres drogues ; puis on ôte le feu de dessous la chaudière pour y mettre les étoffes qu'on aura soin de bien remuer dans le commencement pour les faire joindre ; et vingt-quatre heures après on pourra les laver, les éventer de temps en temps, et pendant qu'on réchauffera un peu le bain pour y remettre ensuite les étoffes pour autant de temps qu'on l'a dit, et davantage. Il vaut mieux que le bain soit plus froid que trop chaud. La galle ni le bois d'inde ne doivent point être épargnés, par la raison que les étoffes en deviennent plus douces. On peut encore, si l'on veut, employer le bois d'inde en ces sortes de noirs.

Le verdet ou vert-de-gris s'emploie avec succès dans la teinture en noir ; c'est par son moyen que le bois d'inde se prend mieux : mais il est dangereux d'y en trop mettre, et qu'il ne cuise trop en réchauffant le bain ; car pour lors il durcit les étoffes et les rend gommeuses : aussi il faut faire attention à l'usage qu'on en fera, et on remarquera que ces sortes de noirs s'engalleront et se perfectionneront bien plus commodément dans une cuve de bois, que dans une chaudière, qui ne servirait en cela que pour faire cuire les drogues et réchauffer les bains.

Mais comme il y a bien des teinturiers qui pourraient user de cet expédient pour priver les étoffes

du pied nécessaire, et pour faire passer un reteint pour une couleur qu'on aurait faite dans les formes, il faut toujours laisser une rosette de la couleur en laquelle était l'étoffe avant qu'on ait commencé à la reteindre, et une autre de la couleur dont elle était après le pied du bon teint avant que de l'engaller et de lui donner le noir. Si cette étoffe était une rosette blanche, on peut la laisser après avoir reçu la teinture du pied de guède ou de la garance du bon teint, pour justifier la bonté du pied qu'on lui aura donné. Cette manière d'agir se pratique ordinairement dans les villes où il y a maîtrise de teinturier, et des teinturiers de grand et de petit teint; les premiers mettent la première rosette, et les autres la seconde.

Il arrive quelquefois, par l'ignorance ou la malice d'un teinturier, qu'une étoffe aura été mal teinte en noir, et qu'il sera question de la faire reteindre. Pour lors il ne faut pas la guéder ni la garancer, parceque c'est la dégrader beaucoup en altérant la couleur; et si cette étoffe a été engallée, on ne peut la réengaller sur le noir sans la durcir, ou en abréger la durée. Cependant il est bon de savoir quel remède apporter à tous ces défauts. Le voici.

Si donc on souhaite reteindre quelque étoffe et lui faire prendre un très-beau noir sans l'altérer, il faut la mettre bouillir dans quantité suffisante de bois d'inde pendant trois ou quatre heures; et après avoir laissé refroidir le bain, y mettre de bonne galle pilée, un tiers moins que de bois d'inde, avec fort peu de sumac; puis faire rebouillir le tout ensemble pendant trois heures, et laisser encore refroidir le bain; ensuite on y met un peu de couperose, qu'on laisse bien fondre et incorporer avec le reste; puis ayant ôté le feu de dessous la chaudière, on délayera un peu de verdet dans le même bain, pour y mettre après les étoffes, qu'il faut bien remuer, lever et éventer: on réchauffera aussi le bain de temps en temps, comme on l'a enseigné ci-dessus.

Il est bon de remarquer que la cuve de bois est plus propre pour les repassages des noirs que la chaudière. On peut, au défaut de sumac, employer le rodoul et le fovic : le bois jaune peut encore y être employé utilement.

Des inconvenients sujets à dégrader les laines noires qui servent aux mélanges.

On a observé jusqu'ici qu'il y a trois choses dans les noirs qui se font aujourdhui au sujet des laines, qui les dégradent, les durcissent, et qui les empêchent de se bien peigner, et de se rendre souples pour être bien filées, qui est un inconvénient qui fait qu'il en reste presque la moitié qui se réduit en plis et en pignons.

La première chose donc, qui cause de l'altération aux laines, est le pied de la racine qu'on lui donne, qui est le principe de ce mauvais effet ; c'est à quoi on peut remédier, et ce qu'il est nécessaire pour avoir de bon noir.

La seconde consiste en ce qu'on emploie trop la couperose dans cette teinture, sans y mettre le pastel ou le guède, qui l'augmente.

Et la troisième, c'est qu'on laisse trop bouillir ces drogues, soit dans l'engallage ou dans le noir, dans lequel on n'a pas mis du bois d'inde, qui est la drogue qui contribue le plus à faire prendre le noir à froid, ce qui le finit.

Mais comme il y a bien des défauts en toutes sortes d'arts, qui ne sont pas sans remèdes, en voici quelques-uns, pour prévenir dans la teinture des noirs les inconvéniens qui y peuvent arriver.

Si bien donc que pour y réussir et avoir des laines teintes comme il faut, sans être durcies ni dégradées par le premier pied, par l'engallage, ni par le noir qu'on lui donne ensuite, il est absolument besoin, au-lieu du pied de la racine, qui les durcit, de mettre le pied avec le pastel ou la guède, qui les adoucit plus ou moins, selon que la laine qui peut entrer dans les étoffes de grand ou de petit prix, est plus ou moins fine.

Voici encore un autre moyen, qui n'est pas tant d'importance que le premier ; pour le pratiquer avec succès, il n'y a qu'à bien faire bouillir la galle et le sumac ensemble. On peut, au défaut de cette drogue, se servir du rodoul ou fovic, puis y mettre bois d'inde cuit à part ; après cela y mettre des laines, auxquelles il ne faut donner qu'une chaleur modérée ; et pour bien faire on les tiendra long-temps dans l'engallage sans les faire bouillir, parceque le bouilli les feutre : et après qu'on les a levées et qu'on les a éventées de l'engallage, on les met dans le même bain du bois d'inde avec du verdet, et un tiers ou moitié moins de ce qu'on avait accoutumé d'y mettre de couperose. Cela fait, on y trempe les laines qu'on tient long-temps dans le noir, soignant toujours de les lever et de les éventer jusqu'à deux fois ; il faut encore un coup, que le feu soit modéré, afin que le bain ne soit point trop chaud ; et c'est en agissant de cette manière qu'on a un noir fort doux, et des laines qui, outre qu'elles sont fort souples, ne perdent rien de leur étain, et ne font que très-peu de plis et de pignons.

Secret pour diminuer le prix des couleurs des laines de mélange.

Comme toutes les laines qui servent au mélange doivent être teintes sur le pied des étoffes où elles entrent, et que leurs couleurs n'ont pas besoin d'être ni si vives ni si éclatantes que celles des étoffes, il faut, pour diminuer autant qu'on le peut, le prix de leurs couleurs, sans en altérer la bonté, il faut, dis-je, que tous les rouges de laines fines et médiocres, qu'on avait accoutumé de faire avec le brésil, s'effacent avec la garance : la couleur que rend cette drogue est très-bonne, et n'est guère plus chère que celle du brésil, qui est fausse.

Quant aux violets colombins, pourpre, pensée, fleur de lin, gris argenté et couleurs semblables de même laine de mélange, qu'on avait accoutumé de teindre avec le bois d'inde et le brésil, ou avec le guède et le brésil, il faut guéder chacune de ces

couleurs selon leurs nuances avec le pastel ou l'indigo, ou avec le vouède et l'indigo, puis les faire bouillir avec l'alun et la gravelle, les couleurs grises moitié moins que les autres; puis on les cochenille avec la petite cochenille campessiane; et pour diminuer davantage le prix de ces couleurs, on peut les augmenter d'un pied de garance dans le bouillon, qui sera aussi grand que les couleurs le pourront souffrir.

Il faut remarquer qu'il est bien plus expédient de se servir du guède avec la garance que du guède avec la cochenille campessiane dans le gris et dans les racinages des laines de mélange de prix; tant parceque la petite rousseur que leur donne la garance sert d'un commencement de racine, que parceque la couleur en est aussi bonne et à meilleur marché. Si on veut donner une couleur rosée, il faut employer un peu de cochenille; cette drogue assortit très-bien leurs couleurs et leurs nuances.

On guédera avec le pastel, la guède et l'indigo, les tannées, roses-sèches, amaranthes, et autres couleurs semblables, et de même nuance des laines fines et médiocres qui servent aux mélanges, et on les fera bouillir avec l'alun et la gravelle, qui doivent être garancés avec bonne garance, et passer ensuite sur la fin d'un cochenillage de campessiane, si le rabat qu'on lui pourra donner dans une cuve de pastel ou de guède ne rose pas assez la couleur pour la mettre à sa nuance.

On ne parle point des gris qui se font avec la galle et la couperose, ni des fauves qui se font avec la racine, l'écorce de noyer et la coque de noix, puisque le petit œil ou rabat de garance ou de cochenille qu'on peut donner aux couleurs quand il en est besoin avec le reste des bains, ne sauraient augmenter beaucoup le prix de leurs couleurs. Il faut bien que les teinturiers se donnent de garde d'employer la chaux et les cendres vives dans les racinages pour faire rougir et augmenter là couleur des fauves; il n'est rien qui durcisse davantage et qui brûle plus les laines et les étoffes; il n'y a que les teinturiers de mauvaise foi qui peuvent en agir ainsi.

Qu'on ne s'aille pas aviser aussi, pour diminuer le prix des couleurs des laines de mélanges qui sont fines ou médiocres, d'employer le bois d'inde, le brésil, l'orseille, ni autres drogues de cette sorte qui sont défendues aux teinturiers ; et s'il en est quelques-uns d'entre eux qui aient quelque secret pour contribuer à la diminution des laines, ils feront sagement de s'en servir, pourvu que ce secret ait été fidellement éprouvé.

De la manière de teindre les laines grossières.

On observera qu'il faut que les laines grossières, et celles dont on fait le mélange des étoffes, qui n'excèdent point trente sous l'aune, soient teintes sur le pied des étoffes de bas prix dans la fabrique desquelles elles entrent, pour acquérir une couleur de prix médiocre, et qui soit sortable à leur qualité.

Et pour réussir en cela, il faut, pour les gris et les racinages, se servir de galle, de couperose, de racine de noyer, de bois d'inde et d'orseille ; et pour les violets, colombins, poupre, gris de lin, et couleurs semblables, on doit employer le pastel, l'alun, la gravelle, la cochenille campessiane et la garance, comme on l'a dit au commencement de cet Ouvrage.

Mais pour les violets colombins, gris de lin, amaranthes tannées, rose-sèche, et couleurs semblables des petites étoffes de laine filées de bas prix, on se peut servir du bain de la bourre ou de l'orseille pour en diminuer le prix. On n'agira pas de même à l'égard des laines de mélange, qui doivent être teintes comme on l'a dit.

Remarques.

Il faut remarquer qu'en termes de teinture, les mots de *guéder* et d'*empateler* signifient donner le bleu aux laines et aux étoffes ; et quoiqu'on ne nommera souvent que le pastel ou la guède, on doit entendre le pastel ou le vouède avec l'indigo, mêlés ensemble.

Il faut remarquer aussi que parmi les teinturiers on entend, sous le nom de vouède, le sumac, le rodoul et le fovic, qui sont trois ingrédients dont on

se



se sert pour engaller, quoiqu'on emploie l'un avec plus de succès pour certaines couleurs que pour d'autres.

On observera encore que, sous le nom de racine, il faut entendre l'écorce, la feuille de noyer et la coque de noix, puisque ces ingrédients naissent d'un même arbre : on s'en sert pour toutes les couleurs de fauve.

CHAPITRE X,

Contenant plusieurs Observations qui regardent généralement la teinture et le poids que les couleurs donnent à la soie.

IL est constant que les matériaux qui d'eux-mêmes donnent la couleur, sont rouges, jaunes, bleus, ou autrement, de manière que c'est d'eux ou de la première couleur fondamentale, qui est le blanc, que vient toute cette grande variété qu'on voit sur les étoffes teintes.

L'on a remarqué jusqu'ici que la plupart des ingrédients colorants, tels que sont la cochenille, la suie, le genêt et le pastel, n'ont jamais le dehors d'une couleur si belle qu'ils paraissent, par la moindre infusion qu'on en fait dans les plus faibles menstrues, et par la teinture qu'ils donnent aux draps et à la soie.

On appelle *menstrues*, un dissolvant humide qui pénétrant dans les plus intimes parties d'un corps sec, sert à en tirer les extraits et teintures, et ce qu'il y a de plus subtil et essentiel.

On sait aussi qu'il y a plusieurs ingrédients colorants qui ne communiquent pas leurs couleurs, s'ils ne sont brisés, ou qu'on ne les mette infûser ou bouillir, ou qu'ils ne fermentent, ou qu'on n'en détache les parties par des menstrues dont les acides sont assez puissants pour cela; c'est ainsi qu'on l'expérimente dans le bois rouge, qu'il faut couper par morceaux, la

guède, qu'on fait bouillir, ainsi que le pastel et plusieurs autres.

Il est bon de savoir que, de tous les ingrédients colorants, il y en a qui ne donnent point de couleur d'eux-mêmes, comme sont la couperose et les galles. Or, c'est au dommage de celui qui les emploie pour cela, à moins que le drap ou autre étoffe qu'on veut teindre, ne soit auparavant encroûté de quelqu'autre matière, quoiqu'il ne colore point, comme la garance, la guède et le brésil le font avec l'alun.

On voit des ingrédients colorants, qui, par l'aide des ingrédients qui communiquent moins de couleur, donnent des couleurs différentes, comme la cochenille, le brésil, et plusieurs autres.

La garance, l'indigo et le pastel donnent une teinture noire, après avoir été travaillés à plusieurs reprises; c'est ce qu'il est nécessaire d'observer.

On remarquera encore que, quoique le vert soit la plus ordinaire des couleurs naturelles, et celle qui se trouve le plus en abondance, il n'y a point d'ingrédient dont on se serve seul pour teindre aucune étoffe en vert, si vous en exceptez le vert de vessie, qui est un suc épaissi de nerprun, dont les gens de campagne se servent pour teindre de la toile.

Il est constant aussi que les étoffes teintes se déchargent beaucoup, lorsqu'on les garde du temps, par les parties de l'air qui les altèrent; elles se tachent aussi par l'eau qui tombe dessus, et encore plus par le vin, le vinaigre, l'urine et autres liqueurs acides.

Les teinturiers, par leur industrie, ont éprouvé à quel usage on pouvait mettre différents ingrédients propres à la teinture. Il y en a qui ont la vertu de resserrer et foncer la couleur, d'autres qui l'éclaircissent: on emploie les uns pour décharger la couleur, ou pour l'ôter entièrement; et les autres pour tromper le marchand, et faire que l'étoffe qui est teinte en pèse davantage, principalement lorsqu'elle est de prix.

Il y a des drogues d'usage pour la teinture, qui par la grossièreté des parties qui en font le corps grossissent l'étoffe ou le fil qui en est teint; d'autres

qui, en les resserrant, les font paraître plus déliés ; d'autres enfin qui en adoucissent la rudesse, et les font paraître plus fins.

On a aussi expérimenté qu'on a communiqué plusieurs de ces mêmes couleurs à diverses étoffes par des ingrédients différents, comme on se sert du bois rouge pour le drap, et non pas pour la soie, et de l'ornotto pour la soie, et non pas pour le drap ; on peut les teindre à différents prix.

Il y a dans la teinture des drogues qui ne sont propres qu'à nettoyer et laver les étoffes qu'on destine pour en être teintes. Entre ces drogues on se sert du fiel de bœuf, quelquefois de terre à dégraisser, et quelquefois de savon ; ce dernier ne s'emploie pas toujours heureusement, lorsque la potasse peut tacher ou changer la face.

Lorsqu'il s'agit de teindre une grande quantité d'étoffes, qu'on veut précipiter l'ouvrage, et que les pièces en sont longues, larges, épaisses, ou autrement, il les faut manier différemment, tant à l'égard des vaisseaux, que des ingrédients.

Outre toutes les observations qu'on vient de faire, il est encore bon de savoir qu'il y a des couleurs et des étoffes où il faut que la liqueur pour teindre soit toute bouillante, et qu'il suffit qu'en d'autres elle soit tiède, et en d'autres toute froide :

Qu'on emploie certaines liqueurs pour teindre, dont l'usage s'altère lorsqu'on les garde, et qu'au contraire il y en a d'autres qui ne peuvent se préparer qu'avec le temps ;

Qu'il y a aussi des étoffes qui prennent mieux la teinture lorsqu'on les trempe à différentes fois, et à certaines distances de temps ; qu'on en voit d'autres qui veulent tremper long-temps pour faire l'effet qu'on en attend, et que d'autres enfin y doivent rester peu de temps.

On saura aussi qu'il y a des occasions où il faut faire attention à la matière dont les vaisseaux pour les teinturiers sont composés, et dans lesquels on fait chauffer les liqueurs, et où les teintures sont préparées ;

car, par exemple, il faut pour la nouvelle écarlate que les chaudières soient d'étain.

Et pour dernière observation, l'on dira qu'on ne doit point s'embarrasser de vouloir au juste déterminer la quantité de liqueur qu'il faut pour asseoir une cuve, et qu'on ne s'en sert qu'à proportion des drogues qu'on veut y employer, puisque la bonne maxime veut qu'on proportionne toujours la liqueur à la quantité des étoffes qu'on destine pour teindre. On fait aussi les vaisseaux selon la largeur de ces étoffes. La dose des ingrédients dont on se sert doit être aussi proportionnée au plus ou moins de couleurs qu'on veut leur donner; c'est ce qu'il est encore nécessaire d'observer, par rapport aux sels qu'on mêle dans les drogues qui sont employées en teinture.

Remarques touchant le poids que les couleurs donnent à la soie.

La soie est une marchandise dont il se fait un commerce considérable; et comme, avant que d'être employée, elle se vend au poids, il est bon d'observer qu'on peut la rendre plus ou moins pesante lorsqu'on la teint, et qu'on prend soin, ou qu'on néglige de la perfectionner dans le teint.

Par exemple, il est constant qu'une livre de soie perd quatre onces de poids, lorsqu'on la nettoie de la gomme qui y tient attachée, et des ordures qui s'y forment ordinairement.

Il faut observer d'ailleurs, qu'on peut faire monter la même soie nettoyée, comme on vient de le dire, à trente onces, de douze qui restent, si on la teint en noir avec certains ingrédients; et la raison pour laquelle en teignant la soie en noir elle devient plus pesante, c'est parceque tout ce qui entre dans la composition de cette teinture pèse beaucoup, au-lieu qu'il n'y a que très-peu d'ingrédients avec lesquels on puisse augmenter le poids de la soie, susceptible de belles couleurs claires. C'est ce qu'on remarque à l'égard de l'*arsenic* blanc qu'on emploie dans les incarnats.

Il n'y a pas une drogue dans la teinture qui aug-

mente tant le poids des soies qu'on teint, que les *galles*, qui sont très-nécessaires pour teindre, particulièrement en noir ; et c'est par le moyen de cet ingrédient qu'on restitue aux soies noires autant de poids qu'elles en ont perdu en les nettoyant de leur gomme ; et ce n'est pas une chose extraordinaire que le noir gagne environ quatre ou cinq onces sur chaque livre par la teinture.

Après les galles, le vieux *fustoch* augmente le poids d'environ un et demi sur douze ; la *garance* en emporte environ une once, et la *guède* demi-once.

La cuve bleu de *pastel*, dans les bleus obscurs de cinquième ordre, n'augmente pas considérablement le poids de la soie, ainsi que le *bois d'inde*, la *cochenille*, l'*ornotto*, ni la *couperose* même, quand la galle n'est point mêlée.

La *boue des émouleurs*, autrement appelée moulée, augmente beaucoup le poids des soies où entre cette drogue, lorsqu'on les teint ; elle donne une couleur plus chargée que la couperose : c'est l'excuse qu'allèguent les teinturiers qui la mettent en usage.

CHAPITRE XI.

Du débouilli en fait de teinture ; son utilité, et comment le faire différemment pour toutes sortes de couleurs.

ON appelle débouilli, en fait de teinture, une certaine façon qu'on donne aux étoffes ou aux habits qu'on teint, en les fesant bouillir dans la chaudière avec les drogues et les ingrédients qui leur sont propres ; et le débouilli encore, proprement parlant, est une épreuve qui fait connaître la bonté ou la fausseté des couleurs. C'est un point d'importance dans la teinture, que de savoir bien faire le débouilli, et d'être instruit à fond des pieds et des drogues nécessaires qui doivent y entrer, pour donner aux couleurs une entière perfection.

Il faut remarquer néanmoins que, quoiqu'on se serve

du débouilli pour éprouver le pied d'une étoffe noire, il est toujours plus sûr d'agir en cela par le moyen des rosettes, qui, du premier coup d'œil, font connaître la force ou la faiblesse du pied qu'on a donné à l'étoffe. On a déja parlé de ces rosettes dans le commencement de ce Traité ; on peut y voir.

Il ne suffit pas de vouloir débouillir une étoffe ou des laines ; l'importance est de le savoir faire : en voici plusieurs manières, qui serviront d'instruction aux gens du métier qui ne le sauront pas.

Pour donc entrer en matière là-dessus, on saura que le bon guède, quand il est bien appliqué sur une étoffe qui est achevée en noir, se soutient toujours dans le débouilli : la garance s'y affaiblit tant-soit-peu ; mais ce n'est pas une affaire. C'est pourquoi, quoique la dose pour le bleu se peut augmenter, il suffit, pour teindre le tout uniforme, de mettre raisonnablement des eaux sures, et aussi pesant d'alun et de tartre que peseront les échantillons noirs qu'on voudra débouillir.

Cela observé, on fait bouillir les échantillons durant une demi heure dans ces eaux avec les drogues ; et ceux dont les étoffes auront été guédées, comme un aldigo ou bleu pers, deviendront d'un bleuâtre tirant sur le vert brun olivâtre, le premier plus obscur que l'autre ; mais si ces échantillons ont été guédés et garancés, l'un deviendra minime, et l'autre d'une couleur plus ternie que celle de prince. Toutes ces instructions sont des plus nécessaires pour ceux qui veulent apprendre le métier de teinturier : en voici encore d'autres qui ne méritent pas moins leur attention.

Tous les échantillons des étoffes qui auront été guédés, comme un bleu de roi, ou bleu turquin, lorsqu'ils sont débouillis de la même façon, deviennent comme un vert brun olivâtre, et bien plus clair et bien plus verdissant que ceux dont on vient de parler ; au-lieu que les échantillons qu'on n'aura guédés que comme un céleste, deviennent comme un petit bleu verdissant sur l'olive, et que ceux qui l'ont

été comme un bleu mignon ou bleu mourant, deviennent comme une couleur de merde-d'oie. Les échantillons des étoffes noires qui n'ont été guédés ni garancés, et qui auront été débouillis de la même manière, ne verdissent point, mais ils deviennent d'une couleur entre jaune et fauve.

Quant aux échantillons des étoffes noires qui ont été guédés avec la racine au-lieu de la garance, lorsqu'ils sont débouillis comme on l'a dit, et qu'ils n'ont aucun œil du rouge, deviennent comme un gris d'ours olivâtre, plus ou moins obscur, et roussissant selon qu'on y aura donné plus ou moins de guède ou de la racine; mais si ces échantillons n'ont point été guédés, et qu'on les ait seulement enracinés, ils deviennent comme une couleur musc ou noisette ternie.

Mais comme les échantillons peuvent changer plus ou moins dans le débouilli, soit par la force du pied de l'engallage ou du noir qu'on a donné à l'étoffe, soit par le débouilli même qui empêche qu'on ne puisse affermir un jugement sur la bonté et la fausseté de la couleur, il faut, pour se rendre certain du fait, débouillir avec les échantillons qui sont douteux, un échantillon de la couleur matrice qu'on aura réservé, et de la bonté duquel on est assuré, afin que ces échantillons ayant été débouillis ensemble, on puisse juger, en les comparant l'un à l'autre, de la bonne ou mauvaise qualité du noir.

Ce n'est pas assez pour faire voir par le débouilli si le pied, soit de guède seul, ou de guède avec la garance, a été donné fidellement ou non aux étoffes teintes en noir; il est encore bon d'éprouver, autant qu'on le peut, par un autre débouilli, si ces étoffes ont été bien engallées et noircies avec les drogues nécessaires. Cette façon-ci regarde les teinturiers du petit teint, dans les villes où il y a maîtrise, et l'autre, les teinturiers du bon teint, ou les teinturiers seuls qui ont permission de faire le tout, ce qu'on voit assez ordinairement en province.

Quoiqu'il ne faille jamais venir au débouilli pour finir les noirs, tant qu'on peut juger à l'œil et au ma-

niement des étoffes si le noir a été bien donné, en le comparant avec la couleur matrice qui aura reçu le même pied, il est néanmoins absolument nécessaire, si l'œil ne suffit pas, et qu'on doute du noir, de se servir d'un demi-débouilli, qu'on fera avec une suffisante quantité d'eaux sures, à moitié moins pesant d'alun et autant de tartre que ne peseront les échantillons des étoffes qu'on voudra vérifier, avec celui qu'on prendra de la couleur matrice pour les mettre débouillir ensemble pendant une demi-heure.

Si ce débouilli est encore trop fort, et qu'il enlève également le noir de l'échantillon matrice comme les autres, on l'affaiblit en retranchant la moitié de l'alun et du tartre, observant pour lors de ne le faire débouillir que pendant un quart-d'heure.

Débouilli pour le bleu.

Cette couleur ne manque jamais, si le teint en est bon ; il se peut débouillir de la même manière, et avec la même quantité de drogues que le noir : (voyez l'article,) et si l'on remarque qu'il change, et que sa couleur s'affaiblisse, c'est une marque qu'on l'a falsifié, et que par conséquent il ne vaut rien.

Débouilli pour le cramoisi.

Comme la cochenille entre dans le cramoisi, et que cette drogue ne s'attache pas si bien à l'étoffe que le bleu, on ne doit point débouillir les étoffes qui en sont teintes, qu'avec le quart pesant d'alun et même dose de tartre, ainsi que peseront les échantillons, et il ne faut les laisser bouillir qu'un demi-quart d'heure.

Débouilli de toutes les couleurs.

Pour ce qui regarde le débouilli de toutes les autres sortes de couleurs, il est bon, pour en connaître le pied, de mettre aussi pesant d'alun et de tartre que peseront les échantillons, et les laisser bouillir une demi-heure. On remarquera que dans tous les débouillis, généralement parlant, on doit mettre un échantillon de la couleur matrice, pour les débouillir avec les autres, afin qu'en les rapportant tous, on puisse

véritablement juger si la couleur est bonne, ou si elle est fausse.

De la nécessité de vérifier les échantillons à demi-bouillis.

L'expérience, en fait d'art, est le guide le plus assuré qu'on doit suivre pour s'y rendre parfait, mais il faut auparavant se l'acquérir : et c'est par-là que dans la teinture on a remarqué qu'il y a plusieurs couleurs, qui, quoique bonnes par elles-mêmes, ne peuvent néanmoins souffrir un débouilli entier ; c'est pourquoi il est à propos de couper un morceau de chaque échantillon, lorsqu'ils ont débouilli un petit quart-d'heure, pour les comparer avec l'échantillon matrice, pour l'autre quart-d'heure qu'ils restaient à débouillir, afin que, par la comparaison des uns et des autres avec l'échantillon matrice, on puisse au moins juger de la bonté ou de la fausseté de la couleur. C'est ainsi qu'il en faut agir dans toutes sortes de débouillis, pour se précautionner contre les tromperies et autres inconvénients qui pourraient arriver dans la teinture des étoffes.

Débouilli pour les étoffes de mélange.

Comme les étoffes de grand et de médiocre prix, sont toutes de la longueur, de la largeur et de la qualité qu'il est nécessaire, il est aussi fort à propos de vérifier celles qui sont faites des laines de mélange, pour juger si elles ont une bonne couleur, et cela par un demi-quart de bouillon d'un demi-quart d'heure, avec trois quarts moins pesant d'alun et trois quarts moins pesant de tartre, autant que peseront les échantillons des étoffes qu'on voudra débouillir.

Mais si c'est pour juger du pied du noir des laines qui sont entrées dans le mélange, il faut doubler le poids des drogues et le temps du débouilli : si l'on trouve les couleurs bonnes, on s'en tiendra là, comme à un point de perfection qu'on souhaitait d'atteindre.

CHAPITRE XII,

Où l'on traite de la teinture du fil, et des toiles de chanvre, de lin et de coton, avec tout ce qui regarde celle de la soie, pour la faire en perfection.

APRÈS avoir parlé de la teinture des laines, et avoir dit à ce sujet tout ce qu'on peut souhaiter en cet art, nous passons à celle du fil; et comme il importe qu'il soit teint de bonne teinture, afin de ne rien omettre de ce qui en peut faire la beauté et le bon usage, voici ce qu'on doit observer.

Premièrement il faut, avant que de mettre aucun fil à la teinture, le décruer, ou lessiver avec bonne cendre, le retordre après, et le laver en eau de rivière ou de fontaine.

Si on veut le teindre pers, c'est un bleu en quoi on teint ordinairement le fil à marquer, lorsqu'il est retors ou simple, ou en bleu clair mourant, on se servira de l'inde plat ou de l'indigo.

Pour le fil teint en *vert gai*, on lui donnera d'abord une couleur bleue, et ensuite un rabat avec du bois de campêche et verdet, puis on le gaudera. Le *vert brun* se fait de même, excepté qu'on le brunit davantage, plus qu'on ne le gaude.

Quant au fil *citron* ou *jaune pâle*, et celui qui est plus doré, il sera teint avec la gaude et fort peu de rocou; l'*oranger isabelle couvert*, *isabelle pâle*, jusqu'au clair et aurore, sera teint avec le fustel, rocou et gaude.

On se servira du brésil de Fernembourg, et d'autre, ainsi que du rocou, pour teindre le fil en *rouge clair plus brun*.

Le *violet*, *rose-sèche*, l'*amaranthe brune* ou *claire*, sera teint avec le brésil et rabattu avec la cuve d'inde et d'indigo, pour teindre *la feuille-morte claire*, et celui qui est plus brun, et *la couleur d'olive*. On brunira le fil avec la galle et la couperose, avec un

rabat fait de gaude, de rocou ou de fustel, selon l'échantillon.

Le fil *minime brun et clair*, et le *musc* brun et clair, seront brunis avec la galle et la coupetose, et rabattus avec la gaude, le rocou ou le fustel.

Les fils teints en *gris blanc*, *gris brun*, *gris de castor*, de Bréda, et de toutes autres sortes de gris, seront brunis avec la galle à l'épine, la couperose, et rabattus avec la gaude, le brésil campêché, et les autres ingrédients nécessaires, selon les échantillons et le jugement de l'ouvrier.

A l'égard des fils qu'on voudra teindre en noir, on se servira de galle à l'épine et de couperose, on les lavera, et on les achevera avec le bois de campêche; et pour ce qui concerne la teinture des autres noirs, il faudra les corroyer avec bonne huile et cendre gravelée, sans y employer de mauvaise huile.

On observera dans la teinture des fils, de ne point employer d'autre savon que celui de Gènes et d'Alicante, ou de pareille qualité.

Il faut encore savoir pour maxime, qu'on ne doit point mêler le fil de chanvre avec le fil en bottes, pelotons, ni retors, en quelque manière que ce soit.

Tous les fils du royaume, ceux qui viennent de Flandres et d'autres pays étrangers, ne doivent point être teints en bleu commun, mais seulement en cuve: voilà pour les fils séparément. Voyons comme il faut teindre les toiles.

De la manière de teindre les toiles.

Les teinturiers ne doivent point faire imprimer de bidaut aucunes toiles neuves ou vieilles, ni fil de lin, chanvre ou coton, qu'elles n'aient point de galles, qu'elles ne soient bien empesées ou collées pour calendrer, et qu'elles ne soient bien teintes.

On ne doit point brésiller aucunes toiles perses, neuves ou vieilles, ni fil à marquer du linge, qu'elles ne soient teintes en bonne cuve, sans qu'elles puissent avoir pied d'autres teintures; et pour juger certainement de la bonne ou mauvaise teinture du fil,

on en tiendra des échantillons, et on agira à leur égard comme pour les échantillons de laines, dont on a parlé ci-devant.

De la teinture des soies.

La teinture des soies, pour les couleurs différentes qu'on leur donne, est de même que celle pour les laines : on remarquera seulement qu'il est bon, lorsqu'on veut teindre les soies bleu pâle, de les teindre dans une cuve de pastel, ou dans un vaisseau d'inde; on laisse là-dessus le choix aux teinturiers, qui en agiront selon qu'ils le jugeront plus à propos pour l'assortiment de la nuance de leurs couleurs.

Du débouilli de soie.

Et pour connaître si une soie a été bien teinte en cramoisi, on en prendra des échantillons, auxquels on donnera le débouilli avec l'alun du poids de la soie. L'écarlate cramoisi avec du savon, approchant le poids de la soie, ou bien du jus de citron, environ chopine, mesure de Paris, pour une livre de soie, plus ou moins à proportion : tous ces ingrédients seront mêlés et mis dans l'eau claire quand elle commencera à bouillir; puis on mettra les soies dans le même vaisseau.

Ces soies ayant bouilli environ un demi-quart d'heure, on éprouvera si la teinture est fausse : et pour marquer qu'elles auront été teintes avec l'orseille, c'est que le bouillon de la soie rouge sera violet; si elle est fort rouge, c'en sera une qu'elle aura été teinte avec le brésil, et si au contraire la teinture est bonne, on trouvera peu de changement dans l'eau.

Pour l'écarlate cramoisi, s'il y a du rocou, le bouillon deviendra comme couleur d'aurore; s'il y a du brésil, il sera rouge. Quant au violet cramoisi, s'il y a du brésil ou de l'orseille, le bouillon deviendra de couleur tirant sur le rouge.

Mais lorsqu'on veut éprouver la teinture des soies avec toute la certitude possible pour en découvrir la fausseté des couleurs, on prend des écheveaux de soie qu'on met dans le débouilli, qui sont autant d'échantillons, et c'est par-là qu'en les comparant l'un

à l'autre, on juge certainement de la bonne ou mauvaise qualité de leur teinture.

De l'engallement des soies.

Pour connaître aussi si toutes les autres couleurs non cramoisies, et dont les soies sont susceptibles, ont été engallées, il faut mettre la soie dans l'eau claire bouillante avec du savon ou de la cendre gravelée, environ du poids de la soie : on laisse le tout bouillir un bouillon ; puis on retire la soie du vaisseau où elle aura bouilli, et pour lors elle paraît surchargée de galle : toute la couleur se perdra ; il ne restera que la couleur que la galle lui aura donnée, qui sera comme feuille-morte, ou couleur de bois.

Si on veut agir autrement, on mettra la soie dans l'eau bouillante, avec demi-setier de jus de citron, mesure de Paris, puis on la tirera pour la laver ensuite dans l'eau froide, et la passer après dans la teinture noire : si la soie est engallée, elle deviendra noire ; si elle ne l'est pas, elle sera tristamie, ou pain bis.

Mais comme il arrive aussi quelquefois qu'on engalle trop la soie noire, ou qu'on la charge de limaille de fer ou de moulée de taillandier, on découvre cette mauvaise façon de la teindre en fesant le débouilli de la soie ; et après qu'il a bouilli un bouillon, si cette soie a été surchargée, elle deviendra rougeâtre ; si elle ne l'a pas été, elle conservera sa couleur.

CHAPITRE XIII.

De la teinture des Chapeaux.

Comme un art n'est jamais parfait, lorsqu'une des parties qui le composent est défectueuse, et que la teinture des chapeaux qu'on y doit comprendre doit être aussi bonne que celle des étoffes et des soies, on a cru devoir dire quelque chose de la première, afin que ceux qui voudront embrasser le

métier de chapelier, trouvent dans cet Ouvrage de quoi se rendre parfaits.

C'est une chose étrange, de voir combien le noir des chapeaux de prix que les chapeliers font à présent, est léger ; à peine les chapeaux qui en sont teints arrivent-ils au tiers de leur usure, qu'ils deviennent tous comme gris de more ou gris noir ; ce qui est désagréable pour les particuliers qui ont acheté ces chapeaux, étant par-là obligés d'en changer plus souvent qu'ils ne voudraient.

Si bien que pour corriger ces défauts, et instruire les chapeliers qui ne savent point les drogues qui doivent entrer dans la bonne teinture noire, qui est celle qui a le plus de cours, et qui est la plus importante pour les chapeaux, il est bon de savoir que, pour faire un bon noir sur un chapeau, soit de laine ou de poil, il faut l'engaller fortement avec bonne galle d'Alep ou d'Alexandrie, et fort peu de bois d'inde, et le laisser long-temps dans l'engallage, afin que la teinture puisse mieux pénétrer dans le feutre. On lui donne ensuite sur le même bain un bon noir, avec suffisante quantité de bois d'inde et de couperose, et peu de verdet. Il faut aussi qu'il reste long-temps dans ce noir, afin que la teinture pénètre davantage. On doit seulement observer que le dernier bois d'inde qu'on mettra dans le noir ait été cuit à part, et qu'on l'ait laissé refroidir du moins pendant trois ou quatre jours avant que de l'employer ; on augmentera la dose de la galle et du bois d'inde, à proportion que le chapeau sera de poil difficile à recevoir la teinture.

Du second noir qu'on doit donner aux chapeaux.

Après avoir donné le premier noir aux chapeaux, ainsi qu'on vient de le dire, on leur en fait prendre un second en cette manière.

Il faut un peu de temps après faire un nouveau bain d'eau claire, dans lequel on mettra à froid une suffisante quantité de bois d'inde, et un peu de bois jaune, qu'on fera bouillir ensemble pendant trois heures.

On met ensuite dans le même bain, après qu'il est refroidi, une quantité suffisante de galle pilée qu'on fait bouillir avec les autres ingrédients ; puis on met la couperose et ensuite les chapeaux ; et lorsque le bain est un peu refroidi, on déploie un peu de verdet ou vert-de-gris, pour faire que le bois d'inde s'attache davantage. Il faut encore laisser long-temps les chapeaux dans ce second noir, afin que la teinture les pénètre.

Du troisième noir pour les chapeaux.

S'il arrive que les chapeaux soient de prix, ou de poil qui répugne beaucoup à prendre la teinture, on leur donnera encore un troisième noir, qui sera apprêté comme le second, si vous en exceptez la dose des drogues, qu'il sera loisible ici d'augmenter ou de diminuer, selon que le besoin ou la bonté du noir qu'on veut faire l'exigera.

Si l'œil ou le lustre du chapeau est bleuâtre, il faut augmenter ce dernier noir de bois jaune. Si au contraire il rougit trop, on retranchera ce bois et on l'augmentera de bois d'inde, et on agira avec la même prudence à l'égard des autres drogues, selon qu'on le jugera.

Après avoir bien lavé et nettoyé les chapeaux de leur noir, on peut, si l'on veut, les rabattre du trop d'œil bleuâtre qu'ils pourraient avoir, s'il en est besoin, et l'adoucir avec un petit bain de bois jaune, qui, étant un peu gommeux, fera un très-bon effet sur le chapeau, soit qu'il soit de poil, ou de laine fine.

Comme il est juste de donner de la proportion à toutes choses, chacune selon leur valeur, et que c'est-là le secret par où l'on tire avantage d'un art, il suffit de donner un premier noir qui soit bon aux chapeaux de laine grossière et de petit prix, et pour cela, il faut soigner de les bien engaller, et ajouter à leur engallage du sumac, rodoul ou fovic en quantité suffisante. On augmente la dose de la couperose à proportion, sans diminuer le reste.

Les chapeaux de poils ou de laines de prix médiocre, auront deux noirs, au-lieu que les plus fins et

les plus difficiles à prendre la teinture recevront les trois noirs dont on a parlé, et selon qu'on l'a enseigné ci-desssus.

De l'adoucissage et du rabat des chapeaux.

Comme les chapeaux qui sont les plus fins, ainsi que ceux de prix médiocre, peuvent être rabattus et adoucis avec le bois jaune, ceux de laine grossière n'ayant pas besoin de rabat, à cause du sumac, du rodoul ou fovic dont on se sert, et de la couperose qu'on y emploie en plus grande quantité, on peut néanmoins les adoucir avec un petit bain de gaude, si mieux on n'aime les passer sur le bois jaune, après que les chapeaux fins et médiocres en auront tiré la substance, dont les chapeaux de prix n'ont pas besoin pour leur rabat.

On a expérimenté depuis long-temps que le noir qu'on donne aux chapeaux n'est point parfait, soit dans les laines, soit dans les poils, à moins qu'on n'y joigne le pastel ou la guède; les chapeliers cependant en ont aboli l'usage, pour introduire le noir qu'on avait coutume d'employer dans la teinture des chapeaux, se persuadant qu'un noir plus fort ferait tomber le poil, et qu'ainsi suivant cette méthode, leurs chapeaux en seraient de meilleur débit, et plus beaux par conséquent; mais c'est en quoi ils se trompent, puisqu'il est constant que cette beauté qu'ils recherchent vient plutôt de la main de celui qui dresse un chapeau en lui donnant le noir, ou de ce que le poil n'a pas été assez foulé ni lié avec son feutre: outre qu'un bon noir bien appliqué ne produit jamais un mauvais effet, et qu'au contraire il contribue beaucoup, non-seulement à la vente des chapeaux, mais encore au long usage qu'on y recherche.

Mais pour remédier à ce qu'on vient de dire, et pour avoir des chapeaux teints en perfection, il n'y a qu'à empateler ou guéder toutes les laines et tous les poils, chacun selon leurs qualités, avant que de les pouvoir employer dans la fabrique des chapeaux, parceque le bleu couvrant beaucoup,

et disposant les laines et les poils à mieux recevoir le noir, on évite la peine de le donner si fort pour les chapeaux grossiers et médiocres, et on épargne le dernier noir pour les chapeaux qui sont plus fins, ou de poil plus difficile à prendre la couleur.

Du débouilli pour les chapeaux.

On éprouve la bonté du noir des chapeaux par le débouilli ; c'est la coupelle par où les teinturiers et les chapeliers jugent de la bonté ou de la fausseté de leurs couleurs : à l'égard des derniers, s'ils ne peuvent pas les connaître à l'œil par la comparaison du feutre matrice avec les chapeaux qu'ils veulent vérifier pour la bonté du noir, ils prendront un petit échantillon de ce feutre, qui soit de la même laine, poil ou teinture que le chapeau qu'ils voudront vérifier, avec un autre qu'ils pourront prendre à l'extrémité du bord du chapeau, de la teinture duquel on doutera : ensuite ils débouilliront ces échantillons ensemble avec autant pesant d'alun et de tartre que les échantillons peseront : il faut qu'ils bouillent une demi-heure ; après cela on juge aisément de la bonté des uns et des autres, et du défaut du noir qu'on y a donné : mais il faut remarquer que quand on rogne ces derniers échantillons du bord d'un chapeau, il faut le faire de telle manière qu'on ne gâte point le rond du bord.

CHAPITRE XIV,

Contenant toutes les drogues et ingrédients qu'on emploie dans la teinture, avec le choix qu'on en doit faire, leurs descriptions, et la culture de quelques-unes qui croissent en France.

IL est impossible de faire de bonnes couleurs, si on n'a de bonnes drogues, et bien choisies. La France nous en fournit beaucoup des meilleures : il ne tient qu'à nous de profiter de ces avantages

que nous donne la terre ; c'est à nous à la seconder par nos travaux pour la rendre fertile de plus en plus ; il est sûr que la récompense suivra bientôt la peine, et que les étrangers même nous auront obligation de leur produire un bien sans lequel leur teinture est imparfaite.

Nous avons pour drogues qui croissent en France, le pastel ou le vouède, pour le bleu ; le vermillon et la garance, pour le rouge ; la gaude, la sarriette et la genestrolle, pour le jaune ; la racine, l'écorce de noyer et la coque de noix, pour le fauve, autrement dit couleur de racine ou de noisette ; le rodoul, le fovic et la couperose, pour le noir ; l'alun, la gravelle et le tartre pour les bouillons.

Nous avons encore le verdet, autrement dit vert-de-gris, le sel commun, la chaux, la cendre cuite et la potasse, la cendre gravelée, et la plupart des ingrédients qui ne sont point colorants.

Outre toutes ces drogues, nous avons encore la casserole, l'écorce d'aune, le fustel, la malherbe, le trantanel, la garouille et l'orseille, qui sont des ingrédients dont l'emploi se peut souffrir pour les teintures en bien des endroits.

On peut dire que la France est le royaume de l'Europe le mieux fourni de drogues et d'ingrédients servant à la teinture ; et avec ce grand avantage, il est étrange de voir comme on en néglige la culture et les apprêts. Il serait à souhaiter que ses peuples s'y adonnassent davantage ; cette occupation ne pourrait que leur apporter beaucoup de profit, par le débit considérable qu'ils feraient de ces drogues, qui étant cultivées soigneusement, auraient bien plus de vertu que lorsqu'on les abandonne, pour ainsi dire, aux seuls soins de la nature.

La culture qu'on leur donne à propos, contribue non-seulement à faire croître les plants, qui sont la plupart des drogues mêmes qui entrent dans la teinture : elle aide encore à les connaître parfaitement ; et cette connaissance est d'autant moins stérile, qu'on trouve par elle le secret de démêler

les bonnes d'avec les mauvaises. Cependant, pour faciliter cette connaissance, et traiter cette matière avec quelque méthode, on va donner ici des intructions sur la culture des plantes, et la manière de les choisir, afin que, dans l'emploi qu'on en voudra faire, on s'expose moins à être trompé.

Du pastel.

L'arbre qui produit le pastel, est un petit arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du houx, excepté qu'elles sont plus petites, dentelées en leurs bords, épineuses et piquantes; ses rameaux sont chargés de beaucoup de chatons, garnis de fleurs en manière de godet découpé; ses fruits naissent en des endroits séparés; ce sont de petits glands ovales, assez gros, couverts par un bout d'une calotte rude, en dehors grise, et renfermant une amande qui se partage en deux.

Ces glands sont des espèces de coques, grosses comme une baie de genièvre, rondes, lisses, luisantes, d'un beau rouge, remplies d'un suc de la même couleur: ces coques sont, pour l'ordinaire, attachées à une espèce de chêne vert.

Cet arbrisseau croît aux pays chauds, comme en Espagne, en Provence, en Portugal et en Languedoc. C'est ce qu'on appelle *graine* ou *pastel d'écarlate;* en latin *cocum infectorium*. On l'appelle autrement, le *kermès*. Les paysans le cueil'ent quand il est mûr, et le portent vendre aux apothicaires, qui en tirent le suc ou la pulpe, pour en faire le sirop de kermès.

On fait aussi sécher la pulpe de kermès, lorsqu'elle est séparée de son écorce; c'est celle dont se servent les teinturiers. Le pastel qui vient de Montpellier est préférable à celui de Portugal, parcequ'il est plus gros et d'une couleur plus vive. Il faut le choisir nouveau, entier, le plus pesant et le plus rempli.

Il y en a qui estiment mieux le pastel d'Angleterre pur; ils prétendent qu'il y a plus de force. On l'essaie ordinairement, en tachant du papier blanc, ou bien sur une muraille blanchie de chaux: si la

couleur devient d'un vert obscur, c'est une bonne marque.

Et comme le pastel ne peut s'employer qu'il ne soit préparé comme il faut, après avoir été séché au soleil, on l'apprête avec la *potasse ;* et pour en hâter la fermentation, on se sert de la chaux vive, laquelle, jointe à cette potasse et aux liqueurs chaudes qu'on entretient toujours en un même état, fait que dans deux ou trois jours on voit bouillir le pastel comme une cuve de vin nouveau : l'écume qu'il rend est d'un bleu-verdâtre. Si l'on s'apperçoit que la potasse domine trop, et qu'elle altère le pastel, on la rabat avec de l'eau de son.

La manière de faire le pastel et de l'employer, est une des opérations de la teinture les plus délicates, et celle où l'on risque le plus ; c'est celle aussi, en récompense, qui dure davantage.

Il y a un autre pastel, appelé en latin *isatis :* c'est une plante, de la racine de laquelle s'élèvent plusieurs tiges, hautes de trois pieds, grosses comme le petit doigt, rondes, roides, lisses, rougeâtres, chargées de beaucoup de rameaux, d'où sortent des feuilles oblongues, larges, et de couleur d'un vert foncé ; ses fleurs sont à chaque feuille, jaunes, disposées en croix, attachées à des pédicules menus ; après la chute de ces fleurs, il naît de petits fruits aplatis sur les bords, de couleur noirâtre, contenant chacun deux semences oblongues.

On cultive cette plante aux pays chauds, surtout vers Toulouse. On tire de cette plante une manière d'extrait ou de pâte sèche, qui est *le pastel* ou *florée d'inde* : les teinturiers emploient cette drogue dans leur teinture.

On sème le pastel au commencement de mars : il se fait quatre bonnes récoltes chaque année de cette plante ; et quoique la première récolte soit le plus souvent meilleure que la seconde, celle-ci meilleure que la troisième, et la troisième préférable à la quatrième, il arrive cependant quelquefois le contraire, quand le printemps est trop plu-

vieux dans le temps qu'il faut la recueillir, et que les autres saisons se trouvent plus tempérées et plus chaudes. La trop grande humidité rend les feuilles du pastel plus grandes et plus grasses ; ce qui lui ôte beaucoup de son sel fixe, et en diminue la force et la bonté.

On fait encore une cinquième récolte de pastel, et quelquefois même une sixième, qu'on appelle *marrochins ;* mais cette dernière ne vaut jamais rien, ou fort peu de chose, ne pouvant assez jouir des rayons du soleil pour acquérir ce sel fixe qui lui est nécessaire pour être employé utilement en teinture.

Les habitants du pays où croît le pastel, connaissent bien quand il a acquis sa maturité, qui est le temps qu'on en doit faire la récolte ; et pour rendre le pastel en état d'être employé, on en laisse pendant quelque temps flétrir la feuille, puis on la met sous une roue pour la piler ; ce qu'on en fait est pour la rendre encore plus mûre et lui faire perdre l'huile dont elle est remplie, et qui pourrait être contraire au bon effet qu'on attend de cette drogue.

Quand la feuille du pastel est ainsi apprêtée, on en fait de petites boules, grosses comme de petits pains, qu'on appelle *coq* ou *cocagne ;* on les met après sécher à l'ombre sur des claies mises exprès sur chaque moulin ; on les retire ensuite pour les garder dans quelque chambre, ou un autre endroit propre pour cela, jusqu'à ce qu'on les veuille piler et les mettre en poudre ; ce qui se fait ordinairement aux mois de janvier, de février ou de mars.

Après avoir rompu le pastel avec des masses de bois, on le mouille avec de l'eau la plus croupie ; pourvu néanmoins qu'elle ne soit pas infecte, sale ou grasse ; cela fait, et lorsque le pastel est bien imbibé par-tout également de son eau, on le remue de temps en temps durant quatre mois, près de quarante fois, crainte qu'il ne s'échauffe ; et c'est après cela qu'on peut s'en servir dans la teinture, quoiqu'il soit plus à propos d'attendre qu'il

soit plus vieux, car pour lors il a plus de force : il dure depuis six jusqu'à dix ans.

Le secret d'avoir de bon pastel, outre la terre et le temps qu'il doit avoir favorable pour sa récolte, est encore de le cultiver comme il faut. Il faut soigner de le bien sarcler ; et cette plante bien purgée des méchantes herbes, profite beaucoup mieux que lorsqu'on lui refuse ce soin. La terre légère n'est point propre pour le pastel ; il lui en faut qui soit plus substantielle : la médiocre donne un pastel qui a plus de force, et qui est plus colorant, au-lieu qu'il vient plus abondant dans les terres grasses.

On ne peut avoir de bon pastel, sans avoir de bonne graine. Il y a de deux sortes de pastel dont la graine est semblable ; il n'y a que la feuille qui n'est point de même. Le véritable pastel a la feuille comme nous l'avons dit, et l'autre l'a velue. C'est un *pastel bâtard*, qu'on appelle autrement *pastel-bourg* ou *bourdaigne*. Quand on sarcle le pastel, il faut soigner d'arracher le pastel bâtard ; car il nuit beaucoup à l'autre, et par ce moyen aussi on n'a que la graine pure et sans mélange d'aucune autre.

Il arrive encore très-souvent que les pluies trop fréquentes font dégénérer le bon pastel en bourdaigne : c'est pourquoi, lorsque par malheur ce grain a ainsi dégénéré, il faut en arracher tout le mauvais, qui altère le bon pastel, en consommant la substance dont il a besoin pour se nourrir ; outre que la terre qui se met dans les feuilles velues de la bourdaigne, cause beaucoup de préjudice au bon pastel.

Lorsqu'il est question de cueillir le pastel, il faut bien se donner de garde de le faire pendant la rosée, ni de mêler aucune herbe étrangère avec sa feuille, parcequ'il n'y a rien qui le gâte davantage, ni qui lui ôte plus de sa force et de sa bonté.

Il faut remarquer que, quoique les trois premières récoltes, ainsi que nous l'avons dit, soient ordinairement les meilleures, il est bon néanmoins d'y mêler celui de la quatrième, parcequ'il est difficile, sans cette précaution, d'apprêter le dernier seul, y en

ayant trop peu pour faire une pile séparée, et faire fermenter ses parties autant qu'i est besoin.

Mais si on fait cinq récoltes du pastel, et que le temps y soit très-favorable, on peut faire une pile de celui de la quatrième et de la cinquième récolte; c'est à la vérité du petit pastel, qu'on vend séparément, et qu'on emploie de même, et avec celui des trois premières récoltes.

Il se fesait autrefois un bien plus grand débit du pastel, qu'il ne s'en fait aujourdhui, et la raison est qu'on en a négligé la culture; que les peuples du Languedoc lui ont préféré le millet et le tabac; et comme il n'y a rien qui épuise plus les sels de la terre que le tabac, aussi lorsqu'on y a voulu remettre du pastel, on a remarqué qu'il n'y croissait que faiblement et en petite quantité. Cependant, si on en croit ce qu'on dit, les habitants du haut Languedoc ont bien tort d'avoir négligé une plante qui leur rapportait tant d'argent, puisque ce fut par le grand profit qu'ils en retirèrent qu'on nomma cette contrée *le Pays de Cocagne*, qui veut dire un pays heureux, et qui abonde en toutes choses.

La soif avide du gain qu'on fesait sur le pastel, s'étant augmentée de plus en plus, a fait naître des moyens pour le falsifier et le corrompre : cet abus a duré quelque temps; et les teinturiers l'ayant enfin découvert, ils en ont en quelque façon négligé l'usage, pour user de l'indigo à sa place; mais comme le pastel est une drogue des plus nécessaires à la teinture, entrant dans la composition de la plupart des couleurs, il serait bon qu'on y fît toute la réflexion qu'il demande.

Du petit genêt.

C'est ce que les teinturiers appellent *genestrolle* par corruption. Pomet dit que les feuilles de cette plante sont rudes, et qu'on la fait venir de Provence pour les teinturiers : on l'appelle autrement *Serèque*, du mot arabe *Sereth*. Cette plante est aussi appelée *herbe à jaunir*. Les habitants des îles Canaries l'appellent *Oriset*.

Il y a aussi des teinturiers qui l'appellent l'*herbe de pâturage :* elle produit en teinture le même effet que la guède, lorsqu'on l'emploie en plus grande quantité. Le genêt n'est guère d'usage pour la soie, la toile et le coton : on s'en sert seulement pour les draps grossiers. C'est avec la potasse et l'urine qu'on l'emploie.

Du vouède.

Le vouède est une espèce de pastel qui croît en Normandie. Cette plante n'a pas, à beaucoup près, tant de force que le bon pastel, soit parceque le climat d'où on le tire n'est pas si chaud, ou que d'ailleurs la nature n'y ait pas mis tant de propriétés en le formant. Quant à la culture du vouède, elle est de même que celle du pastel ; presque tout ce qui est contraire à celui-ci, nuit à l'autre.

Il est bon seulement de remarquer que, la Normandie étant un climat des plus tempérés, la récolte du vouède n'y est point si fréquente que celle du pastel en Languedoc, qui est un pays où le soleil se fait plus sentir ; c'est pourquoi aussi le vouède ne veut être mouillé que faiblement : il faut, lorsqu'on s'en sert, le mêler avec le pastel, qui, le fortifiant beaucoup, lui fait faire une teinture qui est très-bonne. Il y en a qui l'emploient avec l'indigo, et pour lors il n'en faut qu'une livre sur un cent pesant de vouède.

De la garance.

La garance est une plante dont il y a deux espèces ; l'une cultivée, et l'autre sauvage, appelée autrement garance en balle, nommée *garance-pipe* par les Anglais. La première jette des grandes tiges sarmenteuses, du nœud desquelles sortent cinq ou six feuilles oblongues, étroites, qui environnent leur tige en forme d'étoile ou de roue ; elles sont rudes au toucher, garnies de poils et de petits crenelons tout autour, qui s'attachent aux habits. Les fleurs de la garance croissent à la sommité de ses branches, attachées à des pédicules, et forment des manières de petits godets découpés en cinq ou six parties, disposés en étoiles. Lorsque ces fleurs sont passées, son calice devient

devient un fruit à deux baies noires, attachées ensemble et pleines de suc.

La garance se cultive avec soin dans la plupart des provinces de ce royaume ; elle veut une terre forte et non légère, bien ameublie, et beaucoup amendée avant l'hiver. Les grosses terres sablonneuses y sont encore assez propres ; mais il faut rejeter pour la garance les terres humides.

La terre étant bien préparée, on y sème de cette plante au mois de mars : il faut en jeter la semence assez dru, puis la couvrir de terre avec la herse ou le rateau, ce qui en rend la superficie de la terre plus unie, et contribue entièrement à la germination de cette plante.

La garance veut être souvent sarclée, principalement dans le temps qu'elle commence à paraître ; autrement les méchantes herbes en détruiraient la plus grande partie, et altéreraient beaucoup la substance des plants qui en resteraient.

On doit, avant que d'arracher la garance, en laisser grossir la racine ; il faut dix-huit mois pour cela. On commence à cueillir les plus grosses dans le mois de septembre, et après qu'on a coupé la feuille des racines qui restent rez terre ; et lorsque la graine de la plante est assez mûre pour être cueillie, on couvre de terre le reste des racines pour les laisser grossir jusqu'au mois de septembre suivant, qu'on arrache les plus grosses ; et ainsi consécutivement d'année à autre, pendant huit ou dix ans que la garance demeure en état de donner du profit, soit des racines qu'on y a laissées pour les laisser grossir, soit de celles qui restent au fond de la terre, ou qui se forment des filaments des petits oignons, ou du reste des autres racines qui sont nombreuses, rampantes, longues, divisées en plusieurs branches, grosses comme des tuyaux de plume à écrire, rouges partout.

Quand la garancière commence à se dépeupler, ce qui est une marque que la terre qui la contient, est usée, il faut la renouveler ailleurs, et se servir

du fond où elle était pour y mettre du blé, qui y croît très-bien.

On peut, si l'on veut, renouveler la garancière avec du plant, soignant d'amasser toutes les petites racines de la vieille garancière pour les replanter, comme on fait les poireaux, dans la terre qu'on aura préparée exprès ; cette voie est plus prompte que la semence.

Pour se servir utilement de la racine de la garance, il faut la mettre sécher au soleil ; c'est ainsi qu'en agissent les Hollandais, qui en font un gros commerce. La garance qui vient de Zélande passe pour la meilleure. La maxime des pays fort chauds pour sécher la garance, est de la mettre à l'ombre, d'autant que l'ardeur trop grande du soleil l'altérerait trop : puis, lorsqu'elle est sèche, on la met au moulin pour la réduire en poudre, qu'on met dans de petits sacs couverts d'autres papiers, crainte qu'elle ne s'évente.

La garance la plus fraîche rend une couleur plus vive, au-lieu que celle qui est trop vieille perd de sa vivacité, devenant terne, et rendant de même les matières sur lesquelles on l'applique.

Il y a des garances que les étrangers nous vendent sous le nom de *billon de garance*, qui bien souvent n'est autre chose que de la terre rougeâtre, mêlée avec quelque poussière de la garance, ou de la grappe de celle qui a été déja employée dans leurs pays, ce qui est une fraude des plus grandes ; et parceque ces sortes de garances, qu'ils appellent billon, se débitent ordinairement par le troc qu'on en fait avec d'autres marchandises, et dans lesquels trocs la plupart des marchands se croient autorisés à devoir se tromper les uns les autres, contre la bonne foi du commerce et au préjudice des teinturiers, il faudrait tâcher de découvrir ces fraudes, de confisquer cette mauvaise marchandise, et de punir ceux qui la débitent.

Il est bon encore de remarquer que la garance nous vient en trois sortes de manières, sous le nom

de garance en branches, de garance en grappe ou robée, et de garance non-robée. La garance en branche est celle qui nous est envoyée en racine telle qu'elle est tirée de terre, ne la préparant point autrement, sinon qu'on la fait sécher.

La garance-grappe est la garance en branches dont on a retiré la première écorce et le cœur, et qu'on réduit en poudre grossière à l'aide de certains moulins faits exprès. La garance non-robée est la garance en branches, qui a été moulée et réduite en poudre. Ainsi la meilleure garance, au sentiment de Pomet, est la grappe ou robée : on s'en sert aussi avec bien plus d'avantage que les autres ; elle teint le drap d'un beau rouge, approchant de l'écarlate. On emploie la garance avec une eau de son.

De la gaude.

La gaude est une plante qui pousse de sa racine des feuilles oblongues, étroites et douces au toucher. Ses fleurs naissent à la sommité de ses tiges, et sont composées de plusieurs feuilles inégales, de couleur jaune : lorsque ces fleurs sont tombées, on voit leur succéder des capsules presque rondes, terminées par trois pointes, et renfermant des semences menues, presque rondes et noirâtres.

La gaude est une plante qui vient naturellement, ou par culture, dans presque toutes les provinces de la France. Il faut en ce cas la semer à claire voie dans les terres légères : c'est au mois de mars ou de septembre que cela se fait. La gaude veut être bien sarclée : on en fait la récolte dans le mois de juin ou de juillet suivant.

Dans les pays chauds elle se trouve souvent assez sèche lorsqu'on la cueille ; mais dans les climats plus tempérés on la fait sécher. Il faut prendre garde qu'elle ne se mouille point lorsqu'elle est cueillie, et ne la point cueillir que dans sa parfaite maturité.

Quand on a acheté la gaude, il faut la choisir menue et roussette : c'est la meilleure ; elle a bien plus de vertu que celle qui est plus grande, et sur laquelle on découvre un vert terni. On n'estime pas

tant, à beaucoup près, celle qui noircit et qui moisit, pour avoir été mouillée trop verte, d'autant qu'elle fait une couleur terne.

Lorsque la gaude est mûre, qu'elle est en fleur, et mêlée avec la *potasse*, elle donne une teinture couleur de citron foncé, ou semblable à la fleur de genêt. Si la dose de la gaude est médiocre, elle donne toutes les couleurs qui sont entre le blanc et le jaune dont on vient de parler.

Pour bien employer cette drogue, les teinturiers se servent d'une croix qu'ils poussent au bas de la chaudière avec une vis, afin de l'y tenir plus fermement, et de manière que le drap qu'on teint ne soit pas trop pressé dans la teinture dans laquelle il doit baigner, afin qu'on puisse le tourner sur le tourniquet, et le tenir dehors avec les bâtons.

Il croît aussi beaucoup de gaude en Angleterre : les teinturiers s'en servent très-bien, et avec succès, pourvu qu'il n'y ait point d'urine dans la teinture, ni de liqueurs tartareuses. On fait avec la gaude une couleur de rose pour les peintres.

De la racine, écorce et feuilles de noyer, et des coques de noix.

Il n'y a guère de contrées en France où l'on ne trouve des noyers : il est vrai que cet arbre étair plus commun autrefois qu'il n'est aujourdhui, à cause de la destruction terrible qu'il y en eut en l'année 1709, où l'hiver se fit sentir dans toute la rigueur possible.

La plupart de ceux qui connaissent cet arbre n'ignorent pas que sa racine, son écorce, ses feuilles, et les coques de son fruit, entrent dans la teinture. Mais il est bon de savoir que la racine n'est bonne que dans l'hiver. On emploie l'écorce quand l'arbre est en séve ; la feuille, lorsque les noix ne sont pas bien formées ; et la coque de noix, lorsque ces fruits sont encore enfermés dans leur écorce verte, et qu'on les a ouverts pour en tirer le cerneau, qui pour lors est bon à manger.

Pour conserver long-temps la teinture dans l'un et dans l'autre, il faut les mettre dans une cuve ou

autre vaisseau, et la tenir bien remplie d'eau; on ne les en tire que lorsqu'on veut s'en servir pour teindre.

Du vermillon ou graine d'écarlate.

Le vermillon, ainsi nommé par les teinturiers, ou la graine d'écarlate, est une coque grosse comme une baie de genièvre, ronde, lisse, luisante, d'un beau rouge, remplie d'un suc de même couleur. On la trouve à l'écorce d'en-bas, et sur les feuilles d'une espèce de chêne vert, qui est un petit arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du houx, hors qu'elles sont plus petites, dentelées en leurs bords, épineuses et piquantes. Ses rameaux produisent beaucoup de chatons chargés de fleurs en godet découpé. Les fruits que donne cet arbrisseau sont des glands ovales, assez gros, couverts par un bout d'une calotte rude en dehors : la peau de ces glands approche de celle du cuir, et renferme une amande qui se partage en deux.

Cet arbrisseau croît naturellement ; on le trouve dans la Provence, le Languedoc et le Roussillon. On ne doit point cueillir la graine d'écarlate qu'elle ne soit mûre, parceque c'est alors qu'elle rend plus de pousset ou pastel d'écarlate, c'est la même chose. Et ce pousset, en terme de teinturiers, est la pulpe de kermès qu'on fait sécher séparée de son écorce.

Il faut choisir la graine d'écarlate grosse, nouvelle, c'est-à-dire, de l'année, garnie de son pastel, la plus rouge et la plus nette qu'il se pourra ; car sitôt que cette graine commence à vieillir, il s'y engendre un insecte qui mange le pastel, fait un trou à cette graine qui en diminue beaucoup la substance, n'y restant que la simple peau. Celle du Languedoc passe pour la meilleure, étant ordinairement grosse et d'un rouge fort vif, qui est le contraire de celle de Portugal, qu'on estime la moindre, étant petite, maigre, rouge et noirâtre.

Il y a encore un autre vermillon, qui est une matière minérale qu'on emploie dans la peinture : on ne s'en sert point pour teindre.

Les anciens qui n'avaient point encore découvert

le secret de se servir de notre vermillon pour teindre leurs étoffes et leurs laines, se servaient du sang qu'on trouve dans une des veines de la gorge d'un poisson de mer qui naît dans une coquille qui a la figure d'un cornet : ce sang est de couleur rouge, brune et luisante. C'est-là ce pourpre dont on se servait anciennement pour teindre l'écarlate. Le plus beau pourpre venait de Phénicie, parceque c'est sur cette côte où se trouvent le plus de ces poissons.

On prétend que notre écarlate a quelque chose de plus beau, quoiqu'elle se fasse à meilleur marché.

Du tartre.

Le tartre est une matière dure, pierreuse, qu'on trouve attachée contre les parois intérieurs des tonneaux de vin. Il y a deux espèces de tartres : le *tartre blanc* et le *tartre rouge*. Le premier se tire du vin blanc, et l'autre du vin rouge. Le tartre blanc se sépare en morceaux plus petits et moins épais que le tartre rouge ; mais ils sont plus purs et plus remplis de sels.

Il faut les choisir assez épais, pesants, faciles à casser, de couleur grise, blanchâtre ou cendrée, nets, crystallins et brillants en dedans, et d'un goût aigrelet.

Le tartre rouge, au contraire, se sépare en gros morceaux épais. On doit les choisir nets, secs, rougeâtres et pesants.

Le plus beau tartre nous vient d'Allemagne, tant à cause qu'il est plus épais, ayant séjourné plus longtemps dans les foudres, qui sont des tonneaux qui contiennent jusqu'à mille pipes. C'est ce tartre qu'on doit nommer blanc ou rouge, et qui, pour être de la qualité qu'on le souhaite, doit être épais, facile à casser. Le second est celui que nous tirons du côté de la Provence et du Languedoc ; il approche des qualités de celui du Rhin. Le troisième tartre est celui qu'on appelle gravelle de Lyon, qui ne diffère en rien de celle de Paris, sinon qu'elle est un peu plus épaisse et plus haute en couleur.

Du verdet ou vert-de-gris.

Le verdet est une rouillure de cuivre, ou un cuivre pénétré et raréfié par le sel acide tartareux du vin. Le bon verdet nous vient de Languedoc, de Provence et d'Italie. Pour faire du vert-de-gris, on met dans un creuset de cuivre des lames déliées, couvertes de poudre, de sel, de soufre et de tartre; on les laisse refroidir à l'air, et toute la matière se convertit en beau vert-de-gris.

Selon M. Pomet, il y a le vert-de-gris crystallisé, ou crystaux de verdet, que les marchands et les peintres appellent *vert calciné* ou *distillé;* cette drogue est d'ordinaire dissoute dans du vinaigre distillé, et ensuite filtré et crystallisé à la cuve.

Tous les crystaux de verdet qu'on vend à Paris viennent de Hollande ou de Lyon, et ne diffèrent en rien, si ce n'est en couleur. Mais ce verdet n'est point ce que nous cherchons ici; voici en substance ce qui est véritable vert-de-gris, et comment il se fait, selon M. Pomet.

Le vert-de-gris naît des lames de cuivre rouge, et des raffes de raisins imbibées de bon vin, et mises ensemble dans un grand pot de terre, lit sur lit; c'est-à-dire, qu'on met une poignée de raffes au fond d'un pot, et dessus on y met des lames de cuivre et ensuite des raffes, et après du cuivre: on continue ainsi jusqu'à ce que le pot soit plein.

Cela fait on le porte à la cave, et au bout de quelques jours on retire ces lames qui sont chargées d'une rouille verte, on les ratisse; puis on les remet tout de nouveau comme auparavant, et on continue d'en agir ainsi jusqu'à ce que le cuivre soit tout consommé, ou rendu si menu qu'il soit en état d'être mélangé avec le verdet.

Il y en a qui soutiennent que le vert-de-gris se fait avec le vinaigre. M. Pomet dit que cela est faux, et que le meilleur vin n'y est pas trop bon: c'est une marchandise fort difficile à faire; car, pour peu qu'on le manque, on l'engraisse, et on le perd, en ce qu'il noircit.

Le vert-de-gris qu'on estime le plus, est celui de Montpellier; on le tire de deux sortes; savoir, en poudre et en pain, lequel, pour être bien choisi, doit être sec, d'un beau vert foncé, et le moins rempli de taches blanches qu'il est possible.

Les teinturiers en toile se servent de vert-de-gris pour faire des couleurs vertes et jaunes, quoique cet ingrédient de soi-même ne donne point de couleur plus haute que celle de galle bien pâle.

De la cendre gravelée.

C'est, proprement parlant, la lie de vin qu'on a fait sécher et calciner au feu. Voici comme elle se fait:

Prenez de la baissière de vin avec toute sa lie, coulez la avec expression; faites-en distiller la colature, pour en tirer de l'eau-de-vie, ou bien faites-en du vinaigre. Ensuite mettez sécher les pains et les exprimez; puis, lorsque vous en avez amassé un bon nombre, faites un creux en pleine campagne et les y brûlez.

Pour bien choisir la cendre gravelée, il faut qu'elle soit en pierre, bien sèche, nouvellement faite, de couleur blanche verdâtre. On estime la cendre gravelée qui se fait en Bourgogne, ou à Lyon; il s'en cuit aussi aux environs de Paris; mais on tient que ces cendres ne sont pas si remplies de sel alkali que les autres. Les teinturiers et les dégraisseurs les emploient dans leurs ouvrages.

Il y a encore une autre cendre gravelée, qu'on appelle autrement *potasse* ou vedasse, qui nous vient de Pologne, de Dantzick et de Moscovie. Les teinturiers usent encore de cet ingrédient pour conserver la cendre gravelée: il la faut mettre dans un vaisseau clos, en un lieu qui soit sec, à cause du sel poreux ou alkalin qu'elle contient, qui s'y introduit aisément, et la résout en liqueur.

Il serait à souhaiter qu'on fît beaucoup de cendres gravelées en France; le débit en serait prompt et bon, parceque c'est un ingrédient qui est très-nécessaire à la teinture.

De l'alun.

L'alun est un sel acide minéral, tiré d'une espèce de pierre de différentes grosseurs et couleurs, qui se trouve dans des carrières en France, en Italie, et en Angleterre. On calcine cette pierre, et on en tire ensuite l'alun par des lotions, filtrations et congélations. Il y en a de plusieurs sortes.

L'alun dont se servent les teinturiers, est celui de roche ou de glace, autrement dit *alun*, ou *alun d'Angleterre* : c'est un sel qu'on apporte en pierres transparentes comme du crystal, et assez grosses.

L'alun est employé dans la teinture pour détacher des étoffes les parties huileuses dont elles sont remplies, afin que les couleurs y prennent mieux.

L'alun de glace est plus ou moins beau, selon qu'il a été plus ou moins purifié ; car il y en a de noirâtre et d'humide, qui n'est pas tant estimé que celui qui est clair et blanc. Le bon alun ne doit point être rempli de menu, ni de pied. Il faut prendre garde de ne point prendre de l'alun de Liége pour celui d'Angleterre ; le premier est le plus gris, et ne convient pas par conséquent si bien aux teinturiers, qui ne doivent s'en servir qu'au défaut de l'autre.

L'usage de l'alun est fort ordinaire dans la teinture, contre le doute que quelques auteurs se sont formé d'un bon effet qu'il y produisait ; mais les teinturiers qui l'expérimentent tous les jours, et qui jugent par l'épreuve qu'ils en font de l'importance dont il est dans leur art, sont d'assez bons garants pour faire croire que l'alun par son acide a je ne sais quoi de propre pour la teinture, et dont on ne peut se passer pour teindre parfaitement une étoffe.

On emploie l'alun pour faire que l'eau ordinaire soit une menstrue avec laquelle on puisse extraire les parties colorantes de plusieurs ingrédients différents dont le corps est dur. On se sert aussi d'alun avec les ingrédients qui teignent assez facilement sans ce secours, tels que sont le brésil, le bois d'inde et quelques autres ; mais c'est apparemment pour fixer la couleur, dont les parties ne feraient la plupart

que glisser sur l'étoffe qu'on teint, et n'y laisseraient par conséquent qu'une couleur imparfaite. C'est pourquoi on fait toujours bouillir dans une cuve d'alun les étoffes qu'on veut teindre, pour après les en dégager avant de les mettre dans la teinture.

L'alun est encore employé pour ôter de dessus les étoffes tout ce qui peut empêcher les couleurs de s'y attacher ; il en ouvre les pores, et aide par-là aux parties colorantes de s'y introduire et s'y arrêter. L'alun est encore propre pour teindre le coton et la soie.

Mais quoi qu'on vienne de dire de l'alun, son usage n'est pas universel dans la teinture ; car, par exemple, on ne l'emploie point dans le bleu qui se fait de pastel ou d'indigo, parceque les étoffes qu'on teint en cette couleur sont assez susceptibles de teinture sans ce secours étranger ; il suffit pour cela de les tremper légérement dans la cuve de bleu.

Fondé sur ces expériences, on ne doit pas douter que l'alun ne soit utile en bien des rencontres dans l'art de la teinture, et qu'il en est aussi d'aûtres où l'on peut s'en passer. Il est vrai que les couleurs n'en sont ni si claires, ni si vives, ni de si longue durée.

On se sert encore d'alun pour l'apprêt des peaux blanches qu'on destine pour teindre, et qu'il dessèche. L'alun, outre la vertu qu'il a de fixer les couleurs, les éclaircit encore, et leur donne un bel œil.

De la couperose.

C'est un sel minéral qui se tire, comme l'alun, d'une espèce de marcassite. La couperose se trouve dans les mines en plusieurs pays de l'Europe : on en apporte d'Italie et d'Allemagne. On l'appelle autrement *vitriol.* Les teinturiers emploient le vitriol à cause de son sel acide, qui aide aux étoffes et aux laines à prendre les couleurs qu'on leur donne.

La couperose qu'on a tirée des mines qui sont aux pieds des Pyrénées du côté de la France, est plus grasse et plus argilleuse que celle qui vient de Flandres, de Liége ou d'Angleterre, ce qui fait qu'on ne l'estime pas tant. Cela vient peut-être aussi de ce

qu'on ne fouille pas assez profondément dans les mines, et qu'on ne prend ce minéral que sur les bords : si l'on creusait davantage, on pourrait trouver de meilleure couperose, et se passer par ce moyen de celle que nous tirons des étrangers.

Il y a plusieurs sortes de couperose ou vitriol : on en tire, comme on a déja dit, d'Allemagne, ainsi que d'Angleterre. Il y a le vitriol romain, qui est, aussi-bien que les autres, une véritable couperose.

Le pyrite, dont on tire le vitriol romain, se trouve en plusieurs endroits d'Italie. Pour réduire cette marcassite en vitriol, on l'expose quelques mois aux injures de l'air, afin qu'il la pénètre, et qu'elle se calcine et convertisse toute en chaux d'une couleur verdâtre.

Lorsque le pyrite est en état de travailler, on le jette dans l'eau, et ensuite, par le moyen du feu et des caisses de bois, il est réduit en crystaux de la manière qu'on le reçoit d'Italie.

Il faut prendre garde de ne point prendre du vitriol romain contrefait : il y a des marchands qui savent le sophistiquer à merveille avec la couperose d'Angleterre, et pour cela ils lavent tant-soit-peu cette couperose, et la laissent quelques jours à l'air, pour, de verte qu'elle est, lui donner une couleur grisâtre.

Mais on démêle aisément cette fraude, en ce que le vitriol romain se débite en gros morceaux longs, d'un vert céladon et assez difficile à fondre, outre qu'il est transparent quand il est cassé ; ce qu'on ne trouve pas dans la couperose contrefaite. Les teinturiers se servent de vitriol romain.

On emploie aussi en teinture la couperose d'Angleterre : elle est plus commune que le vitriol romain, et coûte bien moins. Cette drogue est bonne, surtout pour teindre en noir ; et pour la choisir de qualité requise, il faut qu'elle soit sèche, d'un vert clair et transparent, et le moins chargée de menu et de morceaux blanchâtres qu'il sera possible.

Nous avons encore le vitriol de Chypre, ou de Hongrie, qui est fort en usage parmi plusieurs corps de métiers : on ne doute pas que les teinturiers ne puissent s'en servir. On doit choisir ce vitriol d'un bleu céleste, sur-tout lorsqu'il est cassé. Cette drogue est sujette à devenir d'un blanc grisâtre pardessus. Mais ce changement ne doit point rebuter ceux qui l'achètent, d'autant que cette couleur ne diminue rien de sa qualité ; elle ne fait seulement que lui ôter l'œil de la vente : et pour marque qu'il n'y a que la superficie qui est endommagée, c'est qu'on n'a qu'à approcher ce vitriol de la langue, la moindre humidité qui le touche, lui fait reprendre sa couleur ordinaire.

La couperose d'Allemagne est encore fort en usage parmi les teinturiers ; c'est un vitriol d'un vert bleuâtre et transparent : on le doit choisir en gros morceaux, les plus secs et les moins chargés de menu.

Il y a encore la couperose blanche, qui n'est d'usage que parmi les peintres et les maréchaux principalement ; ainsi cette drogue n'étant point de notre ressort, nous n'en dirons rien davantage.

De la noix de galle.

La noix de galle est une excroissance qui naît sur un chêne du Levant, par des piqûres que font certains insectes sur les branches les plus tendres de l'arbre, d'où découle une humeur qui se forme d'abord en une coque ou vessie, puis qui se remplit et se durcit comme nous la voyons. Il y a plusieurs espèces de noix de galle, qui diffèrent par leurs grosseur et leur figure extérieure : elles sont pour l'ordinaire rondes et grosses comme de petites noix, épineuses et blanchâtres. Il croît aussi des noix de galle en Gascogne et en Provence : elles diffèrent de celles du Levant, en ce qu'elles sont unies, plus légères, rougeâtres, donnant moins de teinture.

Les meilleures noix de galle viennent d'Alep ou de Tripoli : il faut les choisir bien nourries et pesantes. On les emploie pour la teinture en noir. Les

teinturiers en soie se servent aussi de la galle de Provence et du Languedoc pour faire le noir écru. La noix de galle s'appelle aussi *casselone* parmi les teinturiers.

De l'écorce du bois d'aune.

L'aune est un arbre assez connu, sans qu'il soit besoin d'en faire ici la description. Cet arbre croît dans les lieux aqueux et marécageux. On emploie son écorce dans la teinture en noir.

Du fustet.

C'est un arbrisseau de six à sept pieds, chargé de plusieurs rameaux. Ses feuilles sont larges, veineuses, presque rondes, semblables à celles de l'orme, excepté qu'elles sont plus petites, plus unies et plus vertes : ses fleurs naissent en grappes molles comme de la laine, de couleur obscure, tirant sur le purpurin. Chaque fleur a cinq feuilles disposées en rose.

Le fustet croît aux lieux montagneux, en Italie, en Hongrie, en Provence ; son bois est jaune, et est fort en usage parmi les teinturiers du petit teint, pour teindre en feuille-morte et en café. Les corroyeurs se servent de sa feuille.

Le fustet, lorsqu'il est jeune, donne une couleur orangée, rougeâtre ; au-lieu que le vieux fustet est d'un jaune plus doré : on l'emploie avec une infusion de chaux. Les couleurs qui se font avec le vieux fustet ne passent point ; elles tiennent beaucoup : il ne faut pas aussi les décharger, et on les travaille tant à bain chaud que froid.

Du garou.

Le garou est un petit arbrisseau, dont la tige est grosse comme le pouce, d'où sortent plusieurs branches chargées de feuilles, semblables presque à celles de lin, hors qu'elles sont plus grandes, plus larges, et toujours vertes. Ses fleurs naissent en plusieurs touffes ramassées ensemble, petites et blanches ; elles sont après leur chute succédées d'un fruit ovale, charnu, rempli de suc, vert au commencement, et rouge quand il est mûr.

Cet arbrisseau croît en Languedoc dans les lieux

incultes, rudes, proche de la mer. On nous apporte sa racine sèche, que les teinturiers emploient en leur teinture. Ils appellent cet arbrisseau *garouille*.

De l'orseil.

L'orseil est une pâte en forme de pain, composée avec du fruit de l'*heliotropium tricoccum*, de la parelle, de la chaux et de l'urine ; cette pâte est de couleur bleue, et fait une fort belle nuance de couleurs. Cette drogue nous vient de Hollande : on en prépare aussi dans le Roussillon et à Lyon, mais cet orseil n'est point si estimé. On l'appelle autrement *tournesol*.

Cet orseil doit être choisi bien foncé, et de manière qu'étant frotté sur du papier, la couleur en soit vive. Son usage n'est permis qu'aux teinturiers du petit teint. Il y en a qui y mêlent une teinture de bois de brésil, afin de lui donner un plus bel œil, et le rendre d'un rouge plus foncé.

L'orseil fait une nuance depuis la fleur de pêcher, silvie, aubifoin et gris de lin, jusqu'au passe-velours et amaranthe. On nous l'apporte en herbe et en balle.

De la moulée.

On appelle *moulée* certaine poudre qui se trouve sous la meule des taillandiers ; elle est mêlée de petites parties du fer et de la pierre qui se détachent quand ils aiguisent leurs ferremens. Il est défendu aux teinturiers d'employer la moulée, parcequ'elle rend les teintures fausses.

De la limaille de fer.

C'est une petite poudre qui se détache du fer qu'on use avec la lime. Il est défendu aux teinturiers de s'en servir, d'autant qu'elle rend une couleur fausse. On se sert de la *limaille d'acier* pour teindre les soies.

Du réalgal.

C'est un orpiment calciné, dont il y a deux espèces, un naturel et l'autre artificiel. Le naturel est calciné dans la mine d'où on le tire par des feux souterrains ; et l'artificiel, qui est le plus commun, se

calcine au feu ordinaire. On appelle le réalgal *arsenic rouge* ou *orpin rouge* ; il faut le choisir en gros morceaux pesants, luisants, et les plus hauts en couleur. Les teinturiers emploient cette drogue pour teindre en cramoisi ; c'est ce qui lui donne le lustre, quoiqu'il y ait des teinturiers qui condamnent l'usage de l'arsenic.

Du salpêtre.

C'est un sel minéral qu'on tire des pierres et des terres des vieilles masures, des vieux bâtiments, des urines de plusieurs animaux, lesquelles ont longtemps séjourné dans la terre des caves ou sur des pierres.

Il y a aussi du salpêtre naturel qu'on trouve attaché aux murailles et aux rochers ; il paraît en petits crystaux : on l'estime davantage que le salpêtre ordinaire pour la poudre à canon et pour les eaux-fortes.

Quant au salpêtre ordinaire, il faut le choisir bien rafiné, en longs crystaux, rafraîchissant la langue lorsqu'on l'applique dessus, et qu'étant sur les charbons ardents, il jette une grande flamme. Les teinturiers se servent de salpêtre pour leur teinture.

Anciennement les teinturiers ne se servaient point de salpêtre ; et il n'a été d'usage parmi les modernes, qu'après avoir observé l'effet merveilleux de l'eau-forte, dans laquelle entre ce minéral, et dont on se sert dans la teinture fine d'écarlate. On n'emploie encore le salpêtre que pour éclaircir les couleurs, en le laissant bouillir.

Du sel nitre.

Le sel nitre est la même chose que le salpêtre ; il nous en vient des Indes : ce sel est en partie fixe, et est formé par un acide de l'air, qui, après avoir pénétré et raréfié les pierres et la terre, s'y est fixé et corporifié. Ce sel est employé par les teinturiers.

Le sel de nitre, selon M. Pomet, est un salpêtre rafiné, fondu au feu et jeté dans un poêlon, après quoi on fait des pains de trois ou quatre doigts d'é-

paisseur ; mais cet auteur dit en même temps que ce sel, fait de cette façon, est de très-peu d'usage.

Du sel marin.

C'est un sel qu'on tire des eaux de la mer par évaporation et par crystallisation. Le sel marin par évaporation se fait en Normandie. Pour cela, on prend de l'eau de mer qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières de plomb, qu'on met sur le feu jusqu'à siccité ; il reste un sel blanc, qui n'est pas si piquant que celui de la Rochelle.

Quant au sel par crystallisation, il se prépare à Brouage, à la Rochelle, et en plusieurs autres pays où il y a des marais salants. Le sel marin contient beaucoup d'acide. Les teinturiers s'en servent quelquefois dans leur teinture pour détacher certaine humeur graisseuse, qui empêche que la teinture ne s'attache comme il faut aux étoffes.

De l'amidon.

C'est une pulpe de froment amollie, qu'on tire par le moyen de l'eau commune séchée. Pour la préparer, on fait amollir du froment, en le laissant tremper chaudement dans l'eau ; puis après qu'on l'en a séparé, on l'écrase bien, on le passe par des cribles pour en séparer la peau ou le son, et on le met après sécher par pains au soleil. C'est une drogue dont les teinturiers se servent en certaines occasions.

On doit choisir l'amidon tendre, friable, en gros morceaux, et séché au soleil. Celui qu'on fait sécher au four est d'un blanc grisâtre, et beaucoup plus dur.

De l'étain.

C'est un métal mollasse, malléable, blanc, luisant, et très-facile à fondre ; il naît dans les mines, en Angleterre, et en plusieurs autres lieux de l'Europe. Les teinturiers ont des chaudières d'étain pour teindre certaines étoffes, qui ne pourraient prendre la teinture autrement. On emploie ce métal dans les belles teintures d'écarlate, et on en dissout les pains en eau-forte.

Litharge.

On appelle *litharge* la fumée du plomb évaporée dans l'affinement de l'or et de l'argent ; c'est comme une suie qui s'attache à la cheminée du fourneau. C'est aussi l'écume du plomb brûlé, lorsqu'il est fondu avec l'argent ; car cette écume étant ôtée, la litharge est de couleur d'argent : mais si on la pousse davantage au feu, elle devient de couleur d'or, de sorte qu'il n'y a que la différence de cuisson, qui distingue la litharge d'or ou d'argent.

Il y a des teinturiers qui se servent secrétement de litharge dans la teinture des soies, afin qu'elles pèsent davantage : c'est un mystère qui n'est réservé qu'à eux ; cet ingrédient, à la vérité, donne beaucoup de couleur.

Gomme.

Les teinturiers ont employé les gommes dans la teinture des soies : la *gomme arabique* et la *gomme adragant* sont les plus ordinaires. Ces gommes néanmoins ne contribuent guère à la teinture de la soie pour la couleur ; ce n'est que le lustre qu'elle lui donne qu'on considère en elles, qui la fait paraître plus belle et plus ferme, outre qu'il y va du profit du marchand qui la vend, car ces gommes en augmentent le poids : s'il se pouvait incorporer une once de gomme, qui vaut un sou, dans une livre de soie, cela ferait un produit de trente ou quarante sous ; ce qui est considérable.

Eaux propres pour la teinture.

Les teinturiers emploient de deux sortes d'eaux pour teindre ; l'eau de rivière et l'eau de puits : la première est meilleure que l'autre, selon l'opinion de quelques-uns ; mais il faut qu'elle soit claire et bien déchargée. Les teinturiers se servent d'eau de puits ou de source pour teindre en rouge, et lorsqu'ils teignent des toiles de coton ou de futaine : cette eau ne vaut rien pour les bleus, et fait que les verts et les jaunes paraissent rouillés.

L'eau de rivière est employée plus communément en teinture ; c'est avec cette eau ordinairement qu'on



lave et qu'on rince les draps lorsqu'ils sont teints

Urine.

On se sert d'urine en teinture, pour purger le pastel, l'échauffer, et aider la fermentation. On l'emploie aussi dans les cuves de bleu, au-lieu de chaux. Elle décharge les jaunes ; c'est pourquoi on s'en sert toujours pour défaire la gaude.

L'urine en teinture a assez de rapport de sa nature aux lessives de tartre ; elle produit le même effet, parcequ'elle est ordinairement chargée de pierres tartareuses, qui nettoient parfaitement bien les couleurs.

Autres ingrédients et liqueurs qui entrent dans la teinture.

On emploie encore en teinture plusieurs autres ingrédients, comme, par exemple, la *terre à foulon*, le *savon*, l'*huile de lin*, et le *fiel* de bœuf, qui servent pour nettoyer les étoffes qu'on veut teindre.

Quelques teinturiers ont voulu se servir de vin et d'eau-de-vie ; mais l'épreuve qu'ils en avaient faite, leur ayant fait connaître que l'effet en était douteux, ils ont abandonné ces liqueurs pour en employer de meilleures. La *fleur de froment* et le *levain* que d'autres ont éprouvés, n'ont pas eu plus de succès.

Entre les liqueurs dont on se sert dans la teinture, il y a, comme on l'a déja dit, l'*eau de puits*, et l'*eau de rivière*, le *vinaigre*, le *jus de limon*, et l'*eau-forte ;* on y emploie aussi le *miel.*

Il y a la *liqueur blanche*, appelée ainsi par les teinturiers ; ce n'est que de l'eau simple. La *liqueur principale* est composée d'eau et de son ; on ne met de celui-ci que le sixième du tout mêlé ensemble, qu'on met bouillir une heure durant, puis on le jette dans d'autres vaisseaux pour le rasseoir. Quand cette liqueur s'aigrit, elle ne vaut plus rien ; il suffit de trois ou quatre jours en été, pour lui faire acquérir cette mauvaise qualité.

CHAPITRE XV,

Où l'on voit toutes les drogues et ingrédients qui viennent des Pays étrangers, et dont on se sert pour la teinture, le choix qu'on en doit faire, et ce qu'il y faut observer d'ailleurs.

COMME il est absolument nécessaire que ceux qui exercent un métier, sachent généralement tout ce qui le regarde, il faut qu'un teinturier ait connaissance des drogues dont il se sert pour teindre les étoffes, laines, soies et fils qu'on lui apporte pour mettre en couleur. Il doit les distinguer par leurs noms, et les savoir choisir, afin de connaître si celles qui viennent des pays étrangers ne sont point falsifiées. Les droguistes, qui sont tous les jours au fait, s'y trouvent quelquefois trompés : ainsi donc un teinturier, pour bien faire, s'étudiera à connaître parfaitement tous les ingrédients dont il a besoin. Il y va de son intérêt et de sa réputation. Voyons quelles sont les drogues étrangères qui lui sont nécessaires.

De l'indigo.

L'indigo est une feuille tirée de l'anil : il y en a de plusieurs espèces ; mais le meilleur et le plus estimé, est celui qui vient d'une ville des Indes Occidentales, nommée *Gontimale*, d'où vient que cet indigo s'appelle *indigo gatimalo*.

Pour bien choisir l'indigo, on le doit prendre léger, net, médiocrement dur, de belle couleur, nageant sur l'eau ; il est bon aussi qu'il s'enflamme au feu, et s'y consume presque tout-à-fait : cette drogue sert dans la teinture.

Nous avons encore une espèce d'indigo qui vient de St. Domingue ; il ne diffère du gatimalo, qu'en ce que la couleur n'en est pas si vive, et qu'il n'est pas si cuivreux. Il y a un troisième indigo de la Jamaïque, qui nous vient d'Angleterre, et un autre encore qu'on

nous apporte des îles. On peut, si on veut, se servir de tous ces indigos; mais il faut prendre garde qu'ils ne soient point mélangés de sable et de terre : il est facile de dévoiler cette fourberie, en ce que l'indigo qui est pur, doit brûler comme de la cire; et lorsqu'on en fait ainsi l'épreuve, le sable et la terre restent.

De l'inde.

L'inde est une feuille que l'on tire par le moyen de l'eau et de l'huile d'olive, des seules feuilles de l'anil; ce qui la fait différer de l'indigo, qui est fait avec les feuilles et les menus branchages.

Il n'y a point de marchandise plus sujette à être falsifiée que l'inde, lorsqu'il est cher. L'industrie là-dessus de la plupart des droguistes, n'a rien épargné pour en venir à bout; mais, sans qu'il soit besoin ici de rapporter toutes ces sophistiqueries, il suffit que, pour les démêler, on doive choisir l'inde en morceaux plats, d'une épaisseur raisonnable, ni trop tendre, ni trop dur, haut en couleur, c'est-à-dire d'un violet foncé, léger, et flottant sur l'eau, d'où lui est venu le nom d'inde flottant. Il faut aussi qu'étant cassé, il n'y paraisse point de petites taches blanches, qu'au contraire on y voie de petites paillettes de couleur d'argent; et qu'enfin l'inde soit cuivreux, c'est-à-dire qu'en le frottant avec l'ongle, sa couleur bleue devienne rougeâtre, et qu'il soit très-peu chargé de menu.

Nous avons, outre l'inde plate de serquille, une autre espèce d'inde en marrons, appelée *indigo d'Agra*; il est presque aussi bon que le premier : mais comme sa figure n'accommode pas tout le monde, il n'y a guère que les teinturiers qui s'en servent.

Du bois d'inde.

Nous appelons *bois d'inde*, un grand et gros arbre, qui croît dans les îles de la Jamaïque, de Campêche et de Sainte-Croix en Amérique. Son bois est fort rouge; ses feuilles ressemblent presque à celles du laurier; elles ont un goût de girofle. Son fruit est

gros comme un pois, surmonté d'une couronne jaunâtre, et attaché à l'arbre par une petite queue.

Les teinturiers se servent du bois d'inde : on l'appelle autrement *bois de Campêche*, ou *bois de la Jamaïque*.

Le bois d'Inde, pour être bon, doit être véritable Campêche, coupe d'Espagne ; il ne faut pas qu'il soit pourri, ni outré d'eau ; il doit être haché par les bouts : ce qui le rend différent de celui de la Jamaïque, qui est ordinairement scié. Ce bois fait un bleu pourpre ; on peut s'en servir sans alun. On a cru que c'était une fausse couleur ; mais à présent qu'on s'en sert avec la galle, on a expérimenté le contraire.

Du bois de Brésil.

Ce bois vient d'un grand arbre qui croît au Brésil ; son bois est rougeâtre ; il est fort branchu, il a les feuilles semblables à celles du bois, les fleurs petites, ressemblantes à celles du lis des vallées, excepté qu'elles ont une meilleure odeur et une belle couleur rouge : quand ces fleurs sont tombées, il vient un fruit plus rougeâtre qui contient deux semences plates, rouges et luisantes.

Le meilleur bois de brésil est le bois de Fernambouc, qui est une ville de Brésil ; il faut le choisir pesant, compact, bien fait, rougeâtre. L'usage principal du bois de brésil est pour la teinture.

Il y a encore le *brésillet*, qui est le bois de brésil des îles Antilles ; il n'est pas, à beaucoup près, si estimé que le premier. On fait bouillir du bois de brésil dans de l'eau avec un peu d'alun pour faire une teinture forte dont on teint en rouge.

Le bois de brésil rend aussi une teinture avec laquelle on prépare une espèce de craie rougeâtre, appelée *rosette*, qui se fait avec le blanc de Rouen ; il y faut réitérer plusieurs fois la teinture. Il y en a qui appellent cette rosette *stil de grain* ; les peintres l'emploient dans leurs ouvrages.

Il y a encore parmi les bois rouges, le brésil du Japon, autrement appelé bois de *Sapan*, dont il y

en a de deux sortes, le gros et le petit : on nomme celui-ci le bois de Sapan de Bimaës. Il y a encore le brésil de Lamon et le brésil de Sainte-Marthe.

Outre les marques qui donnent à connaître quel est le bon bois de brésil, et dont nous avons déja parlé, il faut encore examiner si, après avoir été éclaté, de pâle qu'il est, il devient rougeâtre, et si étant mâché il a un goût sucré. On doit aussi prendre garde qu'il n'y ait point de mélange d'autre sorte de bois de brésil que de celui de Fernambouc ; ce qui est facile à connaître, en ce que tous les autres bois de brésil sont sans moelle.

Le brésil se hache quand on veut l'employer ; il donne une teinture de rose ou incarnate, qui approche le plus de la couleur de la cochenille. On s'en sert avec l'alun pour la couleur ordinaire, et on mêle la potasse ou potée, quand on l'emploie pour la couleur pourpre.

Lorsqu'on trempe le brésil dans l'eau, il lui communique une couleur de vin clairet ; si on y ajoute une goutte ou deux de jus de limon, la couleur en vient d'un rouge plus foncé ; c'est celui qui approche de la cochenille. Cette couleur est tachante, ce qui se remarque par le peu d'acide qu'on y met.

Si vous mêlez une goutte d'esprit de vitriol dans la teinture du brésil, sa couleur devient d'un violet pourpre, quoique avant cela on l'ait rendue jaune, en y ajoutant du jus de limon ou du vinaigre ; il en arrive aussi le même effet que la potée produit, et tel qu'on l'a dit.

De la cochenille.

La *cochenille* est un petit animal presque semblable à une punaise, qu'on trouve sur plusieurs sortes d'arbres de la nouvelle Espagne. Cet animal se nourrit sur une espèce de figuier du pays, dont le fruit est rempli d'un suc rouge comme du sang ; et quand cet insecte est assez gros, on l'amasse avec grand soin, on le tue avec de l'eau froide, et on le fait sécher pour le transporter.

Il y a une autre cochenille qui nous vient du Pé-

rou, du Mexique, de l'Etang salé, de Cadix et de plusieurs autres endroits de l'Amérique ; on l'appelle le *mestèque ;* et pour être bien choisie, il faut qu'elle soit grosse, nette, nourrie, pesante, sèche, de couleur argentée, brillante en dessus : elle doit rendre une couleur d'un rouge foncé, quand elle est écrasée. Les teinturiers se servent de cette cochenille pour teindre en écarlate.

Nous avons encore d'autres espèces de cochenille ; savoir, la campeschane : c'est le graban ou les criblures de la mestèque, ou celle qui a déja servi à la teinture.

La *cochenille silvestre*, ou *cochenille de graine*, est celle qu'on trouve entre les racines de la grande pimprenelle : elle s'emploie aussi par les teinturiers. Il y a encore une autre cochenille, appelée la *cochenille tétrechale*, qui n'est que la partie terrestre qui se trouve dans la campeschane.

De l'agaric.

L'agaric est une excroissance qui naît en forme de champignon sur les troncs et sur les branches de quelques arbres. Il y en a de deux espèces ; le mâle et la femelle : le premier est jaunâtre, compact, pesant et tenace ; il n'est pas le plus estimé : c'est celui dont les teinturiers se servent pour teindre en noir ; il naît sur les vieux chênes.

L'agaric femelle est gris, léger, friable, blanc, et d'une odeur assez forte et pénétrante ; il est meilleur que le précédent ; il croît sur le mélèze : c'est celui aussi dont on se sert en médecine. L'agaric tire son nom de la province Agaric ou du fleuve Aganes. On en tire du Dauphiné, de la Savoie, et des montagnes de Tarentaise.

De la terre-mérite.

On appelle *terre-mérite* une petite racine qui est dure et comme pétrifiée, jaune en dehors et en dedans. La plante d'où elle sort s'appelle *souchet des Indes ;* elle a les feuilles semblables à celles de l'ellébore blanc, hors qu'elles ne sont point si rayées, et qu'elles sont lisses. Elle produit une fleur d'un beau

purpurin, qui laisse après elle un fruit hérissé de pointes comme une châraigne couverte de sa première enveloppe, et dans lequel on trouve des semences rondes, qui sont bonnes à manger, étant cuites avec de la viande.

La terre-mérite naît en plusieurs endroits des Indes. On doit choisir cette racine nouvelle, pesante, compacte, bien nourrie, de couleur jaune safranée. Les teinturiers s'en servent pour teindre en jaune ou en couleur d'or.

De l'arsenic.

Voyez *Réalgal*, c'est la même chose.

Du sumac.

C'est un arbrisseau qui croît quelquefois haut comme un arbre; il a les feuilles oblongues, larges, dentelées en leurs bords; ses fleurs naissent en grappes, de couleur blanche, disposées en rose. Lorsque ces fleurs sont tombées, on voit à leur place une capsule plate, presque ovale, membraneuse, renfermant une semence de la même figure, et semblable, en quelque façon, à une lentille de couleur rougeâtre. Les teinturiers se servent des feuilles de cet arbre pour la couleur tannée.

Le meilleur sumac pour teindre est celui qui est verdâtre et nouveau.

Du sel ou crystal de tartre.

On appelle crystal de tartre, le tartre blanc purifié, et pour cela on le fait bouillir dans l'eau; on le passe après dans des chausses de drap, puis on en met évaporer et crystalliser la liqueur qu'on a passée. Au reste, voyez ce qu'on a dit à *tartre;* c'est la même chose que pour le crystal de tartre.

Du sel ammoniac.

Ce sel est une préparation de cinq parties d'urine, d'une partie de sel marin, et de demi-partie de suie de cheminée: on fait cuire tout ensemble, et on le réduit en une masse qu'on met dans des pots sublimatoires sur un feu qui dure; il s'en sublime un sel, qui est le sel ammoniac ordinaire.

Il nous en vient de Venise et de plusieurs autres endroits,

endroits, en pains plats, larges presque comme de petits plats, épais de quatre doigts, gris en dehors, blancs et crystallins en dedans.

Pour que le sel ammoniac soit bien bon, on doit le choisir beau, blanc, sec, net, crystallin, d'un goût âcre fort pénétrant.

Il n'est guère possible, après ce qu'on vient de dire des drogues et des ingrédients différents, dont on a coutume de se servir pour faire des couleurs dans la teinture, qu'un teinturier puisse s'y tromper, pour peu d'attention qu'il veuille donner au choix qu'il en voudra faire ; c'est la raison pourquoi on a inséré dans cet Ouvrage toutes les instructions qui les regardent. Il serait à souhaiter que tous les teinturiers fussent curieux de les apprendre ; l'étude en est fort aisée, et ne demande pas beaucoup de temps : mais comme le seul intérêt parmi la plupart des teinturiers, sur-tout des apprentis, prévaut sur la curiosité, il y a très-peu de ces personnes qui veuillent employer pour cela quelques moments dérobés ; cela suffirait pour s'instruire de ces circonstances, qu'ils croient n'être point nécessaires à leur négoce.

On a bien voulu encore, en faveur des apprentis teinturiers, mettre ici par lettre alphabétique les termes qui conviennent à l'art des teinturiers, afin qu'ils apprennent à parler en teinturiers, pour mieux se faire entendre.

Cuivre jaune.

Le cuivre jaune est un mélange de cuivre et de pierre calamineuse qu'on a mis ensemble en fusion, par un feu violent dans des fourneaux faits exprès. La plupart des cuivres jaunes se font en Flandres et en Allemagne. On se sert de cuivre jaune dans la teinture des crystaux ; nous en dirons la manière, lorsque nous parlerons de cette teinture.

On fait, par le moyen du cuivre jaune, une espèce de vitrification que les émailleurs appellent aventures ; et on prétend que ce nom lui a été donné, parceque cette opération fut trouvée sans y penser, et qu'elle s'était faite des limailles de cuivre jaune,

qui étaient tombées dans un fourneau de verrier. C'est pourquoi les verriers s'en servent.

De la mine de plomb.

La *mine de plomb*, appelée *minium* par les Latins, est un plomb minéral pulvérisé, et rendu rouge par une longue calcination au feu. On doit choisir la mieux pulvérisée et la moins sale qu'on peut trouver; il faut prendre garde qu'elle n'ait été lavée, ce qui se connaît lorsqu'elle est blanchâtre. Les verriers se servent de mine de plomb pour teindre les crystaux en jaune. Les potiers de terre en emploient beaucoup pour vernir leur poterie en couleur rougeâtre.

Du soufre.

C'est une espèce de bitume, ou une matière minérale grasse et vitriolée. Il y a deux sortes de soufre ; le soufre vif et le soufre commun. Le premier est une matière grise, grasse, argileuse et inflammable : ce soufre n'est point celui que nous cherchons. C'est le soufre jaune qu'on emploie avec l'argent, pour donner une couleur d'agathe aux crystaux, ainsi qu'on l'enseignera en son lieu.

Le soufre jaune ou commun doit être choisi en canon léger, se cassant facilement, de couleur jaune dorée.

Alquifoux.

C'est la même chose que la mine de plomb : il n'y a guère d'ouvriers qui l'appellent ainsi.

Antimoine.

L'antimoine est un minéral approchant du métallique, pesant, luisant, crystallin, ou disposé en longues aiguilles, de couleur fort noire, qui se trouve proche des mines de métaux dans l'Europe : on le choisit le plus net et le moins rempli de gangue qu'il est possible. L'antimoine, dont on use aujourdhui, se tire de Poitou.

Il faut le choisir net, en belles et longues aiguilles brillantes, facile à casser. On se sert d'antimoine avec la mine de plomb, pour teindre le vert en noir, comme nous le dirons.

Frette.

C'est une cuisson qui se fait dans les verreries, dans de grands creusets où l'on met les matières dont on a fait le verre ; savoir, de trois parts de cailloux ou de sable blanc, sur une partie de sel alcali, ou de soude ou de fougère, lesquels au feu de fusion font une masse opaque, qui rend une écume sortant de la graisse ou fiel de verre, et qu'on jette hors du creuset avec des cuillers : quand la matière est bien préparée à faire du verre, on l'appelle frette ; et c'est de cette matière dont se servent les verriers pour teindre le verre en grenat, ainsi qu'on le verra à la suite de ce Traité.

Safre.

C'est un minéral dont il y a deux espèces ; une qu'on appelle safre fin, et l'autre safre commun ; le safre fin est une pierre assez tendre, de couleur bleuâtre ; le safre commun est une poudre grise, pesante : l'une et l'autre poudre viennent des Indes.

On emploie le safre fin, pour donner une couleur bleue aux émaux, à la faïence et au verre pour faire l'azur. On en colore aussi le faux saphir.

Email.

L'émail est une vitrification de métaux de sable et de soude d'Alicante, mêlés et fondus ensemble par un feu violent.

L'émail blanc est la base des autres émaux ; on fait avec de l'étain calciné, qu'on appelle *potel*, du sablon, et de la soude, qu'on a réduits ensemble par la fusion en une belle pierre polie, luisante, blanche. On s'en sert pour faïencer les pots.

L'émail bleu est de l'émail blanc, dans lequel on a jeté, pendant qu'il était encore en fusion, du cuivre de rosette et du vitriol de Cypre. On emploie cet émail dans la verrerie pour donner au verre une couleur d'azur ; l'article où il en est traité donnera là-dessus des intructions pour y réussir. Il y a encore d'autres émaux, comme le jaune, qui, de blanc qu'il est, jaunit par le moyen de la rouillure de fer qu'on mêle en petite quantité.

L'émail vert se fait avec la limaille de laiton ; le gris de lin se fait avec de l'azur, et celui de couleur de chair avec le périgueux : toutes ces drogues se mêlent pendant la fusion.

De l'orpiment.

C'est une espèce d'arsenic, et une pierre jaune, luisante, qu'on tire des mines de cuivre en morceaux de figures et grosseurs différentes. Il y en a de plusieurs espèces, qui diffèrent l'une de l'autre par leurs couleurs. L'un est d'un jaune doré resplendissant, l'autre d'un jaune plus pâle et moins luisant ; un autre d'un jaune rougeâtre, l'autre d'un jaune verdâtre.

Le meilleur orpiment, et celui qu'on estime le plus, est le jaune doré luisant ; il se divise ordinairement par petites écailles minces, resplendissantes comme de l'or. C'est de cet orpiment qu'emploient les ouvriers en crystaux, pour leur donner la couleur de rubis : on dira commenr à l'article qui en traite.

CHAPITRE XVI.

Dictionnaire des Termes de la Teinture.

ASSURÉ : on dit une *couleur assurée*, celle qui n'est point sujette à devenir fausse, et dans laquelle on n'a rien omis de ce qui peut contribuer à la rendre parfaite.

AVIVER une couleur, lui donner une AVIVAGE, c'est la rendre plus vive par les ingrédients qu'on y met, qui lui sont nécessaires pour cela.

BIDAUT : les teinturiers disent *imprimeur de bidaut.*

BRUNIR : on dit *brunir une étoffe, des laines, de la soie*, ce qui signifie leur donner une couleur brune.

COCHENILLAGE : manière de donner la cochenille aux étoffes ou aux soies. Les teinturiers disent, *cette*

étoffe a un bon cochenillage, c'est-à-dire, a été bien teinte en écarlate ou en cramoisi.

COCHENILLER : ce verbe se dit avec le pronom en cette sorte, *ces laines se cochenillent très-bien*, c'est-à-dire, prennent très-bien la cochenille. On dit aussi *cocheniller des soies*, *une étoffe*, pour signifier la teindre en écarlate.

COUPER : on dit en teinture, *couper une laine*, *une étoffe*, c'est-à-dire, affaiblir la vivacité de leur couleur par une autre plus sombre ; ce qui arrive, lorsqu'on veut donner une couleur terne à quelque étoffe ou autre chose qu'on teint.

CUVE, chez les teinturiers, est un grand vaisseau de bois, dans lequel ils passent leurs étoffes ; on dit aussi *passer une étoffe dans la cuve.*

DÉBOUILLI, en terme de teinture, est l'épreuve qui fait connaître la bonté ou la fausseté des couleurs.

DÉGORGER, en terme de teinture, signifie laver dans la rivière des laines, soies et étoffes qu'on fait cuire avec du savon blanc ou autre graisse, ou de celles qu'on trempe dans l'alun pour en faire sortir ce qu'il y a de superflu. On dit : *il faut faire dégorger cette étoffe.*

DÉGRADER. On dit, en terme de teinture, *dégrader une étoffe ;* tels ou tels ingrédients dégradent considérablement les étoffes qu'on teint, c'est-à-dire, les altèrent, et en diminuent la bonté.

DÉCRUER, terme de teinture. On dit *décruer le fil écru*, c'est-à-dire, le bien passer à la lessive avec de bonne cendre, et le laver en eau claire avant que de le teindre.

EMPATELER, en terme de teinturier, c'est donner la couleur bleue aux laines et aux étoffes, pour leur donner un pied de bon teint.

ENGALLER, terme de teinturier, qui signifie teindre ou préparer une étoffe avec la noix de galle : le noir *s'engalle* avec la noix de galle d'Alep.

ENGALLAGE, terme de teinturier ; c'est la manière d'engaller une étoffe. On dit, *cette étoffe a un bon engallage.*

ECHANTILLON. On appelle *échantillon*, chez les teinturiers, douze morceaux de drap de Valogne ou de Berry, longs de demi-aune, qu'on garde dans le bureau des maîtres pour éprouver si les autres sont de bon teint, savoir : en noir de garance, minime, rouge de garance, couleur de prince, écarlate rouge, rose-sèche, incarnat, colombin, couleur de rose, vert gai, bleu turquin, et violet. Pour les ratines, il y a quatre échantillons, savoir, d'écarlate rouge, cramoisi et couleur de pensée.

FEUTRE, terme de chapelier; c'est une étoffe foulée, et collée ensemble avec de la lie, sans filure, ni croisière, ni tistine, mais façonnée par l'eau et le feu, sur le bassin. On en fait des chapeaux qui garantissent de la pluie, et quelquefois des étoffes, des souliers et des chaussons. On en fait de toutes sortes de laines et de poils, comme de chameau, de lapin, de castor et de vigogne.

On appelle *feutre matrice* un chapeau, de quelle qualité qu'il puisse être, lorsqu'il est teint et fait comme il faut. Il y a plusieurs feutres matrices, qui servent pour la vérification de la teinture des chapeaux qui se façonnent dans les trois sortes de noir; et pour cela on laisse ces feutres dans le bureau de la communauté, afin qu'ils servent de matrices pour y avoir recours.

FEUTRER. On dit, en terme de chapelier, *feutrer une étoffe ;* c'est-à-dire, la fouler, et la coller avec la lie, sans la filer, la croiser, ni l'ourdir, la façonnant seulement par l'eau et le feu, sur le bassin.

GARANÇAGE, terme de teinturier ; c'est la manière de garancer une étoffe : on dit, *cette étoffe a un bon garançage.*

GARANCER, terme de teinturier; c'est teindre les étoffes avec la garance : le noir doit être *garancé* parcequ'il en est plus beau, et de plus de durée.

GRISER, en terme de teinturier, c'est teindre une étoffe en gris.

GUÉDAGE, c'est, en terme de teinturier, la manière de guéder les étoffes : *cette étoffe*, dit-on, *a été mal guédée.*

Guéder, terme de teinturier ; c'est préparer les étoffes avec la guède : Voyez *Empâteler ;* c'est la même chose.

Lainage, en terme de teinturier, signifie tout ce qui est fait avec de la laine, et qu'on veut teindre.

Matrice. Les teinturiers appellent *couleurs matrices*, les cinq couleurs simples dont toutes les autres dérivent, ou sont composées ; savoir, le rouge, le bleu, le fauve, ou couleur de racines, ou le noir.

Les chapeliers disent aussi *feutre matrice. Voyez* Feutre.

Œil. *Voyez* Rabat.

Peigner. On dit, en terme de teinturier, peigner la laine, qui signifie, l'ajuster avec le chardon, afin qu'elle soit plus unie et moins velue.

Pousset, terme de teinturier ; c'est ce qu'on nomme communément pastel d'écarlate.

On ne doit point recueillir la graine d'écarlate qu'elle ne soit mûre ; c'est alors qu'elle rend plus de pousset.

Rabat, terme de teinturier, est une légère façon de teinture qu'on donne aux étoffes de peu de valeur : ainsi on dit, donner un rabat de suie de cheminée à des couleurs brunes.

Racinage, terme de teinturier, qui signifie la manière de teindre les draps et les serges avec les racines.

Raciner, terme de teinturier, qui signifie teindre avec des racines. Les laines destinées aux manufactures de draps, de serges, doivent être *racinées* de noyer, ou écorce de noyer, ou coque de noix.

Repassage, en terme de teinturier, est l'action avec laquelle on repasse une étoffe dans la cuve.

Roser, terme de teinture : On dit, *cette étoffe rose bien ;* c'est-à-dire, prend très-bien la teinture de rose.

Teint, l'art de teindre : il se dit aussi des drogues qu'on y emploie. Il y a le grand et le petit teint. Les teinturiers du bon teint sont ceux qui donnent aux étoffes un pied nécessaire du pastel, garance ou

cochenille ; puis ils les mettent en la main du teinturier du petit teint, pour les raciner, engaller, brunir ou griser.

Il semble que jusqu'ici on a donné une idée assez générale, et même des plus étendues, sur ce qui regarde les couleurs de la teinture, et les drogues dont on se sert pour les apprêter.

On a distingué dans cette première Partie les bonnes drogues d'avec les mauvaises, et tout ce qu'un teinturier devait faire pour se rendre parfait. Il est vrai qu'on n'y a, pour ainsi dire, traité les matières que théoriquement ; et comme une science théorique est inutile sans la pratique, on a cru que cet Ouvrage ne serait point complet, si, dans la seconde Partie, on ne s'étendait beaucoup sur celle-ci.

Fin de la première Partie.

LE TEINTURIER PARFAIT.

LA TEINTURE PRATIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Atelier du parfait Teinturier, où l'on voit tout ce qui lui est nécessaire pour bien teindre.

LA pratique, en toutes sortes d'arts, présuppose qu'on soit muni de toutes sortes d'instruments, outils et autres choses généralement qui leur conviennent chacun en particulier, et sans le secours desquels on n'y réussit que très-imparfaitement. Voyons donc en quoi doit consister cet atelier pour être complet.

Il faut d'abord qu'un teinturier qui veut s'établir, après avoir fait son apprentissage, se choisisse un endroit qui soit propre à son métier, c'est-à-dire, qui soit proche de l'eau de rivière, si cela se peut; car c'est de cette eau dont on se sert le plus volontiers pour teindre.

Un atelier de teinturier doit être ordinairement garni de tous les outils qui lui conviennent, ainsi qu'il a été dit au commencement, et qu'on le verra encore dans la suite.

CHAPITRE II.

De l'écarlate, et de la manière de teindre les étoffes en cette couleur, selon qu'on la fait à Paris.

APRÈS avoir parlé de tout ce que doit savoir d'abord un teinturier pour teindre parfaitement toutes sortes d'étoffes, et avoir fait un détail de tout ce qui lui convient d'ailleurs pour y réussir, nous commencerons par la teinture d'écarlate.

L'écarlate, proprement parlant, est une étoffe teinte en rouge avec les ingrédients qui y sont convenables. L'écarlate rouge doit être teinte en graine d'écarlate et de vermillon, ou de pastel d'écarlate, comme étaient les anciennes écarlates de France. Les Gobelins, à Paris, sont l'endroit où se fait la plus belle écarlate : on l'appelle l'*Hôtel des Gobelins*, du nom d'un nommé Gobelin, qui le premier y établit la teinture en écarlate. On rapporte des choses assez particulières de ce Gobelin touchant son secret.

On dit que, pour l'avoir, il fit un pacte avec le diable pour un certain temps ; lequel étant expiré, celui-ci ferait de l'autre ce qu'il voudrait. Quelques années s'écoulent pendant que Gobelin fait valoir son secret, dont il tire beaucoup d'argent ; mais enfin le terme que le diable avait donné étant venu, on dit qu'un soir maître Gobelin, passant dans sa cour une chandelle à la main, rencontra un homme habillé de noir ; (c'est toujours ainsi qu'on veut que le diable s'habille.) Arrête là, lui dit-il ! Te souvient-il de la promesse que tu m'as faite ? Gobelin repassant dans son esprit ce que ce pouvait être, et se ressouvenant de la convention qu'il avait faite avec le diable, lui

répondit : Oui, vraiment, je sais bien ce que tu me demandes ; mais ne puis-je pas avoir une heure de temps à moi pour me disposer à mourir ? Point du tout, lui répondit le diable : je viens exprès pour avoir ce qui m'est dû. Mais encore, lui répliqua Gobelin ! Chanson que tout cela, lui repartit le diable : il faut que tu viennes avec moi. Hé, de grace, lui dit Gobelin, donne-moi donc seulement le temps que le bout de chandelle que je tiens en ma main soit usé ; après cela tu feras de moi tout ce que tu voudras. Le diable, qui voyait que cela ne pouvait pas aller loin, se laissa enfin fléchir le cœur, (si le diable peut être flexible) et lui accorda sa demande.

Mais notre teinturier, qui songeait creux à ce qu'il ferait pour se sauver des mains du diable, s'avisa de jeter sa chandelle dans le puits ; et, crainte que quelque démon n'y descendît pour l'aller querir, il appela du monde, et fit combler ce puits sur l'heure. On dit que le diable, qui vit que Gobelin l'avait trompé, demeura tout sot, et que, de rage, il fit un bruit terrible dans la cour, et disparut après. Gobelin, délivré de sa peur, se mit en état de rompre tout-à-fait la convention qu'il avait faite avec lui. On rapporte qu'il vécut encore quelque temps après, se tenant toujours en garde contre les ruses de son ennemi, par une vie d'un véritable Chrétien.

La réputation de M. Gobelin s'est étendue fort loin ; il était habile dans son art, et curieux de faire des mémoires de ce qui le regardait. Voici un extrait qu'un de ses neveux en a tiré, touchant l'écarlate, et que nous rapporterons ici sans rien altérer de ce qu'il contient.

De la manière de faire l'écarlate.

Il faut toujours choisir, pour mettre en cette couleur, les étoffes les plus unies, du lainage le plus blanc et le plus net qu'il y ait, et des moins grasses qu'on puisse trouver : outre ce choix, et pour rendre ces étoffes telles que les demande cette teinture, il les faut ébrouer en la manière qui suit.

On remarque auparavant que si l'on avait une pièce

d'étoffe qu'on voulût mettre en écarlate, et qui fût très-grasse, il faudrait la donner à une foulure de draps, qui lui donnerait le dégraissage qui lui convient. Si on a quelque étoffe de prix, qu'on veuille mettre en écarlate, qui n'ait pu se nettoyer, et sur laquelle les taches peuvent paraître, c'est un abus de la teindre en cette couleur; on ne doit point absolument la risquer. Venons présentement à la manière d'ébrouer les étoffes.

Comment ébrouer les étoffes destinées à teindre en écarlate.

Supposé qu'on voulût ébrouer cinquante aunes de drap de Berry, plus ou moins, ou des draps de sceau ou de meunier, serges d'Espagne, ou autres étoffes de pareille fabrique, et d'un même prix, on se sert d'une chaudière de six ou sept muids d'eau ou environ: on y met un boisseau de son de froment. On laisse échauffer l'eau assez chaude non pas tout-à-fait sur le bouillon, puis on pallie le son; ensuite on met l'étoffe apprêtée et dégraissée comme il faut, et on donne quatre ou cinq bouillons à chaque pièce; puis on l'enlève sur la civière, si on a encore d'autres étoffes à ébrouer, sinon on l'abat sur le chevalet, prenant garde de ne point traîner ni salir cette étoffe, qui ne prendrait qu'imparfaitement la teinture à ces endroits.

Ensuite portez votre drap ou votre serge à la rivière, lavez-les y bien, ou faites-les-y bien laver; et si vous avez encore d'autres étoffes à ébrouer, vous pouvez le faire sur le même bain, qui pour l'ordinaire n'est pas beaucoup sale. Si votre eau est chargée de quelques saletés, vous les ôterez avec le balai. Il n'est rien qui veuille être manié plus proprement que les étoffes pour l'écarlate.

Cela fait, ajoutez-y un demi boisseau de son, et mettez votre étoffe dans la chaudière comme auparavant; et au cas que votre eau soit sur le bouillon, refroidissez-la avec de l'eau froide: car l'eau bouillante n'est point bonne à ébrouer les étoffes pour l'écarlate, étant sujette pour lors à les friper, de

manière qu'il est comme impossible d'en effacer les faux plis.

Il est à remarquer que ce qui reste d'eau dans la chaudière après que les étoffes y ont été ébrouées, peut encore servir à faire des eaux sures, y ajoutant de l'eau claire autant qu'on le juge à propos.

Pour faire des eaux sures.

Il faut charger la chaudière d'eau claire, la faire chauffer tant qu'elle bouille ; puis jeter dans la tonne aux eaux sures, qui est une espèce de vaisseau fait exprès, du son de froment à raison d'un setier de Paris pour sept muids d'eau, ainsi du reste à proportion.

Cela fait, avalez l'eau qui est dans la chaudière, dans la tonne au fond de laquelle est le son ; faites pallier le son à mesure, et refroidissez votre eau chaude de même avec de l'eau froide : il en faut environ un muid de celle-ci sur huit de l'autre, et observer de ne point fermer le fourneau sous la chaudière, qu'elle ne soit hors de garde.

Quand la tonne est pleine, et que le son est bien pallié, on le laisse reposer pendant trois ou quatre heures ; puis on le repallie quatre ou cinq heures après, tant que l'eau est encore chaude, et cela deux ou trois fois par jour, lorsqu'elle fait comme une crème ou une fleur par-dessus : il faut entièrement laisser reposer cette eau, qui, lorsqu'elle est froide et aigrette, se peut employer.

Une grande tonne de seize ou dix-huit muids s'entretient d'ordinaire en été trois, quatre et cinq jours en chaleur, au-lieu qu'il ne faut que deux jours en hiver pour la refroidir. Il est bon de laisser vieillir l'eau trois ou quatre jours ou davantage, après qu'elle a perdu sa chaleur, et la crème qui est par-dessus ; puis on l'emploie, parcequ'en cet état elle acquiert un sel acide qui la fait agir sur les étoffes avec beaucoup de succès.

On avait autrefois coutume de mettre en une tonne de dix-huit muids d'eau, quatre livres de gros agaric battu ; on le passait dans la tonne en y avalant l'eau:



mais depuis on a retranché cette drogue, sans avoir remarqué l'effet qui en provenait. Un petit examen là-dessus ne serait point hors de saison, pour voir s'il est plus à propos d'en mettre que de s'en passer. Et lorsqu'on veut se servir des eaux sures, il faut les écrèmer avant que de les entamer, et lorsqu'elles sont refroidies.

Il faut remarquer que, pour bien garancer, les eaux qui sont trop vieilles ne produisent pas un effet tel que les nouvelles, c'est-à-dire, celles qui commencent à aigrir, cet acide contribuant beaucoup à l'ébrouissure des étoffes.

La cochenille qui est vieille, fait un bon effet dans la teinture, parcequ'elle s'en tire mieux. Quant à la graine d'écarlate, elle est bonne comme pour la garance.

Du bouillon d'écarlate, de la graine et du pastel.

On fait le bouillon d'écarlate, en chargeant la chaudière d'eau claire jusqu'à quatre ou cinq doigts près du bord, et des eaux sures; on en met ordinairement de celles-ci les trois quarts d'un muid sur six muids de l'autre, et pour cinquante et cinquante-deux aunes de drap de Berry, du sceau meunier et autres étoffes de pareille force, on met quarante livres pesant d'alun bien net, légérement battu, et huit livres d'arsenic blanc bien pilé, qu'il faut toujours pallier jusqu'à ce que l'alun soit fondu, et que l'eau soit tiède; puis on met les draps dedans, et on les tourne et retourne avec les lisoirs; puis on les mène à la main par la lisière de bout en bout.

Ensuite on les retourne derechef, on les agite avec la main, et on les retourne après avec le grand bâton, continuant alternativement cette petite manœuvre jusqu'à trois ou quatre fois. Si l'eau est trop chaude pour y mettre la main, on se servira des lisoirs; après quoi on laisse reposer ces étoffes sur les grands bâtons environ un bon quart-d'heure; ensuite il faut démêler au large chaque pièce d'étoffe de bout en bout, la laisser après reposer, et continuer la même chose jusqu'à trois fois de quart-d'heure

en quart-d'heure, et tant que l'étoffe ait été une heure et demie dans la chaudière. On soigne toujours, pendant tout ce temps-là, d'entretenir un feu le plus également qu'il est possible, sans que la chaudière soit sur le bouillon.

Une heure et demie après on pousse davantage le feu; et lorsque l'eau commence à bouillir, on démêle les étoffes avec les lisoirs. La chaudière ayant bouilli un bon quart-d'heure, et lorsqu'elle a jeté trois ou quatre bouillons, on lève les étoffes.

Comment empâteler les écarlates.

Commencez par charger votre chaudière d'eau claire; et quand elle est tiède, avalez-y quatre jallées d'eaux sures : puis vos étoffes étant lavées de bouillon, donnez-leur trois ou quatre bouillons sur cette eau, selon leur force, et que vous le jugerez à propos; puis levez vos étoffes sur la civière; abattez-les par la lisière sur le petit chevalet; ensuite relisez-les uniment sur la civière qui est encore sur la chaudière, tandis que vous abattez, lisez et passez dedans ces étoffes.

Pour cinquante-deux aunes de drap de Berry, meunier du sceau, serges d'Espagne ou autres étoffes de pareille valeur, on prend quarante-deux livres et demie de graine d'Espagne, trois livres d'agaric, qu'on passe le premier pour en faire de même à l'égard de la graine, soignant de le bien pallier en rond, tant au fond que dessus, et tournant toujours jusqu'à ce qu'il ait passé tous les ingrédients.

Cela fait, on tire le rable dehors, et on répand sur la graine environ demi-boisseau de son de froment; on laisse cette graine une heure durant sans bouillir : lorsqu'elle commence bien à chauffer, on abat les draps de dessus la civière; et quand le pastel est sur le bouillon, ce qui paraît lorsque la graine crève et bouillonne sous la croûte qui est sur l'eau, faites-la pallier aussitôt dessus et au fond de la chaudière, puis mettez-y vos étoffes; foncez bien dessus; démêlez-les adroitement un quart-d'heure; mettez-les bien au large sur vos bâtons; entretenez toujours

un feu clair sous la chaudière sans le laisser ralentir ; enfoncez-le, afin qu'il fasse jeter le bouillon à votre bain, et au bout d'un autre quart-d'heure levez vos draps.

Il est, en fait d'écarlate, une chose à remarquer ; savoir, de ne jamais mettre les draps dans la chaudière quand elle bout à haut bouillon : il faut avant cela rafraîchir ce bain de quelques chaudrons d'eaux sures ; car lorsqu'on met des étoffes dans de l'eau bouillante, elles courent risque de se mal unir.

Eclaircissure d'écarlate rouge.

Pour éclaircir, selon l'art, une écarlate rouge, il faut charger la chaudière d'eau claire, la faire chauffer, et lorsque cette eau blanchit, et qu'elle est prête à bouillir, avaler quatre jallées d'eaux sures.

Cela fait, on y met deux livres d'agaric battu, et trois ou quatre livres de beau tartre blanc bien pilé ; ensuite on prend un sachet de toile claire, on y renferme trois quarterons ou une livre de terre-mérite bien battue, puis on le laisse pendu, attaché à une ficelle dans la chaudière.

Et lorsque le bain bout assez fort, faites-le bien pallier dessus et dessous, en agitant fortement le sachet jusqu'à ce que le bain soit devenu jaune. Après cela on ôte le sachet ; et ayant très-bien pallié ce bain, on y met les draps tout mouillés, on les y démêle trois ou quatre fois, plus ou moins même, selon qu'on juge qu'ils en ont besoin, (l'expérience de longue-main rend un teinturier habile en cela) pour laisser aux couleurs l'œil qu'on souhaite leur donner.

Ensuite levez vos draps, abattez-les, et les éventez sur le chevalet le plus promptement que vous pourrez ; lavez-les après en eau courante, et leur ayant donné deux barres ou deux pousses, accommodez-les.

Il faut bien se donner de garde de les faire sécher au soleil ; il vaut mieux les mettre dans un endroit qui soit bien aéré, d'autant que cet astre, par sa trop grande chaleur, enlève l'œil jaunâtre du *curcuma* ou

terre-mérite, et sur-tout lorsque l'étoffe est encore mouillée.

Remarque.

Il faut remarquer que, lorsqu'on s'est servi de vieilles graines pour les écarlates, on ne doit point leur donner l'éclaircissure si forte que lorsqu'elles sont faites de graines de pastel nouveau ; car la vieille graine se décharge bien davantage que l'autre, et bien plutôt. On doit aussi prendre garde de ne point trop éclaircir les étoffes ; car après cela il est très-difficile de corriger ce défaut.

D'une autre manière de donner les doses des drogues à l'écarlate.

Comme il y a de plusieurs sortes de graine d'écarlate et de pastel, on peut aussi en diversifier les doses pour faire la teinture d'écarlate : car telle graine d'un même pain, selon la diversité de son apprêt et les années de sa récolte, ainsi que lorsqu'elle est plus ou moins vieille ; telle graine, dis-je, peut plus ou moins fournir de teinture, et par conséquent il en faut augmenter ou diminuer la dose de quelques onces par aune d'étoffe, selon que la prudence et l'expérience du teinturier peut lui suggérer.

Car, par exemple, supposé qu'on ait de la graine de Languedoc, qui, pour l'ordinaire, est accompagnée de son pastel, selon qu'il est beau, on peut mettre moins de graine par aune. Aussi, pour cinquante-deux aunes d'étoffe forte, à onze onces par aune, c'est trente-six livres pesant ; ou bien l'on met, si l'on veut, trente-deux livres de graine et quatre livres de pastel ; c'est la même quantité, un demi-quarteron, un quarteron, ou une demi-livre de terre-mérite, ainsi qu'on l'a déja dit ; et, s'il est besoin d'augmenter la graine, on peut le faire ; mais il faut que le jugement en décide, et se régler sur la quantité plus ou moins bonne de la graine, qu'on doit choisir belle et bien conditionnée.

Autre dose extraordinaire pour l'écarlate.

Si l'on veut faire quelque chose de plus brillant, et qui paraisse extraordinaire, il faut prendre, pour

cinquante-deux aunes d'étoffes, dix onces de graine de Languedoc pour chaque aune, ce qui fait pour le tout trente-deux livres et demie, ou trente-trois livres pesant; savoir, vingt livres de cette graine, douze livres et demie de pastel, et un quarteron de terre-mérite.

Il y a de cette sorte de graine qu'on peut diminuer de quelques livres, et d'autre dont on est obligé d'augmenter la dose. Si on veut y ajouter la cochenille, qui produit un très-bel effet, on peut y en mettre une livre ou deux; mais il faut retrancher quatre ou cinq livres de graine de pastel pour chaque livre de mestèque.

Autre dose.

On peut encore prendre neuf à dix onces de drogues par aune, et, pour cinquante-deux aunes, quinze livres de graine de Languedoc, huit livres et demie de pastel, neuf livres de mestèque, et la terre-mérite à l'ordinaire.

Autre dose.

Prenez pour cinquante-deux aunes de drap, à onze onces par aune de drogues, deux livres de mestèque pour dix livres de pastel, dix livres de graine de Languedoc, et neuf livres de graine d'Espagne, le tout fesant trente-neuf livres; la terre-mérite à l'ordinaire.

Autre dose qui est moins forte.

Prenez pour cinquante-deux aunes d'étoffe, à douze onces de drogues par aune, deux livres de mestèque pour dix livres de pastel, treize livres de graine de Languedoc, et quatorze livres de graine d'Espagne: le tout fesant trente-neuf livres pesant de drogues, sans oublier la terre-mérite à l'ordinaire.

On peut, si l'on veut, diversifier ces doses en autant de manières qu'on le juge à propos, selon que l'on a les graines, qu'on les veut ménager, et qu'on veut rendre les couleurs des écarlates plus ou moins riches. Mais une telle science n'est réservée, semble-t-il, qu'à un habile teinturier, qui, par une pratique de longue-main, et une attention toute parti-

culière qu'il a faite, peut de lui-même donner telle couleur qu'il veut à une écarlate.

Observation sur l'agaric.

On sait qu'on emploie l'agaric dans la teinture pour éclaircir les écarlates ; mais comme il y en a qui assez souvent est mêlée de résine et d'autres saletés, qui sont très-préjudiciables à la beauté d'une écarlate, s'attachant fortement aux étoffes, qu'elles tachent, voici ce qu'on a jugé à propos d'y faire, pour corriger le défaut de cette drogue.

On prend d'agaric autant qu'on en a besoin ; on le pèle bien, et on le met cuire dans une moyenne chaudière ; puis, quand il a bouilli, on en nettoie le dessus, et on en laisse rasseoir les féces, pour n'en prendre que ce qu'il y a de plus clair. Ce secret est très-bon, et réussit très-bien.

Celui qui l'a trouvé, dit qu'il ne fesait bouillir l'agaric qu'en eau claire ; mais qu'il éprouva dans la suite qu'il était meilleur d'y ajouter une quantité raisonnable d'eaux sures : d'autant que ce que cette drogue a de sel essentiel se communique bien mieux à ces eaux, que lorsqu'il y a d'autres parties hétérogènes qui en émoussent les pointes, et en diminuent par conséquent la force. On peut encore, si l'on veut, ramasser ce qui est tombé au fond de la cuve, et le presser en quelque gros linge, pour en exprimer toute la substance la plus effective.

Remarque sur la faiblesse des couleurs.

S'il arrivait par hasard que les étoffes que l'on aurait teintes en écarlate fussent trop faibles en couleur, il faudrait les refoncer avant que de les éclaircir ; ce qui se pratique sur un bain nouveau, qu'on fait plus ou moins fort d'ingrédients que la couleur des étoffes le demande : c'est le jugement qui doit décider de cela ; car il est bon de remarquer qu'après l'éclaircissure, la graine répugne à s'attacher, à cause du tartre, qui, par son sel acide, en émousse entièrement les parties, outre quelques autres raisons qu'il est inutile ici de déduire.

Mais le plus sûr expédient, lorsqu'on teint des

étoffes en écarlate, est de tâcher de mettre juste les doses des drogues, et de les foncer suffisamment du premier coup; car quand on est obligé de venir au remède, jamais les couleurs qu'on reprend à deux fois ne sont si vives que lorsque d'abord elles ont été bien teintes.

De la manière d'empâteler, bouillir et éclaircir les écarlates.

La personne qui fait part au public de ces instructions, dit les avoir tirées d'un manuscrit écrit de la main de M. Henri Gobelin, son oncle; et comme, sur telle matière, il ne saurait rien sortir que de bon d'une telle source, on croit que bien des teinturiers seront fort aises d'apprendre ce qu'ils ne savent peut-être pas là-dessus.

Quand donc il s'agit de faire bouillir une écarlate, il faut d'abord bien faire nettoyer la chaudière, la charger d'eau claire, et en même temps faire avaler dix-huit ou vingt seaux d'eaux sures, préparées auparavant, et refroidies depuis quatre ou cinq jours.

Il faut, pour faire les eaux pour les écarlates, mettre environ deux setiers de son dans une tonne de dix ou douze muids, et avaler dessus de l'eau fort chaude, qui blanchisse avant que de l'avaler; et en avalant cette eau, y passer une livre et demie d'agaric battu très-grossièrement. On laisse après refroidir cette eau en palliant la tonne deux ou trois fois le jour, jusqu'à ce qu'elle soit froide, pour s'en servir comme on l'a dit ci-dessus.

Et pour revenir au bouillon, sitôt qu'on a chargé la chaudière et qu'on a avalé les eaux, il faut mettre dedans de l'alun de Rome bien épluché et battu grossièrement: il en faut, pour une mise de cinquante aunes, depuis quarante-une jusqu'à quarante-trois livres pesant, selon la force et la grandeur de la mise.

Il est bon d'observer qu'il faut que la dose de cet alun soit plus forte en hiver qu'en été, parcequ'en cette première saison la tissure des étoffes en étant plus resserrée que dans l'autre, il s'ensuit que les

étoffes qu'on fait bouillir sont alors moins susceptibles des parties de l'alun.

L'alun n'est pas plutôt dans la chaudière, qu'il faut le faire pallier, et passer dessus huit livres et demie d'arsenic battu ; et quand il est bien mêlé, et que l'eau commence à tiédir tant-soit-peu, on les met dedans, on les fait mener aux grands bâtons, et on les démêle à la main trois fois en un bon quart-d'heure.

Ensuite on les démêle encore aux bâtons ou aux lisoirs ; puis on les mène aux grands bâtons, soignant de les faire démêler de fois à autre, et de prendre garde sur-tout que le feu ne s'étouffe point, et qu'il n'aille pas trop vîte. On se contente de l'augmenter petit-à-petit, jusqu'à ce qu'il y ait une bonne heure et demie que les draps soient dans la chaudière.

Après cela on pousse le feu plus fortement, pour faire bouillir les draps ; et quand ils commencent à bouillir, on les démêle bien ; puis ayant jeté trois ou quatre bouillons bien forts, et durant que le feu allume fort clair sous la chaudière, durant un quart-d'heure ou environ, on les fait lever, pour les éventer promptement ; ensuite on attache à des clous les pièces séparément l'une de l'autre, et on les laisse un quart-d'heure de temps en cet état.

Cela fait, et lorsque ces draps sont refroidis, on les détend, et une heure après on les fait liser, pour les laisser reposer pendant deux ou trois heures en un bouillon, et ensuite on les fait laver.

Il faut remarquer que les draps en valent bien mieux d'être plus long-temps dans leur bouillon que d'y être moins ; et il faut principalement soigner à les bien faire laver à quatre bonnes battes et deux ou trois pousses dans une belle eau claire.

C'est ainsi qu'on fait bouillir les draps d'Espagne : on les met après cela sur le tout. Trois draps d'Espagne d'onze à douze aunes pour une mise de cinquante aunes ; c'est-à-dire, qu'une aune de drap d'Espagne va pour une aune et demie de drap de sceau, tant au bouillon qu'au pastel. Voilà tout ce qu'il y

a à observer au bouillon. Les revêches et les ratines se bouillent de même ; il ne faut que rabattre une livre d'arsenic, et n'en mettre que sept livres et demie pour bouillon. Venons à présent à la manière d'empâteler les écarlates.

Pour empâteler cinquante aunes d'écarlate, il faut faire charger la chaudière d'eau bien claire, après qu'on aura bien fait nettoyer cette chaudière, puis laisser tiédir l'eau ; après quoi on avale dessus environ trois seaux d'eau sure.

Cela observé, on passe une bonne fois les draps dans cette eau, puis on les lève, et on les lie promptement sur la civière ; ensuite on passe dans la chaudière trois livres et demie d'agaric battu et bien épluché de la poix-résine ; après quoi on prend un pot percé, à travers lequel on passe la graine d'écarlate, palliant et tournant toujours en rond, afin de l'empêcher de descendre et de s'attacher au fond de la chaudière. Il faut après répandre par-dessus environ un petit boisseau de son, et laisser cuire cette graine durant une bonne heure ou trois quarts-d'heure au moins, prenant bien garde qu'elle ne brûle en cuisant.

Ce temps passé, faites un feu médiocre, selon la saison ; et quand la graine veut crever et jeter son bouillon, faites-la pallier, et mettez vos draps promptement dans la chaudière ; démêlez-les-y : s'il y a de grands draps, menez-les à deux. Il ne faut pas attendre que la chaudière bouille pour mettre les draps dedans.

Pour empâteler cinquante aunes de drap écarlate, il faut prendre la moitié, le tiers et le quart. Ainsi, par exemple, si la mise teint cinquante aunes, c'est vingt-cinq ; le tiers de vingt-cinq, c'est huit ; le quart de huit, c'est deux livres. Cela fait trente-cinq livres pour le pastel.

On observera qu'on doit étoffer plus fort en hiver qu'en été, et reconnaître si la graine de Languedoc est bonne et à juste prix. Ainsi, en mettant huit livres de cette graine, à vingt-sept livres de graine d'Espagne, qui soit belle, de différentes sortes, on agira

surement ; on peut mettre trois livres de pastel, et cinq livres de graine de Languedoc. C'est de cette manière qu'on peut étoffer les écarlates depuis le mois de mars jusqu'à la fin de septembre ; et depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de février, il faut mettre deux livres de plus sur le pastel ; cela suppose une mise de cinquante aunes : on met un quarteron ou un demi-quarteron de terre-mérite sur le pastel, selon qu'on veut que les écarlates soient orangées.

Remarques.

Il faut remarquer que trois quarterons de graine font autant qu'une livre de pastel, et qu'on doit par conséquent étoffer plus fort quand on emploie plus de pastel.

Si on s'aperçoit que la graine soit faible, il ne faut pas se contenter de la dose dont on vient de parler, ou ajouter à chaque pastel une livre et demie ou deux livres, selon l'occasion. Quand les pastels tiennent plus d'aunage, il faut étoffer à proportion ; et lorsque les draps ont été trois quarts-d'heure ou environ dans la chaudière, on les fait lâcher, et on leur donne trois ou quatre voyages aux grands bâtons ; puis on les lève, et on soigne pendant le pastel que le feu soit toujours allumé clair, principalement à la fin.

Ensuite on lève les draps, on les évente, puis on les lève ; c'est ainsi que se bouillent les revêches et les ratines : et on les passe dans la chaudière après que les draps en sont hors pour tirer le reste du teint ; on les repasse à deux fois, puis on les fait laver pour les empâteler en un bain frais.

De la dose pour les revêches d'Angleterre.

Il faut, pour quatre pièces de revêches d'Angleterre de vingt aunes, depuis trente-huit jusqu'à quarante livres de graine, huit à neuf livres de belle garance de Lille, et trois livres d'agaric du plus mauvais pour le pastel. Quatre pièces de ratine s'étoffent de même selon qu'elles sont grandes.

De la dose pour les sergettes.

Pour les serges de seigneur et les serges de Londres, on les étoffera moins d'alun et plus fort de graine que les draps ; car on prend pour cinq pièces de serges de seigneur, trente livres d'alun pour le bouillon, et six livres et demie d'arsenic ; et pour six pièces, trente-cinq livres d'alun, sept livres et demie d'arsenic, et pour le pastel huit livres par pièces, plutôt plus que moins.

Les serges de Londres ne sont pas si mal-aisées à teindre. On emploie toujours la terre-mérite dans le pastel pour éclaircir les écarlates. Quand elles sont empâtelées et bien lavées, on fait charger une chaudière d'eau bien claire : cette chaudière doit être bien pleine ; puis on fait chauffer l'eau jusqu'à ce qu'elle soit au blanc ; cela suffit sans qu'elle bouille : on avale aussi trente seaux d'eaux sures ; puis on passe dessus quatre livres d'agaric bien nettoyé, avec autant pesant de tartre blanc, et du plus beau. Outre ces drogues, on a encore un petit sac de toile rempli d'un demi-quarteron de terre-mérite, ou un peu davantage même, si on veut : on le met bouillir avec l'agaric ; et quand le tout a cuit pendant un bon quart-d'heure ou davantage, on met les draps dans la chaudière quand elle bout bien. Il faut prendre la mise la mieux teinte la première, et donner aux draps, selon qu'ils sont foncés, deux ou trois fois le bouillon, en les démêlant vîtement, après quoi on les fait laver et éventer. Si l'agaric y a laissé quelque tache, il faut être soigneux de les ôter en frottant les draps ; ensuite on avale douze ou quinze seaux d'eaux sures sur le même bain, et on y met une livre de tartre ; puis on remet le sac de terre-mérite, et la moitié de ce qu'on a gardé du premier bain, qu'on aura mis dans une écuelle, avant que d'y avoir mis la première passe. On éclaircit trois mises de suite, et une mise de revêche, selon l'occasion, et on fait avaler des eaux nouvelles comme on l'a dit précédemment.

Remarque.

Il faut que les draps de Berry s'enfoncent plus que les

les draps du sceau, les limestres et les serges à deux envers. S'il y a des limestres et draps du sceau à la mise, on les avancera un bout au pastel avant que de mettre les draps de Berry.

Voilà à-peu-près les observations qu'on doit suivre dans la teinture, lorsqu'on teint en écarlate; mais il faut en cela agir de jugement, pour connaître si les étoffes et les ingrédients sont forts ou faibles. L'expérience rend un teinturier habile en cet art; il a encore besoin d'une grande vigilance pour bien conduire toute la manœuvre. On n'a rien omis ici pour ce qui concerne les doses des ingrédients, et on a été si exact, qu'on a mis jusqu'à une livre de graine de Languedoc pour une aune de drap; car il y a de cette graine qui opère bien mieux l'une que l'autre: celle qui n'a que deux ans enfonce plus que celle qui en a cinq ou davantage, ayant pour lors perdu la meilleure partie de sa vertu.

Autre manière de teindre en écarlate.

C'est un secret qui a été tiré d'un manuscrit d'un nommé Jacques Froissant, fameux teinturier. L'auteur de qui nous avons ces mémoires, nous le donne sous ce nom.

Il dit que, pour une aune ou une livre pesant de drap, on prend une demi-once de belle vinpierre filée finement; on la met dans un panier doublé par dedans avec toile claire; et lorsqu'elle est chaude, on y met le panier avec une poignée de son de froment; et quand elle a bouilli, il faut en retirer le panier et mettre quatre onces d'eau-forte.

L'auteur dit que cette dose est trop forte, sauf l'essai qu'on y en peut faire, d'autant qu'on n'y emploie point d'alun.

L'eau-forte étant mise, on pallie bien le tout, puis on met le drap dedans, on le tire hors, on le laisse refroidir, et ensuite on le repasse. Cette manière de teindre en écarlate peut être bonne, au sentiment de celui de qui nous la tenons.

Autre méthode.

Prenez une demi-once d'alun de Rome, une once

de tartre blanc, une once de sel gemme, une demi-once de farine de pois, pilez bien le tout, et le passez au tamis; laissez-le bouillir pendant une demi-heure; tirez après cela votre étoffe et la lavez en eau claire.

La véritable manière de teindre en écarlate couleur de feu.

Elle est du sieur Haghe de la Haye; et pour y parvenir, il faut, pour un drap de trente-quatre à trente-six brasses, prendre soixante et dix ou soixante et quinze seaux d'eau claire. Mettez le tout dans une chaudière d'étain : lorsque l'eau est encore froide, on y met deux livres de crystal de tartre et deux livres d'eau-forte, dans laquelle on aura fait dissoudre quatre onces d'étain fin d'Angleterre.

On mêle bien le tout ensemble; et quand l'eau est prête à bouillir, on y met le drap, on l'y laisse bouillir une heure, puis on le lève, et on le lave avec de l'eau froide.

Cela fait, et pour la même quantité d'eau dont on a parlé, on met quatre livres d'eau-forte, dans laquelle on a dissous huit onces d'étain fin d'Angleterre, et cela, tandis que l'eau est froide, et lorsqu'elle commence à bouillir, on y met soixante et cinq ou soixante et six onces de cochenille; on laisse bouillir le tout un quart-d'heure, puis on y met le drap qu'on a lavé en eau froide.

Il faut remarquer que, si le drap est fort rouge, on prend deux onces de tartre; et si on veut encore de la couleur de feu, on met dans cette seconde opération quatre livres de curcuma.

On remarquera que, si on entend une couleur de feu semblable au nacarat de bourre, il faudra en faire l'essai; car on en doute; et si cette drogue ne perd qu'une partie de son teint, c'est beaucoup. Le curcuma est la même chose que la *terra-merita*.

Secret pour teindre en écarlate façon de Venise.

Il est tiré d'un manuscrit de Nicolas Gobelin, l'un des plus fameux teinturiers que jamais il y ait eu; et pour y parvenir, il dit qu'il faut remarquer que tous les

draps de ce pays sont tous presque d'une même grandeur pour l'ordinaire, qui est de quarante-neuf à cinquante brasses de longueur, et deux brasses de largeur qui revient à-peu-près à deux brasses pour une aune de largeur. Pour le poids, les Vénitiens usent de la livre subtile, qui revient à douze onces, poids de marc.

Ainsi donc, pour bouillir des écarlates claires et violettes, il faut, lorsque la chaudière est chargée d'eau claire, et qu'elle est échauffée, mettre vingt ou vingt-deux livres d'alun, et cinq ou six livres de gravelle blanche battue dans la chaudière, pour chaque pièce de drap.

Quand l'alun est fondu, et que le bain est assez chaud, on met les draps dedans ; on les change plusieurs fois, et on les laisse une heure entière sans leur laisser jeter de bouillon que sur la fin, et au bout d'une heure ou de cinq quarts-d'heure au plus, on lève les draps, on les évente beaucoup, puis on les fait laver incontinent.

Cela fait, et lorsqu'il est question de leur donner le grain, on charge la chaudière d'eau claire, et on met dedans un bon demi-boisseau de son de froment ; ensuite on prend un chaudron plein de cette eau, on met tremper dedans six ou huit livres d'amidon, avec une livre ou cinq quarterons d'agaric battu fort menu.

Pendant que toutes ces drogues infusent ensemble, il faut passer le drap sur l'eau de la chaudière et l'ôter ensuite ; puis mettre dans la chaudière pour teindre une seule pièce de drap, trente ou quarante livres de graine d'écarlate bien battue, avec les ingrédients qui trempent dans la chaudière ; et ayant pallié le tout, on le laisse en repos jusqu'à ce qu'il commence à bouillir ; puis on palliera encore le tout ; on y met le drap qu'il faut diligemment mener : on le laisse après cela bouillir l'espace de trois quarts-d'heure ; puis lorsque le drap a bien pris la teinture, on le lève, on l'évente aussitôt, puis on le lave le mieux qu'il est possible.

C'est ainsi qu'on fait l'écarlate à Venise. Celui de

qui on tient le secret, dit y avoir demeuré fort long-temps. Voici encore ce que les Vénitiens pratiquent pour éclaircir leur écarlate sur la chaudière.

Comment éclaircir les écarlates à la façon de Venise.

Ils chargent la chaudière d'eau claire, lorsqu'elle commence à blanchir, et mettent dedans environ trente ou quarante livres de gravelle blanche, bien choisie et battue; puis lorsqu'elle est prête à bouillir, ils passent promptement le drap qui est teint, et l'éclaircissent en cinq ou six jours, plus ou moins, selon qu'on le juge nécessaire.

Les écarlates que les Vénitiens teignent ainsi, sont celles ordinairement qu'ils font pour le Levant; elles sont assez belles, et ont plus ou moins d'éclat, selon que la graine qu'on y a employée est plus ou moins estimée : cela dépend du choix qu'on doit en savoir faire.

Leurs plus belles écarlates se font avec la graine de Candie, qu'ils estiment la meilleure de toutes, puis celle du Levant; la graine de Provence et de Barbarie n'est pas si bonne; et de toutes les graines de différents pays, ces peuples font des essais pour juger de leur bonté.

Ils éprouvent aussi la cochenille pour en connaître la force. Ils étoffent leurs plus belles écarlates, comme on l'a dit, excepté que pour les teindre, ils mettent les deux tiers ou les trois quarts des doses, dont on a fait mention, de graine de Candie, et le reste du pastel. Ils les étoffent quelquefois jusqu'à quarante-quatre et quarante-cinq livres, et plus même, estimant que cela contribue beaucoup à leur beauté. Ils ne les font point de pur pastel, d'autant qu'ils disent qu'il fait la couleur rosée. Ils veulent qu'elle soit un peu orangée ou ouverte, comme ils disent, étant à l'écarlate qu'au cramoisi.

Ils tiennent aussi que la quantité d'alun ou bouillon les rend rosées, ce qui est cause qu'ils les étoffent moins, et qu'ils ne les tiennent pas si long-temps au bouillon que les cramoisis, qu'ils étoffent à vingt-cinq livres, et qu'ils bouillent une heure et demie.

Remarque.

On remarque aussi qu'à l'égard de la graine, ils tiennent qu'étant battue et passée au tamis fin, puis mise en un sac de toile, bien foulée dedans, et après en un lieu sec, elle s'échauffe, fermente, et écume même à travers le sac, au bout de trois et quatre mois, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard; et ils ajoutent qu'étant ainsi gardée long-temps, elle augmente beaucoup en bonté, et en perfectionne davantage la teinture. On en peut faire l'épreuve. L'auteur qui nous fournit ces mémoires, dit que c'est de cette graine ainsi préparée, que les Vénitiens font leurs écarlates, qu'ils appellent *parangon*. Quand le pastel vient aussi à s'échauffer de la sorte, il en devient bien meilleur. On ne doute point que les teinturiers curieux de leur réputation dans leur art, ne cherchent à imiter en cela les étrangers.

Autre manière de teindre l'écarlate.

On prend, pour une livre de laine ou d'étoffe, un picotin de son de froment; on le met dans un bassin d'étain assez grand pour que l'étoffe ou la laine y puisse bouillir à son aise.

Ensuite mettez-y votre laine ou votre étoffe, emplissez votre bassin d'eau de pluie ou de rivière, à deux doigts près du bord; faites-la bouillir un bon quart-d'heure, en remuant l'étoffe pour la dégraisser et la désoutrer; ôtez après cela votre étoffe, et la rincez bien dans de l'eau claire pour en ôter tout le son: lavez ensuite votre bassin, et y mettez de l'eau de pluie ou de rivière, assez pour bien bouillir à l'aise.

Il faut dans cette eau mettre une demi-once d'alun, une once de tartre blanc ou rouge pulvérisé, et une once et demie de bonne eau-forte; puis faites bouillir le tout pendant un petit quart-d'heure; après lequel temps vous y mettrez bouillir votre étoffe ou votre laine une heure et demie durant, soignant toujours de remuer l'étoffe ou laine, de peur qu'elle ne brûle.

Cela fait, tirez votre étoffe ou votre laine, et la laissez refroidir; lavez votre bassin pendant ce temps-là, et y mettez après de nouvelle eau à l'ordinaire;

ajoutez-y une once de cochenille en poudre fine, une once de tartre, et une once d'amidon aussi pulvérisé finement. Il faut bien démêler la cochenille, le tartre et l'amidon blanc, dans un cuvier de faïence avec de l'eau, avant que de les mettre dans un bassin; ajoutez-y une once d'eau-forte, et faites prendre au tout un bon bouillon sur le feu, pendant un bon quart-d'heure en remuant toujours; après quoi vous y mettrez votre étoffe ou votre laine, que vous ferez bouillir jusqu'à ce que la couleur d'écarlate vous plaise. Il ne faut point négliger à remuer toujours votre étoffe avec un bâton, pour la raison qu'on a dit. Cette étoffe ou cette laine alors sont aussi hautes en couleur que vous le souhaitez.

Tout ce qu'on vient de dire, exactement observé, on retire cette étoffe du bassin, on la met égoutter dessus, afin de ne rien perdre de cette eau; il faut pour lors que le bassin soit aussi hors de dessus le feu. Cette eau qu'on a soigneusement conservée, peut encore servir pour teindre quelque chose; et quand l'étoffe est bien égouttée, on la laisse sécher.

On peut juger par le plus ou moins d'étoffe qu'on a teint, de la dose de l'eau, et des drogues et ingrédients qui doivent y entrer; et si on instruit ici comment on peut teindre en écarlate une petite quantité d'étoffe ou de laine, c'est pour montrer qu'il n'est pas nécessaire toujours d'en avoir de grandes pièces pour en venir à l'opération, outre que cela doit même faire plaisir à ceux qui commencent à apprendre le métier de teinturier.

Autre manière de teindre en écarlate très-belle.

L'auteur de qui nous vient cette recette, dit qu'elle a été exactement expérimentée; et pour y réussir,

Prenez, dit-il, un bassin d'étain; mettez-y une suffisante quantité d'eau de rivière ou de pluie, qui soit bien nette, et de manière qu'une livre d'étoffe ou de laine y puisse nager à son aise; portez après cela le bassin sur le feu, et quand l'eau sera prête à bouillir, ajoutez-y une demi-once d'alun, autant de beau

tartre blanc de Montpellier, le tout subtilement pulvérisé; mêlez bien ces drogues dans l'eau, avec une spatule de bois.

Vous y mettrez ensuite six gros de bonne eau-forte, en remuant toujours. Joignez à tout cela une once d'amidon bien pur, bien blanc, et mis en poudre très-fine, que vous aurez délayé auparavant dans de l'eau de pluie filtrée seulement autant qu'il en faut pour la bien délayer.

Après cela, mêlez très-bien le tout avec la spatule; ensuite ajoutez-y une once de très-bonne cochenille en poudre fine, et délayée dans de l'eau de rivière filtrée seulement autaut qu'il en faut pour la délayer en remuant toujours; et lorsque tout s'est bien incorporé, et que l'eau bouillira un peu, vous y mettrez votre livre d'étoffe blanche, ou votre laine de même couleur, ou des bas même, ce qu'on aura à teindre, pourvu qu'il ne pèse qu'une livre. Il faut soigner de remuer toujours l'étoffe ou la laine, et la laisser bouillir jusqu'à ce que la couleur en plaise; et pour en juger, on la lève souvent hors de la teinture. Si on veut teindre plusieurs livres d'étoffes ou de laine à-la-fois, il faudra mettre plus d'eau, et augmenter la dose des drogues à proportion.

Il est bon toujours de faire filtrer les eaux de pluie et de rivière dont on se sert pour la teinture en écarlate; cela les décharge d'une infinité de parties grossières, qui pourraient diminuer quelque chose du lustre de cette couleur.

De la véritable teinture d'écarlate de Hollande.

Supposé qu'on ait trente-deux aunes d'étoffe blanche à mettre en écarlate, on met dans une grande chaudière d'étain soixante et quatre seaux d'eau de fontaine ou de pluie, et l'eau étant encore froide, on y jette trois livres d'eau-forte, faite de deux parties de vitriol desséché au jaune, et d'une partie de salpêtre, et huit onces d'étain fin d'Angleterre, dissous et préparé comme on le dira ci-après.

Faites après cela bouillir votre eau, et lorsqu'elle bouillira, mettez-y demi-livre de bonne cochenille,

dire, celle de huit onces avec une livre et demie d'eau-forte, et celle de douze avec deux livres et un quarteron de la même eau.

Observation.

Il faut observer que la dissolution de l'étain doit être noire, ou bleue, ou grisâtre : si elle était blanche, cela ne vaudrait rien. Il y en a qui dissolvent leur étain dans de l'esprit de nitre ; on prétend que cette dissolution est la meilleure, mais aussi il en coûte plus. Si, à la vérité, on la fesait soi-même, on y trouverait moins de dépense.

Continuation de la teinture d'écarlate qu'on a commencée.

La dissolution de l'étain nous ayant obligé de faire une digression, et d'interrompre par-là les instructions que nous donnions sur la manière de teindre les draps écarlates, façon de Hollande, il est à propos ici de reprendre le fil de ce discours.

Si bien que, lorsque la dissolution de l'étain est faite, et qu'il ne s'agit plus que de l'employer, il faut observer de ne point mettre la crasse qui est au fond de la bouteille ; et quand le drap a bouilli trois quarts-d'heure ou une heure, on le tire de la chaudière, on le laisse bien égoutter sur une perche ; puis on le lave bien en eau claire : on le laisse égoutter et sécher comme il faut. Le second bouillon qu'on a donné à ce drap, achève de le perfectionner, donnant à cette écarlate un œil tout des plus beaux.

Il faut prendre garde que le drap ou la laine qu'on veut teindre en cette écarlate ne bouille pas trop dans ce second bouillon ; il ne faut pour cela que trois bons quarts-d'heure, après quoi on le lève de la chaudière avec le bâton dont on se sert ordinairement pour le remuer de temps en temps ; ce qui doit se pratiquer, pour voir si le drap a pris la teinture comme on veut.

Autre rouge écarlate.

Il se fait avec l'étain de Montpellier, l'eau régale, (c'est l'eau-forte) dans laquelle on met dissoudre

l'étain de glace, avant que d'y mettre le sel ammoniac.

Quelques-uns veulent que l'étain de glace y soit inutile, d'autant qu'il se précipite en poudre blanche, dès que le sel ammoniac y est entré. On n'a point encore adhéré à ce sentiment; il n'y a que l'expérience qu'on en aura faite qui fera qu'on se déterminera là-dessus. Continuons cette instruction.

Les premières drogues étant mises, comme on l'a dit, on met dans cette lessive très-peu de cochenille; on fait ensuite une seconde lessive, dans laquelle il n'entre point de tartre. Il est aussi vrai qu'on la charge bien plus de cochenille, lorsqu'on veut bien exalter cette teinture, ou faire ce qu'on appelle une *écarlate de grain* latin. L'eau de chacun et la pernelle sont les matières ordinaires dont on se sert pour cela, quoiqu'un arsenic bien ouvert soit préférable à toutes ces matières; et c'est par-là qu'on épargne encore la cochenille, qui est très-chère.

Et pour prouver que l'urine, ou sel ammoniac, contient un soufre rouge, il n'y a qu'à mêler dans l'eau-forte du sel ammoniac au-delà de ce qu'elle en pourra dissoudre; laissez-le tout ensemble pendant vingt-quatre heures au froid, il se formera des crystaux d'un rouge de rubis.

On a tiré cette recette des principes physiques de M. Chambon, autrefois médecin de Jean Sobieski, roi de Pologne. On doute qu'elle soit la plus suivie. Au reste, on laisse à en faire l'expérience aux habiles teinturiers, qui, curieux de savoir tout ce qui regarde leur métier, n'épargnent rien pour s'y donner une bonne réputation; et après en avoir assez amplement parlé dans ce Chapitre, passons à la manière d'employer le pastel.

CHAPITRE III,

Servant d'instruction très-utile pour bien employer le Pastel.

QUAND la cuve est bien enfoncée, et avant que d'y mettre la mise, il faut, après avoir mis la cochenille campêchane ou silvestre, heurter toujours deux ou trois coups avec le rable pour voir la chère, d'autant que si on s'est trompé, ou que le pastel tout-à-coup air rongé, on ôte toute la cendre; il serait alors très-dangereux de mettre l'étoffe dans la cuve, par la raison que, si peu qu'il y ait de cendre, elle s'attache à l'étoffe, et le pastel en est dégarni, de manière qu'il pourrait bien y périr sans être capable après de donner aucun teint; c'est pourquoi on ne saurait être trop exact à observer la chère qui fait le brouet, avant que de mettre l'étoffe dedans.

Si le pastel manque de nourriture, on le connaît en heurtant, parceque le brouet ou bouillon ne fait point de florée, mais de petites bouteilles fesant un petit bruit qu'on appelle friller; le brouet pour lors exhale une odeur qui dégoûte, et on le sent fort sec et très-tiède quand on le manie. Lorsque le brouet est ainsi, on dit qu'il pâtit, durant que le pastel perd une partie de son teint plus ou moins, selon que les signes dont on a parlé en sont évidents, et le temps que la cuve a pâti.

Lorsque cet inconvénient arrive, pour sauver le teint qui peut rester, il faut promptement garnir le brouet de trois ou quatre tranchoirs de cendre, selon que le pastel a plus ou moins souffert, et faire cela avant que d'avoir pallié au fond, se contentant de pallier dessus pour mêler la cendre. On heurte trois ou quatre bons coups, puis on fait pallier au fond.

Si, à mesure que l'on pallie, le frillement, la mauvaise odeur cesse et change, tant mieux; mais il pourrait aussi arriver qu'il n'y aurait que le brouet

de net, que la pâtée n'aurait point encore pâti, ou fort peu, quand ce frillement est apaisé ; ce qui rend le brouet douillet au toucher, et d'une odeur qui sent la cendre : alors on le laisse reposer, après l'avoir bien pallié.

Si le mal n'est que médiocre, et que la florée subsiste sur la cuve, au bout de cinq quarts-d'heure ou d'une heure et demie, mettez dedans un échantillon, et selon son vert, gouvernez ; s'il est d'un beau vert, mettez votre drap dedans. Il arrive souvent que, quand une cuve pâtit ainsi, elle ne se met pas sitôt en train.

Ouverture de la cuve.

Lorsque la cuve est en bon état, on met une mise de trente aunes de drap de Berry, ou d'autre sorte de même qualité, ou quarante aunes d'autre étoffe moins forte. Il faut mener cette mise trois quarts-d'heure, la tordre et la tirer par la lisière ; en sorte que le bout qui est sorti le premier hors de la cuve, soit remis au rejet qu'on en fait, observant de le laisser déverdir, parceque l'étoffe en reprend mieux après le teint nouveau.

On donne le rejet à l'étoffe, selon qu'elle est foncée à la première torse ; et selon la force et la bonté du pastel, on donne un, deux, trois ou quatre bouts au rejet, et on en fait la mise en une torse, et un léger rejet, ou en deux ou trois torses, même avant qu'il soit d'un vert bien brun. Si le pastel est vrai Lauragais, on peut alors faire deux mises sur l'ouverture.

Ensuite palliez et garnissez votre cuve avec prudence, pour lui laisser le maniement et l'odeur qui lui doit le plus convenir, devant savoir qu'à mesure que le teint diminue, il faut que l'odeur en fasse de même, et qu'elle s'émousse et s'adoucisse.

Il faut tenir le maniement moins douillet, le pastel usant plus ou moins, selon qu'il a travaillé ; en sorte que, sur la fin de la semaine, il faut ordinairement fort peu de cendre. Quand le teint est fort faible, le pastel use très-peu.

La première fois qu'on met une mise en cuve, elle s'appelle l'*ouverture ;* et ce qui se prend après, se nomme *palliure ;* et celle qui suit le second, *palliement.* Il faut prendre d'abord les couleurs de guède, qui doivent être les meilleures, et ainsi aller par degrés jusques aux plus claires.

Lorsque, le premier jour que la cuve travaille, elle va bon train, on fait d'ordinaire quatre palliements, en comprenant l'ouverture. Si on asseoit le lundi, c'est le mardi que se font ces palliements, et l'ouverture les quatre autres suivants.

On fait pour l'ordinaire trois palliements par jour, et on n'en prend point les mises tout-à-fait si fortes que le jour de l'ouverture. Lorsque la cuve est trop vidée, on la remplit d'eau chaude à quatre pouces près du bord ou environ ; ce qui s'appelle *rejaillir.*

Et lorsqu'on a tordu la mise avant que de pallier, on survide la cuve de deux ou trois pieds, selon que le pastel est encore fort de teint, et on la remplit d'eau chaude.

On doit, le samedi au soir, garnir la cuve, de manière qu'on la sente un peu plus grassouillette quand on la manie, afin qu'elle puisse se soutenir jusqu'au lundi, et qu'on puisse remettre le bouillon sur le feu le même jour. Le dimanche matin, on met un échantillon dans la cuve, et une heure après on le lève ; on pallie selon son vert, et on lui donne de la cendre s'il en a besoin, observant toujours de retenir la cuve un peu fermée, mais pendant peu de temps.

Réchaud pour la teinture.

Le lundi matin, on avale le plus qu'on peut du clair de la cuve, sans y mêler la pâtée, et on le fait chauffer tant qu'il commence à lever le haut bouillon : alors on ravale le bouillon sur la pâtée, palliant à mesure ; puis, lorsque la cuve est remplie à trois bons pouces près du bord et bien palliée, on la couvre, on la laisse ainsi deux heures : puis on y met un échantillon, qu'on lève au bout d'une heure.



Si la cuve n'a point pâti, on mettra une mise dedans, qu'on mène une bonne demi-heure ; puis on la retordra, et on fera le rejet, comme à la bonne cuve : on continuera de même à proportion de la force du pastel, donnant trois palliements le jour, prenant garde à chaque palliement, si la cuve a besoin de cendre.

Quand le premier jour est passé, la maxime ordinaire veut qu'on garnisse la cuve les soirs après le troisième palliement; de manière que le jour suivant, on ne donne que très-peu, ou point du tout de cendre que le soir, qui est au bout de vingt-quatre heures : on en donne ordinairement trois torses à chaque mise. La première est d'environ une heure, la seconde d'une demi-heure, et la troisième un peu plus courte ; le tout selon la couleur qu'on veut faire prendre à l'étoffe et à la force de la cuve.

On asseoit très-rarement le pastel pur, sans y joindre l'indigo ; si ce n'est qu'ayant une partie considérable de pastel à acheter, on souhaite en faire l'essai. En ce cas, le teinturier prend lui-même dans la quantité de balles, huit balles de ce pastel, de tel endroit qu'il lui plaît ; car il en vient de plusieurs, comme on l'a dit. Il en emploie quatre pour l'essai, et garde les quatre autres pour lui servir en cas de besoin, pour faire connaître la nature du pastel dont il est convenu, en cas qu'on lui en ait envoyé d'autre nature en place.

Or, d'autant que le bleu fait de pastel tout pur serait bien plus cher que lorsqu'on l'emploie avec l'indigo, le premier rendant beaucoup moins de teint que l'autre, fait que quatre livres de beau *gattimalo* (c'est l'indigo) rendent bien autant et davantage même qu'une balle de pastel d'Albigeois, et cinq livres autant qu'une balle de Lauraguais de deux cents dix livres ou environ. C'est une épargne qu'on fait en employant l'indigo, outre qu'on avance bien plus l'ouvrage, l'indigo servant aux teintures comme d'une double assiette.

Préparation de l'indigo.

Pour employer l'indigo, il faut le fondre et le dissoudre avant que de le mettre dans la cuve avec le pastel. Cette préparation lui est nécessaire, et voici comment elle se fait.

On prend pour cela une petite chaudière qui soit forte d'étoffe, plus creuse que large, contenant vingt seaux d'eau et davantage, selon la quantité qu'on veut employer de cette drogue.

Cela observé, on charge la chaudière d'eau claire, et supposé qu'on veuille fondre quinze livres d'indigo, on met un peu plus de demi-boisseau de son de froment, on y joint sept livres et demie de belle garance, et autant de bonne cendre gravelée, demi-livre de chacune pour une livre d'indigo.

Faites bon feu sous la chaudière, en sorte que le tout bouille, que la cendre se fonde, et que la garance communique de sa force au bain. Le tout ayant bouilli pendant une demi-heure, tirez le feu de dessous la chaudière, et bouchez le fourneau, afin que la chaleur du feu venant à se ralentir, la garance, le son et la gravelle se rasseoient, et que leurs féces tombent au fond de la chaudière.

Toutes ces drogues étant ainsi rassises, on survide le clair de la lessive en un tonneau ou cuvier, qu'on a mis exprès près de la chaudière; jetez ce qui reste depuis au fond, et nettoyez cette chaudière; puis lorsque la lessive a reposé, survidez-la, et n'en prenez que le clair, que vous mettrez dans la chaudière, sous laquelle vous rallumerez le feu; jetez-y aussitôt l'indigo, et avant que le bain commence à s'échauffer, entretenez-le fort modérément; puis poussez-le jusqu'à ce que le bain soit prêt à bouillir, et l'entretenez après en bonne chaleur, sans que la chaudière bouille à haut bouillon. Palliez un quart-d'heure durant, et souvent, crainte que l'indigo ne fasse croûte au fond de la chaudière.

Ensuite il faut prendre un peu de chaux vive, gros comme le poing ou davantage, la laisser éteindre dans un chaudron d'eau froide, lorsque la chaudière

veut bouillir, la rafraîchir avec cette eau, dont on ne prend que le plus clair.

Il y en a qui mettent la pierre de chaux dans la chaudière sans la faire infuser : pour aider l'indigo à se dissoudre, ils se contentent de le froisser avec le rable ; ou bien ils prennent un billot de bois, gros comme la tête par un bout, avec un manche de longueur convenable à pouvoir s'en servir pour broyer l'indigo, et en faciliter par-là la dissolution.

Cela fait, et lorsque le bain a bouillonné quelque temps, tirez le feu de dessous la chaudière, sans discontinuer de broyer avec le billot, tant que vous ne sentirez plus rien de grumeleux au fond ; c'est la marque pour lors que votre fonte est faite.

CHAPITRE IV.

De la manière de teindre en Cramoisi.

Il faut d'abord commencer par ébrouer les étoffes ; et pour cela on prend de l'eau claire, et du son de froment qu'on met dedans. Lorsque l'eau commence à bouillir, on fait prendre quatre ou cinq bouillons aux étoffes ; puis on les lave en eau courante le plutôt qu'il est possible. On a assez parlé de cette ébrouissure au Chapitre d'*écarlate ;* on peut consulter l'article, et le suivre de point en point.

Les étoffes étant ébrouées, on charge la chaudière d'eau claire, qui n'est pas plutôt sur le bouillon, qu'on avale quatre jallées d'eaux sures, et pour environ cent aunes de drap de Berry, ou six-vingt aunes de serge, on met cinquante livres de cendres gravelées, ou dix ou douze livres pesant de tartre.

On laisse fondre le tout à loisir, et on le pallie ; puis mettant les étoffes dans ce bain, on y démêle bien deux fois de bout en bout chaque pièce ; on les laisse reposer, piquant bien sur les vents, et les démêlant au bout d'un quart-d'heure, puis de demi-heure.

Il faut soigner d'entretenir le feu clair sous la chaudière, de manière qu'elle bouille toujours durant les

deux heures qu'on la tient ordinairement au bouillon. Ce temps passé, on lève les étoffes, on les abat, et on les évente bien, soignant de les étendre tant qu'elles soient froides.

Cela fait, lissez-les aussitôt fort uniment, et les laissez ainsi au moins du soir jusqu'au lendemain matin avant que de les laver, ce qui se doit faire en eau courante et bien claire, donnant deux pousses et une batte aux serges, deux aux draps de Berry, puis une autre forte pousse après; ensuite mettez-les en couleur, comme on le va dire.

Il faut mettre sur seize muids d'eau de rivière, seize boisseaux de son; jetez l'eau sur le bouillon, puis le son dans la chaudière, et le faire bouillir cinq ou six hauts bouillons, l'avaler dans la cuve, et deux ou trois jours après on y passe quatre livres d'arsenic, deux livres d'agaric; on laisse reposer tout cela, cinq, six, sept ou huit jours, selon qu'on le juge à propos.

La méthode de faire ces eaux sures a été copiée sur un billet écrit de la main de M. Henri Gobelin en 1631, oncle maternel de celui des mémoires duquel nous l'avons tirée. Ce neveu, après la mort de son oncle, voulant s'en rendre digne successeur, sut si bien profiter de ses talents, qu'il passa pour un habile teinturier.

Manière de garancer les draps ou serges pour teindre en cramoisi rouge.

Après avoir observé ce qu'on vient de dire pour éprouver les draps qu'on veut teindre en cramoisi, on saura que pour quatre pièces de draps de Berry, contenant environ douze aunes, chaque pièce, lorsqu'on les a bien fait bouillir, et qu'on les a lavés, il faut vingt livres pesant de la plus belle garance qui se peut trouver : on la met dans la chaudière qu'on a chargée d'eau claire; et lorsque cette eau est un peu tiède, on y avale quatre jallées d'eaux sures, puis on passe la garance dessus; il faut les pallier fortement, et mettre les draps dans la chaudière incontinent après.

Enfoncez-les bien et promptement, démêlez-les de même, et après en avoir démêlé deux ou trois bouts, démêlez-les au large, et toujours le plus vîte que vous pourrez, et du moins pendant une demi-heure.

Après avoir tenu vos draps en garance une heure entière avec un feu clair sous la chaudière, en sorte qu'au bout de ce temps votre bain soit sur son bouillon; (il ne faut pas que cela soit plutôt, s'il se peut, d'autant que si le bain bout, cela ternit la couleur) après ce temps, dis-je, levez vos draps, abattez-les à l'ordinaire, lavez-les en eau claire, et les nettoyez de la garance.

Si on a des serges, étoffes de garance, vous prendrez autant de drogues pour quatre pièces de quinze aunes, comme pour la quantité de draps dont a parlé; et après avoir garancé vos deux passées dans un bain frais, l'une comme l'autre, vous les acheverez comme on vient de le dire à l'égard des draps.

Manière de cocheniller les draps, ou les serges, pour les cramoisis rouges.

Il faut, pour huit draps de douze aunes la pièce, ou serges à deux envers de quinze aunes, charger la chaudière d'eau claire; et lorsqu'elle est prête à bouillir, avaler dessus quatre jallées d'eaux sures, qu'on laisse un peu reposer, puis on l'écrème.

On y passe après trois livres de tartre blanc battu, et six livres de cochenille campêchane; palliez-la bien, et laissez cuire tant que la chaudière bouille; puis vous passerez une seconde fois une livre ou trois quarterons de tartre, et deux livres de cochenille mestèque: passez bien tout cela, puis mettez vos draps dans la chaudière. Si vos pièces ne sont que de douze à quinze aunes, coulez-les deux à deux pour en faire quatre mises; démêlez-les bien après et vîtement, soignant toujours d'entretenir le feu, de sorte que la chaudière soit toujours sur le haut bouillon cinq quarts-d'heure durant.

Ce temps étant passé, levez vos draps, abattez-les

sur le chevalet, et les lavez, leur donnant deux ou trois bonnes pousses pour les finir.

C'est ainsi que le fameux M. Gobelin teignait en cramoisi, et que nous l'assure l'auteur auquel le public aura l'obligation de ce secret qu'il a tiré de ses mémoires.

Mais cet auteur qui était son neveu, et un teinturier très-fameux, dit avoir fait l'expérience qui suit. Savoir, que cochenillant les étoffes sur le blanc, puis achevant de les garancer, les couleurs en étaient beaucoup plus gaies, tirant à l'écarlate, et plus unies aussi; il ajoute qu'on peut, par ce moyen, épargner une bonne livre de mestèque, et que les étoffes n'étant pas même plus cochenillées que les incarnats, elles peuvent passer, selon le prix que l'on retire. C'est une épreuve qu'on peut faire, et de la réussite de laquelle on ne doute point venant d'un si bon lieu.

De l'incarnat cramoisi.

C'est une nuance du cramoisi rouge, qui n'en diffère que par la diminution des ingrédients; car au reste il faut agir de même pour le cramoisi; voici les doses.

Quarante livres d'alun, douze livres de cendre gravelée, quatre livres d'arsenic, trois seaux et demi d'eau sure; voilà le bouillon. Et pour quatre pièces d'étoffe, on prend seize livres de garance, trois livres de cochenille campêchane ou silvestre, une livre et demie de tartre, et une livre de mestèque.

Pour faire un beau cramoisi rouge bouillon.

Le bouillon pour le cramoisi et pour deux cents aunes à deux envers ou valeur, il faut cinquante livres d'alun, six livres d'arsenic, douze livres de tartre, quatre seaux d'eaux sures. Il est bon d'essayer du salpêtre ou bouillon; il doit bien pour lors nacariser.

Voici présentement les doses qui doivent y entrer pour le cochenillage.

Huit livres de cochenille campêchane, quatre livres de tartre, et quatre seaux d'eaux sures.

Voici celles qui regardent le garançage. Pour soixante aunes, ou quatre pièces de drap de quinze aunes chacune qui suffit pour une fois, on prend dix-huit livres de garance en grappes, une demi-livre de terra-merita, quatre livres d'eaux sures, le tout prenant à deux fois le bain froid, au-lieu que ce qu'on a cochenillé ne se prend qu'en une.

Avant que de mettre la garance dans la chaudière, il faut mettre une jallée d'eau froide avec la demi-livre de terra-merita. On peut aussi mettre une chaudronnée ou deux d'eaux sures, et laisser tremper ces drogues une heure tout-au-plus : plus elles trempent, plus elles nacarisent la garance. Si on juge aussi que cette garance donne un nacarat trop fort, on peut retrancher la terra-merita, ainsi que la jallée d'eau sure.

De l'augmentation des eaux sures au bain.

Cette augmentation qu'on fait des eaux sures au bain, donne un œil plus beau à l'étoffe, et pour cela on augmente la cochenille ; et au-lieu de trois livres de campêchane, on met une livre de mestèque, et le tartre à proportion. Le manuscrit d'où on a tiré cette instruction, dit que cela convient aux rouges de garance.

Quelques-uns se contentent de faire l'eau de bouillon sur le bain teignant, puis de garancer en diminuant de quelques livres les ingrédients. Le cramoisi en est fort beau : l'expérience a été faite à Heidelberg.

Si la couleur est trop rouge, il faut ajouter des esprits ; si elle est trop naturelle, c'est-à-dire, jaunâtre, on y met plus d'alun. Quand on ajoute des drogues, il faut lever le drap hors de la chaudière ; et ayant brouillé ce qu'on augmente, on le remet. Les esprits dont on a parlé, se font moitié de vitriol et de nitre poussés ensemble.

CHAPITRE V.

De la teinture de Pourpre Orientale.

POUR faire le bouillon de cette teinture, il faut prendre une chaudière d'étain fin, et mettre pour livre pesant, ou pour une d'étoffe de laine, un douzième de sel ammoniac, la sixième partie d'alun, autant de sel gemme, un douzième de tartre, un douzième de farine de pois-haricots, ou pois de Rome, comme on les appelle, et un douzième d'esprit de vitriol et de nitre.

D'autres n'y mettent que la huitième partie de sel ammoniac, la dixième partie de tartre, autant de farine de haricots, ou un douzième, et un douzième d'esprit.

Ou bien, prenez un douzième de sel ammoniac, une seizième partie d'alun, un douzième de salpêtre rafiné, un douzième de tartre, autant de farine de pois, et un seizième d'esprit : on a le choix de ces différentes doses ; elles sont également bonnes.

Il est bon, après que les sels sont dissous, et que le bain a jeté deux ou trois bouillons avec la farine de pois, de bien pallier dessus et dessous, puis écumer le bouillon bien net. On y mêle ensuite les esprits, palliant vivement, après quoi on met promptement l'étoffe dans la chaudière : il faut la mener bien fortement une heure ou deux dans le bouillon, selon la force des étoffes. On peut encore faire autrement le bouillon, et l'expérience a confirmé que la couleur qu'on en fait est très-belle.

Autre manière de faire le bouillon.

Mettez-y la troisième partie d'alun, la dixième de sel ammoniac, autant de nitre, pareille dose de tartre, autant de farine de pois, et un treizième d'esprit ; mettez votre drap dedans, pendant une bonne demi-heure pour une serge de Londres. Cela fait, on lève les étoffes une heure ou deux après.

Cochenillage.

Ensuite mettez un quatorzième de cochenille bien battue. Un ancien teinturier, des plus habiles, dit qu'une quinzième ou une seizième partie suffit. Quand il y a beaucoup de bain, et peu d'étoffe, on prend un douzième de tartre bien blanc avec un seizième de bel amidon, un huitième d'esprit, et il suffit de demi-heure en cochenille. Quand il n'y a rien qui répugne au teint, on y ajoute quelques poignées de son de froment qu'on répand sur l'étoffe, à laquelle on donne trois bouillons avant que de la laver; ce qui lui fait très-bien, d'autant que cela déteint et dégarnit le bain de la quantité superflue et préjudiciable de quelques-unes des drogues, soit du tartre, ou du défaut qui peut être dans les esprits.

L'auteur de cette recette dit en avoir fait l'expérience en deux ou trois pièces de serges, mais qu'il n'en fut point content; qu'au contraire, les couleurs en devinrent très-vilaines, et d'un rouge mal foncé, rosé, fort triste; mais que par le moyen du son ces couleurs se rétablirent un peu, non pas qu'elles fussent si belles que si le tout avait bien réussi: et cela n'arriva, ajoute-t-il, que par certains mémoires, et qu'il avait achetés, n'étant pas encore en état de les faire lui-même; ce qu'il apprit dans la suite d'une manière très-particulière. Nous en parlerons dans ce Traité pour l'utilité du public.

Bouillon de pourpre orientale.

Pour un drap d'Angleterre contenant vingt-quatre aunes trois quarts, ou serge, comme on dit en Angleterre, et pesant trente-huit livres et demie, poids de marc,

On prend deux livres d'alun, trois livres et demie de sel ammoniac, ou tout alun, c'est le meilleur, trois livres trois quarts de salpêtre rafiné, quatre livres de farine de pois de haricots, quatre ou cinq livres de tartre (quand il y en aurait six livres, le bouillon n'en vaudrait que mieux) et deux livres et demie d'esprits; palliez bien le tout, remuez-le bien avant que de mettre les esprits; puis aussitôt qu'ils

sont dedans, palliez encore, et y mettez les étoffes.

Il faut les tenir deux heures en bouillon avec feu clair allumé sous la chaudière, en sorte que le bain bouillonne médiocrement, et sans discontinuer, si cela se peut.

Cela fait, on lave les étoffes, on les évente; puis on les lave en eau claire; on les met égoutter; étant à demi-égouttées, on les met en cochenille. Il est bon de ne laver le bouillon que deux heures après que les étoffes en sont hors.

Autres bouillons pour la même teinture, très-excellents.

On y met de l'alun, du tartre, du nitre, et de l'arsenic avec de l'esprit-de-vin; ou bien

On prend de l'alun, du sel gemme, du tartre et tripes sans esprits. Les écailles d'huîtres sont aussi bonnes; ou bien enco.e

On se sert d'alun, de tartre, de sel gemme, et de saumure de quelques viandes que ce soit, le tout avec la dose dont a parlé.

L'auteur qui nous donne ces instructions, dit qu'il a fait, moyennant cela, de très-beaux échantillons, sans avoir fait bouillir l'étoffe, et qu'il l'estimait autant que ceux qui l'étaient avec esprits, en remarquant seulement qu'il faut l'avancer, parcequ'ils sont plus lents à prendre la teinture.

Cet auteur ajoute qu'en 1651, le 11 juillet, il teignit cinq livres de drap, serges de Londres fortes et fines, et que pour cela il prit une demi-livre de sel ammoniac, six onces de tartre, demi-livre de nitre, autant de farine de pois de haricots, et six onces d'esprits de sa façon; il leur fit prendre un bouillon pendant une heure.

Ensuite il mit sept onces de mestèque, autant de tartre, quatre livres d'amidon, deux onces d'esprits tirés par lui-même, et quatre poignées de son, et tint le tout ainsi pendant deux heures dans le bouillon.

Cochenillage.

Lorsque l'eau fut sur le bouillon, c'est-à-dire, prête à bouillir, il passa en chaudière pour une pièce de drap de vingt-quatre aunes trois quarts trois livres

et

et un quarteron de tartre blanc bien battu, trois livres et un huitième de mestèque bien battu aussi, deux livres et demie d'amidon pulvérisé, et trois ou quatre livres d'esprits.

Il faut toujours passer le tartre le premier dans la chaudière; c'est une remarque qu'il est bon de faire: puis après avoir dissous l'amidon fort clair en l'eau froide ou tant-soit-peu tiède, il le mit dans la chaudière, puis il pallia fort ferme, et laissa un peu revenir le bouillon; ensuite il pallia encore, et le laissa revenir; et après qu'il eut jeté quelques légers bouillons, il l'écrèma bien net, puis il passa la cochenille qu'il pallia dessus et dessous.

Cela fait, il mit aussitôt l'esprit, il pallia fortement et vivement, et mit après l'étoffe au large dans le bain; il la mena le plus vîte qu'il put, piquant aussi beaucoup sur les vents, principalement au commencement, et environ un bon quart-d'heure. Ce drap ne doit être en chaudière qu'une bonne demi-heure, à moins qu'il n'arrive que la cochenille le tire vîvement: en ce cas il n'y a qu'à mettre sur l'étoffe qui est dans la chaudière du beau son de froment; il fait un très-bel effet pour décharger le bain et le raviner. C'est ainsi que cet habile teinturier réussit dans son entreprise, et que tous ceux qui voudront suivre ces instructions réussiront toujours.

Remarque.

Lorsqu'on a d'autres étoffes à teindre, on les fait bouillir sur un bain teignant qui a resté; l'étoffe prend ce qui reste du teint: il est pour l'ordinaire d'une couleur de tuile vive, réussit alors, et teint bien sûr le nacarat. Ce qu'on peut conjecturer selon que cette couleur est verte, rosée ou jaunâtre.

Autre dose, tant pour le bouillon que pour le teint.

Pour serges de seize aunes la pièce, on prend deux livres de sel ammoniac, autant de tartre blanc, une livre et demie de salpêtre raffiné, autant de sel gemme, pareille dose d'amidon qu'il faut écrèmer, et une livre d'esprits.

Teint.

On prend pour le teint une livre de mestèque ou cochenille du Pérou, c'est la même chose, une livre et un quarteron de tartre, une demi-livre d'amidon écrèmé, et deux livres d'esprits.

Autre bouillon.

Voici, selon les chymistes, une manière très-excellente pour faire le bouillon pour la même teinture.

Romain, ou lune, taurus, cancer, écailles d'huître deux fois le poids, ou trois fois en vénus.

Teint.

On se sert de surette, ou herèbe, oriant, tripes, bisterné.

Autre bouillon dans le même langage.

Doux, enfer, gemini, saumure.

Teint.

Ruste, laventine fine, saumure.

Autre teint de la chymie de Molinius.

Au-lieu que l'herèbe ou surette essayé réussit très-bien en protée sans hermafroidite, non pas que la couleur en soit fort vive; mais elle peut en approcher, mettant des sels bien nets au bouillon, comme nitre ou salpêtre rafiné, sel gemme ou alun.

Autre.

Augmentation de l'enfer, d'une quantité suffisante pour surtiser le brun, tant aux bouillons qu'au teint sans esprit; il n'est pas si vif, il y a quelque examen à y faire. Au reste, entendra ce langage qui pourra; il ne peut néanmoins que faire plaisir aux souffleurs, qui sont les vrais suppôts de la chymie.

Expérience.

L'habile teinturier, dont nous tenons tous ces beaux secrets, dit qu'en 1649 il fit un échantillon de ce qui suit, qui était fort beau, excepté seulement qu'il était trop jaune. Il prit un vaisseau d'étain; c'est de quoi il faut toujours être pourvu pour bien des teintures; et pour un échantillon de gros drap, sept onces d'eau claire, douze grains d'alun, vingt-quatre grains de tartre, autant de

pitre bouilli une heure, mais assez inégalement : voilà pour le bouillon.

Teint.

Pour le teint vingt-quatre grains de tartre rafiné, six grains de mestèque, autant de pitre, le tout sans eaux sures.

Il assure qu'il croit qu'il est bon de rabattre le tiers du tartre, et que si l'on met de bonnes eaux sures, on en doit bien rabattre la moitié, et qu'il est bon de faire soi-même la crème de tartre.

Autre bouillon.

Sur 4 l. drap.)	Alun 48.)	Huître 12. l.
Tartre 24.)	Tartre 24.	Finitoine
Arsenic 12.)	Arsenic 12.	mur l'E quelque
Nitre 12.)	Protée g. l.	chose de plus gai
Protée ras g. l.	Tartre 20.)	à mon gré.
F sur l. drap.	Mestèque 14.)	

Cette préparation, avec la teinture, est une bonne méthode, d'où l'on peut conclure que le protée et l'huître sont nécessaires à l'une et à l'autre façon, que le nitre et l'arsenic sont très-bien au bouillon. Ce dernier-ci, pris philosophiquement, peut être retranché ; quant au borax, il n'est bon à rien.

On peut encore essayer, au-lieu d'or, et augmenter le tartre au moins égal à la mestèque, sauf, s'il jaunit trop, de voir alors si on peut diminuer le protée, sans préjudice de l'éclat. Il ne faut pas mettre plus d'alun que de tartre, et on doit retrancher dans un vaisseau d'étain le protée et l'huître.

Autre manière de teindre en poudre.

Prenez eau claire, et la faites chauffer; prête à bouillir, mettez-y un quarteron d'orseille, et le faites bouillir ; soignant de le bien remuer avec un bâton ; mettez-y deux paires de bas blancs, et les laissez bouillir un quart-d'heure, puis les tirez. On peut teindre d'autre étoffe en laine de la même manière, pourvu qu'il n'y ait pas plus pesant.

CHAPITRE VI.

De la manière de tirer les Esprits du Vitriol et du Salpêtre.

IL faut apparemment qu'il y ait différentes manières de tirer les esprits du salpêtre et du vitriol, propres pour la teinture, puisque l'auteur dont nous tenons celle-ci, dit qu'il en a éprouvé quelques-unes, qui, à beaucoup près, ne lui ont pas si bien réussi que ceux qu'il a tirés lui-même, soit parceque volatilisant trop, ils n'opéraient qu'imparfaitement; soit qu'étant mal distillés, leurs parties se trouvaient trop embarrassées pour agir avec succès. C'est donc faire plaisir aux teinturiers, que de leur donner ce secret : le voici de la manière qu'on l'a trouvé dans les observations exactes et curieuses que cet auteur a faites sur l'art de la teinture.

De la construction d'un fourneau propre pour tirer des esprits.

Il faut d'abord commencer par savoir construire un fourneau qui convient à cela, et le faire de manière que le feu y brûle bien quand il en est besoin, et qu'on puisse en modérer l'action en le bouchant, crainte que poussant avec trop d'esprits, ce fourneau ne vînt à peter, à se briser, et à casser le récipient par ses éclats. Il faut que la flamme puisse jouer tout autour des pots, sans qu'il y ait pour cela un grand espace : il suffit d'un pouce ou deux pouces et demi d'ouverture, entre le cul du pot et le mur.

On les fait néanmoins toucher par l'extrémité d'en-haut, d'autant qu'on lève un peu le nez des pots ou cornues, qui est un espace qui se fait par l'échancrure des pots qui sont ronds, et suffit pour donner passage au feu. Si bien qu'on les approche tout près l'un de l'autre; et lorsqu'on fait deux rangs l'un sur l'autre, on pose ordinairement un pot entre deux autres qui sont dessous. La couverture du four-

neau doit être en dos d'âne, et faite de deux tuiles ou de deux carreaux faits exprès ; ou bien on prend deux briques appuyées l'une contre l'autre, et soutenues si bien qu'elles ne tombent point sur les pots, avec des ouvertures qu'on appelle des ventouses, et après on augmente les degrés du feu.

Les pots ou retortes seront faits d'une terre qui résiste au feu ; ils doivent être lutés, comme on le dira. On les place bien dans le fourneau ; on y joint les récipients qui doivent être fort grands : s'il entre dans les pots quatre ou cinq livres de matière, il faut qu'ils soient de capacité à contenir au moins cinquante ou soixante livres d'eau.

Quand on veut commencer d'allumer le feu, on le fait avec quatre ou cinq charbons tout-au-plus, placés au milieu du fourneau. On l'entretient ainsi durant quatre heures, et après, au-lieu d'un tas de charbon, faites-en un à un bout du fourneau, et un autre à l'autre ; puis deux ou trois heures après on fait trois tas de charbon, un au milieu, et un à chaque bout : on entretient ce feu trois heures durant ; puis on augmente le charbon petit-à-petit, également et en remontant, pendant six heures, si bien qu'à la fin de tout ce temps le feu soit violent, ce qu'on remarque en ouvrant peu-à-peu les ventouses l'une après l'autre ; et si on voit que le fourneau en ait besoin en quelque endroit pour être égal, ce qu'il faut observer, on lui en donne.

Après tous ces degrés de feu, qui comprennent environ seize heures de temps, il faut tellement l'augmenter qu'en trois ou quatre heures de temps il soit en son plus haut degré sans discontinuation, les ventouses ouvertes, et la flamme jouant à travers et autour des pots ; c'est au bout de ce temps que l'opération doit être parfaite.

Mais s'il arrive que les récipients des verres soient encore colorés de rouge ou de quelque vapeur, c'est signe que la matière jette encore des esprits ; alors on continue le feu tant qu'il n'en paraisse plus entrer.

Si durant tout le temps qu'on augmente le feu par

degrés, on s'aperçoit que les esprits affluent trop tout-à-coup dans les récipients, il faut ranger le feu de l'endroit où est le pot qui pousse l'esprit, et s'il y a des ventouses ouvertes, boucher celles qui répondent aux pots qui agissent avec trop de violence; on bouche même le fourneau, s'il en est besoin, afin que, modérant le feu, on donne le loisir aux esprits de se rasseoir dans le récipient.

Cela observé, remettez le feu dans son premier train; c'est ce qu'on doit observer exactement: autrement les récipients pourraient être trop remplis d'esprits et crever avec violence, avec danger même pour ceux qui en seraient proches.

Il y en a, pour prévenir cet accident, qui lutent le récipient à la cornue, et qui font un petit trou au-dessus du cou, qu'ils bouchent avec un fausset, afin que lorsque les esprits y sont en trop grande abondance, ils puissent par-là en laisser échapper ce qu'il y a de trop, et par ce moyen on empêche que le récipient ne casse: il est bon aussi pour lors de modérer le feu, puis de boucher aussitôt qu'on le croit nécessaire.

Quelques-uns, pour obliger les esprits à se ralentir promptement dans le récipient, le mettent dans un vaisseau où il y a de l'eau froide, qu'ils font couler par un petit robinet lorsqu'elle s'échauffe tant-soit-peu, pour y en remettre d'autre à mesure. Le fond du récipient qui trempe dans l'eau froide, arrête le mouvement trop violent des esprits, et fait qu'ils n'agissent qu'autant qu'il en faut pour y pouvoir être contenus sans danger.

D'autres, pour tirer ces esprits, se servent d'une grande marmite de fer qu'ils posent sur un fourneau, de manière que le feu joue aisément au-dessous, et tout autour, le plus haut qu'il est possible: cela fait, ils mettent leur matière dans la marmite; ils appliquent par-dessus un baume de terre avec son bec, ils en lutent bien les jointures, et appliquent un grand récipient de terre qui a une ouverture par-dessus, et sur laquelle ils posent un autre vaisseau

de terre aussi de figure ronde, et ouvert par haut et par bas, sur lequel ils en asseoient encore un autre, puis un autre encore, et cinq ou six ainsi les uns sur les autres, en diminuant de grosseur à mesure qu'ils sont élevés; et comme le plus haut a un trou grand comme pour y mettre le petit doigt, on y met un bouchon de verre long comme le doigt, afin que lorsque les esprits sortent de la matière en trop grande abondance et trop violemment, ils trouvent de quoi ralentir leur action par cette espèce de soupirail fait exprès. Quand le mouvement des esprits est trop grand, on voit sauter ce bouchon, qui cesse de se remuer quand les esprits n'agissent plus si fortement.

Il faut que le trou et le bouchon soient si ronds, qu'ils se joignent de tous côtés l'un et l'autre, afin que lorsqu'il est de repos dans le temps que les esprits sont modérés, il ne s'en fasse pas une trop grande dissipation par les trop grandes ouvertures qui y pourraient être.

CHAPITRE VII.

Pour teindre les Draps en noir.

POUR huit livres de drap, prenez une livre de galle à l'épine bien battue, et une demi-livre de garance; faites-les bouillir un peu de temps dans les chaudières; puis mettez-y votre drap, et laissez-l'y bouillir une heure ou une heure et demie; remuez-le et le retournez, et faites en sorte qu'il demeure également au fond: puis tirez-le dehors, et le laissez refroidir.

Mais avant que de mettre votre drap en galle, laissez-le tremper en eau claire, de manière qu'il soit abreuvé par-tout; ensuite étendez-le sur des perches, et le laissez égoutter; c'est le secret qu'il ne plaque pas.

Et lorsqu'il aura bouilli une heure et demie ou deux,

heures dans la galle, et que vous l'aurez tiré dehors pour la rafraîchir, mettez dans votre chaudière autant d'eau qu'il y en avait lorsque vous l'avez mis bouillir ; puis ajoutez-y deux livres de bonne couperose, que vous remuerez bien jusqu'à ce qu'elle soit fondue ; ensuite laissez-la bouillir, mettez votre drap, et l'y laissez bouillir une heure.

Cela fait, ôtez-le et le laissez refroidir ; mettez après une livre de couperose et demi-livre de garance ; laissez fondre la drogue, et metrez derechef votre drap dans le chaudron pour l'y laisser bouillir une heure ; tirez-le ensuite et le laissez morfondre ; lavez-le après en belle eau, et l'étendez le plus uniment que vous pourrez pour le faire sécher.

Remarque.

Un habile teinturier, qui a fait plusieurs notes fort curieuses sur un manuscrit qui traite de la teinture, tirée de bon endroit, dit sur l'article précédent, qu'il ne faut point faire bouillir le drap dans la couperose ; qu'il suffit d'entretenir le bain chaudement et en bonne chaleur, parceque cela rend, dit-il, le noir rude et qu'il rougit.

Il faut encore remarquer que, lorsque le drap est teint, s'il est rude ou dur, on prend du son de froment qu'on fait bien échauffer dans l'eau ; on passe le drap par-dessus ; cela suffit pour l'adoucir, le rendre beau et bien lustré.

CHAPITRE VIII.

Teinture des Soies en plusieurs couleurs. Du secret de faire un beau noir pour les teindre.

APRÈS avoir parlé de la teinture des laines, nous passons à celle des soies, dont la connaissance n'est pas moins nécessaire aux teinturiers. S'il y a des manières d'agir qui leur sont communes pour en rendre les couleurs achevées, on peut dire aussi qu'elles en ont chacune qui leur sont particulières, les soies, en quelque façon, étant différentes des laines dans la

matière qui les compose ; ce qui fait qu'il faut des sucs qui aient des rapports de convenance avec la tissure de leurs parties. Voyons ce que l'expérience de longue main en a appris.

Il est question d'abord de se servir d'une belle eau claire, et laisser reposer ce noir du moins trois ou quatre mois avant que de mettre dedans le drap. Mais, pour le faire, on prend une chaudière contenant deux ames d'eau, et une tonne d'une seulement de huit seaux. Votre tonne sera à l'air, la gueule en haut. Il ne faut pas qu'il gèle pour cela.

Cela observé, mettez votre tonne sur deux chantiers, et assez élevée pour que vous puissiez en tirer de l'eau pure en bas dans un seau, par un trou que vous ferez à deux doigts au-dessus du sable, dans lequel vous mettrez une cinelle ; et cette tonne étant ainsi assise, vous la laisserez là pendant trois ou quatre mois.

Et pour faire ce noir on prend vingt-six livres pesant d'écorce d'aune, qu'on met dans la tonne pleine d'eau claire, laissant reposer cela pendant dix-sept jours. Il ne faut pas la couvrir, quand même il pleuvrait ; cela n'est bon que quand la tonne a reposé sept jours. Prenez deux livres de limaille, et une pleine main de son de froment pur, une livre de noix de galle battue et deux livres de couperose : il faut mettre cela dans une jatte de bois, le bien remuer, puis le mêler dans la tonne dans dix ou douze seaux d'eau que vous avalerez dessus.

Ayant fait cela, laissez-le reposer dix jours durant, après lequel temps vous prendrez environ demi-seau du même noir ; mêlez-y demi-livre de limaille, et un pot de moulée, que vous remuerez bien avec la main : il faut en ôter l'ordure, puis le mettre dans le noir, qu'on laisse encore reposer dix jours, après lesquels, pour remplir votre noir, vous prenez encore un pot de moulée avec une livre de limaille, vous les démêlerez dans un demi-seau d'eau de votre noir, et le verserez après dedans ; vous en tirerez du fond, que vous avalerez par-dessus ; et répandrez égale-

ment par-dessus une livre de limaille ; vous laisserez reposer le tout l'espace de deux semaines.

Etant reposé ainsi, tirez-en encore du fond environ dix ou douze seaux, et les renversez par-dessus : après que cela sera fait, prenez encore une livre de limaille et la répandez sur votre noir ; laissez-le après reposer trois ou quatre semaines, au bout desquelles vous en tirerez encore du fond, et le verserez par-dessus.

Ensuite vous prendrez trois onces de vert-de-gris pulvérisé, et une livre de limaille ; vous mêlerez bien le tout, et le répandrez pour la dernière fois sur votre noir, que vous laisserez encore reposer au moins trois ou quatre semaines, pour n'y plus toucher que lorsque vous voudrez en travailler.

Alors, pour être assuré que votre noir est parfait, prenez des écorces qui sont dedans et les rompez ; si elles sont noires en dedans, c'est la preuve que le noir est bon ; si elles sont rouges, ou que la liqueur ne les ait pas tout-à-fait pénétrées, il faut encore changer ce noir du fond, puis répandre par-dessus une livre de limaille ; et lorsqu'enfin le noir est bien conditionné, on le met en œuvre dans le chaudron quand on en a besoin.

Cette chaudière doit être carrée, de manière pourtant que les quatre coins soient arrondis depuis le fond jusqu'en haut, afin d'empêcher que la rouille ne s'y mette, ce qui la tiendrait plus sujette à brûler. Il faut que cette chaudière contienne deux ames d'eau pour pouvoir teindre soixante livres de soie et non plus. Vous pouvez bien y en teindre quarante ou cinquante livres, et moins, si vous voulez.

De la figure que doit avoir la chaudière de teinture.

Cette chaudière sera plus ovale que ronde, c'est-à-dire, qu'elle aura quatre pieds moins deux pouces de long en dedans par le bord, et de largeur par en-haut deux pieds et demi, de profondeur deux pieds et demi et deux pouces. Cette chaudière doit être de cuivre rouge par le bord, qui sera reversé de trois pouces : pour le reste, il peut être de cuivre jaune.

Quand cette chaudière est faite, on la met sur son fourneau, de manière qu'on puisse s'en servir : étant assise, on met un bâton sur sa longueur ; il sert à tordre dessus les soies : cela fait, vous tirez tout le clair de votre noir qui est dans la tonne, vous le versez dans la chaudière ; ajoutez-y demi-ame et sept seaux d'eau de pluie ou de rivière.

Vous ferez ensuite un petit feu dessous, et de temps en temps vous mettrez dans votre bain deux livres de couperose d'Allemagne, que vous mêlerez bien en remuant quelque peu ; puis vous prendrez une livre et demie de galle à l'épine pilée menu, vous la ferez bouillir en un seau et demi d'eau l'espace d'une heure, et la laisserez rasseoir, pour après en verser le clair dans votre chaudière.

Il faut y ajouter une livre de gomme d'Arabie, et remuer un peu le bain avec une cassette de fer : le teint pour lors ne doit être que tiède ; puis faites dessous la chaudière un petit feu. On commence toujours cette manœuvre du matin, et on vend aux teinturiers en bleu le plus épais qui reste au fond de la tonne ; car il ne doit point entrer dans ce noir, qu'il est à propos de remuer souvent tandis qu'il est nouveau, et cela jusqu'au soir : puis on la laisse de repos jusqu'au lendemain matin, qu'on refait encore un petit feu sous la chaudière.

Quand le bain commence à être tiède, on prend deux livres de couperose de Liége, et une livre de gomme ; on jette tout cela dans la chaudière en remuant, lorsque le noir ne commence qu'à tiédir, et qu'il est temps de lui donner le feu de plus fort.

Tout ce que dessus exactement observé, prenez sur le soir deux onces de vert-de-gris en poudre, mettez-le dans la chaudière, que vous couvrirez jusqu'au lendemain, ou sous laquelle pour lors vous allumerez un petit feu qui suffise pour faire tiédir votre bain, qu'il faut toujours remuer, et remplir de temps en temps tous les soirs de cinq seaux d'eau de pluie ou de rivière.

Enfin, pour la dernière fois, prenez une livre de

couperose d'Allemagne, et une livre de gomme, que vous mettrez dans votre chaudière en remuant, et sur le soir prenez deux onces de vert-de-gris pulvérisé, et huit onces de limaille ; jetez-les dans votre chaudière, mêlez-les bien, couvrez votre noir, et le laissez ainsi jusqu'à ce que vous en ayez besoin pour teindre : il faut qu'il reste ainsi, du moins sept ou huit jours, avant que de s'en pouvoir servir.

Après toute cette manœuvre qui tient assez de temps, on fait bouillir la soie la veille qu'on la veut teindre : puis le lendemain on la met dans le bain pour la teindre ; et pour y bien réussir, il n'en faut que quarante, cinquante ou soixante livres pesant.

Bouillon pour la soie.

Prenez pour chaque livre de soie une once d'alun, faites-le dissoudre dans deux ou trois seaux d'eau ; c'est sur la fin que cette dissolution se doit faire : l'alun étant dissous, laissez-le reposer et rasseoir ; puis prenez-en le plus clair ; ajoutez-y autant d'eau de puits que vous jugerez à propos qu'il en faut pour couvrir votre soie, qui étant bien blanche, doit être mise dedans jusqu'au lendemain trois heures après midi.

Ce temps passé, tirez-la dehors et la rincez, et pour la mettre en galle dans la chaudière qui doit contenir deux muids, mettez pour soixante livres pesant de soie, un demi-muid d'eau de pluie ou de rivière, et s'il n'y en a que quarante ou cinquante livres, vous vous réglerez à proportion. S'il n'y a que trente ou quarante livres de soie, il faut prendre un plus petit chaudron pour l'engaller.

Teint.

On prend pour chaque livre de soie crue, neuf onces de galle à l'épine bien pulvérisée ; cela fait un beau noir. On commence cette manœuvre le samedi au soir sur les trois ou quatre heures, on fait un bon feu, et quand l'eau commence à être chaude, on met la galle dans le chaudron et on l'y remue bien ;

mais il faut prendre garde qu'elle ne bouille par-dessus, et entretenir toujours le feu également.

Alors vous tirez votre soie hors de l'alun, et la tordez bien avec le bâton dans une eau de rivière bien claire ; et pendant que la galle bout, et que la soie est égouttée, on la met par écheveaux en trente cordes, ou ce qu'on jugera à propos. La galle doit bouillir deux heures ; après cela on tire le feu de dessous la chaudière, et on met là-dedans ce qu'on a à faire, ou bien dans le baquet à rafraîchir. Ensuite mettez dans votre chaudière de galle, trois, quatre ou cinq seaux d'eau, selon que vous jugerez qu'il en faudra ; et si vous avez un vieux bain de galle, il sera meilleur que de l'eau pour remplir la chaudière : cela fait, remuez bien le tout avec un bâton environ demi-heure, après cela mettez votre soie dedans ; et si vous avez du poil fin, il faudra le mettre une demi-heure ou une heure plus tard. Le tout étant tout ensemble dans le chaudron, il faut le remuer et le retourner avec un bâton bien uni jusqu'à neuf ou dix heures, et regarder si la chaudière est raisonnablement chaude ; vous ne couvrirez point votre galle que lorsque le bord de votre chaudière est tant-soit-peu chaud.

S'il arrive que la chaudière n'ait point été couverte depuis le soir, à cause que la galle était trop chaude, il faut, à quatre ou cinq heures du matin, la couvrir, et le jour suivant que votre soie a été deux nuits et un jour dans la galle toute chaude, le troisième jour à quatre ou cinq heures vous couvrirez votre chaudière pour faire bon feu sur votre noir, que vous remuerez un peu ; et lorsque vous tirerez votre soie de la galle, vous prendrez un homme pour vous aider à la tordre, afin que vous puissiez la mettre bientôt et bien égouttée dans le noir.

Pour le premier jour que vous mettrez le sirop, vous prendrez un chaudron de trois ou quatre seaux, et vous mettrez dedans deux seaux de galle et une pinte de vinaigre ; ajoutez-y quatre livres de sirop de sucre du meilleur, avec deux pots de lie de vin blanc,

on la prend comme on la peut avoir ; on y joint quatre onces de feuilles de séné bien battu ; ensuite bouchez le tout ensemble une petite demi-heure.

Cela fait, mettez-le dans la chaudière de noir ; prenez après trois livres de couperose d'Autriche, autant de celle de Liége, deux livres de gomme, quatre onces de garance en grappe, et une livre de limaille. Il faut mêler encore toutes ces drogues dans le noir, prenant garde que la chaudière ne bouille, ne devant être pour lors qu'un peu chaude : le bouillon gâte tout.

Après avoir mêlé toutes ces drogues, on y ajoute encore un demi-bassin de moulée, qu'on met dans le seau noir, rempli de deux bassins d'eau de galle ; il faut prendre garde qu'il n'y ait point de petites pierres dedans ; puis on verse cette mixtion dans la chaudière, en remuant fortement et long-temps, crainte qu'elle ne se rasseoie ; et lorsque la soie est torse et bien égouttée au sortir de la galle, et qu'elle est embâtonnée et prête à mettre dans la chaudière, on prend garde d'abord que cette chaudière soit bien appareillée et qu'elle ne s'en aille point par-dessus ; on remue bien ce qui est dedans, et on remplit la chaudière d'eau de galle, selon qu'on le juge à propos, plutôt moins que plus.

Lorsque la chaudière est bien préparée et remplie d'eau de galle, vous séparez votre soie en deux parties égales, la grosse soie à peigner et à travailler. La première partie qu'on met dedans, la soie à coudre ou le poil fin ; et pour la seconde fois, lorsque la première partie est dans la chaudière, on la remue par quatre fois, puis on la tord ; et quand elle est dehors, on remue bien ce qui est dans la chaudière, puis on met dedans l'autre partie.

Si on a du poil fin, il faut attendre à le mettre un peu après l'autre ; et après avoir retourné une ou deux fois la soie, on prend la première partie pour la laisser refroidir sur les bâtons jusqu'à ce qu'on mette l'autre partie refroidir de même.

Lorsqu'on a retourné quatre fois la soie, ou le poil dans le noir, on la tire hors, et on la tord, puis

on la met éventer ; ces deux parties se teignent ainsi alternativement : ensuite on examine le fourneau, sous lequel il doit y avoir bon feu ; et quand le noir a teint deux jours et demi, on prend un petit écheveau de soie qu'on rince bien, et qu'on met sécher pour voir si la teinture en est bonne. On se gardera bien de rincer le noir dans la teinture, qu'on n'ait vu la montre qui doit servir de règle ; après cela on agit selon que l'art le demande.

Comment remédier au noir, en cas qu'il se tourne.

En cas que le noir vienne à se tourner, de manière qu'on n'en puisse pas faire un beau noir, qu'il roussisse ou qu'il grise, on y remédie de la manière qui suit ; et pour cela,

On laisse reposer la chaudière de noir avec sa teinture sans la remuer, et on la fait morfondre. Il faut qu'elle reste ainsi quatorze jours durant, sans y toucher ; au bout de ce temps on ramasse promptement ce qu'il y a de plus clair dessus jusqu'à la moitié, et on remet autant d'eau de pluie et de rivière comme on en a ôté. Ce dernier fait de très-bonne encre, ajoutant huit ou dix seaux d'eau de galle grise, qu'on retire de dessous le noir hors de la chaudière.

Autre manière de teindre la soie en noir.

Pour une livre de gros grain ou aune d'étoffe, on prend pour le bouillon un huitième de galle, autant de garance ; on fait bouillir l'étoffe une heure et demie dedans : puis on la tire, on la laisse morfondre ; on met ensuite une jatte d'ustensile, de cette sorte : une demi-once de gomme, une poignée de limaille de coutelier, un peu de garance, et une demi-livre de couperose. On mêle le tout ensemble ; puis on met la moitié dans la chaudière, et on fait derechef bouillir l'étoffe dedans pendant une heure, après lequel temps on la lave et on la morfond.

Cela fait, on prend le reste des drogues, on y ajoute du pissat ; puis on y fait bouillir l'étoffe une heure durant ; ensuite on la retire, et pour lors elle est fort bien teinte.

Pour faire de la soie grise.

Prenez de l'eau de rivière, qui soit belle et bien claire ; faites bouillir dedans de la noix de galle battue, et la laissez morfondre ; et lorsque le bouillon est un peu plus que tiède, mettez-y votre soie ; tirez-la ensuite et la tordez.

Cela fait, passez-la à la main dans la teinture noire aussi long-temps que vous jugerez qu'il en soit besoin pour la rendre claire ; ensuite tirez-la, rincez-la bien, tordez-la de même, et la faites sécher.

Si vous la voulez plus haute en couleur, passez-la encore par le même bain, après y avoir ajouté un peu de teint de brésil, et l'avoir bien remué ; cela fait, on teint la soie comme auparavant ; et si la teinture est trop forte, vous pouvez l'affaiblir en y ajoutant de l'eau claire.

Autre manière de teindre la soie en noir.

Il faut prendre pour chaque livre de soie six onces de galle à l'épine bien battue, et la bien faire bouillir en eau de rivière ; après on y met la soie, qu'on y laisse pendant une nuit entière ; puis on la tire et on la tord bien fort.

Ensuite prenez des écorces d'aune, mettez-les en eau claire ; laissez bouillir le tout pendant deux ou trois heures ; ajoutez-y de la limaille et de la moulée ; laissez bouillir ces drogues une heure durant ; ôtez-les après de dessus le feu, et laissez reposer le tout tant que le bain soit clair ; tirez-en le clair à part et le mettez sur le feu ; laissez-le chauffer prêt à bouillir, et non davantage, et mettez dedans pour quarante livres pesant de soie, vingt livres de gomme, et dix livres de couperose en poudre.

Remuez bien le tout avec un bâton, tant que ces drogues soient bien dissoutes ; entretenez ce bain passablement chaud, et mettez votre soie dedans et sur des bâtonnets ; remuez-la bien et la chargez de haut en bas ; maniez-la souvent de deux heures en deux heures ; tirez-la après, tordez-la, laissez-la éventer et morfondre.

On prend autant de gomme et de couperose qu'au-

paravant, on les laisse fondre, puis on y met la soie, comme, on l'a dit, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle ait pris un beau noir au milieu de la teinture ; cela fait, vous la retirerez, vous la rincerez une fois, puis vous acheverez de la teindre, ainsi qu'on l'a marqué ci-dessus.

Vraie méthode d'asseoir un beau noir pour la soie.

Pour cinquante ou soixante livres pesant de soie, ayez une chaudière qui contienne trente ames ; mettez-y ces drogues ; savoir, écorces d'aunes, deux livres de limaille et un seau de moulée ; ensuite emplissez-la d'eau claire, et faites-la bouillir bien fort pendant une heure et demie ; puis tirez vos écorces, limaille et moulée le plus nettement que vous pourrez.

Cela fait, mettez dans votre chaudière douze livres de galle battue, six livres de sumac fin ; laissez bien bouillir le tout pendant une demi-heure, ensuite tirez le fond le plus promptement que vous pourrez ; mettez-y après dix-huit livres d'écorces de grenades battues, et une livre de grappe brunie. Faites bouillir le tout ensemble pendant une heure, et le laissez après rafraîchir trois ou quatre heures.

Quand cela est fait, on y met trente livres de couperose, qu'on remue bien jusqu'à ce qu'elle soit fondue ; on y ajoute dix-huit livres de gomme, qu'il faut bien remuer aussi, et la laisser refroidir après.

Ensuite prenez un chaudron de douze seaux, et mettez dedans huit livres de bois d'inde et une livre de potasse ; faites bien bouillir le tout pendant une demi-heure ; versez ce bouillon avec l'autre bain au travers d'un tamis, et mettez six seaux dans le même chaudron ; ajoutez à cela deux livres de fénugrec, trois livres de feuilles de séné ; faites bouillir le tout ensemble une bonne heure, ensuite pressez-en le jus dehors, et le mettez avec votre teint.

Mettez après dans le même chaudron six onces d'eau, une livre de graine de moutarde, deux livres d'écorces d'orange ; laissez bouillir le tout ensemble une heure durant, puis versez-en le clair en votre teint, soignant de bien remuer le bouillon.

Tout ce que dessus observé, prenez un levain de farine de seigle, délayez-le avec du vinaigre ; versez cette composition par le bondon de votre tonne, où vous voulez asseoir votre noir ; jetez par-dessus un pot d'eau-de-vie et quatre pots de sirop ; ensuite vous répandrez votre noir sur tout cela, et le laisserez six semaines ou un mois sans vous en servir, observant seulement de le remuer une ou deux fois toutes les semaines, jusqu'à ce que vous vouliez vous en servir.

Pour lors, et quand vous mettrez ce teint dans votre chaudière à teindre, il faut que ce soit toujours trois jours avant que de l'employer, soignant aussi de le remuer deux fois le jour, et de l'étoffer chaque jour avec quatre livres de gomme et six livres de couperose ; et quand les trois jours sont passés, on se met en disposition de travailler, c'est-à-dire, de mettre les soies dans la teinture.

Secret pour asseoir une tonne pour garder le noir.

Vous prendrez une tonne contenant six à sept ames, et y mettrez une grosse cannelle à un pied du fond. Mettez dedans des écorces d'aunes jusqu'au-dessus de la cannelle, et répandez par-dessus de l'eau et de la limaille, puis des écorces et des esprits, continuant ainsi jusqu'à ce que la tonne soit pleine à demi. Ensuite vous mettrez toutes les drogues qui suivent : savoir, six livres de galle, autant de couperose, six livres de tartre, deux livres d'antimoine, deux livres de litharge d'or, et un boisseau de son ; et pour le total que vous mettrez d'écorces, c'est cinquante livres, et une tonne d'eau que vous répandrez par-dessus à mesure, et plusieurs fois comme on l'a dit. Et lorsque toutes les drogues et ingrédients seront dans la tonne, on la couvrira d'eau et d'écorces jusqu'à ce que la tonne soit pleine.

Après cela, mettez dans votre teinture dix livres de sumac, que vous ferez bouillir une heure, et que vous mettrez ensuite sur votre tonne, la remplissant d'urine, que vous aurez fait bouillir auparavant et écumer ; laissez ensuite votre tonne reposer longtemps, jusqu'à ce que vous vouliez vous en servir,

tirant le noir deux fois toures les semaines, et le reversant par le haut de la tonne.

Durant les trois jours que le teint est à se revenir, on remplit la tonne de ce qu'il y aura eu de diminution. Il est bon de savoir qu'on doit toujours le premier jour avant midi, étoffer le teint d'un pot d'eau-de-vie, de deux pots de sirop, et du clair de deux livres de bois d'inde, et tous les jours, de six livres de gomme, et de huit livres de couperose, pour cinquante livres de soie.

Remplissez après midi votre teint de ce qui est en votre tonne, y ayant aussi long-temps que vous engallez; et ayant engallé, remplissez tout-à-fait votre chaudière avec ce qui vous reste de clair dans votre tonne, soignant toujours d'étoffer avec gomme et couperose, comme on l'a dit, jusqu'à ce que vous employiez le teint, puis après le chaudeau.

Un fiel de bœuf est fort bon dans le chaudeau; ou bien on y met de l'eau-de-vie pour le rendre clair, quand le noir devient rude, c'est signe qu'on y emploie trop de la tonne; et si on veut adoucir la soie, il faut la rincer en eau claire hors de son noir, la laisser tremper le quart d'un jour en eau de son qui soit chaude, et cette soie pour lors s'adoucira.

Si le noir est trop pâle, on fait un bouillon de quatre livres d'écorces de grenades, deux livres de noix de galle, une livre de sumac, et un quarteron de garance; on jette le tout par-dessus, et on le laisse reposer ainsi quelque temps.

L'origan et le céleri de montagne sont merveilleux dans ce teint pour le faire rasseoir; ils en précipitent tout ce qu'il y a de plus grossier dans le fond. Le fénugrec et les feuilles de séné font le noir beau et l'adoucissent; il n'y faut point de farine de pois.

Tout ce que dessus exactement observé, vous tirez votre noir hors du bleu avec le teint; c'est pour lors un beau noir: mais si vous le tirez seul, il ne le vaudra pas, et il faut pour cela prendre du bois d'inde avec de la potasse, que vous mettrez par-dessus, selon que vous le jugerez à propos.

Si vous voulez charger beaucoup votre noir, ne mettez que la plus petite moitié de votre teint en votre chaudière, et l'emplissez après de ce qui est dans votre tonne, pour travailler raisonnablement à froid, puis adoucissez votre soie comme on l'a dit.

Lorsqu'on met le teint dans la tonne, il est bon quelquefois d'y ajouter un levain, d'autre fois quelques écorces de grenades, ou de la lie de vin blanc; et d'autres fois de la moulée, et le tout ainsi qu'il est marqué dans le teint.

Pour teindre de la soie en cramoisi.

Il faut pour un bouillon mettre, pour chaque livre d'étoffe de soie, demi-once de sel d'étain bien pilé; on ne doit laisser la soie dans le bouillon, que pendant une demi-heure. Si on veut que le cramoisi soit différent, il n'y qu'à la laisser un peu davantage, le cramoisi en sera pour lors plus foncé.

Autrement.

Il faut pour deux seaux d'eaux sures, un demi-seau d'eau de pluie, et ajouter pour chaque livre de soie, deux onces de tartre, une once d'alun, et deux onces de cochenille : faites bouillir le tout avec la soie pendant une demi-heure, ôtez le chaudron de dessus le feu, et laissez refroidir ce qui est dedans; il faut l'y remuer souvent pour bien faire : puis lavez la soie dans l'eau nette, en la battant sur une planche bien unie.

Autrement.

Prenez, pour chaque livre de soie, cinq onces d'alun, et deux onces d'arsenic; faites-les fondre en les remuant bien sur le feu; mettez votre soie dedans à froid, et l'y laissez passer la nuit entière; puis tirez-la, et la tordez bien fort. On se sert pour cela d'eau de rivière. Quelques-uns veulent qu'après que le bouillon est fait, on le verse dans un baquet, pour s'en servir lorsqu'il est tiède.

Ensuite, on prend pour chaque livre de soie six onces de cochenille bien battue, deux onces de noix de galle pilée, et deux onces de gomme aussi bien pilée; jetez tout cela sur le bouillon, composé d'eau

de rivière ; il ne faut pas que cela bouille : ensuite mettez votre soie, remuez-la dedans jusqu'à ce qu'elle soit brunie, et la tincez fortement après.

Manière d'asseoir une cuve de gris pour soie.

Il faut prendre une tonne contenant une demi-ame, qui est près d'un muid français ; remplissez-la d'eau de puits, mettez dedans une livre de gomme, autant de galle battue, huit livres de couperose de Liége, et autant de celle d'Allemagne ; remuez bien le tout ensemble, et la laissez reposer après douze ou quatorze jours sans vous en servir.

Recette pour faire plusieurs sortes de gris pour soie.

Vous prendrez, pour chaque livre de soie pesant, dix onces de galle, que vous ferez bouillir en eau de puits pendant un quart-d'heure ; après cela vous en prendrez le clair, que vous rafraîchirez avec autant d'autre eau : il faut se régler selon sa soie ; et l'ayant retournée dans le bouillon sept ou huit fois, vous la tirerez et viderez tout, et plus de la moitié de votre bain dans un, deux ou trois seaux, selon que vous le jugerez à propos.

Cela fait, mettez de votre bain de gris, dont on a parlé ci-dessus, à proportion de ce qu'il vous en faut ; remuez-en bien le fond avant que d'en prendre. Mettez dedans votre soie, remuez-la, retournez-la six ou sept fois, et la tordez.

Ensuite pendez-la à quelque chose pour la rafraîchir jusqu'à ce que vous ayez préparé un second bain ; et pour y réussir,

Prenez un chaudron qui ait été sur le feu avec la galle, mettez dedans quatre livres de celle dans laquelle vous avez mis votre soie ; il faut que ce bain soit sur le feu, quand vous le prenez : après cela, mettez dedans trois livres et demie de couperose de Liége, et deux livres de celle d'Autriche, avec six onces de gomme ; remuez le tout dans le chaudron jusqu'à ce qu'il soit fondu ; il ne faut pas que cela bouille.

Quand le chaudron est plein, on le couvre jusqu'à ce que la soie soit bien éventée ; puis on prend le

bain gris de dessus le feu, on le met dans le baquet, ensuite on en prend de celui qui est dans la tonne ce qu'on juge à propos, et selon qu'on a de soie à teindre : on laisse reposer cette soie dans le bain pendant cinq ou six heures, en l'y remuant, l'y retournant de temps à autre ; puis on la tord, et on la laisse reposer pendant la nuit dans un baquet, et jusqu'à ce qu'on juge qu'elle soit assez brune. Ce qu'on vient de dire, est l'assiette pour dix livres de soie.

Pour teindre la soie en gris argentin ou clair.

Vous prendrez dans votre baquet de votre gris, tiré de votre tonne, la quantité que vous jugerez à propos en avoir besoin ; vous aurez un petit écheveau de soie, pour éprouver votre teint ; si cet échantillon brunit trop, ajoutez-y de l'eau de puits qui soit claire ; s'il est trop clair, remuez le fond de votre tonne, et en prenez avec un seau, et le mettez dans votre baquet. Éprouvez encore votre échantillon, s'il est comme vous le souhaitez : ceux qui sont versés dans la teinture, ont bientôt reconnu s'il est bien ou mal.

Autre manière de gris de soie.

Prenez, pour chaque livre de soie qui reste, deux onces de galle, dont vous vous servirez un peu pour mêler avec la couperose, qui sera moitié d'Autriche et moitié grosse. On doit employer la couperose avec prudence. C'est la quantité de soie, plus ou moins grande, qui doit en cela servir de règle : il faut y ajouter un peu de gomme contre le craquement de la soie qu'il faut tordre auparavant bien fortement avec un bâton.

CHAPITRE IX.

Pour faire Soies rouges, tirant sur le pourpre, tannées, violettes, mores et en plusieurs autres couleurs.

Il faut aluner ces couleurs, mais non pas beaucoup. L'alun pour la soie jaune ou orangée a suffisamment

de fond pour aluner cette soie qu'on veut teindre : cela fait, on la remue bien en eau de puits, on la tord après également par-tout.

On doit être soigneux de bien écurer le chaudron, le seau de cuivre, et le bassin ; puis on prend six ou sept seaux de jus de Fernambourg, qu'on chauffe sur le bouilli sans que ce jus bouille ; autrement on ne fait rien qui vaille, sur-tout pour le rouge ou l'incarnat, ou pour le pourpre; il n'y a que pour le tanné et le violet qu'il n'y a point de danger.

Tout ce que dessus exactement observé, on a un baquet grand à proportion de ce qu'on a de soie ; on y met de l'eau de pluie, on y mêle du bain fait du brésil autant qu'on le juge à propos, et on y passe la soie vîtement.

Si vous voulez faire soie incarnate, passez votre soie sur le même bain où vous avez teint votre rouge; cela fait, mettez ce bain en quelque ustensile. Car il est bon pour faire les tannés ; et pour achever le rouge, il faut le changer d'eau fraîche. C'est l'œil qui doit conduire cette manœuvre, étant impossible d'écrire tout ce qui se passe dans ce travail.

On remonte ce bain avec un peu de potasse jusqu'à ce qu'il revienne à l'échantillon, auquel il faut qu'il ressemble : il doit avoir eu trois bains de rouge, avant que de le monter, afin qu'il soit bien uni partout.

De l'incarnat pourpré.

C'est aussi la manière dont on fait l'incarnat pourpré, excepté qu'il ne lui faut que deux bains.

Du pourpre.

Le pourpre ne doit point être si rouge, et il faut vîtement le monter avec eau de potasse.

Du violet.

Pour le violet, il faut que la soie soit teinte haute en rouge, et bien monter ce bain avec eau de potasse et grain, le passer par la cuve de bleu, lorsqu'elle a diminué de sa force ; autrement le violet ne serait pas beau.

Pour le tanné.

Lorsqu'on veut teindre la soie en couleur tannée, on prend le reste du bain rouge qu'on a mis à part, ainsi qu'on l'a dit, on y ajoute encore du bain chaud, à proportion de ce qu'on a de soie, qu'on met dedans; on l'y tourne et retourne, puis on la laisse en repos; on fait cela jusqu'à trois fois, jusqu'à ce qu'on voie que la soie soit d'un beau rouge: alors on survide la moitié du bain; on le remet dans le chaudron, car on peut encore s'en servir une autre fois.

Cela fait, on prend du bain ordinaire à faire gris, et du reste du fond du pourpre, et un peu de lessive de potasse, selon qu'on jugera en avoir affaire. Après on travaille selon que l'art le demande; et on peut dire que pour lors un teinturier qui sait son métier, ou qui a envie de l'apprendre, réussit très-bien.

Il faut éventer cette soie jusqu'à ce qu'elle soit assez brune, et qu'elle ressemble à l'échantillon; et si on ne peut la brunir assez, on prendra le reste du bain frais, qu'on répandra par-dessus, y ajoutant autant de teint gris qu'on le juge nécessaire.

Soie isabelle.

Il faut la tremper dans l'alun, l'étendre sur les bâtons, la passer sur une légère teinture, puis la remonter avec alun et bain d'orangé à l'échantillon. C'est ce qui fait juger si la teinture, en toutes sortes de couleurs, tant sur étoffe que sur soie, est comme on la désire.

Pour couleur de roi.

Il faut faire le fond à demi-orangé, et puis repasser par-dessus un rouge qui soit fort, et le remonter avec teint de gris, selon l'échantillon.

Pour tanné, tirant sur le pourpre.

On fait un rouge fort haut, et on le rabat d'eau de potasse, et du bain de gris, selon l'échantillon.

Pour faire la feuille-morte.

Faites haut orangé, et le passez par-dessus le rouge qu'on a rabattu par le bain de gris, selon l'échantillon.

Pour

Pour faire le violet cramoisi.

Vous faites bouillir votre soie comme on l'a dit, préparez votre bain, où vous mettrez de la gomme et point de galle, et lorsque votre eau sera sur le bouillon, vous y mettrez pour chaque livre de soie deux onces de cochenille en poudre, que vous répandrez délicatement, la remuant fort bien avec un bâton.

Puis mettez dedans votre soie, faites-l'y bouillir une heure durant, la maniant ainsi qu'on l'a dit ; puis après qu'on l'a bien rincée en eau claire, on la passe sur la cuve de bleu, jusqu'à ce qu'elle ressemble à l'échantillon.

Bonne manière d'asseoir une cuve de gris pour soie.

Nous avons déja, en quelque façon, touché cette matière au Chapitre précédent ; mais comme ce qu'on en a dit est fort succinct, on a été bien aise de s'étendre plus au long, afin que ceux qui voudront apprendre l'art de la teinture, y trouvent de quoi se satisfaire : si bien donc que pour y réussir,

Ayez d'abord une cuve d'un muid ou d'un muid et demi, de telle sorte que vous puissiez juger, à l'œil, de ce qui peut vous convenir pour travailler commodément.

Quand on veut donc asseoir une cuve de gris, il faut que ce ne soit qu'à cinq heures du soir, et avant cela, faire bouillir votre bain et l'indigo dans un chaudron bien net, et sur-tout qui ne soit point gras ; ensuite mettez dans votre chaudière huit seaux d'eau de pluie ; mettez-y trois livres et demie de potasse ; faites bon feu sous cette chaudière ; prenez une livre de garance et plein un chapeau de son de froment ; mettez le tout ensemble dans la chaudière, et la laissez bouillir un quart-d'heure ; prenez garde que le bouillon ne s'enfuie par-dessus les bords.

Lorsqu'il a bouilli, retirez toute la flamme de dessous, et avant que d'ôter le feu, remplissez votre chaudière ainsi que vous le jugerez à propos. Puis prenez de cette chaudière trois seaux de bouillon, et les mettez dans votre cuve, dont l'eau doit être chaude lorsque vous voulez l'asseoir ; prenez

aussi un seau de la chaudière, et le mettez dans le chaudron où est votre indigo ; remuez-le bien avec un bâton jusqu'à ce qu'il soit tout menu.

Ensuite vous le mettrez en votre cuve ; mais quand vous aurez pris un bain dans votre chaudière, il faudra la remplir d'autant d'eau de pluie ; et pour revenir à la cuve, on a un bâton comme en ont les petits teinturiers, avec lequel on remue le bain ; puis on prend encore un seau d'eau ou deux de la chaudière, selon qu'on le croit nécessaire ; et ayant laissé rasseoir le bouillon qu'elle contient, on en survide le clair dans la cuve : il faut qu'il ne soit ni trop chaud, ni trop froid.

Remuez bien alors votre cuve, couvrez-la sans y regarder que le lendemain ; et si vous remarquez que votre cuve réponde à votre attente, (ce que vous connaîtrez, si mettant votre main dedans, le teint s'y attache, et si les petites bouteilles demeurent long-temps sur la cuve) quand cela arrive, c'est bonne marque ; autrement, c'est un travail perdu.

Cependant il ne faut pas la remuer, mais la couvrir plutôt deux heures durant, au bout duquel temps vous regarderez si elle s'est bien faite : pour lors palliez fortement, et faites bon feu dessous ; mettez-y une livre de potasse, puis la couvrez, et trois heures après, regardez encore si le bain paraît d'un beau vert en le remuant.

S'il est bon, mettez une livre et demie de potasse que vous remuerez bien : puis tâtez avec la main s'il est chaud comme il faut ; en ce cas, vous ne ferez point de feu dessous ; mais il est bon pour cela d'y pouvoir endurer la main.

Trois heures après, remuez encore votre cuve, et y metrez douze onces de potasse et une écuellée de chaux : prenez garde toujours que votre cuve soit en bonne chaleur ; et si elle n'est tout-à-fait venue à bien, il faut encore faire bon feu dessous, et la couvrir jusqu'au lendemain matin que vous l'examinerez, pour voir si elle est comme vous la souhaitez.

Si elle est ainsi, vous la remuerez bien, et si elle est passablement chaude, vous ne ferez point de feu dessous, car il faut travailler dedans sur le teint. La cuve ne doit point être chaude, quand on veut travailler ; autrement, on gâte toutes les couleurs.

Il faut, quand on veut faire bleu ou autres couleurs, essayer toujours avec un petit écheveau, comme la chose a réussi et doit réussir, crainte de faire trop brun ou trop clair. Il ne faut pas aussi en faire tant à-la-fois : il n'en faut donner à la cuve qu'autant qu'elle en demande au commencement. On peut en faire quinze livres à-la-fois, puis trois ou quatre heures après, dix, et ainsi ensuite à proportion ; à chaque fois qu'on a travaillé à la cuve, il faut remuer et ajouter ou de la lessive de potasse, ou de la potasse même, autant qu'on le juge à propos : il est bon aussi d'observer exactement de ne point précipiter le feu sous la cuve, principalement lorsqu'elle commence à tirer à sa fin, où pour lors elle ne doit être qu'un peu tiède.

Si votre cuve ne veut pas venir à bien, vous pallierez trois ou quatre heures ; si elle se fait, vous cesserez : lorsque cette cuve n'a point encore contenté, et qu'elle n'a point été remuée avant qu'il y ait eu du feu dessous, il fait bon y apporter du remède.

Et pour cela, vous prendrez cinq seaux d'eau de rivière, vous les mettrez dans votre chaudière, soignant que ces ustensiles soient bien nets, et dans votre chaudière deux livres de potasse ; vous ferez bon feu dessous, et y mettrez douze livres de garance, et plein un chapeau de son de froment ; faites bouillir le tout un quart-d'heure, puis vous le remplirez, et tirerez la flamme de dessous.

Cela fait, vous viderez promptement le clair de votre bain, et mettrez en la place le bain de votre chaudière ; remuez-la bien, couvrez-la, et la laissez reposer jusqu'au lendemain de bon matin, et jusqu'à ce qu'elle soit venue. Il ne faut point pour la première fois lui donner de potasse ; ce n'est qu'à la seconde fois que cela se fait.

Si vous voulez donner belle couleur à votre cuve, lorsque vous voulez teindre, il faut que votre bouillon soit clair et beau : autrement, c'est peine perdue, et si vous y voulez travailler, palliez-la, et faites un petit feu dessous. Si vous avez du bleu ou du violet à faire, donnez à votre cuve une demi-écuellée de chaux dans un bassin d'eau de potasse.

Mais si vous n'avez que des verts, il ne vous faut point de chaux, il ne faut que du bain de potasse ; et lorsque votre cuve sera claire, vous prendrez un écheveau de soie pour échantillon, que vous essayerez, et sur lequel vous vous réglerez.

Lorsque vous avez une cuve nouvelle, il vous faut commencer par les bleus brunets, puis les violets, et ensuite les verts, et le reste, ainsi que l'expérience et la pratique l'enseignent.

Pour rendre clair votre bouillon, lorsqu'il ne l'est pas, et que votre cuve a teint deux ou trois jours, il faut prendre un petit chaudron plein d'eau de pluie, à deux bassins près, le poser sur le feu, et y mettre une livre de potasse, quatre onces de garance et un bassin de son de froment ; faites bouillir le tout un quart-d'heure, laissez-le rasseoir, et le versez après dans votre cuve sous laquelle vous ferez du feu ; il ne faut pas qu'elle soit trop chaude, et quand elle l'est comme elle le doit, on cesse le feu, et on pallie.

Vous remarquerez que, si votre cuve a du teint bien raisonnablement, vous y pouvez faire assez bon feu, mais si elle n'en a pas beaucoup, le feu sera médiocre ; si elle est à demi, vous la ferez seulement tiédir.

Il est bon de savoir aussi que s'il y a peu de teint de reste en la cuve, il ne lui faut point faire de bouillon ; on la laisse reposer jusqu'au lendemain matin, qu'on examine si elle est passablement chaude ; alors on peut se mettre en devoir de teindre.

Pour teindre de la soie en gris de cendre.

Ayez de l'eau claire dans votre chaudière, laissez-la venir sur le bouillon, et mettez pour livre de soie une once de galle battue, trois onces de couperose,

une once de gomme arabique ; laissez bouillir un peu le tout ensemble ; puis mettez votre soie dedans, et elle sera d'un beau gris.

Pour teindre les soies en toutes sortes de gris.

Il faut teindre la moitié de teint de noir et moitié eau de pluie, et selon que vous souhaitez que vos soies soient belles, laissez-les bouillir dedans.

Gris argenté.

Il faut d'abord que la soie soit d'un bleu clair ; puis la passer par-dessus le bain qui a resté du cramoisi ou teint de bourre, et pour lors cette soie prendra un beau gris argenté.

Gris colombin.

Le gris colombin est une espèce de couleur, qui est du violet lavé du gris de lin, entre le rouge et le violet : pour le faire beau, passez votre cramoisi par-dessus votre teint de bourre, et votre soie sera teinte comme vous le souhaitez.

Gris d'argent.

Pour une livre de soie, prenez deux lots d'alun, autant de vin-pierre ; faites bouillir ces drogues ensemble une demi-heure, lavez-les bien ; ensuite ayez de l'eau claire, mettez-y deux livres de galle, autant de couperose, et pareille dose de gomme, faites bouillir le tout une demi-heure, puis lavez net, ensuite prenez de votre bain de cramoisi, passez-y votre soie par-dessus, et elle sera d'un gris d'argent.

De la manière d'asseoir une cuve de bleu.

Mettez sur cinq ou six livres d'eau de pluie quatre livres de potasse et une demi-livre de garance, plein un boisseau de son de froment ; laissez bouillir cela un quart-d'heure ; puis videz votre cuve de bois si elle est vieille : examinez bien si elle est claire, ou non ; si elle ne l'est pas, prenez de l'eau de pluie qui soit claire, trois livres d'indigo, et quatre livres d'anis ; mettez le tout en un petit seau ou chaudron, et répandez le bouillon par-dessus ; palliez fortement pour dissoudre les drogues, et versez dans votre cuve ce qui sera dissous et qui sera clair.

Ensuite prenez ce qui reste à dissoudre, versez

encore de votre bouillon par-dessus jusqu'à ce que tout soit dissous ; et quand vous asseoirez votre cuve, prenez garde qu'elle ne soit ni trop chaude, ni trop froide ; car d'une ou d'autre manière, on court risque de ne rien faire qui vaille, c'est pourquoi il faut prendre garde.

Votre cuve étant assise, palliez bien le tout, couvrez-la après jusqu'au lendemain cinq heures ; et si elle fait bien, palliez alors, et faites bon feu sous la chaudière pour la première fois ; il n'est pas nécessaire de potasse que trois heures après qu'il faut encore remuer une fois.

Ensuite donnez à votre cuve deux écuellées de lessive de potasse, et trois heures après remuez encore : ajoutez-y une demi-livre de potasse, et palliez trois autres heures, après quoi vous y mettrez encore une livre de potasse.

Cela fait, considérez d'abord si la cuve n'a pas le bain gras au toucher, de manière qu'elle ne fasse aucun bruit : car alors il ne faudrait lui donner ni potasse, ni lessive de potasse, et si cette cuve n'a pas encore bien réussi, il ne faut point la remuer le lendemain matin, on la laisse reposer.

Pour une petite cuve d'une livre d'indigo et une livre d'anis broyé, prenez une livre de garance et du son à proportion ; laissez bouillir le tout ensemble, ainsi qu'on l'a dit : il n'est pas besoin que la cuve soit pleine : il n'y a que le lendemain matin qu'il la faut remplir d'eau de pluie, du clair de la vieille cuve.

Pour faire soie bleu turquin.

Il faut prendre de la soie toute blanche sans être alunée, la passer en la cuve de bleu, elle deviendra d'un beau bleu turquin ; on la lave après, on la tord, puis on la met sécher.

Autre manière de bien teindre la soie en bleu.

Ayez une chaudière qui tienne environ une demi-tonne ; emplissez-la, moitié d'eau claire, et moitié d'eau de son, qui soit claire aussi ; laissez-la bien chauffer ; puis détrempez dedans une livre *indiansche*

blomme, mot allemand, et un peu de miel rouge; faites bouillir le tout une demi-heure, ensuite tirez-en une tonne avec un robinet, soignant pour lors de la bien fermer et de la couvrir.

Prenez un chaudron deux heures après, emplissez-le d'eau claire, mettez-le sur le feu avec un quarteron de potasse, autant de chaux vive; faites bouillir cela ensemble; passez cette lessive au travers d'un tamis dans une tonne; prenez garde qu'il n'y passe point d'ordure, et si vous vous apercevez qu'elle commence à verdir, travaillez aussitôt: prenez un chaudron, emplissez-le de votre lessive et de la potasse; faites-la chauffer sans bouillir; délayez dedans un morceau de levain de froment, ou de la pâte même; ajoutez-y un demi-quarteron de potasse: mettez cela sur votre tonne de bleu; elle sera aussitôt en état de travailler; et autant de fois qu'on veut travailler, il faut réchauffer le teint de la cuve, et mettre deux onces de potasse dedans.

Manière de teindre en bleu avec voité, de guède ou pastel.

Il ne faut asseoir moins de six livres de guède dans une chaudière faite pour cela; on fait le fourneau dessous pour le faire bouillir, ainsi que toutes les autres cuves de bleu qui sont au commencement.

On commence par remplir cette cuve de belle eau, qu'on laisse venir sur le bouillon, alors mettez dedans six livres de guède, laissez-les bouillir trois heures durant, si doucement qu'à peine on puisse le remarquer; outre cela, trois heures encore après, prenez un moyen chaudron tenant quatre pintes; mettez dedans de la guède, comme pour faire de la lessive; faites-la bien chauffer jusque sur le bouillon; puis mettez-y une livre de chaux et autant de potasse; laissez bouillir cela une demi-heure.

Ensuite prenez un quarteron de vert-de-gris, un demi-quarteron de levain en pâte de froment; mêlez le tout; versez-le dans la cuve de bleu; remuez-la bien, et la couvrez soigneusement, en sorte qu'elle se puisse garder chaudement.

Remuez-la de trois heures en trois heures, jusqu'à ce qu'elle commence à verdir, et alors on peut travailler ; mais sur-tout ayez soin de passer votre lessive à travers un tamis, afin qu'il n'y ait aucune ordure, avant de la mettre dans la cuve.

Quand on travaille pour la première fois, il faut laisser reposer la cuve pendant six heures, avant que de recommencer à travailler, et on continue ainsi tant qu'on ait tiré tout dehors. Cette méthode est très-bonne, et éprouvée de longue main.

Pour faire soie jaune.

Faites bouillir de l'alun en eau claire ; laissez refroidir cette eau jusqu'à ce que vous puissiez à peine y endurer la main, pendant dedans votre soie avec de petits bâtons, par dix ou douze fois, et la pressez petit-à-petit ; menez-la bien par dix ou douze fois, afin qu'elle s'imbibe également ; puis ôtez-la des bâtons, et la laissez reposer dans l'alun jusqu'au lendemain, que vous la tirerez dehors, et la tordrez tant que vous pourrez.

Ensuite prenez de la gaude, faites-la bouillir en eau de rivière qui soit nette, l'espace de deux heures : cela suffit pour lui faire jeter son teint, après y avoir mis une poignée de cendres de bois. Cela fait, ôtez-la de dessus le feu, et en prenez le clair, que vous aurez coulé à travers un linge net ; laissez-le refroidir, de manière que vous y puissiez tenir la main.

Tout ce que dessus observé, et après avoir mis la soie sur de menus bâtons, passez-la dessus, rompez le premier teint avec un peu d'eau, et en prenez un peu à-la-fois ; lorsque vous aurez passé la soie dedans, jetez ce bain, et en reprenez d'autre jusqu'à ce que votre soie soit bien teinte ; rafraîchissez-la à chaque fois, tant qu'elle soit froide.

Soie en jaune d'or ou doré.

Si vous voulez la faire d'un jaune d'or, il faut, après que vous aurez gaudé votre soie, la passer par-dessus un bain de bois de fustel, jusqu'à ce qu'on la trouve assez dorée.

Si cette soie vous paraît trop triste et trop jaune palliée, ne la passez que très-peu sur ce bain de fustel; puis rincez-la, et pour lors elle sera très-belle.

Autre manière pour jaune d'or.

On se sert encore ici du bain comme pour incarnat, et on y lave les soies de même; on le met sur le feu, on le fait bouillir ensuite, on y met la soie, et elle est aussitôt jaune.

Pour teindre la soie en jaune orangé.

Il faut d'abord aluner la soie, et pour chaque livre, prendre demi-livre de bois de fustel en poudre; ajoutez-y un demi-quarteron de potasse; faites bouillir le tout en eau de pluie ou de rivière pendant une heure ou une heure et demie; puis videz le bain en un baquet; laissez-le refroidir jusqu'à ce qu'elle soit tiède; puis passez votre soie dedans tant qu'elle ait assez pris le teint, rincez-la et la tordez bien fort.

Autre manière de teindre la soie en orangé.

Prenez, pour une livre de soie, un seau d'eau nette, puis ayez un quarteron de potasse, remuez-la bien avec un bâton jusqu'à ce qu'elle soit fondue; après cela, prenez deux onces de rocou, faites-les fondre dans votre eau de potasse; étant fondues, mettez-y votre soie, et la retournez sur un bâton dans ce bain; faites-la bouillir un quart-d'heure, ensuite tordez-la bien, lavez-la en eau nette, et la mettez sécher après: cette soie pour lors sera d'une belle couleur. On peut garder le même bain pour faire le jaune.

Pour un très-beau jaune orangé.

On prend le bain qui est resté de l'incarnat: (voyez-y) on le fait bouillir; puis on y met de la soie jaune, ou des bas qu'on mène comme pour l'incarnat, et pour lors on a un beau jaune orangé.

Pour faire soie jaune tannée.

Alunez votre soie à l'ordinaire; prenez après eau de rivière, faites bouillir dedans demi-livre de garance pour chaque livre de soie, laissez-l'y prendre

un bouillon, puis remuez-la bien; et mettez votre soie dedans sur les bâtons sur lesquels vous l'élargirez, et la changerez promptement pour la rendre unie; il faut la tenir dans le teint tant qu'elle l'ait bien pris.

Ensuite mettez-la, l'espace d'une heure, dans la noix de galle; après cela, tirez-la et la tordez bien; passez-la sur votre bain de noir, où vous la ferez si brune et si claire que vous voudrez. Si vous la voulez d'un œil flamboyant, vous la passerez très-légérement sur du teint de brésil, puis vous la retirerez.

Autre manière pour soie jaune.

Vous commencerez par l'aluner à l'ordinaire, et après l'avoir lavée en eau claire, prenez un seau d'eau nette dans une chaudière, faites-la chauffer; mettez-y après, pour livre de soie, une livre et demie de gaude, que vous ferez bouillir un quart-d'heure.

Cela fait, tirez le bain hors de la chaudière, et le mettez dans la tinette; embâtonnez votre soie, et la mettez dans le bain qui est préparé; tournez-la dedans cinq ou six fois, et elle y prendra un beau jaune.

Si vous la voulez d'un beau jaune doré, mettez une cinquième partie de livre de rocou, autant de potasse; faites-les fondre ensemble dans un peu d'eau chaude; puis la mettez dans la tinette de la gaude, dont on a parlé dans cet article; passez-y la soie, et la tournez autour du bâton par trois ou quatre fois; tirez-la ensuite, lavez-la bien, et votre soie pour lors sera comme vous la souhaitez.

Autre jaune pour soie.

Prenez eau claire de son, faites-la venir sur le bouillon, et pour chaque livre de soie, prenez un quarteron d'alun: il y en a qui en mettent une demi-livre; laissez-l'y jeter un bouillon, puis mettez dedans votre soie, et l'y laissez bouillir une heure ou une heure et demie; après ce temps, tirez-la, lais-

sez-la égoutter et la lavez. Voilà le bouillon : voyons maintenant le teint.

On prend, pour chaque livre de soie, deux livres de gaude ; on les met dans la chaudière où on les couvre d'eau ; on y répand quatre poignées de cendres de bois, ou bien un lot de potasse, puis l'eau par dessus : faites bouillir le tout, et quand cela vient sur le bouillon, mettez votre soie dans ce teint, sans l'y laisser bouillir, et elle sera d'un beau jaune.

Pour teindre la soie en rouge de plusieurs façons. En rouge de brésil.

Prenez de l'eau de rivière, qui soit belle ; mettez-y de bon brésil moulu : laissez bouillir deux ou trois heures durant ; puis tirez-en le clair, que vous mettrez en une tonne.

Ensuite prenez un grand baquet : mettez-y de votre bain de brésil : ajoutez-y le tiers d'eau claire, et le remuez bien : passez-y votre soie après l'avoir alunée ; puis videz ce bain, et en prenez du frais et de l'eau claire : repassez encore la soie dedans à différentes fois, jusqu'à ce qu'elle soit belle et bien teinte : puis rincez-la bien en eau de rivière.

Si vous la voulez tirant sur le cramoisi, ne la rincez qu'en eau de puits.

La voulez-vous incarnat ? teignez-la rouge clair, et la passez sur le brésil, et fort peu d'eau de potasse. Quand votre teint de brésil est vieux de deux ou trois jours, il n'y a point de gris qui soit plus beau.

Remarque.

On remarquera que la soie, en quelque couleur qu'on la teigne, ne doit point être séchée, lorsqu'on la met dans la teinture ; autrement, elle se teint toujours très-mal unie : c'est pourquoi on soigne auparavant de la bien tremper.

Pour cramoisi.

Prenez moitié eau de son, autant d'eau claire pour une livre d'alun, un quarteron de tartre pulvérisé : faites bouillir le tout ; puis mettez-y la soie, laissez-

la bouillir une demi-heure, ou davantage, si vous le jugez à propos.

Ensuite ayez moitié eau de son, autant d'eau commune, que vous ferez chauffer jusque sur le bouillon; puis prenez un lot de cochenille détrempée en eau chaude, et quand elle bout, mettez-y votre soie bouillir une demi-heure et davantage, si vous voulez, jusqu'à ce qu'elle vous semble être belle.

Pour faire lavande.

La soie doit être d'un bleu fort clair: on prend pour livre de soie huit lots d'alun rouge, et quatre lots de vin-pierre, avec demi-seau d'eau sure; laissez ainsi bouillir votre soie, et la lavez après. Ensuite passez-la sur le bain qui reste de cramoisi, ajoutez-y un demi-lot de cochenille, faites-y bouillir votre soie pendant une heure, et la lavez.

Pour lavande cramoisi.

Il faut pour cela la préparer et la bouillir comme on fait le cramoisi; puis, cette soie étant d'un bleu clair, on la lave; ensuite on prend de la cochenille et de l'eau claire, lorsqu'elle est sur le bouillon, détrempez-la dedans, et faites bouillir votre soie pendant une demi-heure.

Pour teindre en isabelle.

Trempez vos soies en alun, et étendues sur des bâtons, passez-les par-dessus une légère cuve, puis remontez votre bain avec alun et bain d'orange, de manière que cette teinture se rapporte à l'échantillon.

Pour vert de mer.

Il faut la faire d'un jaune faible comme de couleur de citron; puis la passer en une cuve de bleu, lorsqu'elle est affaiblie; puis la laver et la mettre sécher: cette soie, après cela, sera d'un beau vert de mer, ou céladon, selon le plus ou le moins de jaune ou de bleu.

Pour soie violette.

Prenez pour une livre pesant de soie, cinq quarterons de bois de Provence, et agissez au reste comme aux autres teintures.

Pour soie verte.

Il faut l'aluner comme on a dit, puis la teindre en jaune avec le bain de gaude seul, sans rocou; puis la passer sur la cuve de bleu, et la couleur en sera d'un très-beau vert.

Pour teindre soie en vert.

Il faut d'abord que la soie soit d'un bleu clair; puis on agit au reste comme pour soie jaune. (*Voyez* l'art.) Si elle est d'un bleu brun, elle deviendra vert brun. On peut aussi, si l'on veut, teindre d'abord la soie en jaune, puis en bleu.

Pour faire jaune d'or.

Prenez moitié eau de son, et moitié eau claire, et pour chaque livre de soie, un quarteron d'alun ou un peu davantage : faites bouillir cela une heure et demie avec votre soie.

Après cela, prenez de l'eau de son qui ne soit point trop aigre; mettez-la sur le feu, et quand elle commencera à chauffer, mettez pour chaque livre de soie une livre de garance; lorsque ce bouillon est chaud, mettez-y votre soie, et la travaillez tant qu'elle commence à bouillir : pour lors tirez-la promptement, et la lavez bien nette.

Pour faire soie rosette.

Prenez eau claire de son, quand elle sur le bouillon; mettez dedans, pour chaque livre de soie, un quarteron d'alun; laissez bouillir cela deux heures; tirez ensuite votre soie, laissez-la égoutter, et la laissez sécher.

Autrement.

Prenez un seau de belle eau quand elle est chaude, et pour une livre de soie mettez dedans un quarteron de brésil, laissez-le bouillir une heure; lorsque le bois a jeté son teint, versez-en la couleur à travers un tamis, et tenez cela encore sur le feu, mêlant parmi un demi-quarteron *rose-van*; prenez de l'eau de la chaudière, mêlez-la bien dedans; faites bouillir le tout ensemble, et laissez bouillir votre soie dans ce bouillon une demi-heure durant, et pour lors elle aura une belle couleur ferme et rosette.

Pour teindre la soie en teint de bourre.

Il faut prendre cinq seaux de belle eau, le soir de devant le jour qu'on doit bouillir, et la laisser venir au bouillon, puis mettre dedans trois livres de potasse, et une livre de bourre, teint de rouge de garance, bouchez bien le tout, et le laissez reposer jusqu'au lendemain matin.

Ensuite vous prenez du pissat, vous le laissez chauffer, vous l'écumez bien, puis vous le laissez près du feu; vous remettrez encore dessus le feu la chaudière, avec la bourre que vous avez couverte le soir précédent; faites-le bien bouillir, et le remuez de même, crainte qu'il ne brûle; et lorsque la bourre a bouilli une demi-heure, on commence à le rompre.

Il faut après cela remplir la chaudière de vieux pissat clair, d'une même hauteur; et quand cela a bouilli une heure, et que la bourre est fondue et résoute en eau, mettez dedans un quarteron de gomme d'Arabie, laissez bouillir cela une heure avec la bourre, qui pour lors doit être tout-à-fait dissoute avant que d'y mettre la gomme.

Le tout ayant suffisamment bouilli, si la couleur n'est pas gaie, mettez dedans environ une once d'alun, la couleur en sera meilleure; et tout cela exactement pratiqué, on la verse dans un pot qu'on bouche bien, et pour lors le teint de bourre est fait.

Pour faire soie tannée.

On prend du rouge de garance; on le fait bouillir sur le bain de cendre: (*voyez-y*) ou sur le bain de noir quand il est chaud, et la soie pour lors devient d'une couleur tannée.

Autrement.

Cette couleur se fait avec le bleu céleste clair, après avoir aluné et garancé la soie comme un rouge commun: cela fait, on a un tanné qui est plus beau que le précédent.

Pour faire soie pourprée.

Il faut prendre de l'eau claire, lorsqu'elle est chaude, et détremper dedans pour livre de soie un quarteron de pourpre; quand cela est chaud, mettez votre soie dedans; laissez-la bouillir une heure, ou tant que la soie paraisse belle; puis tirez-la, laissez-la égoutter, et la lavez bien; laissez la sécher au vent, et la passez après sur une lessive de cendre de bois ou de potasse.

Pour faire soie en violet.

Prenez eau de son et eau d'alun: il en faut un quarteron pour livre de soie; laissez-la bouillir une heure, et la lavez après.

Ensuite ayez une belle eau, et pour livre de soie, prenez un quarteron de bois d'inde ou de bois violet, faites-le bouillir pendant une heure; puis mettez bouillir votre soie dans le clair, jusqu'à ce qu'elle vous paraisse assez belle.

Cela fait, tirez-la hors, et la laissez morfondre; lavez-la, et la laissez sécher au vent: après cela, passez-la sur une lessive de cendre de bois.

Pour faire soie feuille-morte.

La soie doit être jaune; ensuite on la fait bouillir moitié sur un bain de noir, et moitié sur eau claire, jusqu'à ce que la soie paraisse assez haute; puis tirez-la, lavez-la bien, faites-la bouillir sur le bain qui a servi à votre teint de bourre, jusqu'à ce que cette soie semble assez brune.

Remarque.

Il est bon de savoir que toutes les étoffes de soie qu'on veut teindre de blanc en noir ou autrement, doivent d'abord être bien bouillies en blanc en belle eau et savon d'Espagne, jusqu'à ce qu'elles soient assez belles; ensuite il faut les rincer fortement, avant que de les mettre en teinture. On peut aussi, si l'on veut, se servir de savon noir, s'il est plus à la portée de ceux qui font teindre.

CHAPITRE X.

De plusieurs apprêts qui conviennent à la Soie, pour la rendre très-belle.

Il ne suffit pas d'avoir donné des instructions sur tout ce qui regarde les teintures différentes dont la soie est susceptible : il y a encore, outre cela, certains apprêts qui lui sont nécessaires pour la rendre parfaite, et sans lesquels elle n'est, pour ainsi dire, qu'ébauchée. Ce sont en partie ces derniers travaux qui la font estimer, et qui en assurent le débit ; voyons ce que c'est.

Secret pour blanchir la soie crue.

Lorsqu'il s'agit de mettre une soie en teinture, il faut, avant cela, la blanchir, afin que le teint pour lequel on la destine, puisse mieux s'y attacher, et la pénétrer plus profondément ; et pour y réussir,

Ayez un chaudron, et y mettez de belle eau claire ; posez-le sur le feu, et mettez dedans pour trois livres de soie, une livre de savon noir.

Cela fait, prenez un bâton qui soit net, remuez bien jusqu'à ce que votre savon soit tout dissous, puis laissez-le bouillir : ensuite ayez un petit sac de toile qui soit net, mettez-y votre soie et cousez votre sac ; mettez ce sac ainsi cousu dans un chaudron ou petite chaudière, et le laissez bouillir une heure.

Ensuite vous tirez votre soie, vous versez de l'eau claire par-dessus, afin qu'elle se morfonde, puis vous la tordez bien fort avec un bâton fait exprès ; vous la rincez bien à la rivière, puis vous la tordez encore bien fort au bâton.

Après cela, prenez un chaudron plein d'eau de rivière pour quelque couleur que ce soit, mettez-la sur le feu ; mettez, pour chaque livre de soie, cinq onces d'alun, et deux onces d'arsenic : laissez bien fondre le tout, faites-le bouillir et l'écumez bien net, et le laissez rafraîchir avant que d'y mettre la

soie : car si l'alun était trop chaud lorsqu'on met la soie, elle ne pourrait prendre aucun lustre.

Mais quand il s'agit de travailler la soie, on prend des bâtons bien nets ; ils doivent être debout et sans aubier, car l'aubier tache la soie ; on y pend la soie, on l'élargit dessus clairement, on la trempe dans l'alun, et on l'y promène dix ou douze fois ; ensuite on l'ôte des bâtons, et on la laisse aluner dans l'eau une nuit entière.

La soie, qui est pour demeurer blanche après la première préparation de savon noir, doit être cousue pour la première fois en un autre sac, dans lequel on la fait bouillir une grosse demi-heure avec savon blanc d'Espagne ; et pour chaque livre de soie, on prend un quarteron de savon, puis on tire cette soie quand elle a bouilli.

Après cela, il faut la pendre assez haute à l'étuve sur deux ou trois charbons de feu, sur lequel on jette par trois différentes fois du soufre en poudre ; soignez à retourner la soie deux ou trois fois : il ne faut pas qu'elle sèche tout-à-fait dans l'étuve, on achève de la sécher au soleil ou au vent.

On se garde bien de mettre la soie en soufre, près de celle qui ne l'est pas ; on doit la mettre à part dans du papier gris. La soie en soufre ne se teint jamais en quelque couleur que ce soit, parceque la teinture n'y saurait prendre.

Comment faire un chaudeau pour adoucir et lustrer la soie noire.

Il faut prendre pour chaque livre de soie, gros comme une noix de savon d'Espagne, le dissoudre en eau chaude, et mettre dedans deux cuillerées d'huile d'olive, la plus douce qu'on puisse trouver, remuez bien le tout, passez votre soie dedans sur les bâtons, puis tordez-la bien et la rincez, après cela faites-la sécher au vent.

Les taffetas et autres étoffes de soie se doivent passer sur une eau claire de gomme, puis être étendus uniment pour les faire sécher. On prend ordinairement sur un pot d'eau trois onces de gomme, qu'on met

dans un linge pour passer par-dessus le taffetas, ou autres étoffes de soie semblables.

Autre manière de faire un chaudeau pour soie noire.

Prenez sur trente livres de soie, deux livres de savon d'Espagne, mettez-le en eau claire dans un chaudron que vous poserez sur le feu; faites chauffer ce bouillon, soignant toujours de le bien remuer avec un bâton, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait dissous; laissez-y reposer ensuite votre soie deux ou trois heures durant, puis vous la tordrez et la rincerez bien.

Remarque.

Il faut remarquer que le bleu, le gris et le blanc ne doivent point être alunés.

Alunage.

Prenez pour chaque livre de soie, cinq onces d'alun.

ROUGE, on prend une demi-livre de brésil.

TANNÉ, on prend une demi-livre de garance.

JAUNE, on prend demi-livre de guède.

ORANGÉ, on prend demi-livre de fustet et un lot d'eau de potasse.

BLANC, on prend cinq onces de savon d'Espagne, soufre une demi-once.

Engallage.

Noix de galle à l'épine six onces, une demi-livre de couperose, et une demi-livre de gomme.

Secret pour ôter les taches sur le noir.

Quand il arrive par malheur qu'on vient à se tacher, on en ôte les taches de la manière qui suit:

On prend un pot d'eau, un fiel de bœuf, deux bonnes cuillerées de soude blanche, et autant de potasse; on fait bouillir le tout un bouillon, on le met après en une bouteille de terre: cette liqueur se garde un an sans se gâter, et quand on veut s'en servir, on en frotte l'endroit de l'étoffe où paraissent les taches.

Pour détacher étoffe de soie ou autre chose.

Prenez un jaune d'œuf frais, et l'appliquez sur la tache; frottez jusqu'à ce que la tache soit ôtée; puis lavez l'endroit avec eau de pluie bien nette.

Très-bonne manière de blanchir la soie.

Prenez, pour cinq livres de soie, deux livres et demie de savon dur, blanc, et faites-le dissoudre en eau claire; ajoutez-y la grosseur de trois grosses noisettes d'indigo gatimalo en poudre, brouillez le tout ensemble; mettez-y bouillir la soie, puis lavez-la bien en un baquet, rincez-la de même, et après cela la soie est fort blanche, et a un petit œil bleuâtre, si peu que rien néanmoins.

Celui dont on tient cette recette, dit l'avoir éprouvée à Cologne, et sur la Sprée à Berlin; il se servait du savon dur de Berlin, et de l'eau de la Sprée, qui est une rivière. Si les épiciers vendent de ce savon, on pourra s'en servir; il ajoute que les cinq livres de soie qui sortaient du blanchissage, furent réduites à trois livres dix onces, six lots. On peut éprouver si cela est juste.

Manière de donner du lustre aux étoffes de soie.

On prend de l'eau de pluie ou de rivière, on la fait bien bouillir et on la nettoie bien; puis on la laisse refroidir, ensuite on y met cuire de la colle de poisson la plus belle qu'il y ait; on l'écume soigneusement: il faut, pour bien faire, la couper très-menue avant que de la mettre bouillir, et qu'ayant bouilli elle devienne de telle manière, qu'ayant trempé les mains, et venant à les joindre, elles s'attachent tant-soit-peu l'une à l'autre.

Il y en a qui ayant coupé cette colle très-menue, la mettent dans de l'eau, comme on l'a dit, puis qui en détrempent la superficie; ils jettent cette première eau, et en versent d'autre nouvelle par-dessus pour la faire bouillir; et lorsqu'elle est bien cuite et bien écumée, ils étendent l'étoffe de soie uniment, puis avec une brosse douce et une éponge trempée dans l'eau préparée, ils la passent légérement sur l'étoffe d'un côté.

Si c'est un ruban satiné, on passe le lustre des deux côtés, et on laisse sécher l'étoffe toute étendue en cette manière.

On prend cette étoffe; on passe par-dessous une

poêle de fer carrément fabriquée, et de largeur convenable à l'étoffe : il y a du feu dedans, et elle est garnie de deux anses, que deux hommes tiennent l'un d'un côté et l'autre de l'autre pour les étoffes qui sont larges ; car pour celles qui sont étroites, un réchaud suffit.

CHAPITRE XI,

Où l'on trouve plusieurs recettes très-curieuses et recueillies des Mémoires des plus habiles Teinturiers, pour teindre les étoffes de laine en différentes couleurs.

QUOIQU'ON ait déja beaucoup dit de choses sur cette matière, voici encore d'autres secrets qui la regardent, et qui ne sont pas moins importants ; nous en sommes redevables aux soins de plusieurs personnes très-habiles en l'art de teindre, et qui après leur mort, et pour le bien du public, ont bien voulu laisser des témoignages de ce qu'ils étaient capables de faire pendant leur vie. Ces mémoires sont fort exacts et très-curieux ; c'est pourquoi on ne doute pas qu'ils ne fassent plaisir. Venons à la pratique.

Pour faire drap rouge, entamé clair ou brun.

Il le faut tremper en eau claire d'un bout à l'autre, le laisser égoutter, puis le mettre dans un bain noir, et le laisser sur le bouillon jusqu'à ce qu'il paraisse assez beau. Alors tirez-le de ce bain, et le jetez incontinent dans l'eau, et s'il n'est pas assez bien, remettez-le dans le bain, et l'y laissez encore bouillir. Il faut, à chaque fois qu'on tire ainsi l'étoffe, la tremper toute dégouttante de bouillon dans l'eau claire ; car pour peu qu'on l'éventerait, on ne ferait chose qui vaille : mais enfin lorsque cette étoffe est comme on la souhaite, on la lave bien, on la laisse sécher ; puis on la garance, comme on peut le voir à l'article qui traite du garançage.

Pour teindre le drap blanc en gris cendré.

Il faut le passer sur le teint noir comme le tanné,

et le mettre en eau froide aussitôt à chaque fois qu'on le tire dehors. Ce drap doit être bien lavé, et on le fait aussi clair et aussi brun qu'on veut, puis on met une livre de brésil dans la chaudière, on fait bouillir le tout : alors le drap est gris cendré.

Pour teindre le drap en noir.

Si on fait bouillir une pièce de drap pendant une heure en eau de sumac, puis qu'on la laisse refroidir, et qu'ensuite on la fasse bouillir dans la couperose, le drap se fait noir ; on le lave après, puis on le sèche à l'ordinaire. Un habile homme en l'art de teindre, et qui a fait une remarque sur cet article, témoigne n'en pas faire bien du cas.

Pour teindre le drap beau pers.

Le pers est une couleur bleue, ou tirant sur le bleu : si bien que, pour mettre un drap en cette couleur, il faut prendre deux livres d'alun, et une demi-livre de tartre, et faire bouillir le tout pendant une heure ; ensuite on prend deux tiers d'eau claire, un tiers d'eau sure, et une demi-livre de cochenille ; on fait bouillir le tout jusqu'à ce qu'on juge qu'il le soit suffisamment, et pour lors la couleur en est très-belle : mais il faut remarquer que, pour bien réussir, le drap doit être auparavant d'un beau bleu.

Pour faire le drap jaune.

Vous commencerez par aluner votre drap ainsi qu'il est nécessaire ; on met, pour chaque livre ou aune de drap, un demi-quarteron d'alun qu'on fait bouillir pendant une demi-heure, il faut le bien remuer et le bien démêler.

Ensuite prenez de l'eau claire, et pour chaque aune de drap, mettez une livre de gaude, et répandez un peu de cendre de bois parmi la gaude, que vous arrangez et que vous faites descendre au fond de votre chaudière avec quelque bâton, en sorte que vous ayez assez d'espace pour bien remuer et mener votre drap ; car il est fort sujet à tacher.

Il faut bien se donner de garde de le faire bouillir, si ce n'est sur la fin ; il suffit alors de cinq ou six bouillons. Il ne faut point aussi le laver de gaude.

Si on veut faire un beau jaune d'or, on prend du jaune dont on vient de parler, et on garance le drap comme les rouges; le jaune pour lors en est très-beau.

Quand on le veut tout-à-fait brun, on le fait bouillir avec demi-chaudron de bain de brésil, et on y mêle un peu d'urine d'homme. Ce jaune que rend cette teinture, est un jaune d'or brun.

Autrement.

Supposé qu'on veuille teindre huit livres de drap, on prend pour le bouillon des eaux sures et une livre d'alun, on laisse bouillir le tout une heure; puis on lève le drap, on l'évente, on le lave, et on le laisse sécher après.

Ensuite on prend deux seaux d'eau, et demi-seau d'urine, ou à proportion de ce qu'il faut de bain; après cela prenez deux livres de gaude; faites-la bouillir une demi-heure sans drap, puis une demi-heure après, mettez-le dedans, et l'en retirez une ou deux fois pour l'éventer, et selon qu'il prend plus ou moins fortement la couleur: mais sur-tout observez de ne le point laisser bouillir trop fort, mais petit-à-petit.

Jaune orangé.

Il faut se servir d'eau sure et d'eau commune, et prendre, pour trois livres de drap, un quarteron de la plus belle garance: on fait chauffer cela sans bouillir, et jusqu'à ce qu'on voie que le drap ait assez pris de couleur. On peut, sur la quantité de drap qu'on a marqué, se régler pour plus ou moins, et y employer les drogues à proportion.

Pour teindre le drap en vert.

Il faut, pour teindre du drap en vert, le prendre bleu, et le préparer comme pour jaune, selon qu'il sera bleu, brun, ou clair; il se fera vert.

Pour teindre en bleu nouveau ou vieux.

Prenez cent livres ou moins de *suipperlingen*, à proportion de ce que vous voulez asseoir votre cuve; ajoutez à cela deux chaudrons de chaux éteinte, rompez cela en une cuve, et le jetez sur votre bain,

le tout ensemble dans la chaudière, et la laissez bouillir deux, trois ou quatre heures, si vous voulez, tant qu'on le juge nécessaire, et qu'il soit bien délayé.

Cela étant, videz-le en une cuve, et le rincez en un sac jusqu'à ce que l'eau qui en sort soit toute claire ; ensuite prenez une belle eau courante bien claire, ou bien de pluie, il n'importe ; mettez-la dans votre chaudière à proportion de ce que vous voulez asseoir, et qu'elle soit pleine, à un bon empan près.

Prenez ensuite cinq livres de potasse, mettez-la en votre chaudière, et les laissez bouillir ; puis prenez le *suipperlingen*, lavez-le et le mettez en la chaudière ; laissez bouillir le tout ensemble jusqu'à ce qu'il soit bien clair ; puis remplissez-le, et versez le tout ensemble dans la cuve.

Cela fait, remplissez votre cuve avec eau chaude, prenez trois écuelles de son, et une écuelle de garance ; mettez tout cela dans la cuve, remuez-la bien dessus et dessous, et la couvrez bien lorsqu'elle est chaude ; laissez-la reposer après six ou sept heures, jusqu'à ce que le tout soit bien tourné. Cent livres de bouilli suffisent pour asseoir deux cuves.

Autre manière de teindre en bleu, façon de Courtray.

Prenez cent livres de *suipperlingen*, mettez-les en chaudière ; puis prenez une cuve avec eau, mettez-y deux chaudières de chaux éteinte, et les remuez bien avec un bâton dans la cuve ; puis mettez l'eau de chaux sur le drap *scabelingen*, excepté les petites pierres qui seront reposées au fond : faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il devienne bien souple, et qu'il s'étende entre les doigts ; puis tirez-le, mettez-le en une manne, et le lavez bien net en des sachets ; passez-le bien, de manière qu'il n'en sorte plus, ni noir, ni rouge.

Ensuite vous prendrez la deux ou la troisième partie de vos *scabelingen ;* vous ôterez l'eau sale de votre chaudière, vous y en remettrez de la claire jusqu'à ce que vos ingrédients reposent à l'aise : mettez avec cela trois livres et demie de potasse ; laissez-la bouillir avant que de mettre dedans vos ingrédients ; puis vous les y

mettrez, et les remuerez bien fort avec un bâton; laissez-les bien bouillir jusqu'à ce que le bleu en coule tout clair.

Cela fait, on prend une écuelle, avec laquelle on jette du clair contre sa main, jusqu'à ce qu'il n'y prenne plus, et c'est pour lors que la teinture est comme on la souhaite.

Si on la laissait bouillir plus long-temps, elle brunirait, et le teint s'en irait; c'est à quoi il faut vieiller de fort près. Quand tout cela est comme il doit être, on le verse dans la cuve; puis on prend plein une écuelle de garance, on la met en la cuve de bleu, ensuite six poignées de son de froment qu'on y ajoute; on remue bien le tout, on le couvre bien chaudement et on le laisse reposer cinq ou six heures, jusqu'à ce que la cuve soit claire.

Ensuite on la remue, et on la laisse reposer deux heures, après lequel temps on travaille toutes les deux heures, jusqu'à ce que cette eau soit tirée.

Quand on veut teindre pour la seconde fois, il faut prendre trois ou quatre chaudrons de lessive pour asseoir la cuve.

Pour asseoir une cuve de bleu pour teindre avec l'indigo.

Il faut prendre de l'eau de rivière ou de pluie, et une chaudière qui tienne un muid ou environ; mettez dedans cinq livres de bonne potasse, et laissez bouillir cela; ensuite ajoutez-y pour un sou de son de froment, ou plein un chapeau, et une livre et demie de bonne garance, défaite menue avec la main: après cela vous ferez un feu clair sous la chaudière pour faire bouillir toutes ces drogues à haut bouillon pendant l'espace de six minutes.

Cela fait, versez-le en votre cuve de bleu clair, et après mettez encore de l'eau claire en votre chaudière, jusqu'à ce que votre cuve de bleu soit pleine; puis mêlez-y votre indigo, remuant votre cuve un quart-d'heure durant avec la lessive; couvrez-la bien chaudement et la laissez ainsi reposer, afin qu'elle s'éclaircisse: il faut pour cela huit ou dix heures, puis on la remue avec une livre de potasse; après quoi on

la

la laisse reposer, la remuant après, de trois heures en trois heures une fois : il faut la remuer jusqu'à quatre fois, et mettre à chaque fois une livre de potasse.

Il faut, au second palliement, mettre une écuellée de chaux pour l'entretenir, et faire en sorte que la cuve soit toujours chaude passablement ; elle s'en éclaircit mieux : cette cuve ne doit être ni trop grasse, ni trop maigre.

Tout ce que dessus observé, on peut travailler au quatrième ou cinquième palliement ; mais il ne faut pas la surcharger de trop de travail à-la-fois : il y a certain temps qu'il est bon d'observer pour cela ; sans quoi souvent on risque de perdre la cuve.

Lorsque la cuve devient noire, c'est un inconvénient qui ne vaut rien, parceque tout ce qu'on y teint ne prend point la teinture.

S'il arrive que votre cuve soit trop garnie, laissez-la reposer long-temps ; entretenez-la toujours chaudement, et si vous voyez qu'elle ait besoin d'un chaudeau, faites ce qui suit :

Chaudeau.

Prenez un plein chaudron d'eau qui soit claire, mettez-y cinq ou six poignées de son de froment et une demi-livre de garance ; laissez bouillir cela, et le versez en votre cuve, que vous remuerez bien ; après quoi vous la laisserez reposer trois ou quatre heures durant, pour la remuer après, et ainsi jusqu'à ce qu'elle soit claire. Voilà le teint dont on se sert pour l'obliger encore à teindre.

Si la cuve est trop forte, on peut lui aider en l'adoucissant ; mais lorsqu'elle est trop douce, il n'y a point de remède ; c'est une cuve perdue : ainsi on doit prendre garde de la tenir toujours en bon état.

Remarque.

Il faut sur toutes choses prendre garde que la chaudière soit bien nette, qu'il n'y ait point de graisse ; il ne faudrait que cela pour gâter une cuve. L'indigo doit tremper en eau chaude, et être dissous de ma-

nière qu'il n'en reste pas si gros que la tête d'une épingle avant que de le mettre dans la cuve.

Lorsqu'on a assis une fois, il faut garder la vieille lessive et verser le clair en l'autre cuve, et lorsqu'on asseoit pour la seconde fois, on en remplit la cuve: c'est le plus sûr expédient, d'autant qu'elle en vaut bien souvent mieux.

De la manière de teindre le velours noir.

Il faut prendre de la noix de galle à proportion qu'on a d'étoffes à teindre, la laisser bouillir une heure pour la rafraîchir, et y mettant après le velours l'espace d'une demi-heure, le tirer ensuite, puis l'étendre fort uniment; laissez sécher ainsi cette étoffe au vent. Il faut agir de cette manière jusqu'à trois fois, et à la troisième, laisser reposer dedans le velours pendant cinq ou six heures; il faut que le teint soit chaud, sans bouillir néanmoins, car le velours ne doit point bouillir, ni dans la galle, ni dans le noir.

Ce temps passé, on tire cette étoffe dehors, on l'étend fort uniment, et on la laisse refroidir: ensuite on met dans l'eau de galle de la gomme, de la limaille et de la couperose, selon qu'on a d'étoffes à teindre; mais il faut toujours, sur quatre livres de couperose, six livres de gomme et huit livres de limaille.

On fait bouillir le tout ensemble pendant une heure, puis on le laisse refroidir hors le bouillon; ensuite on met les drogues dedans sans les faire bouillir, et les morfondant à toutes les fois; et lorsque la teinture est faite à moitié, on y met le noir; ajoutez-y deux pintes de vinaigre, c'est ce qui lui donne l'éclat: quand le velours est bien teint, on le rince bien net; puis on met du savon d'Espagne en eau claire, à proportion qu'on a d'ouvrage; passez l'étoffe dedans, puis rincez-la encore beaucoup et bien nettement, étendez-la bien uniment et la laissez sécher; étant sèche, prenez de l'eau de gomme et de galle qui soit froide, frottez-en le velours, et il sera comme il faut.

Pour teindre le drap en vert.

Il faut d'abord le teindre d'un beau jaune, puis le bien laver, ensuite le passer sur la fin de la cuve de bleu, tandis qu'il est bien trempé, autrement il serait tout mal-uni; on ne doit point faire de vert nouveau que sur la fin de la cuve, lorsqu'elle est tirée, autrement il serait trop brun : cette remarque ne regarde que les verts gais, gaudés sur le blanc, qu'on passe légérement sur la cuve. Cela fait, on lave le drap, on le rince bien, et l'on a un beau vert. Il faut bien mouiller le drap qu'on veut teindre, sans cela il serait tout mal-uni et se gâterait.

Pour teindre un drap perlé.

Il faut commencer d'abord par le teindre d'un bleu léger, et pour dix aunes de drap, prendre deux livres d'alun, qu'on met en eau sure, qui soit claire et vieille de deux jours; laissez-les venir sur le bouillon avant que d'y mettre l'alun, qui doit y fondre.

Ensuite mettez-y bouillir votre drap pendant une heure, pendez-le après aux perches pendant deux jours, et le couvrez crainte qu'il ne pleuve dessus.

Après cela, prenez moitié eau sure toute fraîche, et moitié eau tiède; mettez-y dix livres d'orseil bien délayé en eau chaude qu'on prend de la chaudière; mêlez bien le tout, et faites bouillir le drap un quart-d'heure durant.

Cela fait, tirez-le de la chaudière, éventez-le et mettez dans le même bain un demi-quarteron de potasse fondue; après quoi vous mettrez le drap et l'y passerez. S'il est trop brun, tirez-le plus sur la potasse. Il ne faut point le laver, mais le sécher comme il est. Ce teint peut se garder et rester toujours bon.

Pour teindre le drap en incarnat.

Prenez, pour faire le bouillon des eaux sures, une bonne livre de tartre et trois livres d'alun; faites-y bouillir le drap pendant une heure, lavez-le après, morfondez-le, et le lavez.

Et lorsqu'il est question de le mettre en couleur, chargez votre bain d'eau nette; mettez-y un seau d'eau sure, sur deux seaux d'eau commune, puis

prenez deux onces de cochenille, une demi-once de fénugrec, quatre onces de gomme arabique, deux onces ou moins de terra-mérita, une demi-once de verjus, quatre onces de réalgal et un peu de tartre; pilez bien menu toutes ces drogues, chacune à part, et les mêlez après ensemble dans le chaudron : si vous en exceptez la cochenille, laissez-les bouillir un quart-d'heure, puis ajoutez-y la cochenille, et la laissez un peu bouillir ; mettez après cela le drap dedans, et le faites bouillir une heure, puis tirez ce drap, et il sera en très-bel incarnat.

Pour teindre le drap en rouge.

Vous prendrez pour trois aunes de drap des eaux sures, trois quarterons d'alun, une demi-livre de vin-pierre, faites-y bouillir votre drap pendant une heure, lavez-le après, morfondez-le, et le lavez.

Teint.

Prenez deux seaux d'eau claire, un seau d'eau sure, une livre de bonne garance, un quarteron de farine de féves.

Mettez cela avec votre drap à froid dans le chaudron, faites-le chauffer jusque sur le bouillon, prenez garde qu'il ne bouille ; puis tirez-le hors, et le lavez.

Cela fait, prenez une nouvelle eau qui soit nette, faites-la bien chauffer ; prenez deux poignées de farine de féves, autant de fénugrec, un quarteron d'alun et de son, mettez tout cela dans la chaudière, et d'autant d'un chaud piquant, mettez-y le drap un demi-quart-d'heure ou un quart-d'heure, selon qu'il prend la teinture, puis lavez-le, morfondez-le, sans le laver pour la dernière fois.

Pour faire étoffe de laine tannée.

Prenez pour le bouillon deux seaux d'eau commune et un seau d'eau sure, et un quarteron d'alun pour une aune d'étoffe de laine.

Teint.

Pour colorer ce drap, on prend un quarteron de garance, qu'on met dans le bain, on fait bouillir cela avec l'étoffe pendant une bonne heure : s'il n'est

assez brun, prenez de la cendre de bois, mettez-la en un baquet, et versez dessus un demi-chaudron d'urine ; remuez le tout dans la chaudière, prenez un peu de couperose avec de l'urine nouvelle et la versez sur la cendre.

Teinture de gris de lin.

Prenez quatre onces de beau tournesol, et autant d'orseil qui soit du meilleur ; pilez bien le tout ensemble, puis le mettez dans un poêlon de cuivre avec deux pintes d'eau de fontaine : mêlez bien le tout, et le faites chauffer jusqu'à ce qu'il veuille bouillir.

Alors ajoutez-y deux onces de cendres gravelées de Montpellier, puis le laissez refroidir juqu'à ce que vous y puissiez endurer la main.

Cela fait, mettez-y ce que vous voudrez, et de temps en temps, tirez-le un peu hors de la teinture, pour voir s'il sera bien : et quand il sera d'une belle couleur, vous l'ôterez de la teinture, et le laisserez égoutter dans quelque chose pour ne point perdre de votre teinture. Etant ensuite bien égouttée, vous laverez votre étoffe ou autre chose que vous aurez teint, vous le laisserez égoutter, puis vous le sécherez.

CHAPITRE XII.

Secrets éprouvés pour la Teinture, tant en Laine qu'en Soie.

LA couleur de rose se fait de la même manière que le cramoisi rouge jusqu'au garançage, car cette couleur-ci est pure cochenille.

Les eaux sures dont on se sert pour cela sont composées de quarante livres d'alun, de quatre livres d'arsenic, douze livres de gravelle, demi-boisseau de son ou environ : il faut laisser bouillir cela en eau claire pendant sept quarts-d'heures ou deux heures ; cela s'appelle aussi le *bouillon*. Nous avons assez parlé

des eaux sures dans le corps de cet Ouvrage ; on peut voir à la Table les endroits, et on trouvera là-dessus de quoi se satisfaire ; voici le teint présentement.

On fait d'abord la première passe de cochenille dans quatre jales d'eaux sures ; on y mêle deux livres de tartre, quatre livres de campêchane ; on laisse bouillir le tout pendant une heure, l'étoffe dedans ; puis on la lève, et on la lave après.

Ensuite on fait une seconde passe dans quatre jales d'eaux sures, dans lesquelles on met une livre de tartre, une livre et un quarteron de mestèque ; on met après cela le drap dedans, puis on le lève, et on le lave ensuite.

De la couleur de chair.

C'est une nuance de la couleur de rose. On met sur trois jales d'eaux sures trente livres d'alun, deux livres d'arsenic, huit livres de tartre ou dix livres de gravelle, autrement cendres gravelées ; on laisse bouillir ce bain une heure et demie ; puis on fait les deux passes qui suivent pour le teint.

La première est de trois jales d'eaux sures, étoffées d'une livre de tartre, de deux livres de campêchane, c'est la cochenille ; on laisse bouillir tout cela pendant trois quarts d'heures ; ensuite on fait la seconde passe que voici :

On met sur trois jales d'eaux sures un quarteron et demi de tartre, avec une demi-livre de mestèque, et on laisse bouillir le tout trois quarts-d'heure.

Pour couleur fleur de pommier.

On prend pour huit pièces de serges à deux envers, à quinze aunes la pièce, deux jales d'eaux sures, dans lesquelles on met vingt livres d'alun, cinq livres de tartre : voilà le bouillon, qu'on laisse bouillir une heure ; puis on y fait les deux passes qui suivent.

La première est composée de trois quarterons de tartre, d'une livre et demie de cochenille campêchane ou silvestre ; on laisse bouillir cela pendant trois quarts-d'heure, puis on fait la seconde passe en cette sorte :

On met dans trois jales d'eaux sures un quarteron

et demi de mestèque, on laisse bouillir ce bain pendant une demi-heure et davantage même.

Quand on veut finir cette couleur sur le même bain, ou un bain frais sans eaux sures, dans le premier cas, on le rafraîchit d'eau claire, et on passe dans la chaudière quatre livres de galle battue; on l'y laisse revenir environ demi-heure : après lequel temps, lorsque le bain est plus que tiède seulement, on pallie et on prend quatre pièces de serges à-la-fois, auxquelles on donne cinq ou six fois le bain à l'aise ; puis on les lève, on les abat, et on les évente après.

Cela fait, on rafraîchit le bain, on passe dessus deux livres de galle à l'épine bien battue, qu'on laisse un peu revenir, puis on pallie ; ensuite on prend les quatre autres pièces de serges, qu'on passe et qu'on apprête comme les quatre premières.

Pendant ce temps-là, on met tremper dans un chaudron quatre livres de vitriol dans du bain de la chaudière, avec une pincée ou plein le creux de la main de galle battue menue : et ayant lavé les étoffes de l'engallage, mettez le vitriol préparé du chaudron dans la chaudière, palliez et laissez un peu revenir le tout, puis palliez encore une fois bien fortement ; mettez-y quatre pièces d'étoffes, démêlez-les pendant un bon quart-d'heure.

Tandis que tout se passe de la sorte, on prend trois livres de couperose, qu'on fait dissoudre dans la chaudière avec un peu de galle battue ; et après avoir lavé les serges, on met cette dissolution dans la chaudière, on pallie, on la laisse revenir fort peu ; puis on prend les quatre autres pièces engallées, et les ayant levées, on ajoute une, deux ou trois livres de couperose, selon qu'on juge qu'il en est nécessaire pour achever l'œil des couleurs, en assortissant les plus rougeâtres ensemble, et mettant les bouts les plus rouges les premiers dans la chaudière. Il faut bien les éventer à chaque fois, car plus ils le sont, mieux ils brunissent.

Si vos couleurs se trouvent trop brunes, vous

pouvez les éclaircir sur un reste de bain teignant de cochenille, affaiblissant ce bain avec eau claire, et le renforçant avec tartre : puis vous passez vos étoffes par-dessus au large, très-promptement, et plus ou moins de bouts, selon la couleur, le tout avec prudence : une pratique de longue main, et une attention particulière qu'on donne à cet art, y rend un teinturier très-habile.

Soupe en vin sans guède.

Comme il est presqu'impossible de pouvoir donner assez peu de guède pour bien faire cette couleur, on la commence d'ordinaire comme le cramoisi rouge, les cochenillant de même avec prudence, ou comme incarnat ou couleur de rose : on peut les cocheniller davantage, si on veut, selon le prix qu'on en peut avoir pour la teinture.

Il faut bien laver l'étoffe de cochenille, puis la passer sur un bain frais, avec le brésil cuit qu'on donne plus ou moins fort, selon le commencement du cochenillage, et cela avec jugement.

Puis, après avoir lavé et éventé votre étoffe, vous mettrez sur le même bain un peu de lessive, faite avec chaux vive éteinte en eau froide ou cendre gravelée, ou soude blanche à discrétion ; puis ayant bien pallié, on passe l'étoffe cinq ou six fois par-dessus, plus ou moins, selon qu'on le juge nécessaire, puis on rabat la rougeur de la couleur.

Pour faire un très-beau cramoisi rouge.

Pour six-vingts aunes de serge à deux envers ou valeur, on fait le bouillon en cette sorte :

Bouillon.

On met dans quatre jales d'eaux sures, cinquante livres d'alun, six livres d'arsenic, douze livres de tartre ; on peut essayer du salpêtre au bouillon pour nacatariser, cela ne peut que bien faire.

Cochenillage.

On met pour le cochenillage, huit livres de cochenille campêchane, quatre livres de tartre, le tout dans quatre jales d'eaux sures.

Garançage.

Pour garancer soixante aunes ou quatre pièces de drap de quinze aunes chacune, ce qui suffit pour le garançage, prenant à deux fois le bain frais, ce qu'on a cochenillé en une, on prend dix-huit livres de garance, une demi-livre de terra-mérita, avec quatre jales d'eaux sures.

Et avant que de mettre la garance dans la chaudière, il faut la mettre tremper dans une jale d'eau froide, avec une demi-livre de terra-mérita. On peut aussi mettre un chaudron ou deux d'eaux sures, et laisser tremper le tout une heure tout-au-plus ; plus elle trempe, plus elle nacatarise la garance.

Si on juge que cette garance nacatarise trop, on peut retrancher la terra-mérita, ainsi que la jale d'eaux sures.

Pour quarante aunes de drap cramoisi. Eaux sures.

Il faut prendre deux tonnes d'eau avant qu'elle bouille ; on y met un bouillon de son de froment, et quatre livres de tartre bien pilé, avec deux livres d'alun ; on laisse bouillir le tout pendant une heure, puis on met cette eau dans un vaisseau contenant trois tonnes ; on y ajoute une tonne d'eau fraîche et froide, on la laisse reposer quatre jours, afin qu'elle ait le temps de s'aigrir.

Usage du bouillon.

Après les quatre jours dont on vient de parler, on prend la moitié de cette eau, et autant d'eau douce qui soit claire ; on y ajoute une livre et demie de tartre et autant d'alun ; mettez le tout sur le feu dans un chaudron avec le drap, laissez-le bouillir une heure et demie ; puis levez le drap, et le lavez jusqu'à ce que l'eau en soit claire.

Teint.

Prenez pour faire le teint la moitié d'eaux sures, et l'autre moitié d'eau commune ; ajoutez-y vingt-quatre onces de tartre et autant d'alun ; puis quand l'eau bouillonne, ajoutez-y une livre et demie de cochenille, et quelque temps après mettez-y le drap,

faites-le bien bouillir pendant une heure, lavez-le jusqu'à ce que l'eau en sorte toute claire.

Cette recette néanmoins est un peu douteuse, si l'on en croit un habile teinturier qui a fait une remarque dessus. Cependant il dit qu'on peut l'éclaircir, et qu'au cas qu'elle réussisse, s'en tenir là, sinon y changer ce qu'on jugera à propos.

Comme on ne veut rien omettre ici pour satisfaire les curieux sur ce qui regarde la teinture, on ne s'est pas contenté d'entrer sur cet art dans un détail ordinaire sur les doses des drogues qu'on y emploie, et sur les termes dont on a coutume de se servir; on a voulu encore, en faveur des chymistes, y parler chymie. L'auteur de qui nous tenons ces recettes, les assure très-bonnes et bien éprouvées : au reste, s'en servira qui voudra; étant certain que tout ce qui abonde dans un ouvrage, lorsqu'il est bon, n'est point un défaut.

CHAPITRE XIII,

Contenant plusieurs Expériences très-curieuses sur les teintures, tant en laine qu'en soie.

Nous avons déjà parlé ci-devant des eaux sures, on peut y voir; mais pour en dire encore quelque chose qui puisse être utile, et suivant un mémoire qui nous a été fourni de bonne part, il faut, après avoir mis dedans tout ce qui y convient, les bien remuer au fond avec un bâton, et une demi-heure après en faire la même chose, en continuant ainsi jusqu'à trois ou quatre fois : c'est pour lors qu'elles sont bonnes à employer.

Manière d'ébrouer un drap.

Pour bien ébroner un drap, on le trempe en belle eau de rivière, qu'on met dans la chaudière, on la fait chauffer plus que tiède, et on y met deux cabas de son; on passe le drap cinq ou six fois dans

ce bouillon de bout en bout ; puis on le lave bien, en le battant avec un bâton.

Comment aluner un drap.

Pour aluner un drap, ce qu'on appelle bouillir, on prend de l'eau de rivière, on la fait chauffer de manière qu'on y puisse souffrir la main ; et pour trente-deux livres pesant de drap, on met trois chaudrons d'eaux sures, en remuant bien le tout ; on y ajoute huit livres d'alun blanc, deux livres et demie d'arsenic clair et bien battu ; on remue ces drogues jusqu'à ce que l'alun soit bien fondu, puis on y met aussitôt le drap.

Lorsqu'il est prêt à bouillir, on y mêle encore un chaudron et demi d'eaux sures, et on laisse bouillir le drap dedans pendant une heure et demie ; ensuite ôtez-le, et le laissez pendre aux perches trois ou quatre heures durant, après quoi on le lave bien, on le bat de même, on vide bien net l'eau d'alun, ainsi que celle de l'ébrouissure, pour après bien rincer la chaudière.

Teint.

Pour teindre les trente-deux livres pesant de drap, prenez dix-huit seaux d'eau, faites-la chauffer de sorte qu'on puisse y endurer la main ; puis ajoutez-y neuf seaux d'eaux sures, remuez bien le tout, et y mettez votre drap après, auquel vous ferez prendre dix ou douze bouillons avec le tour, ou les bâtons.

Ensuite tirez-le, ne le lavez point, et mettez dans cette même eau quatre onces de gomme arabique, autant de terra-mérita, remuez bien ces drogues ; puis mettez-y cinq livres de pastel, qu'il faut aussi bien remuer ; ajoutez-y après demi-boisseau de son, et lorsque cela vient sur le bouillon, et que le son commence à se fendre, on remue bien le tout ; puis on y met le drap, qu'on teint sans bouillir, si cela se peut, en le remuant toujours et le tournant avec les bâtons jusqu'à ce qu'il soit assez teint, et crainte qu'il ne se mal-unisse ; après cela on le lève, et on le lave bien.

En graine ou incarnat.

Pour faire sur le même bain douze livres pesant de drap, vous y ajouterez deux seaux de belle eau claire et autant d'eaux sures, trois livres de graine battue, deux onces de gomme arabique, autant de terra-mérita, et cinq ou six poignées de son; et lorsque ce son se fendra, vous remuerez bien le tout et mettrez le drap dedans; maniez-le bien, ensuite levez-le et l'éventez; lavez-le bien et le battez de même.

Pour faire l'éclaircissure.

Prenez dix-huit seaux de belle eau et la faites bien chauffer, puis ajoutez-y neuf seaux d'eaux sures, trois onces de gomme arabique, autant de terra-mérita, une livre de tartre blanc, une once d'arsenic; remuez bien le tout et le faites venir sur le bouillon; puis enfoncez-y votre drap, et lorsqu'il est bien abreuvé par-tout, levez-le le plus promptement qu'il est possible, crainte qu'il ne se décharge trop de son teint.

Effet des ingrédients chacun en particulier.

L'arsenic avive beaucoup l'étoffe, c'est-à-dire, en rend la couleur plus vive.

L'alun, quand on en met beaucoup, rend par son acide la couleur foncée.

Le tartre blanc décharge la couleur, éclaircit l'acide.

Le son sec la brunit, et celui qui est au fond des eaux sures rend la couleur belle.

Et si on a dit que l'arsenic avivait les couleurs, c'est parcequ'il répercute le vitriol, et qu'il en détache ce qu'il peut y avoir de mauvais.

Pour pasteler un drap.

Il faut, pour dix-huit livres pesant de drap ou de laine, prendre seize seaux de belle eau et quatre seaux d'eaux sures; faites-la chauffer qu'on y puisse endurer la main, et alors mettez le drap dedans, tournez-le dix ou douze tours; puis levez-le et le retirez dehors, laissez-le rafraîchir.

Ensuite mettez dans cette eau deux livres de pas-

tel, une once et demie de terra-mérita, autant de gomme arabique, et quatre onces d'agaric; remuez bien le tout ensemble; mêlez-le bien, et y répandez trois poignées de son de froment par-dessus; laissez tout cela en cet état, jusqu'à ce que la croûte qui se fait au-dessus crevasse.

Et pour lors, après avoir bien brouillé le tout, on y met le drap, on l'y remue toujours, jusqu'à ce qu'on juge qu'il le soit suffisamment; après cela on le lève, on l'évente, on le lave et on le bat bien.

Pour teindre sur le même bain où l'on a déja teint en écarlate, ajoutez-y de la gomme : prenez avec trois onces d'agaric, une once de terra-mérita, autant de gomme arabique, deux livres de graine battue, trois seaux d'eaux sures, et quatre poignées de son; travaillez le tout à l'ordinaire.

Pour l'éclaircissure.

Prenez, pour dix-huit livres pesant d'étoffes, huit seaux d'eau claire, et deux seaux et demi d'eaux sures, demi-livre de tartre blanc, quatre onces d'agaric.

Si le drap paraît trop rosé, ajoutez-y une once de terra-mérita; et s'il est trop jaune, mettez-y une once de gomme d'Arabie, il reviendra rosé; brouillez bien le tout ensemble, et mettez après par-dessus quatre poignées de son; laissez cela jusqu'à ce qu'il soit blanc : pour lors mettez-y votre drap, et l'y menez vîtement une ou deux fois de bout en bout; et quand il est bien trempé par-tout, levez-le promptement, lavez-le bien et le battez de même.

Comment garancer sur le bleu.

Pour garancer une baie bleue, ou une revêche de Flandre ou d'Angleterre, pour eaux sures, on prend quatre livres d'alun, on laisse bouillir cela une heure durant, on le lave ensuite et on l'évente.

Et quand il s'agit de garancer, on prend pour eau nette douze livres de garance commune et une livre de galle; mettez ces drogues dans votre chaudière quand l'eau est chaude; mettez après votre étoffe dedans, et la laissez bouillir une demi-heure ou trois

quarts-d'heure, selon que vous verrez que votre étoffe prendra le teint; cela fait, levez-la et la morfondez.

Ensuite prenez de la cendre de bois, jetez dessus un seau d'urine, et que le tout soit dans un cuvier; faites-les éclaircir et les laissez rasseoir; remuez-le bien dans la chaudière; puis mettez-y encore l'étoffe, et l'y laissez pendant un quart-d'heure fort chaudement; ensuite tirez votre étoffe, et elle sera comme vous la souhaiterez.

Du choix qu'on doit faire de la racine de noyer.

La racine de noyer, pour être bonne pour la teinture, doit s'arracher d'ordinaire lorsque le bois est hors de sève. Elle se conserve dans les lieux frais, où rien ne pourrit. Lorsqu'on n'est point en saison propre pour la recouvrer bonne, comme en été et à la fin du printemps, on se sert des branches vertes et de l'écorce lorsqu'elle est en sève, avec les nouvelles noix vertes, et les coquilles qui les renferment dans le même temps.

Les racines de noyer propres à la teinture se conservent aussi dans les vaisseaux pleins d'eau. Les branches de cet arbre, son écorce et les coquilles de noix se gardent de même, afin de n'en point manquer, s'il est possible.

Les tendrons du bouleau avec les feuilles, font en teinture une jolie couleur, qui approche de celle de châtaigne, excepté qu'elle est faible.

Teinture noire.

Prenez quatre onces de noix de galle bien pulvérisées, autant d'écorces de noix vertes, une pinte de fort vinaigre; faites bouillir le tout jusqu'à réduction de moitié, et vous aurez un beau noir. Remarquez qu'il faut que la noix de galle bouille un peu avant que d'y mettre l'écorce de noix.

Bleu des teinturiers.

Il faut avoir une chaudière de cuivre proportionnée à la quantité de teinture qu'on veut faire; par exemple, si on n'en veut que vingt pintes, il faut que la chaudière ou cuve en tienne trente; cela étant,

on y met vingt pintes d'eau de fontaine ou de rivière, avec dix onces de bonnes cendres gravelées.

Faites bouillir le tout pendant une demi-heure, afin de faire dissoudre le sel de toute la gravelée; filtrez après cela toute votre eau en la versant dans un sac de toile pointu comme une chausse à hypocras, qu'il faut mouiller avant que d'y mettre la lessive, qui tombe dans de grandes terrines de grès à mesure qu'elle filtre, et lorsqu'elle est toute filtrée, vous la remettrez dans la chaudière après l'avoir bien lavée et nettoyée.

Ensuite faites-la chauffer et bouillir deux bouillons après y avoir mis deux onces de garance pulvérisée; puis prenez de cette lessive toute chaude, autant qu'il en faut pour délayer une livre d'indigo en poudre fine, et une poignée de son de froment bien lavé. C'est dans une tonne de gris qu'on met pour l'ordinaire l'indigo.

Cela fait, versez-le dans la chaudière; laissez le tout ainsi pendant trois jours, soignant d'entretenir dessous un feu doux. Il faut bien se donner de garde que cette chaudière ne bouille; et après ces trois jours on verra que le dessus sera d'une très-belle couleur d'arc-en-ciel, ce qui est une marque assurée que la cuve a bien opéré et qu'elle est bonne.

On peut y mettre tout ce qu'on veut teindre, soit étoffe ou soie; on l'y laisse tremper jusqu'à ce qu'il ait bien pris le teint; puis on le retire, on le laisse égoutter dans la chaudière jusqu'à ce qu'il ne dégoutte plus rien; et de cette manière on ne perd point de teinture. Le drap ou autre chose étant bien égoutté, on le lave, on le fait sécher, et on continue à mettre dans cette teinture les choses destinées à teindre, jusqu'à ce que la cuve soit si affaiblie qu'elle ne teigne plus.

Alors, et pour la fortifier, vous mettrez huit pintes d'eau de fontaine ou de rivière dans une autre chaudière, avec six onces de bonne gravelée et une once de garance en poudre; faites bouillir le tout une demi-heure durant, filtrez-le après, et mettez ensuite cette nouvelle lessive dans votre cuve, après avoir

bien remué le marc qui est au fond ; et quand cette seconde lessive y est, remuez bien encore ce marc, faites un feu doux sous votre chaudière pendant une heure, pour chauffer votre teinture sans la faire bouillir ; ce temps passé, retirez entièrement le feu de dessous votre chaudière, car il n'y en faut point pendant que ce qu'on veut teindre est dedans.

Tout ce que dessus observé, choisissez l'indigo le plus pur que vous pourrez trouver, prenez de la gravelle de Montpellier : la bleuâtre est la meilleure de toutes. Si, lorsque vous filtrez votre lessive, elle ne passe point claire d'abord, il faut attendre jusqu'à ce qu'elle s'éclaircisse, puis ôter promptement la terrine qui la reçoit, et en remettre une autre, et remettre ce qui est trouble dans la chausse.

Il faut songer à bien laver le son de froment dans une terrine de grès bien nette, avec de l'eau de fontaine ; ensuite détrempez-le avec trois chopines d'eau, afin que ce qu'il y a de farine s'en détache bien ; puis cessez un peu d'agiter le son, afin qu'il tombe au fond de la terrine.

Cela fait, jetez l'eau blanche, et y en remettez de la claire ; maniez bien encore ce son avec la main, et en jetez encore l'eau blanche : on continue ainsi jusqu'à ce que l'eau ne blanchisse plus.

Alors mettez votre son dans un linge blanc, pressez-le bien pour en faire sortir toute l'eau, et il sera comme il faut pour être délayé avec l'indigo. Voilà les cendres à bleu dont se servent aussi les plumassiers pour teindre leurs plumes.

CHAPITRE XIV.

De la manière de teindre le fil en plusieurs couleurs.

POUR teindre en noir vingt-cinq livres de fil de lin, il faut le laisser tremper trois ou quatre heures en belle eau claire, puis le tirer dehors et le bien tordre au bâton.

Ensuite prenez trois livres de galle à l'épine battue

fort menu ; mettez-les en cette eau, laissez-les échauffer, et y passez après votre fil fort légérement ; laissez-le ainsi un peu reposer ; tirez-le dehors et le tordez, mais non pas trop fortement.

Ensuite prenez-le dans une cuve de noir, levez-le, maniez-le à poignée, et tordez chacune tant de fois dans le noir, que vous voyiez qu'il soit comme il faut ; laissez-l'y reposer après cela, et le pendez quelque peu de temps, puis tordez-le au bâton autant que vous jugerez à propos.

Cela observé, remettez ce fil en votre noir, remuez-le bien encore à la poignée, et le tordez ainsi qu'auparavant ; puis levez-le, le retordez encore dehors du noir. Prenez garde que votre noir soit bon, si vous voulez avoir de beau fil.

On peut se passer de faire un chaudeau si on veut ; mais si l'on n'en fait point, il faut, lorsque le fil est noir, dissoudre de la gomme dans du clair de la teinture, ou bien en eau claire, et passer le fil par-dessus.

Pour faire un chaudeau ou lessive, lorsque le fil est teint.

Supposé qu'on veuille faire un chaudeau lorsque le fil est teint, on prend, pour sept douzaines de poignées, une livre d'huile d'olive, un quart de potasse, et autant de savon d'Espagne ; mettez chauffer la potasse et le savon ensemble jusque sur le bouillon, avec autant d'eau de rivière ou de pluie que vous en avez besoin : il faut mettre chauffer l'huile à part, et la verser après dans les autres drogues : on remue bien le tout.

Ensuite on prend à chaque fois autant de clair qu'il en faut pour une poignée, et à chaque pleine main de fil on prend du nouveau bain, et on vide l'autre dehors ; on teint le fil dedans, tant qu'il soit bien abreuvé, puis on le tord dehors, et on le laisse sécher.

De la manière de faire un chaudeau ou lessive à la façon de Lyon pour le fil noir.

Quand le fil est teint en noir, on prend pour cent livres pesant de fil, un setier de cendres de bois, on

le met sur un drap, et on verse de l'eau par-dessus, qu'on laisse couler hors de la lessive, qu'on fait bouillir après.

Pour faire du fil blanc à demi-fleur.

(C'est-à-dire d'un b un blanc qui conserve son poids, qui ne décheoit point ou que très-peu.) Il faut pour cela faire bien bouillir d'abord le fil en eau nette, et le bien tordre après l'avoir bien rincé.

Cela fait, faites chauffer de l'eau sur le bouillon, et raclez du savon d'Espagne dedans; remuez-le bien jusqu'à ce qu'il soit fondu, et pour lors mettez votre fil dedans l'espace d'une nuit, puis tordez-le et le laissez sécher; prenez après cela du savon, peu ou beaucoup, selon ce que vous avez de fil, et faites votre bain si court, que votre fil ne soit rien que mouillé; c'est pour lors qu'il tire tout le savon à lui, et qu'il est teint comme on le désire.

Pour asseoir une cuve de noir pour fil.

Sur un muid à vin plein d'eau, prenez deux tonnes d'écorces, seize livres de limailles, deux chaudronnées de moulées, douze livres de vieux fer, six livres de levain de seigle, une livre et demie de noix de galle, trois livres de couperose; tirez-en le clair trois fois par jour, et dix ou douze jours durant, et la versez par-dessus: cela fait une très-belle teinture.

Si vous voulez donner un beau lustre à votre fil, frottez-le bien avec l'huile de lin. On peut, si on veut, y teindre de l'étoffe en laine ou en soie.

Manière de teindre le fil en noir de brésil.

Prenez pour huit livres pesant de fil, trois quarterons d'alun, deux livres et demie de brésil, près de trois onces de terra-mérita. On fait avec toutes ces drogues le bain à l'ordinaire, puis on y passe le fil, et la teinture en est très-belle.

Il faut, pour bien faire, laisser le fil dans l'alun pendant quatre heures et davantage même, soignant de le remuer de temps en temps, et pour lors la teinture en est belle. Voyez pour cela la manière de teindre les étoffes en rouge de brésil.

Ce secret a été éprouvé à Heidelberg le premier janvier 1657 ; celui qui nous le donne en a fait aussi l'essai, et on doit l'en croire, d'autant plus qu'il était lui-même un des plus habiles teinturiers de son temps.

Pour teindre le coton.

Il faut remarquer ici que le coton se teint de même que le fil : ainsi on peut à son égard en agir de même.

Comment teindre le fil en bleu turquin.

Ayez une cuve qui tienne douze seaux d'eau ; faites-la chauffer en une chaudière tant que vous y pourrez souffrir la main, puis mettez cette eau en votre cuve.

Cela fait, on prend une livre de garance ; on la froisse bien avec les mains, puis on la met dans la cuve ; ensuite prenez deux poignées de son de froment, mettez-les dedans, ajoutez-y deux livres et demie de potasse et une livre d'indigo pulvérisé subtilement ; mêlez tout cela dans la cuve et la remuez bien avec un bâton.

Ensuite couvrez-la, et la laissez reposer pendant douze heures ; après cela vous ferez un peu de feu sous cette cuve, afin qu'elle se maintienne chaude.

Le temps marqué étant passé, on prend le fil blanc, et on le passe sur cette cuve sur laquelle on peut travailler, jusqu'à ce qu'elle soit toute affaiblie, et qu'elle ne teigne presque plus ; cela fait, tirez votre fil et le faites sécher sans se laver, et pour lors il sera d'un beau bleu turquin.

Si vous voulez encore vous servir du bain qui est dans la cuve, mettez-y encore la même quantité de drogues que vous avez fait la première fois, et observez tout ce qu'on a dit ci-dessus : cette même eau vous servira très-bien, et jusqu'à dix fois même.

CHAPITRE XV,

Où l'on trouve la manière de faire des Teintures de plusieurs façons, tant pour laines que pour soies, avec une Instruction très-courte pour les Teinturiers.

Il est constant que, pour teindre un corps, il faut qu'il ait de la disposition à recevoir les parties du teint qu'on veut lui donner, et qu'il en soit pénétré; ainsi, plus il a de rapports de convenance avec les corpuscules qui émanent de ces couleurs, plus il est aisé à teindre; moins aussi ces proportions se trouvent dans la tissure de ces fibres, plus la matière qui fait la teinture a de peine à s'y fixer : c'est pourquoi il est nécessaire que toutes ces matières aient des rapports de convenance l'une à l'autre, et qu'elles soient chacune proportionnées aux sujets sur lesquels elles doivent agir.

Or, toutes ces couleurs n'acquièrent leur action que de la force et de la qualité de celles qui entrent dans la composition des teintures qui dépendent d'un seul sujet où elles résident : savoir, du soufre que la nature a placé dans chaque corps.

Mais comme la plupart de ces soufres sont plus adhérents dans les unes que dans les autres, on est obligé d'employer des sels, dont le propre est d'ouvrir et d'écarter les parties les plus étroitement serrées, et par-là on donne lieu à la teinture, qui est renfermée, de sortir et de se répandre : mais comme ces sels n'agissent point, s'ils ne sont fondus ou dissous, on se sert de l'eau pour en venir à bout, qui, par ce mélange, devient un composé de sel, de soufre et de mercure; et lorsque l'eau en est suffisamment chargée, on jette les matières dont on veut extraire les teintures.

On a déja parlé dans cet Ouvrage des différentes teintures, dont les laines, les soies et le fil sont susceptibles; voici encore là-dessus quelques instruc-

tions qui pourront être fort utiles à ceux qui voudront se rendre habiles dans le métier de teinturier.

De la teinture noire.

Les matières les plus propres à recevoir les différentes couleurs qu'on leur prépare, sont les laines, la soie, les peaux et le fil; c'est pourquoi on trouve toujours que les drogues qu'on y emploie onr assez de rapport aux parties qui les composent : ainsi quand on veut teindre de la laine en noir, on fait une lessive de noix de galle, de campêche, vert-de-gris, et une d'encre ou vernis, c'est la même chose, et couperose; on y ajoute la graine de lin. Il est vrai qu'elle est inutile au corps colorant, n'étant uniquement employée que pour adoucir les étoffes et leur donner le lustre. L'huile de lin vaut mieux que la graine.

Les perruquiers mettent leurs cheveux en cette teinture pour les teindre en noir, sans y rien ajouter. Quant aux teinturiers, s'il manque quelque chose à cette recette, la pratique de longue main qu'ils ont de cet art pourra suppléer au défaut.

Teinture noire pour la soie.

Nous avons déja beaucoup rebattu cette matière dans le Chapitre qui traite de la teinture des soies; mais dans les ouvrages de l'art, on ne saurait trop parler des choses qui le regardent, quand elles sont bonnes, et qu'il se rencontre quelque différence entre la soie et la laine, ce qui fait qu'on est quelquefois obligé de changer de matière pour certaines couleurs. Voici ce qu'on emploie pour la teinture des soies en noir.

On commence d'abord par faire une lessive de galle pure et simple. La galle de Gascogne ou de Provence est celle que les teinturiers en soie emploient ordinairement pour faire le noir; elle donne moins de teinture que celle du Levant.

Cela fait, on y met les soies qu'on veut teindre; quoiqu'il y ait des teinturiers qui n'emploient point de galle pour de médiocres ouvrages de soie; ensuite on trempe ces matières dans une lessive faite des drogues que voici; savoir :

L'écorce d'aune, le cumin, sel gemme, litharge d'or et d'argent, antimoine, limaille de fer, couperose, huile de lin ou graine de lin : toutes ces drogues ne sont point colorantes, et ne servent avec la gomme arabique que pour faire le bouillon, ou asseoir la cuve, comme on dit.

Les chapeliers emploient le sel gemme, l'antimoine, l'arsenic, le sublimé corrosif, le campêche, vert-de-gris ou couperose. Les teinturiers usent aussi d'une partie de ces ingrédients pour leur bouillon.

Les corroyeurs se servent de la bière aigre et de la limaille d'acier, ce qui ne réussit pas si bien sur les peaux qui n'ont point été tannées, parceque l'écorce de chêne, dont elles sont chargées, tient lieu de galle.

Toutes les teintures dont on vient de parler peuvent servir pour teindre les os, les cornes et l'ivoire ; mais il faut auparavant les ramollir. Il n'est pas temps d'en enseigner la manière.

Pour teindre laine en bleu.

Faites une lessive avec ganne gatimalò ; il faut relever cette teinture par des dissolvants doux et légers, tels que sont le vouède et le pastel, et du moment qu'elle commence à faire bleu, on y met de l'indigo qui sert à soutenir sa couleur. La pratique n'est pas assez étendue, mais avec l'idée qu'on se sera conservée de ce qu'on a dit ci-devant sur cette matière, on pourra réussir dans ce bleu.

Du vert.

Faites une lessive d'alun et une autre de gaude, et après avoir laissé quelque temps les étoffes dans la première, plongez-les après dans la lessive en bleu, et suivant le temps qu'elles y restent, elles prennent divers degrés de teinture, tant en vert qu'en bleu. Il faut à tout cela un certain point pour venir à la couleur qu'on souhaite ; la force de cette teinture roule sur l'alun. Il y a encore bien d'autres choses à observer sur cette teinture, qu'on peut apprendre à l'article du vert. Voyez à la Table.

Du jaune.

Le jaune se fait par les mêmes lessives que le vert, excepté qu'il en faut diminuer la dose. Il est bon encore sur cet article de consulter ce qu'on a dit à l'égard de cette couleur : la matière y est plus étendue, et la pratique par conséquent bien plus sûre.

Du bleu en soie.

Prenez de l'indigo dissous par la potasse, ou cendres gravelées : c'est un bain qu'on fait exprès, comme on l'a dit dans le Chapitre qui traite de la teinture des soies. A l'égard du vert et du jaune, ils se font sur la soie comme sur la laine.

Du blanc sur soie et sur laine.

Le blanc se fait avec le savon de Gênes ou de Toulon, sans y rien ajouter ; mais le blanc en sera plus beau, si on ajoute à ce savon du nitre fixe ou du sel de tartre : peut-être aussi cela diminuerait-il le poids de la soie, ce qui n'accommode pas les marchands. Dans ce doute, on peut cependant faire une tentative, sauf à abandonner cette maxime, si elle est préjudiciable.

Du rouge d'écarlate.

Il se fait avec le tartre de Montpellier, l'eau royale, autrement dite eau-forte, dans laquelle il faut dissoudre de l'étain de glace avant que d'y mettre le sel ammoniac. Cette dernière drogue y semble très-utile, étant sujette à se précipiter en poudre blanche, dès que le sel ammoniac y est entré ; ainsi on pourrait se corriger là-dessus. Il n'est question pour cela que d'en faire un essai particulier, et s'y tenir si l'on y réussit ; sinon changer de méthode, outre que c'est une dépense épargnée pour les teinturiers. Cette première lessive s'appelle le *bouillon ;* voici à présent le *teint.*

Il faut dans la seconde lessive, ou le second bain, comme disent les teinturiers, mettre suffisamment de la cochenille ; il n'y faut point de tartre ; et lorsqu'on veut bien exalter cette teinture, ou faire ce qu'on appelle une écarlate de graine, l'urine, l'eau

de chaux et la pernelle sont les matières ordinaires dont on se sert pour cela.

Cependant un arsenic bien ouvert est supérieur à toutes ces matières ; et non-seulement on exalte par-là la teinture, mais on épargne la cochenille, qui est très-chère, et pour montrer que l'urine et le sel ammoniac contiennent un soufre rouge, il n'y a qu'à mêler dans l'eau-forte du sel ammoniac au-delà de ce qu'elle en pourra dissoudre ; laissez le tout ensemble pendant vingt-quatre heures au froid, il se formera des crystaux d'un rouge de rubis, et c'est ce sel seul qui forme la teinture rouge de notre teint.

Cette instruction sur l'écarlate ne donne pas assez de lumière pour la pratique ; il faut pour cela des circonstances plus détaillées, qu'on trouvera au traité de l'*écarlate*, au commencement de la seconde Partie de ce livre.

Du violet en laine.

C'est une nuance du bleu, qui se fait en passant sur le bain du bleu les matières teintes en rouge ; du mélange de ces deux couleurs, il en résulte le violet, sans être obligé de dénuer la premièse teinture, ce qu'on est souvent nécessité de faire dans quelques-unes, pour en pouvoir faire naître de nouvelles. Cet article a besoin d'une plus grande explication pour conduire heureusement à la pratique. Ainsi voyez *violet pour laine* ci-devant, et vous y trouverez ce que vous désirez.

Du violet pour soie.

Pour faire cette couleur, on fait une lessive qu'on passe sur la cochenille campêchane, dans laquelle on jette les matières de soie teintes en rouge. Consultez ce qu'on a dit là-dessus au Chapitre de la teinture des soies. La pratique y est détaillée fort au long, et d'une manière, on peut le dire, à contenter les curieux.

Instruction importante pour les teinturiers.

Pour donner en quelque façon une idée des changements qui se font du mélange des couleurs, il est constant qu'il en naît une infinité de couleurs matrices

trices qui ne sont point composées : c'est pourquoi on doit les regarder comme des couleurs véritables et essentielles, les autres n'étant que subalternes et indépendantes de ces cinq, soit qu'elles viennent de l'arrangement où la nature met les principes qui composent les matières où elles paraissent évidemment, soit qu'elles résultent du différent mélange que l'on fait des unes avec les autres.

Cela étant, il serait à souhaiter que les teinturiers qui ont un peu de génie, s'il s'y en trouve parmi eux, outre la pratique journalière qu'ils ont de leur art, voulussent faire attention au changement qui peut arriver dans les couleurs, c'est-à-dire, comment le noir peut devenir rouge, le rouge noir ou blanc, ainsi du reste ; il est certain qu'ils en deviendraient plus habiles, et que parmi toutes les drogues et ingrédients qui entrent dans la teinture et qui leur sont connus, il se peut faire qu'il y en ait une infinité d'autres dont ils n'ont point de connaissance, et qu'ils seraient bien aises de savoir pour la perfection de leur art.

On ne doute point que dans la mécanique extérieure que la nature observe à l'égard des sels et des soufres, dont les drogues colorantes et non colorantes sont remplies, il ne se fasse entre eux un mélange bien différent, et que ce ne soit de ce mélange que dépend et arrive la variété des couleurs.

Cela étant, il importe à un teinturier qui veut se rendre habile, de savoir non-seulement d'où ces couleurs découlent, mais encore d'observer, s'il peut, s'il ne se passe rien d'extraordinaire dans ce changement, soit par une extension des parties qui, dans les corps colorés et non colorés, concourent à former la variété de ces couleurs, soit par la mauvaise manœuvre qu'on peut y faire.

Il importe de plus à ce teinturier de connaître d'où dépend la bonne ou mauvaise qualité des drogues qu'il emploie, s'il ne pourrait point leur faire acquérir un degré de perfection, et d'examiner atten-

tivement tout ce qui est capable d'en diminuer les bonnes qualités ou de les détruire, afin de prévenir cet inconvénient.

Et comme l'expérience nous fait connaître, en fait de teinture, que la couleur noire se détruit par les lessives qu'on fait des sels frais, comme sont sels de tartre, nitre, fixe, chaux, cendres gravelées et autres, et qu'elle devient, par l'addition de quelques-unes de ces matières, d'un rouge brun, que la couperose change le blanc et le rouge en noir, que le noir se soutient et se perfectionne par le vert-de-gris, le blanc par les fixes, et le rouge par l'ammoniac. Comme donc un teinturier doit être entièrement prévenu de toutes ces opérations, il faut qu'il étudie la force de ces ingrédients, afin de ne se point tromper dans les doses qu'il en doit mettre, quand il veut teindre toutes sortes de fils, de laines ou de soies.

Pour soutenir ces couleurs dans la mécanique extérieure, on emploie, comme on a dit, dans la première du vert-de-gris; dans la seconde, des sels frais; dans la troisième, des sels urinaux. On ne dira rien de la manière dont ces sels agissent sur les corps qu'on leur oppose : c'est une philosophie dont un teinturier n'a que faire; il lui suffit de savoir qu'il opère telle ou telle chose, selon la dose qu'on y en doit mettre, et puis c'est tout : c'est là sa science, et ce qui doit lui servir d'étude.

CHAPITRE XVI,

Qui contient un Traité particulier pour la teinture des Bas en plusieurs couleurs.

CE Traité-ci est tout particulier, et on peut dire que jamais on n'en a vu qui descende dans un si grand détail sur les différentes couleurs dont les bas de laine ou de soie peuvent être susceptibles.

Pour teindre bas en violet cramoisi.

Prenez deux paires de bas qui soient d'un beau bleu d'azur, plus ou moins brun, selon l'échantillon que vous voudrez imiter ; faites-les bouillir comme on a dit pour le drap ; lavez-les bien après, puis les mettez dans le reste du bain où l'on a teint en cramoisi rouge, après l'avoir rempli à hauteur convenable d'eau claire, et de quelque peu d'eau sure.

Si on remarque qu'il y a bien resté du teint aux bas cramoisis, tirez-les afin qu'il y en ait suffisamment de reste pour le peu de rougeur qu'il faut pour les violets, et y ajoutez quelques gros de tartre et de cochenille ; laissez-les bouillir là-dedans pendant une demi-heure, puis levez-les, lavez-les bien après, et les laissez sécher.

Pour bas tannés.

Prenez un demi-quarteron de bois d'inde et une once de couperose ; faites-les bouillir en eau claire une demi-heure, et mettez vos bas dedans : ils doivent être rouges ; laissez-les-y un bon demi-quart-d'heure, tirez-les ensuite et les lavez.

Pour teindre des bas en gris colombin.

Il faut prendre des bas qui aient été teints sur le bain de bourre, comme on le dira dans la suite, puis les faire bouillir un quart-d'heure dans ce qui reste du bain précédent, et la couleur est comme on la souhaite.

Pour teindre bas en rouge de garance.

Il faut les faire bouillir comme on a dit, et les laver de même ; puis chargez votre chaudière d'eau claire, laissez-la tiédir sur le feu ; mettez-y après votre eau sure et un quarteron de garance, et remuez le tout.

Cela fait, mettez vos bas, soignez d'entretenir votre feu le plus également qu'il est possible sans le trop pousser ; et lorsque le bain commence à jeter un bouillon, tirez les bas, lavez-les bien, et les laissez sécher.

Pour teindre des bas en couleur de brésil.

Il faut charger le chaudron d'eau claire, qu'on

laisse venir sur le bouillon ; mettez dedans un quarteron de brésil, et le laissez bouillir un quart-d'heure ; puis mettez-y vos bas, que vous aurez auparavant fait bouillir dans l'alun. Cela fait, et après qu'ils auront bouilli un quart-d'heure dans le brésil, vous les tirerez dehors et les laverez.

Pour les teindre en jaune.

Après avoir fait bouillir vos bas comme on l'a dit ci-devant, prenez une livre de gaude, et la mettez au fond de votre chaudron d'eau claire ; mettez-y une once de potasse, et laissez bien chauffer votre eau, sans la faire bouillir à haut bouillon ; puis mettez vos bas dedans, remuez-les y bien et les tirez hors, quand vous jugerez qu'ils auront pris assez de teinture.

Pour teindre des bas en vert.

Prenez deux paires de bas bleus, faites les bouillir comme les autres et les lavez bien : préparez un bain semblable au précédent, et si votre bleu est bien, votre vert le sera aussi ; s'il est clair, le vert le sera de même.

Pour faire bas orangés.

Vos bas doivent être teints en jaune ; puis vous les passerez sur le teint de bourre, dont on donnera ci-après des instructions : passez-les, et les y tenez jusqu'à ce que vous jugiez qu'ils soient comme il faut. Cela se peut faire après que vous aurez fait d'autres couleurs sur votre teint, comme incarnat et autres rouges.

Autre orangé.

Prenez un chaudron de vieille urine que vous laisserez venir sur le bouillon, écumez-la bien, et mettez dedans un quarteron de fastes ; laissez-le bouillir ; mettez dedans deux paires de bas jaunes, ils deviendront orangés.

Pour teindre des bas en incarnat.

Il faut prendre une pinte de bain de bourre, la faire bien chauffer, de manière qu'on y puisse endurer la main ; puis versez cela dans un petit vaisseau, après quoi, mettez-y deux paires de bas blancs,

et les y laissez jusqu'à ce qu'ils aient bien pris teinture.

Pour teindre bas en violet.

On fait un bain comme le précédent ; on y ajoute une petite poignée de chaux vive ; puis on y met bouillir les bas un quart-d'heure durant, et la couleur violette en est très-belle.

Pour faire bas pourpres.

Ayez de l'eau claire, et la faites chauffer prête à bouillir ; mettez-y un quarteron d'orseil, laissez-le bouillir en le remuant bien avec un bâton ; mettez-y deux paires de bas, et les laissez bouillir un quart-d'heure, puis tirez-les.

Pour teindre des bas en gris, à la mode d'Espagne.

Prenez une paire de bas gris, et les mettez dans le teint où vous aurez mis vos bas rouges ; et, selon qu'ils seront clairs ou bruns gris, ils seront plus ou moins gris bruns.

Pour teindre des bas en gris avec bois d'inde.

Prenez de l'eau claire, mettez-la sur le bouillon ; ensuite mettez dedans une once de bois d'inde, autant de couperose : faites bouillir le tout, et y plongez deux paires de bas blancs, laissez-les-y bouillir un quart-d'heure, après quoi vous les retirerez.

Pour teindre des bas en gris brun.

Vous prendrez un chaudron plein de noir fait dans la cuve. (On peut voir ce que c'est au titre qui traite de la manière d'asseoir une cuve au noir, ou bien à l'article pour faire le beau noir ci-après.) Vous les ferez bouillir, et y mettrez après vos bas ; laissez-les bouillir aussi un quart-d'heure durant. Si le bain est trop chargé, il ne faut que le diminuer, et le remplir d'eau claire.

Si on veut que le gris soit argenté, il faut aluner les bas en blanc, sans y mêler du tartre ; puis vous les mettrez dans le bain de votre noir, pour leur y laisser prendre couleur. Il faut en agir comme à l'article précédent.

Pour teindre bas en haut gris.

Prenez de l'eau claire, et la faites chauffer sur le

bouillon; mêlez-y une once de galle, une demi-once de gomme, et un quarteron de couperose; faites bouillir le tout ensemble, remuez-le bien avec un bâton; puis mettez dans ce bain deux paires de bas blancs, puis laissez-les-y bouillir un quart-d'heure durant, tirez-les.

Pour faire gris lavandé.

Prenez eau claire, et la faites chauffer sur le bouillon; mettez dedans demi-once d'orseil, une once de galle battue menu, et une once de couperose; laissez bouillir le tout en le remuant avec un bâton, mettez-y deux paires de bas blancs, et les y laissez bouillir pendant un quart-d'heure, après quoi vous les retirerez.

Pour faire beau noir.

Il faut prendre de l'eau claire, la faire chauffer prête à bouillir; mettez-y une once de galle, autant de sumac, et demi-once de garance; faites bouillir le tout, le remuant bien avec un bâton; plongez dans ce bain deux paires de bas blancs, laissez-les-y bouillir une heure durant, et les retirez après.

Cela observé, mettez une livre de couperose dans le bouillon, ajoutez-y deux onces de gomme; faites bouillir tout cela, puis remettez-y vos bas; laissez-les-y bouillir une demi-heure: retirez-les après et les laissez refroidir; remettez-les encore dans le teint, et ainsi jusqu'à quatre fois, et à la dernière fois, mettez dans votre chaudron pour un sou de sirop: cela fait, lavez vos bas, et après cela ils seront d'un beau noir.

Pour teindre des bas en incarnat.

Il faut prendre, pour une paire de bas, une pinte de teint de bourre, autant de belle eau de pluie. On peut prendre aussi, pour trois paires de bas, un pot de teint et un pot d'eau: on les laisse bouillir, puis on l'ôte du feu: ensuite on met les bas dedans, on les agite un quart-d'heure durant, on les tire ensuite, on les laisse égoutter, on les lave bien, puis on les met sécher.

Pour teindre bas de soie en jaune.

Prenez une demi-livre de terra-mérita, faites-la bouillir avec vos bas pendant une demi-heure ou une heure ; puis il faut prendre un quarteron de gaude, et lorsqu'elle est prête à bouillir, mettez-y vos bas, sans les laisser bouillir avec la gaude ; ajoutez-y deux lots de potasse, que vous y mêlerez à deux fois, et lorsque vos bas seront froids.

Autre manière pour teindre bas en jaune.

Vous ferez d'abord votre *bouillon* avec eau claire et du son, et sur une livre de soie que peseront vos bas, vous mettrez six lots d'alun rouge, trois lots de vin-pierre blanche battue menu ; mettez tout cela sur le feu avec moitié eau de son et moitié eau claire commune ; laissez-le venir sur le bouillon, puis mettez vos bas dedans, et les laissez bouillir une heure.

Teint.

Prenez une demi-livre de gaude, un demi-lot de curcuma, ou terra-mérita, (c'est la même chose) que vous mettrez sous la gaude pour l'arrêter sous l'eau ; mettez dessus une belle eau claire, et prenez trois livres de potasse, mettez-la à trois différentes fois dedans ; laissez venir le tout jusqu'au bouillon, et non plus ; puis plongez-y vos bas, mais prenez bien garde qu'ils ne bouillent.

Pour teindre bas en feuille-morte.

Il faut d'abord que les bas aient été teints en jaune ; puis on prend moitié bain noir, et moitié d'eau claire : quand le tout est prêt à bouillir, on y met les bas, on les y laisse bouillir un quart-d'heure, puis on les tire, on les évente, et on lave bien net.

Cela fait, prenez d'autre eau qui soit claire, mettez-la dans votre chaudron avec votre teint de bourre ; mettez cela sur le feu, et le faites chauffer jusqu'à ce qu'il soit prêt à bouillir : alors vous mettrez vos bas dedans, vous les agiterez bien pendant une demi-heure ; puis vous les laverez nets, et les tirerez.

Pour teindre bas en gaude.

Vous prendrez pour le *bouillon* de l'eau claire de

son, et sur une livre pesant de bas de soie, vous mettrez six lots d'alun rouge, trois lots de vin-pierre blanche battue menu ; mettez le tout sur le feu avec moitié eau de son et moitié eau claire commune ; faites-le chauffer prêt à bouillir, puis mettez vos bas dedans, et les y laissez bouillir pendant une heure, puis lavez-les.

Teint.

Quand le bouillon est ainsi fait, vous prenez pour le teint demi-livre de gaude, un demi-lot de curcuma, que vous mettrez sous la gaude entallée ; puis tirez-le sous l'eau, et mettez dessus de l'eau qui soit bien claire et nette : après quoi vous prendrez trois lots de potasse, que vous mettrez à trois fois, un lot à chaque fois ; mettez après cela vos bas dedans sans les y laisser bouillir, agacez-les-y bien : cela fait, retirez-les dehors, et mettez après le second lot de la potasse dans le chaudron, et jusqu'à ce qu'il soit assez haut en couleur ; puis tirez vos bas, et les lavez.

Pour défaire de la soie crue.

Prenez, pour dix livres de soie, trois livres de savon noir ; et si vous avez du bain d'échaudage, c'est assez de deux livres.

L'auteur qui nous a laissé cette recette, dit qu'il mit un mouchoir blanc dans la première eau de savon, et qu'il le trouva le lendemain d'une isabelle fort rougeâtre.

CHAPITRE XVII.

De la teinture de l'Ivoire, des Os, Corne, Bois, et autres choses semblables.

APRÈS avoir traité fort amplement de la teinture des laines, soies, fils et cotons, et avoir dit là-dessus tout ce que l'on peut fournir de meilleur sur la pratique, nous venons à présent à la teinture de l'ivoire,

des os, cornes, bois, et autres matières de pareille nature.

Ces corps-ci sont bien plus durs et bien plus solides que les premiers ; c'est pourquoi la liqueur colorante y pénétrant bien plus difficilement, la manière dont la teinture est composée doit avoir des parties bien plus actives, afin de pouvoir pénétrer les corps sur lesquels on peut les appliquer. Nous commencerons par la teinture de l'ivoire, après avoir dit en substance ce que c'est que cette matière.

DE L'IVOIRE.

L'ivoire est une dent d'éléphant : cet animal en a quatre pour mâcher, outre les deux grandes, longues et pointues, blanches, luisantes, qui sortent bien avant hors de la mâchoire inférieure, en forme de cornes pour lui servir de défenses : ce sont ces dernières qu'on appelle l'*ivoire*.

On tue les éléphants pour en avoir l'ivoire : le meilleur nous vient de Ceylan et de plusieurs autres endroits des grandes Indes ; il faut choisir le plus poli et le plus blanc.

On ne doute point que, l'ivoire étant un corps fort compact, il ne faille en quelque façon en ouvrir les pores, pour donner passage aux parties de la teinture en laquelle on le veut mettre, pour s'y nicher et y rester long-temps par ce moyen ; autrement ces parties ne feraient que glisser, et ne s'y attacheraient qu'imparfaitement : d'où vient quelquefois qu'on voit de l'ivoire mal teint, faute d'avoir pris les précautions qui y sont nécessaires ; et tout ce teint, semble-t-il, ne consiste qu'à le faire bouillir plus ou moins qu'on le juge à propos, et que l'expérience peut suggérer.

Il serait à propos, avant que de le mettre dans le teint, de le faire bouillir dans un petit bain composé d'eau claire, de couperose et de nitre, afin que par l'acidité de leurs sels, ils rendent le corps de l'ivoire plus susceptible des parties de la teinture. Cela étant, il faut chaudement, au sortir de ce bouillon préparant, mettre l'ivoire dans la teinture, et l'y

laisser bouillir autant qu'on verra qu'il aura pris couleur. Voyons maintenant celles qu'il peut prendre, et comment il faut les lui donner.

Pour teindre l'ivoire en vert.

Il faut faire une bonne lessive de cendre de sarment, en prendre une pinte et demie, mesure de Paris, et mettre dedans une once de beau vert-de-gris en poudre, un peu d'alun de glace, et une poignée de sel commun.

Cela observé, faites bouillir le tout jusqu'à réduction de moitié ; puis laissez-la refroidir, ou plutôt mettez-y quand il bout, votre ivoire ; ôtez pour lors votre teinture de dessus le feu, et laissez-y votre ivoire jusqu'à ce que vous le trouviez assez coloré.

L'alun dont on se sert en teinture, est un sel en pierre grosse, grande, claire, blanche et transparente comme du crystal ; il faut compter que tout le fort de cette teinture roule sur l'alun ; et on doit, quand on teint l'ivoire et autre chose de cette nature, avoir égard à un certain point pour venir à la couleur que l'on souhaite.

Pour teindre l'ivoire en bleu.

Il faut faire une lessive comme on a dit pour le vert, puis y mettre de l'indigo dissous par la potasse, qui est une cendre gravelée qui nous vient de Pologne ; ensuite on met l'ivoire dans le bain quand il est prêt à bouillir, et on le laisse autant qu'on le juge à propos, après lui avoir donné plusieurs bouillons.

Autrement.

Il y en a qui prennent quatre pintes de graine de sureau, lorsqu'elle est parvenue à sa maturité parfaite, qui les mettent dans un pot de terre verni, et qui y mettent demi-once d'alun en poudre ; ensuite ils versent par-dessus une chopine de fort vinaigre, ou une chopine d'urine bien claire : après quoi ils mettent leur ivoire dedans, et font bouillir en le remuant souvent, jusqu'à ce qu'il soit assez bleu. Au lieu de chopine de vinaigre, on peut, si l'on veut,

y en mettre trois demi-setiers, ou autant d'urine. Il faut que le pot soit tout neuf.

La première manière rend l'ivoire d'un plus beau bleu que celle-ci : on peut encore, au-lieu d'indigo, se servir d'inde. Le meilleur est celui qu'on appelle *Inde de Serquise*. Il faut le choisir en morceaux plats, d'une épaisseur raisonnable, moyennement dur, net, nageant sur l'eau, inflammable, de belle couleur bleue ou violette foncée, parsemé en dedans de quelques paillettes argentées, et paraissant rougeâtre quand on le frotte sur l'ongle.

Pour marbrer l'ivoire.

Vous prendrez de la cire jaune et moitié de résine, vous les mêlerez bien l'une avec l'autre en les pétrissant ; puis vous les jeterez en petites bouteilles sur votre ivoire, comme lorsqu'on marbre les livres.

Ensuite prenez de la bourre d'écarlate, faites-la bouillir en eau claire avec de la cendre gravelée pour en tirer la teinture, ajoutez-y alun de roche ; et pour clarifier cette teinture passez-la par un linge, et passez après de cette liqueur sur votre ivoire, l'ayant auparavant frotté d'eau-forte.

Pour teindre l'ivoire en noir.

Prenez quatre onces de noix de galle, réduisez-les en poudre ; joignez-y quatre onces d'écorces de noix vertes, une pinte du meilleur vinaigre qu'on puisse trouver ; faites bouillir le tout jusqu'à réduction de moitié, et pour lors vous aurez un beau noir, dans lequel vous ferez bouillir votre ivoire, après qu'il aura été dans l'eau d'alun.

Secret pour blanchir l'ivoire gâté.

Il faut prendre de l'alun de roche autant qu'il en faut, trois livres de cire jaune, une livre de broue de noix ; mettez le tout rougir au feu, puis faites rougir aussi l'ivoire que vous voulez blanchir, jusqu'à ce que l'eau commune dans laquelle on les veut mettre soit chaude.

Ensuite faites bouillir l'eau d'alun un bouillon, mettez tremper l'ivoire pendant une heure ou envi-

ron; après cela on frotte l'ivoire avec de petites brosses de poil, on le met ensuite dans un linge mouillé, et on le laisse sécher à loisir, autrement tout se fendrait. Cela fait, on le met au four chaud, après l'avoir couvert de cire, puis on le tire quand on juge qu'il y a suffisamment été, et pour lors cet ivoire est bien blanc.

TEINTURE DES OS.

Les os ne diffèrent en rien, en substance, de l'ivoire; ils peuvent, ainsi que lui, être susceptibles de plusieurs couleurs.

Secret pour blanchir les os.

Ayez des os que vous voudrez employer dans quelque ouvrage, mettez-les dans l'eau avec la chaux vive; faites-les-y bouillir, écumez-les bien, et après cela, tirez-les quand vous les verrez assez blancs. Vous pouvez, si vous voulez, les blanchir comme l'ivoire. Voyez l'article ci-dessus, et le suivez.

Pour teindre des os en noir.

Prenez du charbon de bateau pulvérisé, mêlez-le avec de la cendre et de l'eau, puis prenez un morceau de linge ou de frise, et en frottez l'os, pour le frotter ensuite de votre noir; laissez-le sécher, puis mettez-le au feu violent pendant deux heures après l'avoir frotté de cire. Les os se teignent encore en noir comme nous l'avons dit à l'égard de l'ivoire.

Autre manière.

Il faut se servir de vinaigre, et y ajouter du vitriol, de l'orpiment, des écorces de grenades et des noix de galles, le tout pulvérisé; mettez les os dedans, et les laissez bouillir jusqu'à ce qu'ils aient pris couleur; ajoutez-y du soufre, de la chaux vive et du salpêtre autant de l'un que de l'autre, et au poids d'une demi-livre.

Pour teindre les os en rouge.

Mettez-les tremper dans du fort vinaigre pendant vingt-quatre heures; cela fait, prenez de l'alun de roche et du bois de brésil en poudre, autant qu'on le juge à propos; mettez-les avec le vinaigre; faites-

les-y bouillir jusqu'à ce qu'ils aient assez pris couleur.

Pour teindre les os en vert.

Nous avons déja parlé de cette couleur à l'égard de l'ivoire : voici pour les os.

Prenez deux tiers d'alun de roche et un tiers d'alun de plume ; ayez des os qui soient bien blancs, mettez-les avec ces drogues, et les y laissez bouillir jusqu'à ce que la teinture soit réduite à moitié et davantage.

Ensuite mettez tremper ces os dans une lessive de savon, où il y ait eu du vert-de-gris dissous dans de l'eau-forte ; il en faut une livre et demie, et de très-bon vinaigre : quand les os ont trempé suffisamment dans ce bain, on les retire, et ils sont pour lors d'un très-beau vert.

Pour marbrer les os.

On prend de la cire jaune et de la résine, moitié d'une, moitié d'autre ; on les mêle bien ensemble : puis on en fait de petites boulettes grosses comme des gouttes d'eau, et on les jette sur ces os de la même manière qu'on marbre des livres.

Cela fait, prenez de la bourre d'écarlate, faites-la bouillir en eaux claires avec de la cendre gravelée pour en tirer ensuite ; ajoutez-y de l'alun de roche pour la clarifier, passez la liqueur à travers un tamis, et en répandez après sur vos os, après les avoir frottés d'eau-forte.

Pour teindre l'écaille de tortue.

Prenez de la chaux vive, de l'orpiment, cendre gravelée et eau-forte, appliquez cela sur l'écaille, et elle se teindra.

Pour noircir la corne et la baleine.

Vous prendrez du bois d'inde, de la couperose et du vert-de-gris, que vous passerez le premier sur la corne, puis les autres drogues, et la corne deviendra noire.

CHAPITRE XVIII,

Contenant plusieurs manières de teindre les bois.

La teinture n'a pas seulement pour objet les laines, soies, fils et toutes les autres matières dont nous avons parlé ; on l'emploie encore pour les bois, qu'on a trouvé le secret de varier par les couleurs différentes qu'on y applique. Les tabletiers, les menuisiers et les tourneurs ont recours à cette invention pour colorer leur bois, selon que l'occasion le demande. C'est par le secours de la teinture qu'on voit de si belle marqueterie, et de si beaux meubles de bois, qui font aujourdhui l'ornement des plus beaux appartements.

Le bois, à beaucoup près, n'est pas d'un corps si dur ni si compact que l'ivoire ni les os ; c'est pourquoi les couleurs n'ont pas tant de peine à le pénétrer, et à s'y attacher. Il est vrai aussi qu'elles n'y durent pas tant, qu'elles y sont plus susceptibles d'altération ; mais enfin elles y restent assez pour pouvoir en jouir long-temps. Venons à la pratique.

Pour donner au bois telle couleur qu'on voudra.

Prenez de grand matin du crotin de cheval, le plus frais et le plus humide que vous pourrez trouver ; mettez-le dans un linge blanc, et le pressez fortement pour en tirer tout le suc, que vous mettrez dans une bouteille de verre.

S'il y en a un demi-setier, mesure de Paris, vous y mêlerez un gros d'alun de roche en poudre, et un gros de gomme arabique bien blanche, aussi pulvérisée ; lorsque la dissolution de l'alun et de la gomme sera entièrement faite dans cette liqueur, vous en prendrez une cuillerée ou deux ; puis vous y délayerez telle couleur qu'il vous plaira : ce qui se fait dans un petit godet de verre ou de faïence.

Laissez reposer cela deux ou trois jours, puis

vous l'appliquerez sur le bois que vous voudrez colorer, et le laisserez bien sécher au feu et au soleil : il sera parfaitement bien teint et d'un beau lustre.

Il faut, avant que de teindre ainsi le bois, le bien polir ; la couleur alors en paraît bien plus belle que lorsqu'on néglige de lui donner cette façon.

Pour donner une belle couleur aux bois de chaises.

Il faut prendre quatre onces de racines d'épine-vinette, les piler dans un mortier de fer ou de fonte ; puis les faire bouillir dans un pot neuf et verni, avec trois chopines d'eau de fontaine jusqu'à réduction de moitié. On peut se servir d'eau de pluie, de rivière ou de puits : cela est indifférent.

Cela fait, laissez-le refroidir, et le passez à travers un linge blanc, ou un tamis, comme vous voudrez ; si l'eau n'est pas assez jaune, vous y mettrez dissoudre deux gros de gomme gutte ; puis, avec une brosse douce, vous passerez sur votre bois une couche de votre teinture.

Il faut la laisser sécher au feu, ou au soleil, selon la commodité et la saison ; ensuite vous en remettrez une autre, et continuerez ainsi jusqu'à ce que vous le trouviez bon. On peut donner une belle couleur au sapin avec cette teinture.

Pour teindre le bois en ébène.

Vous prenez du bois d inde, que vous coupez par petits morceaux ; vous y ajoutez un peu d'alun, et vous faites bouillir ces drogues jusqu'à ce que l'eau soit devenue violette : faites plusieurs couches de cette eau sur le bois, jusqu'à ce qu'il soit violet.

Ensuite prenez du vert-de-gris, faites-le bouillir dans du vinaigre jusqu'à diminution du tiers ; après cela faites-en des couches, jusqu'à ce que le bois soit noir.

Autrement.

Vous prendrez un demi-setier d'eau, un quarteron de couperose, et cinq noix de galle ; quand le tout sera mêlé ensemble, vous le ferez chauffer jusqu'à ce qu'il soit prêt à bouillir.

Prenez d'ailleurs une demi-livre de limaille de fer, mettez-la en de bon vinaigre, frottez-en le bois après qu'il sera dissous, puis de votre première teinture, et ensuite de vinaigre seul; laissez sécher le bois : étant sec, polissez-le avec du drap.

Autre secret pour le même noir.

Vous aurez de l'eau-forte, dont vous frotterez le bois que vous voulez teindre ; vous le laisserez sécher : étant sec, vous mettrez dessus trois ou quatre couches de bonne encre sans gomme ; il faut la faire exprès : vous laisserez sécher la teinture, puis vous essuyerez le bois avec un linge, ensuite vous le frotterez de cire et avec du drap.

Autrement.

Faites infuser de la noix de galle dans du vinaigre, et d'ailleurs ayez d'autre vinaigre où vous aurez fait infuser de la limaille de fer ; frottez-en d'abord votre bois, et quand cela sera sec, frottez-le de l'infusion de galle ; laissez-le sécher, et polissez-le après avec la cire et le drap : pour lors le bois est d'un beau noir d'ébène.

Pour contrefaire le bois d'ébène.

Il faut choisir du bois qui soit compact et sans veines, tel qu'est le poirier, le pommier et le cormier ; noircissez-le avec de l'encre et du noir de fumée bien mêlés ensemble, et quand il le sera bien, frottez le bois avec un morceau de drap noir ; puis, ayez une petite brosse de jonc liée fort proche du bout, et de la cire fondue dans un pot avec un peu de noir à noircir : cela étant bien mêlé, trempez le bout de votre brosse dans cette eau, secouez-la, puis brossez-en votre bois noirci, jusqu'à ce qu'il reluise comme de l'ébène ; ensuite prenez un morceau de drap, frottez-en votre bois tout ciré ; il faut, pour bien faire, que le bois soit bien poli, autrement l'ouvrage n'est qu'imparfait.

Autrement.

Il n'y a pas de bois plus propre pour contrefaire l'ebène que le houx ; et pour y réussir, on en choisit du plus beau, et on le met tremper dans la cuve où

les chapeliers teignent leurs chapeaux ; il faut l'y laisser jusqu'à ce qu'il soit bien pénétré de noir, ce qu'on reconnaît, en en coupant un petit coin ; s'il est pénétré l'épaisseur d'un sou marqué, cela suffit.

Cela observé, tirez-le, mettez-le sécher à l'ombre, à cause qu'il sera imbibé d'eau, polissez-le avec un fer, pour racler l'ordure de la teinture ; ensuite vous prendrez de la paille, puis, de la poudre de charbon et de l'huile d'olive, frottez-en votre bois ; laissez-le sécher, puis polissez-le avec la dent : pour lors le bois ressemblera beaucoup à l'ébène.

Pour teindre le bois en ébène.

Nous venons de rapporter plusieurs procédés touchant cette teinture à l'égard du bois ; mais comme les sentiments sont différents en bien des choses, voici une autre manière que les précédentes.

Il faut d'abord faire tremper le bois dans du vinaigre vingt-quatre heures ; puis y ajouter du vitriol, de l'orpiment, des écorces de grenades et de la noix de galle, le tout subtilement réduit en poudre ; laissez bouillir toutes ces drogues avec le bois jusqu'à ce qu'il soit devenu noir ; ajoutez-y après cela du soufre de la chaux vive et du salpêtre, autant de l'un que de l'autre, il en faut une demi-livre.

Cette manière de teindre le bois en noir, pourrait mieux convenir aux tabletiers qu'aux menuisiers ou tourneurs, pour lesquels il semble que cette manière d'agir paraît trop incommode, à cause des grands morceaux qu'ils ont à mettre en couleur ; au-lieu que les premiers n'en ont que de petits, capables d'être contenus dans une chaudière, ou autre ustensile propre à faire bouillir le bois.

Autre manière de noircir le bois.

Faites une eau-forte comme il suit : prenez du vert-de-gris, couperose, vinaigre, sel et alun ; mêlez le tout ensemble, et le faites bouillir.

Cela fait, appliquez cette eau toute chaude sur votre bois ; ensuite mêlez de l'encre et de l'eau-forte que vous mettrez bouillir, faites-en une couche sur

le bois ; continuez ainsi avec l'encre toujours bien chaude, et lorsque le bois est noir, on le met sécher ; on le lave après avec l'encre à l'ordinaire, puis on le frotte avec un linge, après quoi on le brunit, on le vernit de vernis siccatif avec la paume de la main, y mettant le moins de vernis qu'on peut chaque fois.

Manière de marqueter le bois en rouge.

Ayez de la chaux vive, faites-la dissoudre dans de l'eau bien claire et bien nette, et en composez une bouillie un peu claire, dont vous mettrez un peu sur les endroits du bois que vous voudrez marqueter : laissez sécher cela.

Ensuite ôtez la croûte qui se sera faite, et frottez votre bois avec un linge : on peut, si on veut, faire des dessins sur le bois avec cette pâte, à l'aide d'un pinceau : on y forme des veines, ou autres choses qu'on voudra, qui imiteront le marbre.

Pour faire le bois vert.

Prenez de l'alun de roche, deux tiers, et un tiers d'alun de plume, faites-les bouillir avec le bois jusqu'à réduction de moitié ; ajoutez-y du vert-de-gris, autant que vous jugerez qu'il en sera nécessaire ; laissez tremper votre bois dedans, et quand il aura pris couleur, vous le tirerez, vous le ferez sécher ; étant sec, vous le polirez.

Pour teindre du bois en violet.

Il faut prendre le bois qu'on veut teindre, le faire bouillir dans l'eau avec l'alun ; puis y mettre du bois d'inde, qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'il soit violet, ensuite polir.

Secret pour colorer le bois.

Il faut frotter le bois avec de la colle, et y appliquer la couleur qu'on lui veut donner ; ce secret regarde la peinture en huile ou en détrempe, plutôt que la teinture.

Manière d'onder le bois de poirier ou de noyer.

Prenez de la chaux, et la mettez infuser avec de l'urine bien claire et nette ; ensuite prenez un pinceau pour faire les ondes sur le bois, et après avoir passé

une couche, frottez ce bois avec une couenne de lard, lorsqu'il sera sec : alors votre bois paraîtra tout ondé.

Pour contrefaire la racine de noyer.

Vous passerez sur votre bois sept ou huit couches de colle-forte, jusqu'à ce qu'il en demeure luisant : après cela, vous donnerez quantité de coups de bistre, qui est de la suie cuite et détrempée en eau; on se sert d'une brosse pour cela.

Il faut remarquer que, si la colle était trop endurcie, il serait nécessaire de l'humecter avec de l'eau commune ; parceque le secret pour lors ne se ferait qu'imparfaitement, d'autant que, lorsque le dessous est trop desséché, la teinture n'y prend point.

Ensuite donnez beaucoup de coups de doigts à votre bois sur le bistre, et lorsque vous jugerez en avoir assez donné, appliquez-y le vernis de la Chine, qui achevera de perfectionner votre bois.

Voici encore d'autres manières de teindre le bois, qui ne pourront que faire plaisir à ceux qui voudront s'en servir.

Pour teindre du bois en rouge.

Il faut prendre le bois que vous voulez teindre, et le laisser tremper dans du vinaigre pendant vingt-quatre heures ; après cela, vous prenez de l'alun de roche, et du bois de brésil pulvérisé, autant qu'on juge en avoir besoin : on les mêle avec le vinaigre, et on les fait bouillir jusqu'à ce que le bois ait pris teinture.

Autre manière.

Prenez du bois de brésil, coupez-le menu et le mettez dans l'huile de tartre ; puis frottez-en le bois à plusieurs fois, et le faites sécher à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait pris une belle teinture rouge.

Autre manière.

Prenez du tournesol d'Allemagne, dont se servent les peintres ; mettez-le tremper en eau claire, et lorsqu'il y sera dissous, passez-le par un linge.

Et avant que de le coucher sur votre ouvrage, ayez

un morceau de bois blanc, donnez-y une couche de votre tournesol, afin d'éprouver si la couleur en est bonne : si elle est bonne, il faut la laver d'un peu d'eau claire, c'est-à-dire, l'augmenter d'un peu d'eau ; car il vaut mieux coucher cette couleur un peu claire que brune.

Ensuite vous lavez votre bois, vous le laissez sécher ; étant sec, on le brunit avec la dent, puis on le vernit. On est encore bien aise d'avertir que, pour faire que cette couleur soit belle, on doit l'appliquer sur du bois qui soit blanc, comme il se trouve quelquefois du pommier ; autrement cette couleur est terne.

Pour teindre le bois en rouge orangé.

Prenez du brésil coupé menu, faites-le bouillir dans l'eau, laquelle ayant pris cette teinture, doit être passée par un linge, ou à travers un tamis : donnez-vous de garde que votre teinture n'approche du feu.

Cela observé, donnez une couche de jaune sur votre bois avec du safran détrempé en eau ; laissez sécher votre bois, et y donnez après plusieurs couches du teint de brésil, jusqu'à ce que la couleur en soit agréable ; après cela vous laisserez sécher votre bois, vous le brunirez avec la dent, et le vernirez comme on l'a dit : le bois sera pour lors rouge orangé, à cause du jaune qui sera dissous, et qui aura donné cet œil.

Si vous voulez mettre sur votre teint de brésil une cuillerée de lessive de cendre, il en sera plus brun : ou bien on le fera bouillir avec eau de chaux rassise, ou avec un peu d'alun ; mais en ce cas, il ne faut point jaunir le bois avec le safran. Pour ces dernières couleurs, plus le bois est blanc et poli, plus le rouge est beau et clair.

Pour donner au bois une couleur de pourpre.

Il faut prendre du tournesol, et le détremper comme on a dit ; ajoutez-y du teint de brésil qui aura bouilli avec eau de chaux, mêlez bien le tout, et vous aurez après un beau pourpre, que vous appliquerez sur votre bois comme les autres. Vous le vernirez à l'or-

dinaire : cela donne non-seulement du lustre au bois, mais ce vernis en conserve encore la couleur.

Pour contrefaire le bois marqueté.

Ayez un jaune d'œuf, battez-le bien avec eau jusqu'à ce que vous en puissiez écrire ; puis prenez de ce jaune d'œuf avec une plume taillée, ou bien avec un pinceau ; faites des veines telles que vous voudrez sur le bois, et laissez-les sécher pendant deux heures.

Ensuite prenez de la chaux éteinte avec de l'urine : mêlez-les bien ensemble, de manière que cela fasse comme une bouillie très-claire ; prenez une brosse, passez-la sur votre ouvrage, et le laissez sécher ; étant sec, prenez des décrottoires, ou une brosse qui soit aussi rude, frottez-en le bois marqueté, afin de faire partir tout le jaune d'œuf ; après cela prenez un morceau de toile neuve, frottez-en votre ouvrage, brunissez-le après ; étant bruni, vernissez-le, et vous aurez un bois marbré qui sera fort agréable.

Autrement.

Prenez blanc de plomb et autant de craie broyée sur le marbre avec de l'eau ; cela fait, mettez-le en quelque petit vaisseau, comme une tasse de faïence ou de terre, où vous détremperez votre blanc pour la seconde fois avec du jaune d'œuf battu, et mêlé avec autant d'eau.

Votre teinture étant ainsi détrempée, prenez un pinceau qui soit un peu gros, couchez-y votre teint, laissez-le sécher ; étant sec, donnez-lui une seconde couche sur le bois, et laissez-le sécher encore.

Ensuite prenez une corne de cerf, et avec la pointe découvrez les veines sur le blanc, arrosant de chaux détrempée avec urine. Le bois violet dont se servent les teinturiers pour teindre, devient noir comme l'ébène, lorsqu'on l'arrose de cette chaux, au-lieu que les bois de prunier et de merisier rougissent d'un rouge brun.

Le poirier et le cormier prennent un petit rouge ; le bois de noyer moins, lorsqu'on y mêle de la noix de galle en poudre avec la chaux d'urine.

CHAPITRE XIX.

De la teinture fixe à toutes épreuves.

NOUS avons assez parlé de teinture, et dit assez de choses sur ce qui regarde la pratique de cet art ; mais pour finir ce Traité par un endroit qui soit utile, on a cru ne devoir pas omettre la manière de fixer le teint, par le moyen des drogues qu'on y emploie. Il est vrai que cette matière est du ressort de la chymie ; et comme nous en avons ici un peu parlé, on espère que les curieux trouveront en cela de quoi se satisfaire.

Pour donc fixer la teinture, il faut prendre quatre onces de vitriol, deux onces de vert-de-gris, autant de sel ammoniac, deux onces d'or, demi-once de tartre ; fondez le vitriol en une terrine ; étant fondu, ajoutez-y l'or, puis le vert-de-gris, le nitre, le sel ammoniac ; remuez bien le tout, et que sans cesse, en le desséchant à petit feu, jusqu'à ce que le tout soit d'une couleur très-noire, et que par-dessus il s'élève une couleur verdâtre tirant sur le jaune.

Retirez pour lors votre teinture, pour mettre vos matières dans un pot de fer ; laissez-les dessécher jusqu'à ce que la couleur soit entièrement changée de noir en rouge, ou d'un beau vert jaune.

Fondez avec argent fixe, ou matière fixe, autant de chacun ; faites un lit de la poudre ci-dessus, et dessus votre matière, et ainsi vous ferez lit sur lit, ayant observé d'abord de faire rougir votre matière, et de l'éteindre trois fois dans de l'urine. Cela observé, vous ferez un feu de roue dans un fourneau, et vous laisserez rougir votre matière sans fondre, pendant deux heures.

CHAPITRE XX.

De la teinture des verres.

C'EST ici une curiosité, dont bien des gens seront fort aises d'être instruits, principalement dans les verreries, où ceux qui font fabriquer le verre, ou qui le fabriquent eux-mêmes, peuvent l'ignorer. Mais avant que d'entrer dans ces teints, disons quelque chose du verre, et de sa fabrique; cette petite digression ne pourra que faire plaisir.

Les verres se font avec du sable et du sel, quoiqu'ils se puissent fabriquer par les métaux et par les sels seuls, sans sable, d'autant qu'il n'y a point de métal ni de sel qui ne se vitrifie. Quant à la teinture qu'on donne aux verres, on tâche de suivre en quelque façon la nature, quand elle a formé des pierres précieuses.

Les verres communs se fabriquent ordinairement avec de la cendre de fougère, qui est une plante assez connue, ou avec celle du kali appelé soude. C'est une plante que les Espagnols ont soin de cultiver, et dont ils font un grand débit; celle qui nous vient d'Alicante, est la plus estimée.

Les crystaux se fabriquent avec d'autres matières; on choisit pour cela un beau sable bien crystallin, ou des cailloux les plus durs et les plus transparents qu'on puisse trouver; on y ajoute un peu de plomb calciné, ce qui fait la différence avec les autres verres.

D'autres veulent que le crystal qu'on appelle crystallin, soit fait avec du sable et de la soude d'Alicante, qu'on met vitrifier ensemble par un très-grand feu, dans des fourneaux de verreries.

On colore le crystal artificiel diversement pendant qu'il est encore en infusion, en y ajoutant différentes drogues, comme du cuivre de rosette, pour le rendre de couleur de rubis. Si on veut qu'il soit purpurin, on y mêle la *magalaise*, qui est un minéral bril-

lant, approchant de l'antimoine ; on l'appelle autrement *maganaise*, *magnaise*, ou *magne ;* ou bien on se sert du *périgueux*, qui est une espèce de marcassite, ou de pierre dure, noire comme du charbon.

Le *cuivre jaune* est encore un métal qu'on emploie pour la teinture des crystaux ; il les teint de couleur verte ; la *mine de plomb* les rend jaunes, ou de couleur d'ambre en rocaille ; et lorsqu'on veut que les crystaux aient une couleur d'agathe, on se sert d'argent et de soufre. Il faut observer une certaine dose et un certain point de cuisson dans ces sortes d'ouvrages, sans quoi on n'y réussit pas ; la pratique rend habile en cela ceux qui veulent y faire attention. Mais passons aux teintures qu'on emploie pour colorer les verres différemment : il est question de savoir comment on les peut donner, et en suivant l'ordre des couleurs, nous parlerons premièrement de la noire.

De la couleur noire.

On se sert de la minière de plomb, qu'on appelle alquifoux, du plomb et de l'antimoine, pour teindre les verres en noir ou de la couleur qui en dépend, parceque ces matières portent avec elles la première teinture, par laquelle la nature fait passer tous les métaux pour aller à la couleur la plus parfaite.

Pour teindre le verre blanc de perle.

On emploie le teint calciné et réduit en chaux ; ce métal donne au verre un blanc lairé, qu'on appelle couleur de perles.

Pour teindre du verre en jaune.

Prenez de la limaille d'argent réverbérée, et réduite en chaux ; puis servez-vous-en pour teindre votre verre.

Pour rouge brun.

Pour faire le verre rouge brun, foncé ou grossier, subalterne à ces rouges vifs et éclatants, on se sert de fer calciné ; mais si l'on y mêle un peu de poudre d'or, ou de l'or en chaux, on rendra le verre

verre d'un très-beau rouge, et le plus éclatant qui se puisse faire.

L'émeri d'Espagne opère le même effet ; c'est une espèce de marcassite, ou une pierre fort dure : elle se trouve dans les mines d'or et d'argent du Pérou, et de plusieurs autres lieux de la nouvelle Espagne.

Le secret pour rehausser ces rouges, est d'y ajouter de l'arsenic avec poids et mesure ; sans ce secours il se fait des cannelures et des flammes qui diminuent la beauté de la teinture. Quoique l'arsenic entre dans ces sortes de préparations, le crystal qui en est chargé ne communique aucune mauvaise qualité, et il n'y a aucun danger, parcequ'outre que l'action du feu la fait changer de nature, l'étroite liaison où il est avec les parties du crystal, lui ôte la force d'agir sur le corps comme il a de coutume.

Pour le violet.

Cette couleur résulte d'un mélange qui approche de celui des teinturiers en laine, puisqu'en mêlant les matières qui font le rouge et le bleu, on en forme le violet, ce qui prouve que la nature est la même par-tout ; il n'y a que la manière d'appliquer cette couleur, qui puisse différer de celle des autres teintures.

Du vert.

Vous teindrez le verre en vert, si vous vous servez de cuivre ou de vert-de-gris, qui n'est autre chose qu'une calcination de cuivre bien ouvert : et comme on a dit que le violet résultait du mélange du rouge et du bleu, il faut, à l'imitation des autres teintures, ajouter à celle-ci la matière qui fait le jaune.

Lorsqu'on veut varier ces couleurs sur le verre, ou les dégrader, on mêle deux, ou trois, ou plusieurs métaux dans les vitrifications, outre que la violente action du feu peut seule opérer cet effet et enlever les teintures.

Du différent mélange de certaines matières, il naît toutes les couleurs qu'on souhaite ; elles dépen-

dront néanmoins des cinq couleurs matrices dont nous avons parlé au commencement de cet Ouvrage.

Mais comme il arrive, par l'exemple qu'on vient de montrer, en joignant le cuivre avec l'argent, il se fait aussi une diversité de teinture, si on mêle l'argent avec le fer, d'autant qu'on fait une couleur orangée, ainsi du reste. Il faut à tout cela donner des doses qui conviennent, et un certain degré de cuisson qui est nécessaire ; c'est ce que les ouvriers en verrerie savent très-bien, ou doivent savoir, pour la perfection de leur art.

CHAPITRE XXI.

De la manière de teindre le verre et le crystal selon l'art de la verrerie.

C'EST ici une curiosité toute pure, et que peut-être bien des gens ne seront point fâchés de savoir ; elle consiste à savoir donner plusieurs couleurs au verre, selon qu'on a coutume de pratiquer dans les verreries : pour cet effet il est bon de savoir que ceux qui voudront s'en mêler, doivent beaucoup s'appliquer à la préparation et aux doses des couleurs, pour les temps, les circonstances et les matières. Si on manque à la moindre chose, tout se corrompt, et l'on a de son travail toutes autres couleurs que celles qu'on s'était proposé d'avoir : on sera exact, à cause de cela, de marquer tout ce qui convient pour y réussir.

Pour teindre le verre en grenat.

Un grenat, naturellement parlant, est une pierre précieuse, rouge et resplendissante comme du feu, ressemblante au rubis, mais d'une couleur plus obscure. Il y a de vrais grenats et de faux ; c'est ceux-ci dont nous voulons parler, et qui ne sont que des verres rouges : voici comment.

Pour réussir à donner la couleur de grenat au verre, on prend partie égale de frette de crystal et

de rochette, on les mêle bien ; et sur cinquante livres de ces matières, on ajoute une demi-livre de magnésie de Piémont préparée, et une once de safre aussi préparée.

On mêle bien le tout ; puis on le jette peu-à-peu dans un pot de terre rougi au four, à cause que le verre s'enfle, et qu'il pourrait couler hors du pot. Quatre jours après, lorsque le verre est bien teint et bien purgé, on le met en œuvre : on en augmente et on en diminue la couleur autant qu'on le souhaite ; cela dépend de la fantaisie de l'ouvrier, qui donne les doses des poudres plus fortes, et qu'on doit jeter à propos pour rendre l'ouvrage parfait.

Pour teindre le verre en violet.

Prenez une frette de crystal très-bien faite avec la tarce ; ajoutez sur chaque livre une once de la poudre que voici.

Il faut prendre une livre de magnésie de Piémont, une once et demie de safre préparé, mêlez bien le tout ensemble avec la frette avant que de les mettre dans le pot.

Cela fait, approchez peu-à-peu le pot du feu du fourneau ; autrement, la violence de la poudre ferait tout casser. Quand le verre a été purgé pendant quatre jours, et qu'il a la couleur d'améthyste ou de violet, il faut le mettre en œuvre. On peut augmenter ou diminuer cette couleur par le moyen de la frette ou de la poudre.

Pour teindre le verre en bleu.

Mettez sur cent livres de safre de rochette, une livre de safre préparé, avec une once de magnésie de Piémont aussi préparée ; mêlez bien toutes ces poudres avec la frette ; puis mettez le tout dans un pot au fourneau, laissez-y bien couler et purger le verre : plus il demeurera au feu, plus la couleur devient belle, pourvu qu'on ait soin de l'en tirer de temps en temps.

Ensuite vous mêlez très-bien le tout, vous essayez la couleur, et si elle n'est pas assez pleine, augmentez-la ou la diminuez, selon que vous le jugerez à

propos ; après cela travaillez ce verre, et vous aurez un saphir contrefait, de couleur de double violette de Constantinople.

Un vrai saphir est une pierre précieuse, brillante, diaphane, resplendissante : il y en a de deux espèces, le mâle et la femelle. Le premier a une couleur bleue, tirant sur le blanc ; ou une couleur d'eau, comme celle du diamant. Les saphirs bleus sont plus estimés que les blancs.

Le saphir femelle est d'une couleur bleue foncée, c'est le plus beau de tous : cette pierre vient des Indes orientales ; on en trouve aussi en plusieurs endroits des pays orientaux, mais elles ne sont pas si estimées.

Comment donner au verre un noir couleur de soie.

Vous prendrez, pour y réussir, des morceaux de verre de plusieurs couleurs ; vous y mettrez un peu moins de moitié de magnésie que de saphir, et vous mettrez le tout dans un pot au fourneau. Quand le verre est préparé ainsi et bien purgé, on le travaille, et il donne un noir semblable à celui de la soie. Cette couleur, quoique lugubre, ne laisse pas d'avoir son mérite.

Autre manière.

Il faut prendre, au-lieu de frette de rochette, une très-bonne frette de crystal, et y ajouter la même dose de poudre. On se donnera bien de garde de jeter la poudre de magnésie et de saphir sur le verre fondu : on doit la mêler avec la frette ; car la couleur que le verre fondu reçoit pour lors n'est pas si belle que celle qu'il prend en mêlant les matières.

Autrement.

On prend vingt livres de frette de crystal en poudre, avec quatre livres de chaux de plomb et d'étain, de chacune égale portion ; on mêle bien le tout ensemble, on le met échauffer dans le fourneau ; et lorsque ce verre est bien purgé, on y projette trois onces d'acier bien calciné et pulvérisé, et trois onces de scories de fer qui tombent de dessus l'enclume des maréchaux, aussi pulvérisées et mêlées avec l'acier.

Vous mêlerez bien le tout à mesure que vous ferez la projection, pour empêcher que le verre ne s'enfle trop, et pour mieux incorporer les matières.

Ensuite laissez reposer toute cette mixtion pendant douze heures, soignant toujours néanmoins à la remuer pendant ce temps-là; et après cela mettez-la en œuvre : vous aurez un noir couleur de soie très-beau, et dont vous ferez tels ouvrages que vous voudrez.

Autre manière.

Cette manière de teindre le verre en noir de soie, surpasse encore toutes les autres; et pour cela, on prend cinquante livres de frette de rochette, une livre de tartre rouge, trois onces de magnésie préparée; on réduit le tout en poudre, on le mêle après; puis on le met dans un pot qu'on approche insensiblement du fourneau, parceque cette matière s'enfle beaucoup.

Il faut, après cela, la laisser fondre, et purger pendant quatre jours ou environ, bien mêler la matière, la projeter dans l'eau pour la mieux purger, puis la refondre; cela fait, on a un noir d'un très-grand relief, et qu'on emploie après aux ouvrages qu'on veut.

Comment donner une belle couleur de lait au verre.

C'est un blanc de lait, qui, pour flatter la vue, ne demande pas moins de précautions que le bleu. Pour y réussir,

Prenez douze livres de bonne frette de crystal, deux livres de chaux de plomb et d'étain, le tout à dose égale; ajoutez-y une demi-once de magnésie de Piémont préparée. Il faut que tous ces ingrédients soient subtilement pulvérisés et bien mêlés ensemble; après quoi on les met dans un pot échauffé au fourneau, on l'y laisse reposer pendant douze heures, puis on le remue bien, et ensuite on travaille ce verre.

Si la couleur ne plaît pas assez, vous y ajoutez tant-soit-peu de chaux des deux métaux dont on a parlé, que vous incorporez bien avec le verre en la

remuant comme il faut. Il ne faut que huit heures après cela d'intervalle pour bien travailler le verre, qui sera d'un blanc de lait très-beau.

Autrement.

Il ne faut prendre ici que de la chaux d'étain pure, sans mélange de celle de plomb, et on n'emploie que trente livres pesant de cette chaux, sur deux cents livres de pure frette de crystal, avec une livre et demie de magnésie de Piémont préparée.

Réduisez bien le tout en poudre, que vous mêlerez bien; puis mettez-le dans un pot échauffé dans le fourneau, et vous le laisserez dix-huit jours durant pour le purger; ensuite vous projeterez la matière dans l'eau pour la mieux purifier, puis vous la remettrez fondre dans le même pot après l'avoir séchée.

Si cette matière est transparente, il faut y ajouter quinze livres de chaux d'étain, la mêlant avec la matière fondue pour mieux les incorporer. Il suffit de vingt-quatre heures pour rendre la couleur de ce verre très-parfaite; car après ce temps, elle est plus belle et plus blanche que la neige: alors on peut mettre ce verre en œuvre.

Comment donner au verre la couleur de pierre d'azur.

Cette pierre est d'un bleu semblable à celui des bluets des champs, appelés à Paris *barbeaux*; elle est mêlée de roche, et parsemée de quelques paillettes d'or et de cuivre; elle vient des grandes Indes et de la Perse.

Comme il y a du mélange dans cette pierre, c'est ce qui fait qu'il n'est pas facile de l'imiter dans le verre; cependant on en vient à bout quand on y apporte toutes les précautions nécessaires. Voici en quoi elles consistent:

Il faut se servir de matière qu'on a employée pour faire le beau blanc de lait; et lorsqu'elle est en fonte dans le pot où on l'a mise, on y ajoute peu-à-peu de l'émail bleu en poudre, dont les peintres se servent; on mêle bien le tout ensemble à chaque fois, et jusqu'à ce qu'on voie que la couleur en soit comme on la souhaite.

Et pour en être certain, essayez-en : si elle plaît, et s'il n'y a rien à redire, laissez-la reposer pendant deux bonnes heures, puis remuez-la bien et en faites un second essai. Si la couleur se trouve parfaite, il la faut laisser reposer dix heures, puis la mêler encore une fois.

Si elle reste dans le même état, et qu'elle ne change pas de couleur, il faut aussitôt la mettre en œuvre dans tout ce qu'on souhaite en faire ; et les ouvrages qui en seront composés seront de véritable couleur de lapis lazuli.

Mais comme il peut arriver qu'en travaillant au verre il vienne à s'enfler, il ne faut pour lors qu'y ajouter quelques feuilles d'or, qui tiendront le verre plus ressemblant à la couleur de la pierre d'azur.

Comment donner la couleur de marbre au verre.

On se sert pour cela de frette de crystal aussitôt qu'elle est fondue dans le pot, et avant qu'elle soit purgée ; car c'est en cet état que le verre, après qu'il est travaillé, imite assez bien le marbre.

Manière de donner au verre la couleur de fleur de pêche.

Cette couleur est fort agréable aux yeux ; et pour réussir à la donner au verre, on en prend qui est tout préparé et teint en blanc de lait ; lorsqu'il est en bonne fonte, on y projette de la magnésie de Piémont préparée, observant de l'y mettre peu-à-peu, remuant bien à chaque fois la matière, jusqu'à ce que la couleur soit devenue comme on la souhaite. Il faut travailler ce verre aussitôt qu'il est en état, autrement la couleur se perd ; mais quand il est mis en œuvre à propos, il donne une très-belle couleur de pêche.

Comment teindre le verre en rouge plein.

Vous prenez vingt livres de frette de crystal, une livre de morceaux de verre blanc, et deux livres d'étain calciné, vous mêlez bien le tout ensemble et le mettez dans le pot ou fourneau, afin qu'il se purifie.

Quand cette matière est fondue, on y projette une

Il faut séparer les autres morceaux qui auront des couleurs différentes, et faire polir le tout sur la roue comme les autres pierres ; puis on les met sur des feuilles, et on les travaille comme on veut.

Manière de donner au crystal de roche la couleur de rubis, de topaze, d'opale, d'héliotrope, et autres.

Un philosophe moderne, et dont les principes sont des plus suivis aujourdhui, a bien eu raison de dire que la couleur n'était pas ce qu'elle paraissait à nos yeux ; c'est-à-dire, que le vert ou le jaune n'étaient pas en substance ce qu'on les voyait ; mais que ces différentes couleurs dépendaient de l'arrangement différent des parties qui partaient des corps qui leur étaient opposés.

Ainsi on ne doit point s'étonner de voir que les crystaux que nous mêlons avec les matières qui les teignent, prennent des couleurs si différentes, vu qu'ils sont tous renfermés dans un même vaisseau avec les mêmes matières.

Les morceaux qui sont les plus élevés sont bien plus pénétrés des esprits qui montent toujours, et ont bien plus de vivacité que ceux qui sont dessous, parceque ce sont ordinairement les parties les plus subtiles de la matière qui agissent sur les premières, lesquelles étant débarrassées de ce qu'il y a de plus terrestre, doivent avoir quelque chose de plus vif et de plus beau. Mais venons présentement à la pratique ; et pour y réussir,

Prenez deux onces d'orpiment, qui soit d'un jaune tirant sur la couleur d'or ou de safran, et autant d'arsenic crystallin, une once d'antimoine cru, et le même poids de sel ammoniac ; que le tout soit pulvérisé subtilement et bien mêlé ensemble.

Cela observé, prenez de cette poudre et en stratifiez des morceaux de crystal de roche dans un grand creuset, mettant les plus petits morceaux au fond, et les plus gros dessus, qui soient bien râfinés et sans taches.

Après que le creuset aura été rempli de la poudre

et des crystaux, il faut le couvrir d'un autre creuset, le bien luter et laisser sécher le tout : le creuset de dessus doit être percé en haut, afin que la fumée des matières qui y sont contenues ayant par-là directement son issue, teigne mieux les crystaux en passant ; ce qu'elle ne ferait pas si elle se dissipait par les jointures.

Le lit étant bien sec, on met le creuset dans le fourneau, on le garnit bien de charbon jusqu'à la moitié de celui qui est dessus, puis on l'allume petit-à-petit. Il faut, comme au précédent article, se garantir de la fumée, qui est dangereuse, et faire en sorte que les charbons s'allument bien, afin que l'opération réussisse, et que la fumée et le feu cessent d'eux-mêmes.

Il ne faut point qu'il entre d'air dans un creuset ; c'est pourquoi on le ferme d'un bouchon, de peur aussi que les morceaux de crystal étant chauds, ne cassent : si par malheur cela arrivait, ils ne pourraient servir de rien.

Quand les creusets sont refroidis, on les délute, on en tire les crystaux, dont la meilleure partie aura acquis les couleurs dont nous avons parlé. On fait polir après cela sur la roue ceux qui sont les plus colorés : cette roue achève de leur donner tout l'éclat possible, et convenable aux pierres dont on fait mention.

Toute la réussite de ce secret consiste en un bel orpiment de couleur d'or ; et si on ne réussit point pour la première fois, on recommence une seconde, observant bien tout ce qu'on vient de dire.

Le crystal, couleur de rubis, sera rouge comme du sang, parceque le rubis ordinaire a cette même couleur ; il est très-dur, et mêlé d'une petite portion de bleu.

Comme le *topaze* est une pierre précieuse diaphane et de couleur verdâtre, mêlée d'un peu de jaune, le crystal qui doit en approcher aura une même couleur, excepté qu'il ne jetera point de rayons dorés et verdâtres, comme le véritable topaze.

On appelle *topul* une très-belle pierre précieuse, polie, luisante, qui participe des couleurs de l'escarboucle, de l'améthyste et de l'émeraude, et de ces couleurs qu'a un crystal sur lequel toutes les parties des drogues contenues dans le creuset ont agi pour le rendre tel; et enfin quand l'opération a bien réussi, ce crystal est tout des plus beaux.

Pour l'*héliotrope*, qui est aussi une pierre précieuse, elle a la couleur verte, traversée de points ou de veines rouges comme du sang; et c'est ainsi que paraît le crystal qui l'imite.

Fin de la seconde Partie.

LE TEINTURIER PARFAIT.

TROISIÈME PARTIE.

Pour donner l'Alun et les Galles.

FAITES bouillir pendant une heure les galles; il en faut pour le moins cinq livres pour dix aunes de drap, et plutôt plus que moins. Elles commenceront à bouillir en même temps que l'eau; vous les remuerez toujours pour les bien mêler. Quand elles auront bouilli et que vous voudrez mettre le vitriol, prenez bien garde que l'eau ne bouille pas. Lorsque le vitriol commencera à bouillir, faites-le bouillir dans ce bain pendant une heure, c'est-à-dire, qu'il faut le dissoudre dans cette eau de galle: vous y mettrez aussi de la moulée, avec de la gomme à proportion. Pour dix aunes de drap, il faut quatre onces de gomme arabique. Remarquez qu'avant de mettre les galles, on fait refroidir le drap; quand on veut lui donner la couleur ou le vitriol, on le trempe sept ou huit fois, on le laisse refroidir; et si la couleur n'est pas comme on la veut, il faut le tremper encore trois ou quatre fois, jusqu'à ce que la couleur plaise. Il faut que le vitriol ait donné une bonne couleur.

Si vous voulez que votre couleur soit belle et

nette, faites laver le drap dans l'eau de rivière ou de pluie; faites-le essuyer, et puis donnez-lui le savon. Vous prendrez deux onces de savon pour un drap qui pèse quatre livres; le savon sera fondu dans l'eau avant qu'on y mette le drap. Si vous voulez faire perdre au drap l'odeur d'huile qui est dans la laine, il faut prendre sur dix aunes de drap, quatre onces d'iris, et dix écuellées de sciure de cyprès : cette sciure se met dans de l'eau bouillante, en sorte qu'on puisse y souffrir la main sans se brûler; vous y mettrez le drap en le trempant toujours. Si vous donnez au drap l'eau d'alun, gardez-vous bien de lui donner le guède; c'est ce que font tous ceux qui veulent épargner le temps et la dépense, lorsqu'ils travaillent en violet, en vert, en bleu, en jaune, en noir commun.

Elle a un goût amer et stipique : les médecins s'en servent pour des remèdes.

Du Guède.

J'ai dit que quand on fait le violet, le bleu et le noir commun, il faut donner d'alun, ce que ne font pas la plupart des teinturiers, ou, pour mieux dire, il n'y en a aucun qui le fasse; ils veulent éviter la dépense et épargner leur temps. D'abord ils ont recours au guède; ils ne se donnent seulement pas la peine de faire laver et nettoyer les étoffes et les laines qu'ils veulent teindre.

Le guède est une herbe qu'on trouve dans la Romagne : on l'appelle *Herba Guelda ;* il y a un temps propre pour la cueillir. On la fait pourrir comme le fumier de cheval; on l'emploie aux couleurs que nous avons nommées. Les teinturiers qui font ces couleurs, pèchent plutôt en ne donnant pas assez de couleur, qu'en en donnant trop. Les couleurs qui sont trop chargées, ne gâtent jamais les étoffes, qui, en bouillant beaucoup, ne font que se gâter.

Lorsqu'on trempe les étoffes, il ne faut pas les forcer; on les gâterait.

Les teinturiers doivent avoir grand soin de ne les pas trop imbiber.

Prenez garde de ne pas les exposer au soleil,

qui fait perdre les couleurs, sur-tout l'écarlate, le violet, le rouge, etc.

Vous vous souviendrez que dans la teinture il ne faut se servir que de l'eau de la rivière, ou de celle de pluie : ce sont les meilleures de toutes les eaux. Pour quatre ou cinq aunes de drap, il faut une livre de galle ; si la couleur n'est pas assez belle, il faut remettre l'étoffe dans le vitriol, et faire la même chose après chaque bouillon, bien laver l'étoffe, et recommencer jusqu'à ce qu'elle ait la couleur que vous voulez.

Il ne faut jamais faire les teintures dans les lieux où l'eau manque ; elle est trop nécessaire pour laver les couleurs ; on ne sauroit s'en passer.

Pour teindre toutes sortes d'étoffes.

Sur chaque livre de soie ou d'étoffes, prenez une once d'alun de roche, que vous ferez dissoudre dans autant d'eau qu'il en faut pour contenir au large les étoffes, que vous laisserez tremper pendant une nuit ; le matin vous mettrez dans un chaudron plein d'eau quatre onces de fustet coupé bien menu ; vous la ferez bouillir dans l'eau, et la ferez passer à travers un linge ; vous y tremperez les étoffes ; l'eau étant bien chaude, retirez l'étoffe, et pressez-la bien.

Dans cette eau vous mettrez un peu de vitriol : plus il y en aura, et plus obscure sera la couleur. Souvenez-vous qu'il ne faut pas que l'eau bouille lorsque vous y tremperez l'étoffe, que vous retirerez pour la laver dans l'eau froide ; alors votre teinture sera parfaite.

De la graine d'écarlate.

C'est la graine la plus précieuse pour la teinture ; on l'appelle la graine des teinturiers. Elle vient sur de petits arbrisseaux, qui portent de petites gousses où se trouve la graine, qu'on nomme d'écarlate, ou kermès : ces gousses sont le fruit des rameaux, qui sont gros comme le bras ; elles sont rondes comme des lentilles : quand on les a cueillies, on les fait sécher. La graine d'Arménie est assurément une des meilleures ; après celle-là vient celle des autres pays

de l'Asie. La troisième est celle qui vient d'Espagne. Le bois de ces arbrisseaux est bon à brûler. La meilleure graine est celle des gousses qui se trouve à terre lorsqu'elles tombent par leur propre maturité. La graine de Syrie, et celle d'Andanse en Arménie, est beaucoup meilleure que celle d'Espagne, comme je viens de le dire : cette dernière croît sur des arbrisseaux beaucoup plus petits : quand les Espagnols la cueillent, ils ont la négligence d'y laisser des feuilles qui produisent des vers.

Pour teindre en noir le fil et la soie.

Prenez une demi-quarte de farine de seigle, mesure de Venise, faites-en un levain comme pour faire du pain : ce levain doit être liquide et chaud, afin qu'il soit bien levé ; donnez-lui une cuve de six seaux ; vous mettrez ce levain dans de l'eau tiède ; vous le détremperez peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il soit bien dissous. Prenez soixante et quinze livres de moulée, que vous mettrez dans une eau chaude, en sorte qu'on y puisse tenir la main ; il faut que la cuve soit pleine ; vous la couvrirez d'un drap, qui sera bien attaché, pour l'empêcher de se refroidir et de s'évaporer ; vous remuerez l'étoffe deux fois par jour, et aurez toujours soin de la bien couvrir : vous continuerez ainsi pendant huit jours. Vous pouvez conserver cette cuve pour vous enservir dans le besoin. Quand vous voudrez teindre, vous aurez des feuilles de houx [ruzo] ; dont vous employerez une livre sur une livre de fil ou de soie que vous voudrez teindre ; vous mettrez ces feuilles dans un petit chaudron où elles bouilliront : trempez dans cette teinture, avec la main, le fil, que vous retirerez un peu après ; vous le secouerez trois fois par heure.

Pour teindre en rouge du fil ou de la toile.

Premièrement vous la mettrez en rouge, suivant la recette que nous avons vue ci-dessus ; ensuite prenez une once de brésil concassé bien menu, et le mettez dans un petit chaudron plein d'eau, avec de l'alun de roche de la grosseur d'une noix ; vous ferez bouillir le tout pendant deux heures ; s'il y a trop

d'eau, vous en ôterez, pour ne laisser que celle que vous jugerez nécessaire ; vous tremperez le fil avec la main, comme nous avons dit ci-dessus : quand le fil vous paraîtra de la couleur que vous souhaitez, vous l'étendrez pour le faire sécher.

Pour teindre en rouge des toiles et des étoffes.

Prenez en feuilles de rodoul un poids égal à ce que vous voulez teindre ; si vous n'avez pas des feuilles de rodoul, prenez des feuilles de galle dans la même quantité : vous les mettrez dans autant d'eau qu'il en faut pour couvrir l'étoffe ; vous les ferez bouillir en mêlant et remuant l'étoffe dessus-dessous dans le chaudron d'une manière que la fumée ne vous incommode point ; prenez l'étoffe par les bouts, enfoncez-la dans l'eau avec un bâton, et remuez-la bien de tous les côtés pour lui faire prendre la teinture pendant deux heures ; après l'avoir bien pressée, faites-la essuyer ; et le matin, dès qu'elle sera sèche, mettez devant le feu autant d'eau claire qu'il y en avait au commencement ; faites-la chauffer, mais ne la faites pas bouillir ; il faut seulement qu'elle soit prête à bouillir. Ayez une autre chaudière, où vous ferez fondre de l'alun pour le mettre dans cette eau ; ce sera de l'alun de roche cru, dont vous prendrez une livre de ce que vous devez teindre ; lorsqu'il sera dissous, vous le mettrez dans l'autre eau que vous avez fait chauffer ; remuez bien l'étoffe, lorsque l'alun y sera et de la manière que nous avons dit qu'il fallait faire dans l'eau de galle ; quand cela sera fait, vous prendrez une once et demie de brésil pour une livre d'étoffe ; vous couperez ce brésil bien menu, comme on a accoutumé de faire ; vous le mettrez dans une eau bien forte faite de chaux, vous l'y ferez tremper dans une terrine pendant une demi-heure, et vous mettrez devant le feu de l'eau fraîche autant que nous avons dit ci-dessus ; quand elle sera prête à bouillir, prenez autant d'eau qu'il en faut pour détremper la gomme arabique, dont vous prendrez un tiers d'once pour une once de brésil ; puis mettez ce brésil dans cette eau que vous venez de mettre devant le feu, et faites-

la bouillir pendant une heure et demie : pour connaître s'il est cuit, jetez-en une goutte sur l'ongle ; si cette goutte ne tombe pas, il est cuit ; si elle tombe, vous le ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle ne tombe pas : alors vous y mettrez la gomme dissoute et détrempée ; vous lui ferez prendre un bouillon ; vous le couvrirez avec un couvercle, autrement tout s'en irait en fumée ; puis vous l'ôterez du feu pour le faire reposer, et jusqu'à ce qu'il devienne clair. Alors mettez encore une fois autant d'eau que vous en avez mis au commencement ; cette dernière eau sera sur le reste du brésil qui demeure dans le fond ; vous y mettrez encore autant d'eau de chaux que vous en avez mis pour détremper le brésil ; vous la ferez bouillir pendant une demi-heure ; vous prendrez ce qu'il y aura de plus clair, et le ferez reposer : mais vous mettrez dedans ce que vous voulez teindre ; vous le tremperez en remuant pendant un quart-d'heure, puis vous le mettrez dehors et l'étendrez. Il faut partager la première eau de brésil avec la seconde, jusqu'à ce qu'elle se consume à moitié et qu'elle devienne tiède ; vous étendrez l'étoffe, vous la remuerez et la presserez, et puis vous la tirerez dehors et l'ouvrirez ; si elle vous paraît bien, vous prendrez une goutte ou deux de cette eau de chaux, suivant que vous en aurez besoin, que vous étendrez. Si la couleur est belle, vous ne remuerez plus de peur de trop imbiber l'étoffe, vous la presserez, l'essuyerez à l'ombre et la foulerez, et votre étoffe sera d'une belle couleur. Remarquez qu'avant de rien faire, il faut bien laver ce que vous voulez teindre, que ce soit du coton, de la toile, de la futaine, où ce qu'il vous plaira, je dis qu'il faut bien laver et faire bien sécher avant que d'entreprendre la teinture.

Pour teindre en noir.

Prenez une cuve d'eau dont on parfume les cuirs, et une bonne terrine de moulée fraîche qui ait été sous la pierre à aiguiser ; vous ferez bouillir le tout pendant une heure, en remuant bien, afin que rien ne s'attache ; puis vous mettrez le tout dans une cuve avec

une terrine de vinaigre fort, que vous couvrirez et remuerez deux ou trois fois par jour. Quand vous voudrez faire la teinture, prenez autant de livres de feuilles de rudoul que pèse l'étoffe; si vous n'avez pas des feuilles, prenez des galles, dont le poids sera égal au tiers du poids de l'étoffe : vous remuerez pendant un quart-d'heure l'étoffe, que vous presserez dehors avec deux gros bâtons, et prenez de ce bain qui est dans la cuve, et le mettez dans un vase couvert, où vous remuerez bien l'étoffe pendant un quart-d'heure; mettez-la dehors; faites cela trois ou quatre fois; puis lavez l'étoffe dans une eau courante, ou dans le canal, comme nous fesons à Venise, la remuant jusqu'à ce qu'elle sorte de l'eau bien noire et belle : faites-la sécher. Si elle ne vous paraît pas assez belle, recommencez comme vous avez fait, jusqu'à ce qu'elle soit comme vous voulez; si vous trouvez qu'elle soit comme il faut, mettez près du feu autant d'eau qu'il en faut pour votre étoffe; si c'est une pièce de toile qui ait vingt aunes, prenez un quarteron de farine, faites-lui prendre un bouillon, ôtez ce qui est clair, mettez-y un demi-verre d'huile et une cuillerée de lessive; mêlez le tout ensemble et le mettez dans cette eau chaude; trempez avec la main votre étoffe pendant un quart-d'heure, tirez-la, faites-la essuyer et la donnez au foulon; et si le fil n'est pas propre à être foulé, on peut le teindre de cette manière, comme aussi les étoffes parfumées, les futaines et les peaux préparées, prenant garde de faire le bain tiède et pas trop chaud, parceque la chaleur gâterait les peaux. On leur donne trois fois la teinture; la troisième fois on les fait sécher; quand elles seront sèches, il faut leur donner l'huile avec une compresse, et tourner les peaux de tous les côtés, afin que l'huile se répande par-tout; il ne faut pas presser l'huile, mais la répandre avec l'éponge, et votre teinture sera parfaite.

Pour teindre les étoffes en brun.

Prenez trois onces de vitriol romain, et autant de galles; faites bouillir l'étoffe dans autant d'eau qu'il en faut, trempez-la, et lorsqu'elle aura pris trois ou

quatre bouillons, ôtez la chaudière du feu, et mettez l'étoffe dans cette eau de vitriol et de galles, où vous la remuerez bien pendant un quart-d'heure trois fois. Cette eau de vitriol est blanche et claire comme un crystal. Il faut bien laver les étoffes avant que de les mettre à la teinture, autrement la teinture n'en serait pas égale. La toile doit être foulée; prenez bien garde de ne la pas racler.

Pour rendre blancs des bonnets ou des étoffes qui sont ternies: (recette de BARTOLOMEO D'ANDREA DE MILAN.)

Lorsque le temps a effacé ou terni la couleur, lavez l'étoffe comme lorsqu'elle vient d'être tondue; prenez du blanc d'Espagne qui soit bon, frottez-en l'étoffe, séchez-la, et la battez avec un bâton, en le remuant bien; faites écouler l'eau, cardez et tondez l'étoffe: elle deviendra belle et blanche, et pleine de poil.

Pour teindre en vert les toiles.

Premièrement, pour faire une couleur plus ou moins obscure dans la même cuve, on prend plus ou moins de couleur. Remarquez que pour chaque pièce, vous prendrez le tiers de feuilles de *Corniola*, ou quinze livres de guède, que vous ferez bouillir dans autant d'eau qu'il en faut. Si vous voulez teindre des peaux, prenez pour quatre peaux un baril de cendres cuites, ou de l'alun que vous mêlerez bien; faites que l'herbe soit toujours dessous. Le tout bouillira pour le moins pendant quatre heures; puis vous ôterez du feu les toiles, et les presserez dans l'eau froide. Sur trois onces de l'eau de ce bain, vous mettrez une demi-once de vert-de-gris dissous dans un pot; puis jetez-le dans le bain, et mêlez-le avec un bâton: alors vous y mettrez la toile, que vous remuerez bien en la trempant. Sur dix poignées d'herbes, il faut demi-pellée de cendres; et si la couleur est trop jaune, ajoutez-y à chaque fois une once de vert-de-gris.

Pour teindre le drap en noir.

Prenez du vitriol et de l'écorce de *Honaro*, mêlez-

les bien ; de ce mélange vous ferez sur votre drap une couche de trois doigts d'épaisseur. Puis prenez de la limaille de fer ; vous mettrez une poignée de cette composition, et une poignée de limaille de fer.

L'auteur de cette composition dit qu'il faut faire comme lorsqu'on fait la pâte, prendre un tiers de cette composition avec la limaille de fer, et les deux autres tiers d'eau, qui remplissent le vase où sera cette composition. Il faut laisser cette composition pendant vingt-quatre jours, puis vous en retirerez l'eau pour la conserver. Vous remettrez toute l'eau qui restera, pendant quatre autres jours, de la même manière que la première eau ; vous l'ôterez, et la remettrez une autre fois de la même manière. Vous conserverez cette lessive : elle est bonne. Ensuite il faut teindre dans les galles, comme nous avons dit dans les autres recettes. Cette teinture est bonne. Si vous voulez teindre des étoffes de laine, il faut que cette composition soit chaude ; et il faut qu'elle soit froide, si vous voulez teindre des toiles. Ne jetez point ce qui restera, parceque vous vous en servirez fort bien pour teindre une autre fois ; il sera alors meilleur que ce dont vous vous servez.

Pour teindre en noir des futaines, des toiles ou du fil.

Mettez l'étoffe dans la galle avec le vitriol. Prenez de l'eau de gomme autant qu'il en faut : faites-la couler ; lorsqu'elle commencera à bouillir, mettez-y le vitriol : il faut qu'elle bouille pendant deux *Miserere* : puis ôtez-la du feu, et faites-la refroidir ; remettez-la devant le feu, faites-la bouillir encore avec les galles et le vitriol, remuant bien le tout, comme lorsqu'on lave un linge ; renouvelez le bain dans une eau de galle deux ou trois fois, jusqu'à ce que la couleur vous plaise.

Pour faire de l'eau d'écarlate.

Prenez du vin blanc, mettez-le dans un pot avec une once de brésil et une dragme de graine ; faites-la bouillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à moitié ; lorsqu'elle sera bien cuite, vous y mettrez trois quarts d'once d'alun de roche, et un quart d'alun de plume,

c'est-à-dire de fleur de piera ; mettez cela devant le feu ; mêlez bien jusqu'à ce qu'il se dissolve bien, sur-tout l'alun : quand tout sera parfaitement bien réduit en poudre, vous le passerez avec un linge fin que vous tremperez dans du vin blanc avant que de vous en servir, en sorte que ce linge ne prenne pas trop de cette eau ; vous le presserez bien, et il sera imbibé et arrosé de vin blanc.

Pour faire une belle couleur verte.

Prenez du vert-de-gris réduit en poudre, et de la limaille de cuivre, que vous mêlerez et mettrez dans un vase de cuivre pour le faire tremper dans du vinaigre bien fort, où vous mettrez un peu de sel ammoniac fondu, un peu d'alun de roche, de sel gemme et de la fiente chaude. Chaque jour vous mêlerez ces drogues avec le vinaigre. Cette composition fera une belle couleur. La quantité de la limaille est une livre et demie, et celle du vert-de-gris deux livres ; il faut du vinaigre autant qu'il sera nécessaire pendant quinze jours. Chaque jour vous remuerez bien avec un bâton. Cette composition se conservera aussi long-temps que vous voudrez, et fera toujours un beau vert.

Eau ou lessive pour teindre toutes sortes de choses, en y mettant de l'eau forte de chaux.

Premièrement, faites un chapiteau de cette manière : Prenez de l'eau commune, de l'urine humaine, du vinaigre blanc et fort, de l'orpiment, autant de l'un que de l'autre, de la chaux vive, la moitié moins, et de la cendre de chêne deux fois autant que de la chaux ; faites bouillir tout cela ensemble jusqu'à ce qu'il diminue d'un tiers : vous ferez distiller cette eau dans un petit sac de feutre, coupé en pointe comme une langue de chien ; vous conserverez cette eau ou cette lessive, pour vous en servir quand vous voudrez ; vous y mettrez de l'alun et du tartre. Quand vous voudrez faire une couleur, prenez de cette couleur ; et la mêlant dans cette eau, où vous mettrez ce que vous voulez teindre, vous le ferez bouillir. Vous mettrez cela dans un vase de verre, que vous met-

trez dans du fumier de cheval pendant environ cinq ou six jours. Cette teinture sera toujours bonne. Si vous y mettez du vermillon, elle deviendra rouge, et verte si vous y mettez du brésil ; et ainsi des autres couleurs.

Pour faire une eau qui teindra en vert, en jaune, en noir, en rouge, en violet, etc.

Prenez du vitriol romain, de l'alun de plume, ou de l'alun de Scagleola, du sel ammoniac, de chacun deux livres, et une livre de cinabre. Faites avec l'alambic une eau que vous conserverez. Lorsque vous voudrez teindre en rouge, vous mettrez dans cette eau de la graine réduite en poudre, et vous la mêlerez bien avec cette eau ; ce que vous teindrez ne perdra jamais sa couleur. Vous ferez de même pour les autres couleurs, qui seront toujours belles et agréables.

Eau pour teindre en noir.

Prenez trois onces de vitriol romain, trois onces de gomme arabique, une livre de galles, trois onces d'alun de roche, et huit onces de vin.

Eau noire.

Mettez dans l'alambic du suc d'écorce de noix fraîche, du suc de pommes de grenade, de la gomme arabique, de chacune de ces trois choses une demi-once, deux onces de vitriol romain, et vous ferez une eau noire.

Pour donner au fil une couleur rougeâtre.

Mettez une pinte de vinaigre blanc bien fort dans un vase de cuivre ; mettez-y un morceau de fer rouillé, exposez-le au soleil pendant quelques jours, et puis ôtez le fer et mettez un quart d'alun de roche, et du guède bien concassé ; mettez le vase sur les cendres chaudes, trempez-y le fil ; puis faites-le sécher à l'ombre ; vous le tremperez et ferez sécher comme cela plusieurs fois. Ensuite vous le ferez bouillir, en le trempant de temps en temps pendant une demi-heure ; vous ne le presserez pas, mais vous le laisserez sécher en dégouttant à l'ombre ; puis vous

le laverez dans l'eau fraîche, et le laisserez encore sécher à l'ombre.

Eau de bois de brésil, qui ne se gâte jamais.

Prenez une once de brésil pilé bien menu, une livre d'eau commune, de la colle de poisson une demi-once, d'alun de roche deux onces. Cette eau se conserve plusieurs années. Faites tremper ces drogues dans cette eau commune pendant trois jours; puis faites-la bouillir dans un pot vernissé, que vous couvrirez; vous la ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à moitié. Celle du brésil sera excellente.

Excellente eau de bois de brésil.

Prenez du vin blanc deux onces, du brésil bien menu une once, de l'alun de roche la grosseur d'une châtaigne, de la graine la grosseur d'une noix; faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il diminue d'un tiers; faites-le couler dans un petit sac, puis exposez-le au soleil de quatre en quatre jours; faites-le couler, et continuez pendant vingt jours; ensuite prenez trois parties de brésil et une de gomme arabique dissoute dans l'eau, mettez-la dans une fiole, où elle restera un jour; faites-la passer au travers d'une manche trois fois.

Eau de brésil d'une autre façon.

Prenez du vinaigre blanc et très-fort, mettez-le dans une fiole avec de l'alun de roche de la grosseur de deux noix, que vous réduirez en poudre, mêlant bien le tout pendant quelques jours; ensuite vous prendrez un pot vernissé, où vous mettrez le vinaigre; en y ajoutant encore une demi-once de gomme arabique et du brésil pilé; faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il s'en consume la troisième partie, et quelque chose de plus : vous le passerez, et le conserverez dans un vase de verre où il se reposera quelques jours, puis vous vous en servirez.

De l'eau de gomme.

Prenez une fiole pleine d'eau, mettez-y de la gomme arabique, faites-la bouillir jusqu'à ce qu'elle ait diminué environ de la sixième partie.

Teinture

Teinture noire.

Faites bouillir des coques d'œufs dans une eau claire, jusqu'à ce qu'elle diminue de la moitié ; alors vous ôterez les coques, et vous remettrez l'eau devant le feu. Prenez de la limure de fer, de la moulée et des galles, deux onces de ces trois choses, avec une demi-once d'alun de roche, de la gomme arabique, de la lessive très-forte, de l'urine ; la gomme et l'eau feront environ deux onces, faites-les bouillir jusqu'à ce que l'eau soit réduite à la moitié. Cette teinture noire sera très-bonne.

Très-beau noir.

Mettez dans de l'eau commune de la litharge pulvérisée sur le marbre, et de la chaux vive qui ne soit pas éteinte ; cela fait un beau noir.

Autre façon.

Faites bouillir dans l'eau un tiers de litharge d'or, avec deux tiers de chaux vive ; cela fait un très-beau noir.

Autre très-beau noir.

Prenez des noyaux de pêches sans amandes, faites-en des cendres détrempées dans l'huile de lin ; vous ferez bouillir dedans ce que vous voudrez teindre, et la couleur en sera très-belle.

Autre très-beau noir.

Prenez des galles, de la limure de fer, du sel commun, de la terre sigillée, du vitriol romain, du garafoli, du ferret d'Espagne, et du plomb limé.

Autre très-beau noir.

Prenez de l'huile douce une livre, des galles d'Istrie une demi-livre ; mettez les galles sur une pelle pour les faire chauffer jusqu'à ce qu'elles crèvent : alors vous les mettrez sur une table de marbre pour trois jours, où elles se sécheront ; vous les réduirez en poudre dans un mortier, et puis prenez du vitriol romain une demi-livre, du ferret d'Espagne deux onces, du sel commun trois onces, du vin en telle quantité que vous voudrez ; faites bouillir le tout ensemble.

Autre très-beau noir.

Prenez eau de pluie une demi-livre, de litharge d'or, de litharge d'argent deux livres, des cendres de chêne; faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il se soit réduit à la moitié; vous y mettrez de la gomme arabique: ce sera un très-beau noir.

Autre très-beau noir.

Prenez de la teinture de Caligheri, de l'encre, de l'alun de roche, de l'huile commune.

Autre très-beau noir.

Prenez de la bourrache, de la racine de rue, de la gomme arabique, des cendres de cerf, de la lessive ou de l'eau, autant qu'il en faut.

Autre très-beau noir.

Mettez dans l'alambic du sel de nitre, du vitriol romain; l'eau qui en viendra sera noire.

Couleur magistrale.

Faites bouillir dans le vinaigre du suc de sauge, du soufre, du safran rouge, du cinabre vert, du vert-de-gris.

Du noir.

Prenez de l'eau de feuilles de noyer, de la chaux vive: mêlez le tout ensemble; faites-y bouillir ce que vous voudrez, la couleur sera d'un beau noir.

Eau qui rend la peau noire.

Prenez du sel ammoniac, de la gomme arabique, une demi-once, de l'eau commune: ce noir est beau, et ne s'en va pas quoiqu'on le lave.

Autre noir.

Prenez des galles concassées une livre, du vitriol trois onces, du soufre vif six onces, de la lessive forte une once, et de petites fèves; faites bouillir tout cela: si vous vous lavez de cette eau, vous deviendrez noir.

Autre.

Prenez de la limure d'acier, de l'écorce de pommes de grenades, de l'alun de roche, du bois de brésil; faites bouillir le tout dans du vinaigre très-fort, jusqu'à ce qu'il se consume à moitié.

Noir admirable.

Prenez de la lie d'huile, des cendres de four une livre, d'écorces de noix vertes quatre onces ; et lorsque vous voudrez devenir noir, vous vous baignerez dans cette eau, et vous ressemblerez à un Sarrasin.

Pour effacer cette couleur, prenez de litharge d'argent six onces, du sel de nitre deux onces, du sel ammoniac quatre onces, de l'eau de sel commun quatre onces, du vinaigre bien fort deux livres ; faites bouillir le tout dans un pot : vous vous en laverez, et le noir s'en ira.

Teinture noire.

Prenez des galles d'Istrie, du vitriol romain, du ferret d'Espagne, de la moulée, du suc d'écorces de noix, de la lie de lin, de l'huile commune, de l'eau de feuilles de noyer, du soufre, de la litharge d'argent, de la couperose, du chapiteau des teinturiers, du vin, du vinaigre très-fort, de la teinture des galles, de l'encre fine.

Eau pour teindre en rouge.

Prenez de l'orpiment deux onces, du vitriol romain quatre onces, du cinabre six onces, de la limure de fer quatre onces ; mettez le tout à l'alambic, il en viendra une eau rouge très-belle.

Pour teindre en rouge des bonnets.

Prenez une chaudière pleine d'eau claire, et mettez-la au feu ; mettez-y du levain dont on fait le pain, de la grosseur d'une bonne noix, une pinte de vinaigre et deux poignées de son ; faites-lui prendre un bouillon ; mettez cette eau dans une cuve où il y aura une fois autant d'eau : vous ferez reposer le tout pendant vingt-quatre heures ; ensuite vous prendrez une chaudière où il y aura une moitié d'eau-forte des teinturiers, et une moitié d'eau claire, que vous ferez bouillir, avec autant d'onces d'alun qu'il y a de livres dans le poids des bonnets que vous voulez teindre, avec des grappes de raisins, dont le poids sera de la moitié de celui de l'alun ; faites que tout bouille pendant une heure et demie ; sur chaque livre d'alun mettez une livre de garance, que vous met-

trez en même temps que l'alun ; faites tout bouillir, et après mettez dehors les bonnets ; vous les laverez dans un peu d'eau-forte, c'est-à-dire, un tiers d'eau que vous remettrez devant le feu avec les bonnets, et faites bouillir doucement ce qui bout dans la chaudière, c'est-à-dire, la gomme et la garance ; faites que tout se mêle, en sorse que rien ne se détache, et que la couleur s'imbibe : lorsque le tout aura été bien mêlé et qu'il aura bien bouilli, voyez si la couleur est trop obscure ou trop claire ; si elle est trop chargée, mettez un peu de savon, avec un peu d'alun dans de l'eau chaude. Remarquez que l'alun charge la couleur ; l'argent vif sublimé charge, s'il a bouilli, et éclaircit, s'il n'a pas bouilli ; les galles donnent du lustre dans l'eau qui n'est pas trop chaude : tirez-les promptement dehors lorsque vous mettrez les autres drogues ; l'alun charge la couleur, lorsque l'eau est trop chaude.

Pour teindre en noir les bonnets.

Pour douze livres de bonnets, prenez une livre de galles, du vitriol romain une livre et demie, de gomme arabique une once et demie. Pour cent livres de bonnets, prenez des galles et du vitriol dix livres et demie ; et demi-livre de gomme arabique ; le tout bouillira une heure et demie avec les bonnets ; vous les remuerez souvent avec un bâton, lorsqu'elles bouilliront bien ; le feu sera modéré, et les bonnets seront au large. Lorsque le tout aura bouilli une heure et demie avec les galles, vous mettrez les bonnets hors de la chaudière, et dans une corbeille pour faire couler l'eau, jusqu'à ce que vous ayez mis une autre eau dans la chaudière, où vous remettrez les bonnets ; vous ferez un bon feu, et pour douze livres de bonnets, vous mettrez une livre et demie de vitriol ; et lorsque la chaudière commencera à bouillir, vous y mettrez les bonnets : ils prendront deux bouillons, alors vous les remettrez comme auparavant, et puis vous les tirerez pour les mettre dans une corbeille où ils couleront. Pendant que les bonnets se refroidiront, remettez de l'eau dans la chaudière ; faites un

bon feu, et égouttez une demi-livre de vitriol; faites chauffer cette eau et ce vitriol avec du savon, ou *rasato;* mettez les bonnets dedans, où vous les mêlerez. Si vous voulez leur donner de l'odeur, vous n'avez qu'à y mettre un peu d'iris.

Pour teindre le fil en rouge.

Un jour avant que de teindre du fil, prenez un chaudron plein d'eau claire, avec un peu de levain, un peu de plomb, et une once de farine d'amidon: cela prendra un bouillon, et vous le laisserez reposer un jour et une nuit. Vous prendrez ce qu'il y aura de plus clair, et le mettrez dans un pot; et sur chaque livre de fil, vous mettrez trois onces d'alun de roche, que vous ferez bouillir une heure et demie; vous remettrez encore de l'eau. Vous aurez en même temps un autre chaudron, où il faudra faire bouillir pendant une heure et demie quatre onces de brésil dans la lessive claire, faite avec de la chaux. Lorsque le fil aura bouilli autant que nous l'avons dit, vous le tirerez pour le laver à la rivière, ou dans l'eau claire; puis vous le mettrez dans ce chaudron où est le brésil, il y prendra un bouillon; vous le remuerez, et après vous l'ôterez, le laverez dans l'eau claire, et le ferez sécher.

Pour teindre le fil en noir.

Prenez quelques galles concassées, faites-les bouillir dans un pot avec de l'eau; lorsqu'elles auront un peu bouilli, ôtez les galles, et mettez du vitriol romain, une fois autant qu'il y avait de galles, et un peu de gomme arabique, faites-leur prendre un bouillon: cette couleur sera noire et lustrée.

Pour teindre le fil en brun.

Prenez des drogues comme ci-dessus; mettez-y de l'eau plus ou moins, suivant que vous voulez rendre la couleur claire ou obscure; faites-y bouillir votre fil, il sera brun.

Pour préparer les bonnets, les toiles et les futaines.

Pour deux camisoles, prenez une livre de galles, faites-les bouillir une heure et demie, puis mettez une livre de vitriol; faites-les bouillir un peu avant

que de mettre les camisoles que vous ferez mouiller, puis vous les mettrez dans la teinture.

Prenez de l'orseil qui soit bon : en Italie, les marchands l'appellent *horizello* ou *violette*. Mettez-le dans un vase, suivant la quantité que vous aurez ; mêlez-y de la chaux vive : si cela est trop épais ; vous y mettrez de l'urine ; mêlez bien le tout : l'urine la plus vieille sera la meilleure.

Pour teindre des draps en noir. Secret de Breslau.

Sur cent livres de draps, prenez cent cinquante livres d'eau et de vinaigre, dix livres de moladure, de la gomme arabique une livre ; mettez la foglia dans cette eau et ce vinaigre, où vous la mêlerez bien : alors vous y mettrez le drap, qu'il faut toujours bien remuer ; il sera toujours couvert de cette eau et de ce vinaigre ; il bouillira pendant une heure et demie : alors vous le mettrez dehors, et le ferez essorer.

Mettez de la moulée dans un vase, où vous verserez de l'eau en la mêlant bien, en sorte que les feuilles soient toujours dessous. La moulée restera dans l'eau : vous passerez cette eau, que vous mettrez dans la chaudière, vous la remuerez bien ; alors mettez-y le drap, qui bouillira une heure et demie : vous le tremperez de temps en temps ; lorsqu'il aura pris la couleur que vous souhaitez, retirez-le et le faites essorer ; mettez dans la chaudière de la gomme arabique, que vous mêlerez bien ; vous remettrez votre drap, qui bouillira encore une heure et demie, puis vous le retirerez, le ferez laver et sécher.

Pour faire perdre aux étoffes toutes sortes de couleurs.

Prenez une pellée de chaux vive, une demi-pellée de cendres de chêne ; faites-en une lessive, où vous ferez tremper l'étoffe pendant huit jours, jusqu'à ce que la lessive ait diminué de moitié ; retirez alors l'étoffe, essuyez-la, la teinture sera entièrement effacée. Vous la laverez dans l'eau claire ; et si vous voulez lui donner une autre couleur, prenez de la graine d'écarlate ou de brésil, et de la

cendre : alors l'étoffe prendra toutes sortes de couleurs.

Pour faire une teinture d'écarlate.

Prenez, pour teindre une pièce de drap, quinze livres d'alun de roche, un picotin de son, quatre livres de tartre de vin blanc concassé ; faites bouillir le drap pendant deux heures, en le remuant : avant que de le faire bouillir, faites-le bien imbiber ; quand il aura bouilli, faites-le bien laver, bien étendre, et bien battre de tous côtés.

Autre teinture d'écarlate.

Prenez du brésil fin battu, que vous raperez avec une rape ; mettez cette rapure dans du vinaigre avec de l'alun de roche : elle trempera vingt-quatre heures. Mettez dans ce vinaigre l'étoffe que vous voulez teindre, versez-y de l'eau de rivière : après qu'elle aura bouilli un peu, vous y mettrez de l'urine ; retirez alors l'étoffe : si elle est d'une belle couleur, faites-la essuyer, puis vous la laverez dans l'eau de rivière : si la couleur n'est pas belle, vous recommencerez de nouveau, et elle deviendra comme vous le souhaitez.

Pour rendre rouge le drap teint de la première manière ci-dessus.

Prenez vingt-cinq livres de garance, et deux picotins de son, que vous mettrez dans la chaudière, lorsque l'eau sera claire et épaisse : pour donner de la couleur au drap, vous le tremperez onze fois, et puis vous l'étendrez sur un chevalet. Vous ferez bouillir des roses avec de l'eau tiède, dans une cuve, avec la composition suivante, c'est-à-dire, trois onces de galle d'Istrie, deux onces de fenouil, quatre onces de farine d'amidon, un peu de vinaigre, et deux onces de cinabre concassé ; vous mêlerez cette composition avec les roses : alors vous y mettrez le drap, et le tremperez dans ces roses qui seront prêtes à bouillir, il ne faut pas qu'elles bouillent ; vous tremperez l'étoffe ou le drap pendant demi-heure ; la couleur sera très-belle : faites-le sécher, et une heure

après vous le laverez et battrez, comme on a coutume de faire aux draps.

Pour donner une lessive au drap.

Prenez deux picotins de son de froment, de l'arsenic trois onces, d'alun trois onces, de sel de nitre trois onces, de sel commun quatre onces ; mettez tout cela avec le son : puis prenez un picotin de farine d'alun ; vous mettrez le tout dans le chaudron, où il bouillira ; vous lui donnerez quinze trempes : tirez le drap, pressez-le, lavez-le, et le battez comme font les teinturiers ; l'écarlate sera très-belle.

Pour teindre le drap en écarlate comme à Venise.

Pesez le drap ; sur chaque livre, prenez six onces de graine d'écarlate ; pour lui donner l'alun, prenez sur chaque aune de drap une demi-once d'alun de roche, une once de tartre blanc bien concassé et passé par le tamis. Mettez dans une chaudière de l'eau claire, cet alun et ce tartre ; faites bon feu : lorsque l'eau voudra bouillir, mettez-y le drap qui bouillira continuellement pendant une heure ; puis retirez le drap, faites-le laver dans une eau courante : préparez une chaudière pleine, mettez-y quatre verres d'eau-forte, bien grasse, bien chaude, avec de l'eau commune ; lorsqu'elle commencera à bouillir, vous y jeterez la graine d'écarlate, qui sera réduite en poudre très-fine : dès qu'elle sera prête à bouillir, vous mettrez le drap dans la chaudière, trempez-le bien, et le pressez en lui donnant quatre ou cinq tours de rouet ; retirez le drap pour le faire refroidir, et puis le lavez dans une eau courante : préparez-lui un nouveau bain deux ou trois fois, c'est-à-dire, chaque bain avec du son, un livre d'alun de roche, une livre de tartre ; et si le drap est trop clair, faites un autre bain avec un picotin de son de froment, sans tartre, une livre d'arsenic bien pilé chaque bain bouillira un quart-d'heure avec le son. Si le drap est trop chargé, mettez-le dans un bain sans tartre, avec du son et une livre d'alun de roche.

Pour faire l'eau-forte.

Remplissez une chaudière d'eau claire, faites-la chauffer ; lorsque l'eau sera chaude, vous la verserez dans une cuvette, où vous mettrez du son de froment ; mêlez-la bien avec un bâton fort ; vous la laisserez ainsi deux fois vingt-quatre heures, couverte avec des draps qui empêchent que rien ne s'évapore. Remarquez qu'il faut bien piler et passer au tamis la graine : la plus fine est celle de Corinthe, qui est entre la Pouille et la Calabre ; après celle-là vient celle de Valence : la moins bonne est celle d'Espagne.

Pour teindre des bonnets en écarlate.

Prenez de l'alun de roche quatre onces sur chaque livre de bonnets ; faites-les bouillir deux heures : lavez les bonnets dans une eau courante, lavez-les bien et les secouez sur une table. Prenez de l'eau fraîche, faites-la chauffer ; ensuite mettez dans un chaudron de l'eau-forte, du son de froment, et de l'eau fraîche, où vous tremperez les bonnets, en y mettant en même temps la graine : vous remuerez bien les bonnets, que vous ferez sécher. Vous mettrez un seau d'eau fraîche dans un chaudron, vous le ferez bouillir et y mettrez du son de froment. Vous prendrez un quart de sel de nitre, un quart d'once d'arsenic sur chaque livre de bonnets ; l'arsenic sera dissous avec l'eau chaude dans un vase. Vous prendrez un demi-seau d'eau, que vous ferez bouillir dans quatre onces d'alun, que vous mettrez dans cette eau, avec le sel de nitre et l'arsenic, lorsqu'elle commencera à bouillir. Vous verserez deux écuellées de cette eau dans la première : vous mêlerez bien le tout avec les bonnets, que vous ferez souvent sécher.

Pour faire l'eau-forte.

Prenez deux pintes d'eau fraîche : lorsqu'elle sera tiède, vous y mettrez un quarteron et demi de son de froment ; et quand elle aura pris un bouillon, vous prendrez de cette eau, que vous mettrez avec un levain de la grandeur d'un petit pain, avec un

demi-quarteron de son de froment ; vous laisserez reposer le tout pendant six heures, puis vous le jeterez dans la première eau, que vous tiendrez couverte pendant trois jours.

Pour teindre en rouge les laines et les draps.

Sur une livre de laine, prenez quatre onces d'alun de roche, faites-le bouillir avec la laine pendant une heure et demie, puis vous laverez bien cette laine dans l'eau claire. Quand la laine sera lavée, vous prendrez pour chaque livre de laine quatre onces de garance, qui bouillira dans l'eau claire, où vous mettrez la laine : faites bouillir tout ensemble pendant une demi-heure, en mêlant et remuant toujours. Lorsque la laine sera lavée, elle paraîtra d'un beau rouge.

Teinture noire.

Prenez de la limure de fer ou d'acier, de l'écorce de pommes-grenades, de l'alun de roche et du brésil ; faites bouillir le tout dans du vinaigre très-fort, jusqu'à ce qu'il soit réduit au tiers.

Eau rouge pour teindre toutes sortes de draps ou étoffes.

Prenez de l'orpiment deux onces, vitriol romain quatre onces, du cinabre six onces, de la limure de fer quatre onces ; mettez tout dans l'alambic : l'eau qui distillera sera propre à donner une belle couleur rouge.

Teinture jaune pour teindre tout ce qu'on voudra.

Prenez de la glaire d'œufs, battez-la, mettez dans cette glaire battue une éponge que vous presserez ; cette glaire deviendra fine : alors vous la mettrez dans du suc de figuier, ou vous prendrez un morceau de branche de figuier vert ; coupez-le en petits morceaux, que vous mettrez avec la glaire d'œufs ; elle y demeurera un peu de temps ; puis vous la battrez bien avec une cuiller, en y laissant encore les morceaux de figuier. Vous mettrez ensuite du sel de nitre bien pilé dans cette glaire, que vous battrez de nouveau jusqu'à ce que le sel soit tout fondu et bien mêlé avec la glaire. Prenez alors du safran du Levant, aux

tant qu'il vous en faut pour faire votre teinture ; vous mêlerez bien le tout ensemble, et la teinture sera faite.

Pour faire le vert sur le jaune.

Prenez du bois de brésil dont se servent les teinturiers ; cela fera un beau vert, en l'ajoutant à la recette ci-dessus.

Pour faire le vert sur le bleu.

Si, à la recette ci-dessus pour faire le vert, vous y ajoutez une mesure de fort vinaigre, une once de sel de nitre, une once et demie de sel ammoniac, avec un peu de lessive, vous aurez un beau vert.

Teinture pour mettre en vert toutes sortes de choses.

Mettez du vinaigre rouge dans un vase vernissé ; mettez-y assez de limure de cuivre ou de laiton, du vitriol romain, de l'alun de roche, du vert-de-gris : laissez reposer le tout pendant quelques jours, après que vous l'aurez fait bouillir. Lorsque vous voudrez teindre quelque chose, vous ferez bouillir cette composition, qui fera une belle couleur.

Pour teindre en bleu ou minime.

Sur chaque livre d'étoffe prenez une once d'alun de roche, que vous ferez dissoudre dans une quantité d'eau pour mouiller l'étoffe qui trempera une nuit. Le matin vous aurez une chaudière pleine d'eau, où vous ferez bouillir quatre onces de fustet coupé bien menu ; vous ferez passer cette eau où vous tremperez votre étoffe en la fesant chauffer : l'étoffe sera jaune. Si vous voulez qu'elle ait la couleur d'une peau de lion, vous la presserez et mettrez dans cette eau un peu de vitriol ; plus vous en mettrez, plus la couleur sera obscure : souvenez-vous qu'il ne faut pas faire bouillir cette eau. Vous retirerez l'étoffe pour la laver avec de l'eau fraîche, et la teinture sera faite.

Lessive de teinturier pour teindre le blanc en bleu et le jaune en vert.

Prenez cinq livres d'eau commune, deux onces de son de froment, une once d'alun de Feza, faites bouillir le tout dans une chaudière ; quand tout aura bouilli, vous le ferez reposer pendant une heure et

demie ou deux heures, jusqu'à ce que l'eau devienne claire; ayez pour chaque livre de cette eau un pot vernissé, deux onces d'indigo pour chaque livre, vous le mêlerez bien avec un bâton pour le dissoudre; cela se reposera une nuit; le matin vous y verserez encore une fois de cette eau, que vous laisserez pendant deux ou trois heures, plus ou moins, suivant que vous trouverez qu'elle aura pris couleur. Si la couleur est bien prise, cette lessive donnera les couleurs que nous avons marquées au titre de cette recette. Pour connaître si l'eau a pris la couleur, vous en prendrez avec un verre où vous tremperez les doigts, et vous essayerez si la teinture est bleue.

Pour faire une couleur d'orseil qui teindra en violet.

Faites bouillir dans un pot vernissé quatre onces de brésil pilé, et une demi-livre de vinaigre fort. Lorsque cela aura bouilli un quart-d'heure, mettez dans le pot un quart d'once de gomme arabique, faites bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit à la moitié; alors vous y mettrez une demi-once d'alun de roche pilé, qui bouillira pendant un *Pater*. Il faut faire passer cette eau, et vous pourrez vous en servir pour teindre de la soie ou du coton, qui deviendra rouge. Ce qui restera dans le pot sera épais; vous y mettrez sur chaque livre une once d'urine chaque jour, et pendant douze jours, en le remuant bien toutes les fois que vous mettrez l'urine. Au douzième jour cet orseil sera achevé. Pour chaque livre de soie, ou pour chaque aune de drap que vous voudrez teindre, il faut une once de cet orseil, avec une once d'eau commune, que vous ferez chauffer lorsque vous voudrez teindre de la soie ou du drap. Quand il sera teint, lavez-le aussitôt dans l'eau fraîche, il sera violet; si vous le voulez plus obscur, mettez-y du *rezello*; si vous le voulez plus clair, mettez-y un peu plus d'eau. Cette teinture sert pour teindre toutes sortes de choses, de la soie, des draps, de la laine, des bonnets; et les cotons qui viennent du Levant ont cette couleur : ils deviennent rouges, sur-tout quand on les mouille, non pas dans la première eau;

mais il faut les mettre dans une terrine, et y verser de la teinture, toutes les fois que vous les voudrez rendre plus frais et plus beaux.

Pour faire une teinture de bonnets rouges.

Préparez bien les bonnets avec l'alun. S'il y en a six, vous prendrez une livre de roses bien pilées; faites-les bouillir pendant une heure : puis prenez un demi-verre de la lessive dont je parlerai ci-après, vous la mêlerez bien avec les roses; mettez-y les bonnets, qui bouilliront pendant une heure. Il les faut bien remuer. Vous les tirerez deux ou trois fois pour les faire sécher. Lorsqu'ils seront de la couleur que vous souhaitez, vous les laverez dans une eau courante; puis vous les mettrez dans un chaudron avec de l'eau claire, et avec un verre de la lessive que vous aurez faite; vous les mêlerez, puis les ferez bouillir; ensuite vous tirerez les bonnets pour les mettre sécher.

Pour faire la lessive dont il est parlé ci-dessus.

Prenez du tartre de vin blanc, dont vous ferez des pains que vous ferez sécher. Lorsqu'ils seront secs, faites un fagot de sarment, sur lequel vous mettrez les pains; après quoi vous y mettrez le feu pour réduire le tout en cendres, desquelles vous ferez votre lessive en les mettant dans de l'eau, que vous laisserez reposer pendant deux heures; après quoi vous ferez bouillir un seau d'eau pendant deux heures, laquelle vous jeterez sur les cendres qui sont dans le pain. La lessive étant faite de cette manière, vous la tirerez au clair avec une cuiller, et vous la garderez pour vous en servir dans le besoin.

Pour teindre les bonnets en noir.

Lorsque l'eau commence à bouillir, jetez-y de la feuille de noyer, et un quart-d'heure après mettez les bonnets. S'ils pèsent huit livres, mettez-y deux livres de vitriol, que vous ferez bouillir pendant une heure et demie. Ensuite vous les tirerez et les laisserez refroidir. Lorsqu'ils seront refroidis, vous mettrez dans la chaudière pour un sou de gomme, et vous remettrez les bonnets dedans, que vous laisserez bouillir

pendant une heure et demie; après quoi vous les tirerez de la chaudière une ou deux fois, supposé qu'il soit nécessaire, et vous les ferez laver dans la rivière.

Pour teindre de la laine en écarlate.

Lorsque vous voudrez aluner votre laine, vous prendrez quatre livres d'alun pour douze livres de laine, une livre et demie de cochenille, que vous ferez bouillir pendant deux heures, et laisserez reposer le tout dans le bain, après quoi vous laverez bien la laine. Etant bien lavée, vous prendrez pour chaque douzaine de livres, six livres de graine d'écarlate, deux verres d'eau-forte que vous mettrez dans la chaudière. Lorsque l'eau sera un peu plus que tiède, vous la remuerez bien, et vous mettrez la laine dedans : vous la ferez bouillir pendant un demi-quart-d'heure, et ensuite vous la tirerez de la chaudière, la laverez bien dans un panier, et lui donnerez un bain clair, que vous mettrez sur le feu jusqu'à ce qu'il commence à bouillir; mais avant que de l'y mettre, il faut la laver de nouveau.

Pour faire une demi-teinture d'écarlate.

Prenez huit livres d'alun, et une livre et demie de graine d'écarlate pour douze livres de laine, et suivez la méthode qui s'observe pour teindre en écarlate, après cela, prenez cinq livres de garance et deux verres d'eau-forte. Faites que le bain soit bien chaud lorsque vous voudrez mettre la garance, que vous remuerez bien, et ensuite vous y mettrez la laine que vous remuerez bien; et lorsque la teinture bouillira bien fort, vous retirerez la laine, et la mettrez dans une corbeille, vous contentant de l'égoutter sans la laver autrement; cela fait, vous l'étendrez.

Pour aluner le drap qu'on veut teindre en écarlate.

Pour aluner du drap en écarlate, prenez vingt-quatre livres d'alun, et trois livres de cochenille pour chaque pièce de drap. Etant aluné selon la méthode ordinaire, lavez-le de nouveau dans l'alun, et mettez-y vingt-cinq livres de graine d'écarlate, avec seize d'eau-forte. Si vous voulez que l'alunage soit fort, donnez,

lui encore un autre bain avec une livre et demie de brésil, ou telle quantité que vous jugerez à propos.

Pour aluner un drap en couleur de pourpre.

Pour aluner une pièce de drap, prenez vingt livres d'alun, et trois livres de graine d'écarlate; ensuite vous lui donnerez un nouveau bain, dans lequel vous mettrez dix verres de graine d'écarlate commune, avec une partie de garance et huit verres d'eau-forte. Après cela vous ferez un troisième bain, si vous voulez, dans lequel vous mettrez sept livres de brésil. Si vous réitérez ce troisième bain, vous y mettrez un peu de cendre d'alun ordinaire et de la chaux.

Pour aluner en couleur de rose.

Vous alunerez votre drap de la même manière que le pourpre, et lui donnerez un bain nouveau, composé de huit livres de graine d'écarlate commune; et ensuite vous y ajouterez quatre livres de brésil en deux fois; et à la seconde, vous y mettrez un peu de cendre d'alun, de la même manière qu'au pourpre. Avant cela vous le garancerez avec trois verres d'eau-forte.

Teinture de couleur feuilles-mortes.

Pour aluner votre drap, vous prendrez pour chaque pièce vingt livres d'alun, trois livres de graine d'écarlate, et dix livres de garance commune. Ensuite vous lui donnerez un bain avec six verres d'eau-forte. Si vous le voulez garancer dans un bain clair, vous y mettrez du brésil; mais il ne faut pas y employer la cendre d'alun. Après ce bain, vous prendrez soixante et dix livres de fustet, et le ferez remuer deux fois, et à la seconde, vous y mettrez un peu de cendre d'alun, après quoi vous le battrez, le laverez, et le lisserez.

Pour aluner en couleur de coin.

Prenez pour chaque pièce de drap, vingt livres d'alun, trois livres de graine d'écarlate, huit livres de guède; et si vous ne pouvez pas trouver de guède, servez-vous de gaude ou de bois doux, ou bien de genestrolle, dont vous mettrez quinze livres. Vous observerez dans cet alunage l'usage ordinaire.

Pour aluner en couleur fauve.

Pour aluner une pièce de drap, prenez vingt livres d'alun et trois livres de graine d'écarlate, et ensuite vous garancerez avec quatre livres de garance ordinaire sur un bain nouveau, où vous mettrez dix verres d'eau-forte. Si vous voulez lui donner un troisième bain, vous y employerez du brésil qui ne soit pas préparé, et soixante-dix livres de fustet. Faites-le retourner deux fois; et à la seconde, mettez-y un peu de cendre d'alun.

Pour teindre en couleur d'orange.

Servez-vous de la méthode prescrite pour la couleur de coin, sans y ajouter autre chose que six livres de garance, et vous ferez une couleur d'orange.

Pour teindre en jaune.

Prenez vingt livres d'alun, trois livres de tartre, cent livres de guède; et si vous ne pouvez pas avoir de cette herbe, servez-vous de genestrolle. Mettez au-dessous de l'herbe deux poignées de fustet, et observez la même méthode que dans les huit teintures précédentes; sur quoi vous devez remarquer que dans ces huit teintures, il faut faire la même chose que dans la teinture d'écarlate, c'est-à-dire, il faut laver et relaver le drap avec l'alun avant de l'aluner. A l'égard du violet turquin ou céleste, il faut prendre vingt livres d'alun, trois livres de graine d'écarlate, et ensuite, si vous le voulez garancer, prenez seize livres de garance commune sur un bain nouveau, avec douze livres d'eau-forte; et pour le dégarancer, mettez trois verres de la même eau sur un nouveau bain, avec quatre livres de brésil.

Teinture bleue, façon de FAGIANI.

Pour une pièce de drap, vous prendrez vingt livres d'alun, trois livres de graine d'écarlate; ensuite, si vous voulez le garancer, vous mettrez sur un bain nouveau douze verres d'eau-forte, et pour le dégarancer, vous mettrez trois verres d'eau de brésil. Après cela vous le remuerez deux fois, et à la seconde, vous y mettrez un peu d'alun.

Bleu turquin.

Prenez, pour une pièce de drap, vingt livres d'alun et trois onces de tartre ; ensuite vous le garancerez avec six livres de garance commune, sur un bain de douze verres d'eau-forte. Ensuite, si vous le voulez dégarancer, vous y mettrez dans un bain nouveau du brésil, soixante-dix livres de fustet, en trempant deux fois le drap, et y mêlant de la chaux vive.

Pour faire toutes sortes de verts.

Pour une pièce de drap, prenez vingt livres d'alun et trois livres de tartre : laissez refroidir l'alun, afin qu'on puisse laver le drap sans le tacher ; puis prenez cent livres de genestrolle.

Pour teindre en couleur de sang.

Pour une pièce de drap, prenez vingt livres d'alun et trois livres de tartre. Si vous le voulez garancer, vous le pourrez avec trois livres de graine de garance commune, sur un bain de dix verres d'eau-forte ; et ensuite, si vous le voulez dégarancer, prenez quatre livres de brésil, et plongez-le deux fois dans le bain ; à la seconde, mêlez-y un peu de cendres d'alun. Le violet céleste se fait de la même manière, avec cette différence, qu'il faut mettre cinq livres de garance ordinaire, et sept livres de brésil.

Violet azurin ou céleste.

Prenez, pour une pièce de drap, vingt livres d'alun, et trois livres de graine d'écarlate ; ensuite, si vous voulez garancer votre drap sur un bain nouveau, prenez vingt livres de garance, et douze verres d'eau-forte ; pour le dégarancer, prenez une livre de brésil, et donnez-lui un autre bain.

Recette pour teindre en belle écarlate.

Premièrement, prenez trois pellées de son de froment, que vous remuerez bien avec le drap jusqu'à ce que l'eau soit bien chaude ; ensuite vous laverez bien le drap dans la rivière ; battez-le, et après l'avoir bien battu, faites-le bien détremper avec de l'eau chaude bien claire ; puis vous prendrez vingt-cinq livres d'alun, quatre livres de tartre, quatre jonchées de son de froment que vous mettrez tout

ensemble dans le bain, donnez au bain quatre évents, et laissez-le bouillir pendant une heure et demie. Après ce bouillon, vous le tirerez, le laisserez bien refroidir, le mettrez sur le chevalet, et le laisserez égoutter pendant deux ou trois heures. Après cela, vous le ferez bien laver et bien battre ; étant bien lavé, vous prendrez trente-quatre livres de garance commune, que vous mettrez dans deux verres d'eau chaude, et y mêlerez quatre verres de sang de bœuf, que vous incorporerez bien avec la garance ; vous joindrez à tout cela deux verres d'eau-forte ; et ayant bien incorporé le tout ensemble, vous le remuerez avec une cuiller, et vous préparerez la chaudière pour garancer votre drap de la manière suivante. Prenez environ cinquante seaux d'eau, laquelle étant tiède, vous y jeterez six verres d'eau-forte ; et lorsqu'elle sera sur le point de bouillir, écumez la chaudière et mettez dedans la garance, que vous remuerez bien au commencement du bouillon ; vous mettrez le drap dans la chaudière, que vous laisserez pendant quelque temps, et lui donnerez jusqu'à sept ou huit évents, et ferez en sorte qu'il bouille bien. Après qu'il aura bien bouilli, et qu'il sera éventé, vous le tirerez, le laisserez refroidir, et le ferez bien laver. Etant bien lavé, vous préparerez la chaudière pour un nouveau bain, et au premier bouillon, vous y mettrez votre drap et ferez bon feu. Donnez-lui jusqu'à six évents, et tirez-le pour le faire essorer sur le chevalet ; et quand il sera essoré, faites-le laver.

Autre méthode pour faire une très-belle écarlate.

Préparez votre bain pour aluner votre drap ; et lorsqu'il est tiède, prenez six verres de cette eau, que vous mettrez dans une cuvette, et y jetez douze poignées de son de froment, et ensuite mettez cette eau dans la chaudière, et le drap aussi, que vous remuerez bien pendant quelque temps, après quoi vous le tirerez dehors, et le mettrez sur le chevalet pour le faire essorer. Cela fait, prenez vingt cinq livres d'alun et quatre livres de tartre, que vous mettrez dans la chaudière, et que vous écumerez bien ;

après l'avoir écumé, vous y mettrez le drap, que vous ferez bouillir pendant une heure et demie, et le tirerez pour le faire essorer. Avant que de le garancer, vous le laverez ; et la chaudière étant préparée, vous broyerez trente-cinq livres de graine d'écarlate fine, que vous mettrez dans une cuvette, quatre poignées de son de froment, sur lequel vous jeterez deux verres d'eau-forte, et deux d'eau chaude. Vous mêlerez le tout ensemble, et mettez dans la chaudière six verres d'eau-forte : lorsque la chaudière commencera à bouillir, vous l'écumerez bien, et ayant mis la graine d'écarlate dedans, vous remuerez bien le tout ensemble ; faites bon feu pendant que vous préparez votre drap, que vous ferez bien bouillir, et lui donnerez jusqu'à dix évents, et davantage, si vous jugez qu'il soit nécessaire. Ensuite sortez-le de la chaudière ; laissez-le refroidir ; lavez-le bien, et préparez un nouveau bain dans lequel vous lui donnerez quatre évents, commençant dès qu'il prendra le premier bouillon. Puis sortez-le de la chaudière ; laissez-le refroidir, lavez-le bien, et vous ferez une très-belle écarlate.

Pour faire une belle écarlate avec la garance et le brésil.

Lorsque l'eau sera un peu chaude, prenez deux livres d'alun, et deux bonnes poignées de son de froment, que vous dissoudrez dans une cuvette. Ensuite mettez votre drap dans le bain, et après l'avoir bien remué, vous le tirerez hors de la chaudière et le ferez bien laver. Cela fait, pilez vingt-cinq livres d'alun et quatre livres de tartre, que vous mettrez dans la chaudière, et y joindrez deux verres d'eau-forte. Lorsque la chaudière commencera à bouillir, écumez-la bien, et mettez le drap dedans, auquel vous donnerez quatre évents, et le ferez bouillir une heure et demie. Au bout de ce temps-là vous le retirerez et le laisserez refroidir. Pendant qu'il refroidira, préparez la chaudière pour le garancer. Lorsque l'eau sera tiède, lavez-le bien, et prenez trente livres de graine d'écarlate, que vous mettrez

dans une cuvette, avec quatre poignées de son de froment, que vous mêlerez bien avec quatre verres d'eau-forte ; et lorsque l'eau sera un peu chaude, jetez-y sept verres d'eau-forte ; et quand elle commencera à bouillir, écumez-la bien, et mettez-y la graine d'écarlate, avec les autres ingrédients qui sont préparés dans la cuvette, que vous mêlerez bien. Lorsqu'elle prendra le premier bouillon, mettez-y le drap, auquel vous donnerez jusqu'à huit évents, pendant lesquels vous ferez bon feu, afin que la chaudière bouille bien fort. Pendant ce temps-là vous raperez bien la chaudière, après quoi vous retirerez le drap, le laisserez refroidir, et le laverez bien.

Lorsqu'il sera bien lavé, préparez la chaudière pour le garancer ; mais avant que de mettre le drap dedans, prenez de l'eau chaude pour le tremper par deux fois ; et ensuite prenez huit onces de brésil, que vous concasserez, que vous ferez bouillir pendant une demi-heure, que vous mettrez dans le bain, lorsqu'il commencera à bouillir. Après y avoir mis le brésil, vous y mettrez le drap, auquel vous donnerez jusqu'à cinq évents, pendant lesquels l'eau ne doit pas bouillir. Lorsqu'il aura pris la teinture, vous le mettrez sur le chevalet pour le laisser couler, et après vous le ferez laver dans de l'eau de rivière, moyennant quoi vous ferez une belle couleur.

Pour teindre de la laine blanche en noir.

Pour teindre cinquante livres de laine en noir, prenez huit livres de galle, que vous concasserez et mettrez sur un bain d'eau claire. Lorsque la chaudière commencera à bouillir, vous mêlerez la teinture et mettrez la laine, que vous remuerez un peu. Lorsqu'elle aura bouilli un quart-d'heure ; éteignez le feu, laissez-la reposer pendant une heure dans la chaudière, et ensuite tirez-la dehors. Cela fait, tirez l'eau du bain de la chaudière, et prenez trente livres d'écorce de noyer, que vous aurez fait tremper le jour d'auparavant, et que vous ferez bouillir pen-

dant deux heures, après lequel temps vous coulerez le bain.

Remarquez qu'il faut mettre sur ce bain un seau d'eau de feuilles de noyer, et que lorsque la chaudière commencera à bouillir, il faut remuer le bain, mettre la laine dedans, et la faire bouillir pendant demi-heure; après quoi il la faut retirer, la faire essorer sur la terre, et rafraîchir le bain avec quatre livres de vitriol, et un seau d'eau de feuilles de noyer, observant toujours la méthode que nous venons de prescrire. Faites essorer la laine une seconde fois, et lorsqu'elle sera essorée, vous la laverez.

Si vous voulez lui donner la gomme arabique, vous en employerez deux livres que vous répandrez sur le bain à trois reprises, et lui donnerez un troisième bain. En cas que vous la vouliez aluner, vous prendrez autant d'alun que de gomme, que vous distribuerez en autant de portions, et y ajouterez six livres de garance. Vous ferez bouillir tous les ingrédients avec la laine pendant demi-heure, et puis vous la tirerez. Cette teinture est bonne et se soutient long-temps.

Pour teindre de la laine en brun.

Pour aluner votre laine, prenez de l'eau claire, que vous laisserez sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit un peu chaude. Ensuite vous mettrez dans la chaudière douze livres de galle et quatre livres de gomme arabique, que vous laisserez bouillir jusqu'à ce que ces ingrédients soient dissous. Cela fait, vous y mettrez la laine, que vous ferez bouillir pendant deux heures, après quoi vous la retirerez, et la laisserez refroidir.

Pour teindre de la laine en noir étant en masse.

Prenez douze livres de vitriol d'Allemagne, quatre livres d'alun commun, et autant d'alun de roche, avec quoi vous ferez un bain de vin rouge; supposé que vous n'en ayez pas de rouge, vous en prendrez du blanc. Lorsqu'il sera tiède, mettez-y les ingrédients dont nous venons de parler, et faites-les dissoudre; sinon, faites-les dissoudre dans une cuvette

avant que de les mettre dans la chaudière, que vous remuerez bien : lorsque le bain commencera à bouillir, vous y mettrez la laine, que vous laisserez bouillir pendant deux bonnes heures, ou un peu plus, si vous le jugez nécessaire. Laissez-l'y reposer d'un jour à l'autre, et ensuite retirez-la. Cette teinture est excellente.

Pour faire l'orseil.

Prenez cent livres de marc, que vous mettrez avec dix livres d'alun commun dans une jatte. Vous incorporerez le tout avec de l'urine, et vous le pétrirez avec la main de la même manière qu'on fait le pain. Vous le délayerez bien avec une cuiller ou avec une truelle. Rassemblez tout cela, dans quelqu'endroit, laissez-le reposer pendant quatre jours, et lorsqu'il commence à prendre couleur, remuez-le et le retournez.

Remarquez que lorsqu'il commence à devenir chaud, il faut le remuer quatre fois par jour, et que lorsqu'il refroidit il doit être remué deux fois par jour; au bout de vingt jours, deux fois par semaine, et délayé avec un balai trempé dans de l'urine.

Lorsqu'il est devenu bien roux, mettez-y beaucoup d'urine pour l'empâter davantage, afin qu'il devienne épais comme du mortier; vous le remuerez ainsi pendant cinquante jours, deux ou trois fois par jour, après quoi il sera bon à être mis en œuvre.

Pour faire une teinture noire propre à teindre du drap, de la soie, ou quelqu'autre chose.

Prenez, pour cent livres de poids, soit de drap, de laine, de soie, etc. une livre de galle concassée, six livres de gomme arabique, aussi concassée, que vous mettrez dans une chaudière avec de l'eau claire; lorsque cette eau commencera à bouillir, mettez-y ce que vous voulez teindre, trempez-le bien et faites-le bouillir demi-heure. Ensuite tirez-le hors de la chaudière, laissez-le écouler et refroidir : puis vous prendrez du vin rouge, selon la quantité de la

teinture que vous voudrez faire, que vous mettrez dans la chaudière lorsqu'elle commencera à bouillir; vous prendrez douze livres de vitriol d'Allemagne, que vous ferez dissoudre dans une cuvette avec du vin, et étant dissous, vous le mettrez dans la chaudière. Après cela, vous prendrez huit livres d'alun commun, que vous ferez dissoudre dans le vin de la même manière que le vitriol, et le mettrez dans la chaudière, sous laquelle vous ferez bon feu; et lorsqu'elle commencera à bouillir, vous y mettrez la laine, le drap ou la soie, le remuerez bien, le laisserez bouillir pendant une heure et demie; puis vous le retirerez de la chaudière, l'étendrez sur la terre pour l'essorer, et le laisserez là jusqu'au lendemain que vous le laverez.

Remarquez que pour faire de la teinture, il faut, sur cent livres de laine, quatre barils de vin rouge, qui font environ vingt-cinq pintes. Si vous employez du blanc au-lieu de rouge, vous ajouterez à votre bain de l'écorce de noyer, et une troisième partie d'eau de feuilles de noyer.

Pour teindre la toile de lin ou de fil en rouge.

Prenez pour une livre de toile ou de fil, une livre et demie de feuilles de noyer, que vous mettrez dans un chaudron, et les ferez bien bouillir dans de l'eau de rivière jusqu'à ce qu'elle soit bien chaude. Ensuite vous mettrez le tout dans un autre vaisseau, et le remuerez jusqu'à ce qu'il devienne jaune; puis vous remplirez le chaudron d'eau de rivière, et le mettrez sur le feu. Cela fait, vous prendrez trois onces d'alun de roche pour chaque livre de toile, et le ferez dissoudre. Vous mettrez ce bain dans une cuvette avec la toile, que vous remuerez bien. Après tout cela, vous remplirez une chaudière d'eau de rivière, et lorsqu'elle sera chaude, vous y mettrez une livre et demie de galle, pour chaque livre de fil ou de toile. Quelque temps après vous y mettrez le fil ou la toile, que vous remuerez beaucoup. Vous ne ferez pas grand feu tandis que la couleur ne sera pas rouge; mais lorsqu'elle le sera, vous la ferez bouillir le plus

que vous pourrez, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la perfection qu'elle doit avoir. Ayant tiré de la chaudière votre toile, vous la ferez laver, et vous aurez un très-beau rouge.

Pour mettre en minime avec la garance et le brésil, de la laine teinte en bleu turquin ou en fauve.

Prenez vingt livres d'alun et trois livres de graine d'écarlate, que vous mettrez dans la chaudière lorsqu'elle commencera à bouillir. Vous l'écumerez bien, et ensuite vous y mettrez le drap, auquel vous donnerez jusqu'à six évents, et le ferez bouillir pendant une heure et demie. Lorsqu'il aura assez bouilli, tirez-le dehors et laissez-le refroidir. Pendant ce temps-là vous préparerez votre chaudière, dans laquelle vous mettrez de la graine d'écarlate : et lorsque le bain sera tiède, vous y mettrez le drap après l'avoir bien lavé, vous lui donnerez deux évents et l'étendrez sur le tour. Vous mettrez dans la chaudière huit verres d'eau-forte et vingt livres de garance que vous remuerez bien. Cela fait, mettez-y le drap, et faites bon feu. Lorsqu'il bouillira bien, donnez-lui huit évents, puis tirez-le, faites-le refroidir sur le chevalet, et lavez-le bien. Dans cet intervalle, prenez trois livres de brésil, faites-le bouillir dans un chaudron pendant trois heures sur huit chopines d'eau. La chaudière étant en état, prenez trois chopines de l'eau qui est dedans avant qu'elle soit tout-à-fait chaude, et mettez-les sur le brésil. Donnez six évents de ce bain à votre drap, après lesquels faites-le laver. Du temps qu'on le lavera, préparez un nouveau bain, dans lequel vous mettrez le brésil que vous avez préparé dans le temps que la chaudière commencera à bouillir. Ayant donné jusqu'à six ou sept évents à votre drap, vous le ferez refroidir, le laverez bien, le foulerez et l'étendrez. Cette teinture est excellente.

Pour faire un minime foncé, avec de la garance et du brésil.

Prenez vingt livres d'alun et trois livres de tartre, que vous mettrez dans la chaudière. Lorsque ces ingrédients

ingrédients seront dissous, mettez-y le drap, et remuez bien le tout ensemble. Etant aluné de la sorte, faites-le refroidir, et après l'avoir lavé, prenez vingt-quatre livres de garance, faites-la dissoudre dans quatre seaux d'eau chaude. Lorsque la chaudière sera prête à bouillir, écumez-la, et mettez-y la garance que vous avez fait dissoudre. Donnez dix évents de ce bain à votre drap au commencement du bouillon : lorsque la chaudière bouillira bien fort, donnez-lui en six autres, après lesquels vous le ferez laver.

Lorsque vous le voudrez teindre avec de l'orseil, préparez la chaudière, et prenez vingt-cinq livres d'orseil, que vous ferez dissoudre dans une cuvette avec de l'eau tiède, et le jetez dans le bain après l'avoir bien délayé ; puis vous écumerez la chaudière jusqu'à ce que vous en ayez tiré tout ce qu'il y a de grossier, et la ferez bouillir. Après avoir bien mené votre bain, vous y mettrez le drap, auquel vous donnerez jusqu'à six évents, et plus, s'il est nécessaire. Pendant que vous éventez votre drap, il faut que le bain bouille bien fort. Tirez le drap de la chaudière, faites-le laver promptement, et vous aurez une très-belle teinture.

Pour faire une très-belle écarlate.

Prenez votre drap et alunez-le avec vingt-cinq livres d'alun et six livres de graine d'écarlate pour chaque aune de drap. Faites dissoudre tout cela ensemble ; coulez-le, joignez-y quatre chopines d'eau-forte, et jetez le tout dans la chaudière avant qu'elle bouille. Après que vous l'aurez bien écumée, vous y mettrez le drap, auquel vous donnerez jusqu'à huit évents ; puis vous le laisserez bouillir pendant une heure et demie, après quoi vous le retirerez et le laisserez refroidir. Lorsqu'il sera refroidi, vous le laverez bien, et ensuite vous prendrez trente livres de graine d'écarlate, dont il y en aura vingt de Provence et dix de Valence ; vous la broyerez et la tamiserez. Etant tamisée, vous la mettrez dans la chaudière lorsque l'eau sera tiède, et ferez bon feu. Lorsqu'elle commencera à bouillir, vous y jeterez quatre

chopines d'eau-forte, et donnerez six évents au drap, et quelque temps après six autres. Tirez un bout de drap, et lavez-le dans un seau, pour voir s'il a pris assez de teinture; et s'il vous paraît rougeâtre, après avoir donné jusqu'à quatorze évents, vous prendrez deux chopines d'eau-forte, avec un peu d'eau de son de froment, que vous jeterez dans la chaudière, et mêlerez bien tout cela; vous donnerez huit évents au drap, après lesquels vous le tirerez dehors. Préparez un nouveau bain, sur lequel vous mettrez trois chopines d'eau-forte de la plus claire: au commencement du bouillon, prenez une livre et demie de tartre, mettez-le dans la chaudière, incorporez bien le tout, mettez-y le drap, donnez-lui six évents, tirez-le dehors et faites-le bien laver.

Pour faire une couleur de rose tirant sur le violet.

Alunez votre drap de la même manière qu'on alune l'écarlate. Après l'avoir bien lavé, prenez quinze livres de graine d'écarlate de Provence, et quinze livres de graine de Valence, que vous broyerez et tamiserez. Lorsque l'eau de la chaudière sera tiède, vous y mettrez la graine, que vous mêlerez bien pendant quelque temps; après quoi vous y mettrez trois chopines d'eau-forte, et menerez le bain une seconde fois. La chaudière étant sur le point de bouillir, vous y mettrez le drap, et lui donnerez huit évents; un peu de temps après vous lui en donnerez douze autres, fesant toujours bouillir la chaudière. Cela fait, tirez le drap et faites-le bien laver. Ensuite vous mettrez dans la chaudière de l'eau nouvelle, et lorsqu'elle sera tiède, vous en prendrez cinq seaux, que vous mettrez dans une cuvette; dans laquelle vous dissoudrez trois livres d'alun, sur laquelle vous jeterez quatre chopines d'eau-forte. Versez tout cela dans la chaudière, laquelle vous écumerez lorsqu'elle commencera à bouillir, et la menerez bien. Quand elle bouillira, mettez-y le drap, et donnez-lui vingt évents. Puis tirez-le et faites-le laver.

Pour faire un minime tirant sur l'écarlate.

Alunez votre drap de la même manière qu'il a été dit dans la recette précédente. Etant aluné, lavez-le bien; prenez seize livres de graine d'écarlate fine et douze livres de celle de Provence, et faites-la broyer de la manière accoutumée. Lorsque l'eau de la chaudière sera tiède, mettez-y la graine. Quand elle commencera à bouillir, jetez-y cinq chopines d'eau-forte, menez bien le bain, et puis mettez-y le drap, auquel vous donnerez douze évents. Cela fait, tirez-le dehors, et faites-le bien laver. Pendant qu'on le lave, préparez un nouveau bain, lequel étant chaud, vous en tirerez quatre seaux d'eau, dont vous arroserez votre drap, et ensuite vous l'étendrez. Lorsque la chaudière commencera à bouillir, vous y jeterez deux chopines d'eau-forte; et lorsque le bain bouillira bien fort, vous donnerez six évents à votre drap, après quoi vous le tirerez dehors et le laverez.

Pour teindre de la laine bleue en cramoisi.

Pour aluner douze livres de laine, prenez quatre livres d'alun et une livre et demie de graine d'écarlate, que vous mettrez dans la chaudière. Lorsque le bain commencera à bouillir, mettez-y la laine, et remuez-la bien, afin qu'elle trempe bien. Quand elle aura bouilli pendant une heure et demie, remuez-la, laissez-la reposer dans l'alun, éteignez le feu, et le jour suivant faites-la laver. Pendant qu'on la lavera, préparez un nouveau bain, sur lequel vous mettrez, pour douze livres de laine, cinq livres de graine d'écarlate de Valence, et deux chopines d'eau-forte. Au commencement du bouillon mettez votre laine dans le bain, et remuez-la avec le lisoir. Après qu'elle aura bouilli un quart-d'heure, tirez-la hors de la chaudière, et faites-la laver. Faites ensuite un nouveau bain qui soit clair; et lorsqu'il sera chaud, remettez-y la laine, que vous remuerez bien quatre ou cinq fois avec le lisoir, et puis vous la tirerez.

Pour teindre de la laine en couleur de feu.

Pour aluner votre laine, prenez sept livres d'alun,

une livre de tartre pour douze livres de laine, que vous ferez bouillir ensemble, et observez la méthode prescrite dans la recette précédente. Lorsque vous la voudrez teindre, prenez cinq livres de graine d'écarlate, de la meilleure, pour chaque douzaine de livres de laine, et deux chopines d'eau-forte, que vous mettrez dans la chaudière avant que l'eau soit bien chaude. Mêlez bien le tout ensemble, et faites bouillir le bain pendant un quart-d'heure; puis tirez la laine, faites-la laver; et lorsqu'elle sera lavée, donnez-lui un nouveau bain clair. Lorsque la chaudière sera prête à bouillir, tirez la laine, mettez-la dans des corbeilles, et faites-la essorer.

Pour teindre en jaune sur le blanc.

Prenez du fustet, coupez-le en petits morceaux, et faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il ait diminué de la moitié; puis prenez de l'herbe *corniole*, et lorsque vous mettrez cette herbe dans la chaudière, mettez-y aussi le fustet, avec de l'alun de roche et de la gomme arabique, à proportion de la quantité de la chose que vous voulez teindre. Cette teinture fait un très-beau jaune.

Pour teindre en vert sur le jaune.

Prenez du brésil de teinturier et de la fleur de guède, que vous joindrez à la recette qui a été donnée pour teindre en vert sur le blanc.

Pour teindre en vert sur le bleu.

Joignez à la recette précédente deux pintes de vinaigre fort, une d'eau de sel de nitre, une once et demie de sel ammoniac, et un peu de lessive commune, et par ce mélange vous ferez un très-beau vert sur le jaune.

Pour faire une couleur d'écarlate.

Prenez du brésil, rapez-le, et faites tremper cette rapure dans du vinaigre avec de l'alun de roche pendant vingt-quatre heures. Après cela, mettez votre drap dans ce vinaigre avec de l'eau de rivière et de l'urine. Lorsqu'il aura bouilli, tirez-le dehors, et s'il vous paraît être assez coloré, faites-le essorer; lorsqu'il sera essoré, lavez-le bien avec de l'eau de

rivière. S'il ne vous paraît pas assez coloré, faites le bouillir davantage, et vous aurez une très-belle couleur d'écarlate.

Pour teindre le drap en rouge.

Prenez deux onces d'orpiment, quatre onces de vitriol romain, six onces de cinabre, quatre onces de limaille de fer; mettez le tout dans un alambic, et l'eau qui en distillera teindra parfaitement en rouge. Si vous en voulez faire une plus grande quantité, augmentez la dose à proportion de l'eau que vous voudrez faire, proportionnant toujours les ingrédients conformément à cette recette.

Pour imprimer le vermillon sur le blanc.

Prenez du brésil, rapez-le, et mettez-le dans l'eau de pluie, que vous ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle soit diminuée d'un tiers; puis mêlez-y un peu d'alun de roche, et vous ferez un très-beau vermillon. Si vous souhaitez qu'il soit un peu plus foncé, mettez-y un peu de safran et de gomme arabique, selon que vous jugerez à propos.

Pour teindre en jaune sur le noir.

Prenez une livre de vitriol romain, deux livres de sel nitre; faites-les distiller dans un alambic. L'eau qui en distillera teindra un beau jaune. Mais il faut que vous la mettiez sur le feu avant que de vous en servir, afin qu'elle fasse tout son effet.

Pour faire une belle teinture de laine en écarlate.

Lorsque vous voudrez aluner votre laine, prenez six livres d'alun pour douze livres de laine, et une livre de graine d'écarlate, que vous préparerez selon l'usage ordinaire. Pour la garancer, prenez douze livres de garance pour douze livres de laine, ainsi que nous venons de dire, et trois chopines d'eau-forte, que vous mettrez dans une chaudière. Lorsque la laine sera bien chaude, faites-la bien remuer, et lorsqu'elle est sur le point de bouillir, couvrez-la bien pendant quelque temps, puis tirez-la, et faites-la égoutter dans une corbeille; lavez-la bien, et donnez-lui ensuite un nouveau bain fort chaud.

Quand elle y aura resté quelque temps, vous la tirerez, et la ferez laver, si vous le jugez à propos.

Pour teindre de la laine en façon d'écarlate avec de la garance et du brésil.

Lorsque vous voudrez garancer de la laine, prenez huit onces de garance pour douze livres de laine, et deux chopines d'eau-forte, et faites en sorte que le bain soit tiède quand vous y mettrez la garance. Remuez bien tout cela, ensuite mettez-y la laine. Au temps qu'elle commencera à bouillir, couvrez-la bien, et laissez-la bouillir pendant un demi-quart-d'heure, puis tirez-la, faites-la égoutter et laver. Etant lavée, donnez lui un nouveau bain bien chaud, mettez-la dedans, faites-la bouillir quelque temps, et tirez la dehors pour la laver. Quand elle sera lavée, prenez huit onces de brésil sur douze livres de laine, faites-le bouillir; et lorsque le bain sera tiède, mettez-y le brésil et la laine ensuite, que vous remuerez pendant quelque temps, après quoi vous la tirerez, et vous aurez une excellente couleur.

Méthode admirable pour aluner et pour garancer en très-belle écarlate du drap bleu, de la laine, de la soie, ou quelqu'autre chose que ce soit.

Lorsque vous voudrez aluner votre laine, prenez six livres d'alun pour douze livres de laine, et une livre de graine d'écarlate, et suivez la méthode ordinaire de l'alunage. Lorsque vous la voudrez garancer, prenez deux chopines d'eau-forte et cinq livres et demie de garance, que vous mettrez dans le bain lorsqu'il sera prêt à bouillir, et remuez bien le tout ensemble; immédiatement après vous y mettrez la laine et la lisserez bien. Laissez-la bouillir pendant un demi-quart-d'heure, tirez-la ensuite, faites-la égoutter, puis lavez-la; et étant bien lavée, étendez-la sur la terre.

Pour teindre du fil ou de la toile en rouge.

Préparez une once de brésil pilé, faites-le bouillir dans un demi-seau d'eau, ou plus, si vous en avez besoin. Joignez-y une demi-once d'alun de roche: après avoir fait bouillir tout cela ensemble, jusqu'à

ce qu'il ait diminué d'un tiers, mettez dedans le fil, ou telle autre chose que vous voudrez teindre. Pour que la couleur soit belle, mettez-y des roses; mais il faut que vous remarquiez qu'il n'y a que le blanc qui puisse prendre cette teinture.

Pour faire une très-belle couleur de brésil.

Prenez du vinaigre bien fort, dans lequel vous mettrez deux livres de chaux vive, que vous laisserez tremper, après quoi vous la tirerez. Cela fait, mettez du brésil dans le vinaigre, et après l'avoir bien remué, vous le laisserez reposer pendant deux jours. Au bout de ces deux jours, vous y mêlerez un peu d'alun, où vous le laisserez quelque temps, mais non pas beaucoup. Ensuite vous le mettrez sur le feu, et vous le ferez bouillir doucement jusqu'à ce qu'il ait diminué de la moitié. Lorsqu'il sera refroidi, vous le coulerez avec un linge.

Pour faire de l'eau verte.

Prenez des prunes d'aubépine environ le temps de la Sain-tMichel, c'est-à-dire, vers la fin de Septembre; faites-les sécher au soleil, et empêchez qu'il ne tombe de rosée dessus; puis mettez-les dans un pot vernissé, où vous les laisserez pendant trois jours, et y mettrez un peu d'alun de roche, que vous mêlerez bien pendant huit jours, au bout desquels vous les presserez pour en tirer le suc, que vous mettrez dans un pot, et les couvrirez bien, afin que l'air n'y entre pas. Servez-vous de cette eau lorsque vous en aurez besoin, et remarquez que plus vous y mettrez d'alun, plus la couleur sera claire.

Pour teindre le drap en rouge.

Pour une pièce de drap, prenez deux onces d'orpiment, quatre onces de vitriol romain, six onces de cinabre, quatre onces de limaille de fer; mettez le tout dans un alambic, et l'eau qui en distillera teindra parfaitement en rouge tout ce que vous voudrez.

Pour teindre en vert des plumes, des os, des tables de bois, des manches de couteaux, et généralement tout ce qu'on voudra.

Prenez telle quantité que vous voudrez de vinaigre rouge bien fort; mettez-le dans un pot vernissé, avec beaucoup de limaille d'acier et de laiton, du vitriol romain, de l'alun de roche, et du vert-de-gris; faites bouillir le tout ensemble pendant quelque temps, puis laissez-le reposer durant quelques jours, et vous ferez une teinture verte qui ne s'effacera jamais.

Pour teindre du crin de cheval en couleur d'or.

Prenez pour chaque livre de crin, pour deux sous de safran, et trois livres d'eau commune. Faites bouillir l'eau et le safran pendant un quart-d'heure, puis mettez le crin, et laissez-le bouillir jusqu'à ce que l'eau diminue de la moitié. Remarquez que, pendant que le crin bout, il doit être couvert. Lorsqu'il aura bouilli le temps que nous venons de marquer, tirez-le, trempez-le dans de l'eau fraîche, et ensuite faites-le sécher.

Pour teindre du crin de cheval en rouge.

Prenez pour chaque livre de crin deux sous de roses de teinturier, fraîches et pilées, et trois livres de vinaigre. Faites bouillir tout cela ensemble pendant demi-heure, puis mettez-y le crin, et après que le vinaigre aura diminué des deux tiers, tirez le crin, mettez-le tremper dans de l'eau fraîche, faites-le égoutter, et vous aurez une très-belle couleur.

Pour teindre du crin de cheval en minime.

Prenez de l'orpiment et de l'eau commune, autant de l'un que de l'autre. Faites-le chauffer dans une chaudière de cuivre, et lorsque l'eau est chaude, mettez-y le crin. Après qu'il aura bouilli, tirez-le, lavez-le bien et faites-le égoutter.

Pour teindre du crin de cheval en bleu.

Prenez demi-livre d'eau commune, une once et demie de roses, une de son de froment, que vous mettrez sur le feu, et lorsque la chaudière commencera à bouillir, tirez-le de dessus le feu, mettez dans

un pot pour environ deux sous d'indigo pilé ; puis prenez deux fois autant d'eau qu'il y en a dans le chaudron, que vous verserez sur l'indigo, après quoi vous mêlerez bien le tout ensemble, et ensuite vous le laisserez reposer pendant une nuit : le jour suivant, vous y ajouterez la même quantité d'eau, que vous ferez chauffer, et y mettrez le crêp. Lorsqu'il aura bouilli, vous le laverez et ferez essorer.

Remarquez que cette eau s'appelle *eau magistrale* de la teinture des couleurs précédentes, et que si vous y mêlez une couleur blanche, elle deviendra bleue ; si vous y en mêlez une jaune, elle deviendra verte ; si vous y en mêlez une violette, elle deviendra alexandrine.

Remarquez encore que, si vous voulez teindre de la toile en bleu turquin, vous devez mettre de la vouède au-lieu d'indigo, parceque, quoique l'un et l'autre teignent, la vouède vaut beaucoup mieux.

Pour soufrer de la soie afin de la rendre bien blanche.

Après que vous aurez cuit votre soie, et que vous l'aurez bien lavée, vous la tordrez et l'étendrez bien sur des bâtons qui ne soient pas fort gros. Lorsque vous l'aurez étendue, vous ferez une étuve de planches de bois, au-dedans de laquelle vous dresserez un brasier de charbons, sur lequel vous mettrez trois ou quatre livres de soufre pour chaque livre de soie. Fermez bien l'étuve, afin que la fumée du soufre ne s'évapore pas et qu'elle s'imbibe dans la soie. Vous remettrez du soufre sur le brasier, jusqu'à ce que la soie vous paraisse assez blanche. Ménagez votre brasier de telle manière que le feu ne puisse pas prendre à la soie. Pour cet effet, vous devez prendre garde que la soie soit à une distance raisonnable du brasier. Toutes les fois que vous remettrez du soufre sur le brasier, retournez la soie, afin qu'elle prenne de toutes parts l'impression du soufre. Quand elle sera assez soufrée, vous la mettrez dans un lieu où il y ait de l'air, afin que l'humidité de l'eau qu'elle a prise, lorsque vous l'avez lavée, s'égoutte.

Pour teindre la soie en très-beau noir.

Lorsque vous aurez fait cuire la soie que vous voulez teindre en noir, prenez bien garde de ne la pas aluner, et remarquez que toute celle que vous voudrez teindre, ne doit pas être soufrée : car lorsque vous la voudrez teindre en noir, vous la devez prendre aussi cuite ; et quand elle est égouttée, vous la devez tremper dans une chaudière, où il y ait autant de seaux d'eau que vous aurez de livres de soie à teindre en noir. Puis vous prendrez une livre de galles pour chaque livre de soie que vous mettrez dans la chaudière, que vous ferez bouillir avec la soie pendant une demi-heure. Faites ce que nous venons de dire, le soir avant le jour que vous voulez teindre votre soie. Après qu'elle aura bouilli le temps que nous avons marqué, remuez-la bien, afin qu'elle ne s'amoncelle pas ; puis éteignez le feu, et laissez reposer la soie dans la chaudière jusqu'au jour suivant que vous la tirerez, la laverez, la tordrez avec les mains, et l'étendrez.

Etant ainsi engallée, prenez une chaudière pour lui donner d'abord le pied de noir ; remplissez-la d'eau à la réserve du vide qu'il faut pour contenir votre soie ; mettez-y pour chaque livre de soie que vous voulez teindre, une livre de vitriol romain, une livre et demie de limaille de fer, et six livres de gomme arabique. Faites bouillir tout cela ensemble dans la chaudière pendant un demi-quart-d'heure, jusqu'à ce que tous ces ingrédients soient dissous. Le jour suivant (ainsi qu'il a été dit) mettez dans la chaudière la soie que vous aurez engallée le soir, et faites-la bouillir pendant une demi-heure avec le vitriol, la limaille et la gomme arabique, et remuez-la bien avec le lisoir ; puis tirez la soie avec un bâton, et laissez-la refroidir dans l'endroit que vous aurez destiné pour cela. Lorsqu'elle sera refroidie, remettez-la dans la chaudière, faites-la bouillir encore pendant une autre demi-heure, et après l'avoir tirée, laissez-la refroidir une seconde fois.

Si elle ne vous paraît pas assez noire, prenez trois

onces de vitriol, six onces de limaille de fer, deux onces de gomme que vous mettrez dans le bain où vous avez fait ce pied de noir ; et après avoir bien remué le tout ensemble, faites du feu de nouveau, remettez la soie dans la chaudière, faites-la bouillir pendant une heure ou plus, si vous le jugez à propos, remuez-la bien afin qu'elle ne s'amoncelle pas ; et lorsque la couleur vous paraîtra assez faite, tirez-la, tordez-la et laissez-la refroidir comme vous avez fait les deux autres fois. Etant froide, lavez-la autant que vous le jugerez nécessaire, et étendez-la sur des bâtons pour la faire sécher. Eparpillez-la bien, afin qu'elle se puisse sécher en dedans.

Supposé que ces trois bains ne soient pas suffisants pour lui donner le degré de noirceur que vous souhaitez, remettez-la dans la chaudière, où vous la laisserez tremper pendant deux ou trois heures, lavez-la ensuite, et tordez-la à l'accoutumée; mais que cela soit sur la chaudière où est la teinture noire.

Lorsque vous voudrez que votre soie soit douce, quoique le noir la rende rude, prenez le chaudron où vous aurez aluné la soie, dans lequel vous mettrez autant d'eau que vous le jugerez à propos, et faites-y dissoudre la quantité de savon que vous estimerez être nécessaire; puis mettez-y la soie, après que vous l'aurez lavée, remuez-la jusqu'à ce que l'eau venant à l'échauffer ait dissous le savon.

Lorsque vous voudrez teindre en quelqu'autre couleur, il faut aluner la soie de blanc sans la soufrer, et suivre la méthode suivante. Prenez une chaudière d'eau, faites-la chauffer; puis mettez-y une livre d'alun de roche pour chaque livre de soie ; remuez-la avec un bâton, jusqu'à ce qu'il soit fondu. Cela fait, coulez avec un linge l'eau alunée, et mettez-la dans la chaudière préparée pour aluner votre soie. Mettez ensuite votre soie dans le bain, et remuez-la bien deux ou trois fois avec la main. Cela doit être fait le soir avant que vous vouliez faire votre teinture. Laissez tremper la soie dans le chaudron toute la nuit. Avant que de la mettre à la teinture, lavez-la bien dans un

vaisseau, tordez-la deux ou trois fois avec la main, ainsi que vous avez fait lorsque vous l'avez alunée.

Remarquez que toute sorte de soie doit être alunée à froid; et comme cette marchandise a beaucoup de corps, il faut qu'elle demeure long-temps dans l'eau d'alun; c'est-à-dire, qu'elle y doit demeurer pour le moins huit ou dix heures. Ne jetez jamais l'eau d'alun après que vous vous en serez servi, parceque vous en pourrez avoir besoin pour certaines couleurs que vous voudrez teindre.

Pour teindre de la soie en très-belle écarlate.

Après que votre soie aura été alunée et bien lavée, mettez dans une chaudière bien nette autant de seaux d'eau que vous voudrez teindre de livres de soie; puis prenez six onces de graine d'écarlate de Valence pour chaque livre de soie bien broyée. Faites du feu sous la chaudière, et lorsque l'eau sera chaude, mettez-y la graine, et remuez-la bien; puis mettez-y la soie, menez-la bien pendant trois-quarts-d'heure ou une heure tout-au-plus. Lorsqu'elle vous paraîtra avoir assez bien pris la couleur, tirez-la et la tordez deux ou trois fois. Si vous voulez la sécher, vous le pouvez, et puis l'étendez sur des bâtons; mais prenez garde de ne pas l'exposer au soleil. Si elle vous paraît n'avoir pas assez pris la couleur d'écarlate, remettez-la dans le bain avant qu'elle soit égouttée; remuez-la et tordez-la souvent, jusqu'à ce qu'elle soit assez chargée de couleur, et alors tirez-la du bain et lavez-la bien.

Si elle n'est pas parvenue au point de perfection que vous souhaitez, et qu'elle n'ait pas assez de lustre, prenez la quantité de gomme arabique que vous jugerez à propos, et mettez-la dans un chaudron chaud, où vous la ferez liquéfier; après quoi vous prendrez un peu de lie de vin blanc qui ne soit pas cuit, joignez-le avec la gomme, et faites chauffer le tout ensemble, sans pourtant faire bouillir le chaudron, puis coulez ce bain avec un linge, et remettez-le dans le chaudron avec autant d'eau qu'il en faudra pour faire tremper la soie, dans laquelle vous la

remuerez bien, et après l'en avoir retirée, vous la laverez dans de l'eau d'alun, et la remuerez jusqu'à ce que la couleur soit déchargée, et qu'elle ait pris le lustre qu'elle doit avoir. Quand vous aurez fait tout cela, tirez-la, lavez-la bien, et étendez-la.

Remarques.

I. Remarquez que, pour quelque couleur que ce soit, la soie veut être trempée dans de l'eau claire, égouttée, et mise dans la chaudière avant qu'elle bouille; de sorte que jamais vous ne ferez une bonne couleur, si la chaudière bout avant que vous mettiez la soie.

II. Remarquez que, lorsque vous tirez de la chaudière la soie qui est d'une couleur, pour la mettre en une autre couleur, ou charger davantage celle dont elle est, il la faut laver et tordre; et prenez bien garde toujours que la chaudière ne bouille pas avant que de l'y mettre.

III. Remarquez que, quand vous voudrez teindre en écarlate, vous ne devez pas mettre la même dose de graine, à cause qu'il y en a de plus exquise l'une que l'autre. Par exemple, vous mettrez pour chaque livre de soie, quatre ou six onces, plus ou moins, de graine de Corinthe, selon le degré de bonté que vous lui remarquerez. Si c'est de celle de Valence, vous y en mettrez de cinq jusqu'à sept; si c'est de toute autre graine, vous y en mettrez de douze à quatorze, excepté celle de Provence, dont vous n'en mettrez que de sept à huit onces.

IV. Remarquez qu'il faut engaller la soie, et qu'elle demeure huit ou dix heures dans la galle; et c'est pour cette raison que je vous conseille de l'engaller le soir qui précède le jour que vous la voudrez teindre en noir. Après toutes ces remarques, suivez la méthode suivante:

Mettez de l'eau dans un chaudron, et faites-la bien chauffer; puis mettez-y la soie, et laissez-la tremper jusqu'à ce que l'eau l'ait pénétrée dehors et dedans. Après qu'elle aura pris l'eau, tordez-la sur la chau-

dière, et étendez-la. Lorsque vous l'aurez toisée, lavez-la et faites-la sécher.

Toutes les fois que vous douterez que la graine n'imprime pas assez de couleur, afin de la charger davantage, vous prendrez demi-once de pastel pour chaque livre de soie ; vous le jeterez dans la chaudière dès que vous y aurez mis la graine, et vous tirerez dehors votre soie pour voir si elle est assez teinte. Soyez fort attentif à la quantité du pastel que vous employerez, parceque la trop forte dose serait capable de gâter votre couleur.

Lorsque vous voudrez teindre de la soie en cramoisi, mettez-le tremper dans de l'eau claire pendant huit ou dix jours, au bout desquels tirez-le de l'eau avec une cuiller. Après l'avoir tiré de l'eau, pilez-le bien dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'il soit devenu en pâte, et pour lors teignez-en deux ou trois fois votre soie, et observez la méthode suivante :

La soie étant alunée de la même manière que si vous la vouliez teindre en écarlate, vous prendrez vingt livres de cette pâte de cramoisi que vous coulerez avec un linge, et la jeterez dans la chaudière destinée pour votre teinture, sous laquelle vous allumerez du feu ; et lorsqu'elle commencera à devenir chaude, vous y mettrez huit onces de pastel pour chaque livre de soie, et le ferez bouillir pendant près de demi-heure. Pendant que la chaudière bouillira, vous remuerez bien votre soie avec un lisoir, afin qu'elle prenne bien la teinture. Puis tirez-la, tordez-la, lavez-la et faites un nouveau bain, sur lequel vous mettrez vingt livres de la même pâte de cramoisi, que vous coulerez comme la première fois ; vous y joindrez encore huit livres de pastel pulvérisé pour chaque livre de soie. Avant que la chaudière bouille, vous y mettrez la soie ; et après qu'elle aura bouilli pendant une demi-heure avec le cramoisi, en la remuant toujours, vous la tirerez, la tordrez et la laverez bien. Au troisième bain, vous prendrez le reste du cramoisi, qui pesera environ trente livres, auquel vous ajouterez douze onces de pastel pour chaque

livre de soie. Ayant mis le feu sous la chaudière, et ayant observé à l'égard de ce bain la même méthode que dans les deux autres, vous le ferez bouillir jusqu'à ce que la couleur vous paraisse assez faite. Vous ne ferez que la troisième partie du feu que vous avez fait les deux premières fois, de peur que la teinture ne devienne trop rouge. Quand vous jugerez qu'elle le soit assez, vous tirerez la soie, la tordrez, et après qu'elle sera refroidie la laverez; et si la couleur vous paraît belle, étendez-la pour la faire égoutter.

Si elle vous paraît être d'un cramoisi trop foncé, et qu'elle n'ait pas le lustre qu'elle doit avoir, lavez-la et mettez-la dans le bain où vous l'avez alunée, et remuez-la bien quatre ou cinq fois; et après l'avoir bien couverte, laissez-la tremper pendant trois quarts-d'heure, et même jusqu'au bout d'une heure, si vous le jugez à propos; et lorsqu'elle sera teinte à votre gré, tirez-la, tordez-la, et étendez-la pour la faire essorer.

Si au contraire elle vous paraît trop claire, et qu'elle n'ait pas tout le lustre nécessaire, prenez deux onces de gomme arabique, et une once et demie d'alun blanc qui ne soit pas recuit, pour chaque livre de soie: mettez tout cela dans un chaudron avec de l'eau; et lorsque la gomme et l'alun seront fondus, mettez y la soie que vous remuerez bien plusieurs fois; après quoi vous la laisserez tremper jusqu'à ce qu'elle ait pris le lustre qu'il faudra. Puis tirez-la, lavez-la bien, et étendez-la pour la faire essorer.

Afin que vous ne vous trompiez pas dans la quantité de cramoisi que vous employerez dans vos teintures, vous devez savoir qu'il y en a de meilleur l'un que l'autre, selon la diversité des climats où il croît; par conséquent il faut que vous vous conformiez aux règles suivantes:

De six jusqu'à huit livres de cramoisi de la *Marche*, pour chaque livre de soie;

De douze jusqu'à quatorze livres de cramoisi commun du Levant, pour chaque livre de soie;

De cramoisi menu du Ponant, de six jusqu'à huit livres, pour chaque livre de soie;

De gros cramoisi du Ponant, de dix jusqu'à douze livres, pour chaque livre de soie;

De cramoisi menu de Raguse, ou d'autre semblable, de sept jusqu'à neuf livres, pour chaque livre de soie.

Remarquez que lorsque vous teindrez en cramoisi, vous ne devez pas jeter la teinture du second ou du troisième bain, parceque si vous avez teint en écarlate, et que la couleur ne soit pas telle que vous avez souhaité de la teindre dans le bain cramoisi, il faut, après avoir trempé votre soie dans l'écarlate, la remettre dans la chaudière, et faire bon feu sous le bain, auquel vous ajouterez six onces de pastel pour chaque livre de soie, laquelle vous remuerez et retournerez jusqu'à ce qu'elle ait pris le degré de couleur que vous désirez; après quoi vous la tirerez, la tordrez, l'écharpirez, la laverez et l'étendrez, ainsi qu'il a été dit en parlant de la teinture d'écarlate.

Que si elle avait pris trop de couleur à cause de la trop grande quantité de cramoisi, pour la décharger, vous prendrez un peu d'eau alunée que vous aurez réservée, dans laquelle vous mettrez votre soie après l'avoir lavée, et la remuerez jusqu'à ce qu'elle soit de la couleur que vous souhaitez; ensuite de quoi vous la tirerez et la laverez, ainsi qu'il a été dit ci-dessus plusieurs fois. Si elle n'a pas un beau lustre, donnez-lui un rabat de gomme arabique, dont vous augmenterez la dose selon que vous le jugerez à propos. Puis lavez-la, tordez-la, et étendez-la sur des perches.

Pour teindre en violet avec du brésil, selon la méthode de maître Augustin de Mantoue.

Alunez votre soie, et après l'avoir bien lavée, prenez six onces de brésil pour chaque livre de soie; pilez-le bien, et mettez-le dans un chaudron qui soit

suffisamment grand pour contenir votre bain. Si vous jugez qu'il y faille mettre de l'eau, n'y en mettez que la troisième partie du brésil. Après que le bain aura bouilli un peu, vous y mettrez une once et demie de gomme arabique sur chaque livre de brésil. Cela fait, teignez votre soie selon la méthode ordinaire. Lorsque la couleur sera venue à sa perfection, vous préparez un grand bain, sur lequel vous mettrez une once de graine d'écarlate détrempée dans de l'eau chaude, laquelle vous laisserez bouillir pendant quelque temps; ensuite de quoi vous y mettrez la soie, et vous ferez un beau violet. Ne mettez pas ladite soie dedans quand il bout, mais auparavant; et si vous voulez le faire dans le guède, lorsque vous l'aurez paleyé deux ou trois fois, prenez une masse de votre soie rouge, et baignez-la en eau chaude; puis lui donnez trois, six, même jusqu'à huit jours, et enfin autant qu'il faudra, afin qu'elle vienne à la couleur que vous désirez, et vous continuerez de travailler le reste de la soie que vous avez à teindre; il vaut mieux paleyer le guède trois fois, parcequ'il en sera plus égal.

Pour teindre à froid.

Pour chaque livre de soie prenez une livre de galle bien concassée, mettez-la dans un chaudron plein d'eau. Faites-la bouillir pendant un quart-d'heure ou environ; après quoi ôtez-la de dessus le feu. Alors votre soie étant bien étendue sur les bâtons, vous la tremperez et la retournerez plusieurs fois, sans remettre le chaudron sur le feu; le lendemain vous la manierez bien encore, et en ferez autant le soir; et le second jour vous mettrez du vinaigre bien fort dans un chaudron, à proportion de la soie que vous voudrez teindre, dans lequel vous mettrez une livre de vitriol et une once et demie de limaille de cuivre; (plus vous en mettrez, plus la teinture sera bonne.) Faites bouillir le tout ensemble pendant un quart-d'heure, et remuez continuellement le bain, afin que la limaille ne s'attache pas au fond du chaudron, alors tirez-le de

dessus le feu, mettez la soie dedans, retournez-la bien, et la laissez tremper pendant deux jours, ou plus, si vous jugez à propos ; puis tirez-la, lavez-la dans la rivière, tordez-la, éparpillez-la, et après l'avoir savonnée, étendez-la, et vous ferez une bonne couleur à froid.

Pour teindre de la soie en noir, propre à faire du taffetas.

Premièrement, faites bien cuire votre soie, ainsi qu'il a été prescrit en parlant de la manière de teindre la soie ; puis mettez-la dans de l'eau claire sur les bâtons, et faites du feu sous la chaudière. Prenez pour chaque livre de soie cinq onces de gomme arabique bien pilée, jetez-la dans cette eau, et faites-la bouillir pendant demi-heure. Ensuite prenez une livre de galles pour chaque livre de soie, concassez-la bien, et faites-la bouillir pendant un quart-d'heure. Ayez un chaudron ou un seau plein d'eau claire, pour jeter dans la chaudière en même temps que vous y mettrez la galle pour assoupir le bouillon, de peur que la chaudière venant à se déborder par une trop grande fermentation, la galle ne se répande. Laissez bouillir tout cela pendant un bon quart-d'heure, au bout duquel éteignez le feu et mettez la soie dans le bain ; remuez-la bien pendant une heure ou environ, et laissez-la tremper pendant toute une nuit. Le lendemain matin tirez-la, et mettez la sur des perches.

Pour teindre cette soie en noir, prenez un demi-seau de vin rouge du plus noir, et autant d'eau de pluie pour chaque livre de soie, et si vous n'avez pas de vin, prenez toute eau de pluie, un seau pour chaque livre de soie, et une livre de vitriol d'Allemagne, sept onces de limaille de fer bien tamisée, trois onces de gomme arabique. Faites bouillir tout cela pendant demi-heure, puis mettez-y la soie, remuez-la bien, maniez-la bien pendant trois quarts-d'heure, et après tirez-la et la laissez refroidir à terre pendant quelque temps. Etant refroidie, remettez-la dans la teinture, où vous la manierez bien pendant demi-heure, puis la remettrez

au teint de la manière qu'on les alune, et l'y laisserez tremper pendant quatre heures, au bout desquelles vous la tirerez, et mettrez le feu sous la chaudière : remettez-y la soie et laissez-l'y pendant demi-heure, et puis éteignez le feu. Ayez de l'eau dans une cuvette, dans laquelle vous laverez votre soie sept ou huit fois d'une main à l'autre, et ensuite vous la laverez pour le moins une vingtaine de fois à la rivière, où vous l'éparpillerez bien pour en ôter toute sorte d'odeur. Cela fait, prenez deux onces de savon blanc pour chaque livre de soie, que vous ferez dissoudre dans de l'eau claire, dont la quantité doit être proportionnée à celle de la soie. Lorsque votre savonnade aura bouilli, tirez-la de dessus le feu, mettez-la dans un chaudron, et lorsqu'elle sera tiède, mettez-y la soie et maniez-la bien pendant dix ou douze fois pour le moins. Lorsque vous l'aurez bien savonnée, mettez-la dans de l'eau claire, remuez-la bien quatre ou cinq fois, et après l'avoir tirée, lavez-la bien dans la rivière. Cette manière de teindre en noir est excellente.

Pour teindre de la soie façon d'écarlate avec la laque.

Premièrement, vous ferez cuire votre soie de la manière suivante. Prenez une livre de savon noir pour chaque livre de soie, mettez-la dans un petit sac, et faites-la bouillir avec le savon dans de l'eau claire pendant une heure, puis lavez-la dans de l'eau bouillante ; et si après l'avoir lavée, elle ne vous paraît pas assez blanche, prenez encore demi-livre de savon, faites-la bouillir pendant demi-heure seulement, et étendez-la sur des perches. Pendant qu'elle s'essorera, prenez une livre d'alun de roche, que vous ferez dissoudre dans de l'eau, et après avoir jeté le résidu, faites bouillir l'eau ; mais avant qu'elle bouille, trempez-y la soie deux ou trois fois. Lorsqu'elle bouillira, tirez-la, et mettez-la dans le bain d'alun, où vous la laisserez pendant deux jours, au bout desquels vous prendrez deux livres de gomme de laque, que vous pulvériserez, et que vous mettrez dans de l'eau, que vous ferez bien chauffer, afin qu'elle se charge de

couleur ; après quoi vous la mettrez dans une chaudière nette, où vous la laisserez quelque temps ; puis faites bouillir la chaudière, et au commencement du bouillon, mettez-y un quarteron de tartre blanc finement pulvérisé, que vous remuerez bien. Ensuite vous y mettrez la soie, et la laisserez bouillir pendant une heure, la remuant toujours. Ayant bouilli le temps que nous venons de marquer, vous la tirerez et la mettrez dans l'eau alunée, où vous mettrez demi-livre de graine d'écarlate, que vous ferez bouillir pendant demi-heure ; vous couvrirez la chaudière pendant qu'elle bouillira. Tirez votre soie du bain, et tordez-la dans l'eau alunée, dans laquelle vous la mettrez tremper pendant un *Miserere*. Il serait bien mieux de faire un nouveau bain d'alun, parcequ'outre que l'alun la lustrera, il la rendra plus claire, supposé qu'elle soit trop colorée. Tout ce que je viens de dire étant fait, lavez-la dans la rivière, tordez la, et faites-la essorer, vous aurez une couleur semblable à l'écarlate : ayez toujours beaucoup d'eau, si vous voulez avoir de bel ouvrage.

Pour teindre en cramoisi, selon la méthode de maître Raimond, Florentin.

Premièrement, faites cuire la soie à l'ordinaire ; puis prenez dix onces d'alun pour chaque livre de soie cuite, et laissez-la tremper pendant vingt-quatre heures dans l'alun ; après quoi lavez quinze ou vingt fois chaque poignée de soie avant que vous mettiez tremper le cramoisi dans l'eau froide ; vous le changerez d'eau cinq fois, ou pour le moins trois fois pendant cinq jours, au bout desquels vous le coulerez avec un tamis ou avec un crible ; faites-le bien piler et tremper. Vous mettrez six livres de cramoisi net pour chaque livre de soie cuite, et huit livres s'il est grossier. Après avoir mis dans la chaudière la quantité d'eau que vous jugerez nécessaire pour la soie que vous voudrez teindre, et lorsqu'elle commencera à bouillir, vous partagerez votre cramoisi, dont vous conserverez la moitié, et mettrez l'autre dans la chaudière, où vous le ferez bouillir : puis prenez une

livre de pastel bien tamisé pour chaque livre de soie, mettez-le dans le bain, et le laissez bouillir jusqu'à ce qu'il soit bien incorporé. Lorsque le bouillon sera fort élevé, mettez-y la soie, et laissez-la bouillir bien fort pendant trois quarts-d'heure, pendant lesquels vous la retournerez continuellement; ensuite tirez-la, et mettez-la dans un chaudron d'eau froide, dans laquelle vous la remuerez jusqu'à ce qu'elle soit refroidie. Cela fait, tordez-la, lavez-la, et mettez-la dans l'eau où vous l'avez alunée au commencement; mais avant que de l'y mettre, il faut avoir réduit cette eau à la moitié, et y avoir ajouté autant d'eau fraîche que vous en avez tiré de celle qui était alunée. Laissez tremper votre soie pendant deux heures, ou deux heures et demie; ensuite lavez-la à la rivière, et remettez-la dans la chaudière, où vous la ferez bouillir pendant trois quarts-d'heure avec l'autre moitié du cramoisi que vous avez réservé, auquel vous ajouterez demi-once de pastel pour chaque livre de soie, et ferez comme la première fois, la laissant bouillir trois quarts-d'heure. Après l'avoir tirée, vous la laverez bien, et la ferez sécher à l'ombre.

Pour teindre la soie en couleur de brésil.

Vous prendrez un chaudron qui contienne un seau et demi, lequel vous emplirez à moitié de son et d'eau chaude, et le mettrez sur le feu. Prenez ensuite trois livres de brésil pour chaque livre de soie, sur lequel vous mettrez une pinte de cette eau, et après l'avoir fait couler avec un ramis, faites bouillir ces ingrédiens ensemble pendant deux heures.

Après cela, mettez dans un autre chaudron de l'eau fraîche; partagez votre brésil en deux, mettez-en la moitié dans cette eau, et conservez l'autre pour un nouveau bain. Le jour suivant, après avoir fait cuire votre brésil, vous y mettrez la soie alunée sur les bâtons, avec quatre onces d'alun pour une livre de soie, vous la remuerez jusqu'à ce que vous jugiez qu'elle ait pris assez de couleur; ensuite vous la tirerez, et laisserez refroidir; vous l'alunerez de nouveau, et si le bain ne vous paraît pas assez fort, vous y ajouterez

un peu d'alun ; faites comme ci-devant, prenez le reste du brésil, et donnez-lui un second bain. Prenez garde qu'elle ne se brûle pendant qu'elle bouillira.

Pour teindre la soie en couleur d'écarlate.

Cuisez votre soie dans un petit sac de toile blanche, et suivez cette méthode :

Prenez huit livres de savon blanc pour chaque livre de soie crue, mettez-le dans de l'eau que vous aurez fait chauffer, puis le ferez fondre ; lorsqu'il sera bien fondu, vous y mettrez la soie sur les bâtons que vous retournerez plusieurs fois, afin qu'elle prenne mieux l'impression du savon. Après qu'elle aura bouilli pendant une heure, vous la tirerez et la laverez dans la rivière : si vous ne la lavez pas bien, elle ne prendra pas bien la couleur.

Pour l'aluner, vous mettrez dans une chaudière trente-six onces d'alun de roche pour chaque livre de soie cuite, que vous ferez dissoudre. Avant cela, il faut que vous ayez mis tremper votre soie dans de l'eau froide, sur laquelle vous mettrez toute chaude celle dans laquelle vous aurez fait dissoudre l'alun ; sur quoi vous devez remarquer que la froide et la chaude doivent être en égale quantité. Vous mettrez votre soie dans ce bain et la remuerez bien, afin qu'elle prenne l'alun dans lequel vous la laisserez ; quelque temps après vous la remettrez dans le bain d'alun, où après l'avoir retournée, et bien maniée plusieurs fois, vous la laisserez tremper pendant deux jours, et la manierez bien soir et matin. Le troisième jour, vous mettrez dans un vase une demi-pinte d'eau claire, et autant d'eau alunée pour chaque livre de soie, que vous alunerez de la manière qu'il a été dit ci-dessus ; mais n'en mettez que six livres tout-au-plus chaque fois. Etant alunée, laissez-la pendant deux jours dans le bain, puis tirez-la, lavez-la à l'eau de rivière dix-huit fois, en la maniant et l'étendant sur les bâtons.

Etant bien lavée et relavée, ayez une chaudière proportionnée à la soie que vous teignez, dans la-

quelle vous mettrez un seau d'eau sur cinq livres de soie. Mettez-la sur le feu, et lorsqu'elle commencera à bouillir, prenez quatre ou cinq livres de galle, et autant de gomme arabique bien pilée, que vous mettrez dans la chaudière. En même temps, prenez un seau d'eau alunée avec trois livres d'alun commun, que vous ferez dissoudre dans l'eau bouillante, remuez bien le tout avec un bâton, après quoi vous la laisserez éclaircir; vous en mettrez cinq livres sur sept de soie dans la chaudière, et vous remuerez bien le tout ensemble, afin que la galle, la gomme et l'alun s'incorporent bien.

Prenez ensuite deux livres de graine d'écarlate pour chaque livre de soie cuite, et même jusqu'à vingt onces, selon que vous jugerez qu'elle sera bonne ou mauvaise. Vous la pilerez bien, et après qu'elle sera bien incorporée, mettez-y la soie, que vous remuerez sept ou huit fois fort vîte, et la laisserez tremper dans le bain pendant trois *Pater*, au bout desquels vous la tirerez, et la retournerez trois fois de la même manière. Cela étant fait, vous remuerez le bain avec un bâton, et y mettrez la soie, sous laquelle vous ferez bon feu; et après l'avoir tournée et retournée plusieurs fois diligemment, vous la tirerez et la laisserez refroidir. Remarquez qu'il faut qu'elle bouille pendant une heure dans le bain, afin qu'elle soit bien teinte. Après qu'elle aura bouilli pendant ce temps-là, tirez-la et lavez-la pour le moins quinze fois; puis tordez-la à la cheville, et étendez-la à l'ombre.

Pour teindre la soie en beau cramoisi.

Premièrement, étendez la soie sur les petits bâtons, et faites qu'il n'y en ait pas plus de huit onces sur chaque bâton; mettez-les deux à deux, afin qu'elle puisse bien cuire. Prenez ensuite un demi-seau d'eau, et huit onces de savon noir pour chaque livre de soie, que vous ferez bouillir tout doucement pendant demi-heure, et y savonnez vos soies dans un petit sac assez au large, et retirez-les du sac pour les aluner; prenez huit onces d'alun de roche fin,

pour chaque livre de soie, que vous ferez dissoudre dans de l'eau de rivière fort chaude et la laisserez refroidir dans le même chaudron où elle a bouilli; lorsqu'elle sera refroidie, vous la mettrez dans un autre, et y mêlerez autant d'eau claire; mais il faut prendre garde qu'il n'y ait en tout qu'un seau d'eau pour chaque livre de soie cuite.

Lorsque vous voudrez employer votre bain, partagez vos soies sur les bâtons, huit onces chacun, et les mettez dans le bain d'alun, où vous les laisserez tremper pendant vingt heures, même jusqu'à trente, après quoi vous la tirerez et la laverez bien.

Faites bien tremper le cramoisi, remuez-le bien, et le préparez selon l'usage; il suffit d'un demi-seau d'eau pour chaque livre de soie. Faites un feu clair, et lorsque le bain commence à bouillir, prenez trois onces de cochenille bien pilée et tamisée, et mettez-y ensuite votre soie, que vous retournerez pendant une demi-heure qu'elle bouillira : le feu doit être clair et vif. En sortant de la chaudière, mettez-la dans l'eau froide, et lavez-l'y bien, après quoi vous l'irez laver encore à la rivière, jusqu'à ce que la la crasse du cramoisi s'en aille.

Ayant fait tout cela, donnez-lui un nouveau bain d'alun, plus doux que le premier, où vous la laisserez tremper une quinzaine d'heures, au bout desquelles vous la tirerez, la laverez, et l'étendrez sur des bâtons comme ci-devant. Après l'avoir lavée, vous prendrez un demi-seau d'eau du premier bain, que vous mettrez sur le feu; et lorsqu'il commencera à bouillir, vous y mettrez deux onces de pastel pour chaque livre de soie, que vous pilerez, et que vous mettrez, après l'avoir détrempé, dans la chaudière, avec demi-once d'indigo pour chaque livre de soie, lequel doit avoir demeuré vingt-quatre heures dans de l'eau avant que d'être mis dans le bain. Vous mêlerez bien le tout, et ensuite vous ferez bouillir pendant demi-heure avec un feu clair, puis vous la tirerez. Après l'avoir tirée, vous aurez deux vaisseaux pleins d'eau, dans l'un desquels vous la laverez, et ensuite

ensuite dans l'autre, d'où vous la tirerez quelque temps après pour la laver dans la rivière. Cette méthode est approuvée par maître Matthieu *d'Odati* de Venise.

Remarquez qu'avec quatre livres de cramoisi pour chaque livre de soie, on fait une bonne couleur; et qu'elle est meilleure, quand on y en emploie cinq ou même six : mais il n'en faut pas davantage.

Pour faire une belle couleur, il faut que le cramoisi soit menu, et de celui d'Allemagne. Lorsqu'il est trempé, répartissez-le, et employez la première fois les deux tiers, et le reste la seconde fois. Vous le préparerez comme il a été dit ci-devant.

Pour teindre la soie en jaune.

Prenez deux seaux d'eau claire, que vous mettrez sur le feu; mettez-y demi-botte d'herbe de gaude, et la moitié d'une écuellée de cendre de teinturiers. Laissez bouillir le bain pendant une heure, coulez-le ensuite, mettez-en un peu à part dans un vaisseau, et jetez la soie dedans après l'avoir bien alunée à l'ordinaire. Lorsque vous vous apercevrez qu'elle ne se charge plus avec cette eau, vous la retirerez, et baignerez dans l'autre, jusqu'à ce qu'elle soit comme vous la souhaitez.

Si vous voulez d'une couleur plus claire, faites bouillir dans le bain une once de vert-de-gris, et apprêtez la gaude, comme il a été dit ci-dessus. Si vous souhaitez qu'elle soit plus rougeâtre, faites bouillir avec la gaude demi-livre de fustel ou corine, observant ce qui a été dit au commencement.

Pour teindre en vert, préparez un vaisseau d'indigo, qui sera comme violet bleu, lequel vase doit contenir sept ou huit seaux; puis vous remplirez d'eau claire une chaudière de même grandeur, dans laquelle vous ferez bouillir pendant demi-heure, trois onces de roses pour chaque livre d'indigo, et quinze onces d'alun commun pour chaque livre d'indigo. Faites bouillir tout cela dans la chaudière pendant une demi-heure; après quoi vous mettrez de l'eau froide dans la chaudière, afin d'augmenter le

bain que vous tirerez en même temps de dessus le feu, et le laisserez reposer pendant une heure. Puis prenez quatre livres de poudre d'indigo, que vous ferez détremper dans deux seaux d'eau, après quoi vous le mettrez dans le bain, le remuerez bien avec un bâton, afin que les parties grossières aillent au fond de la chaudière, ce que vous répéterez jusqu'à ce que votre bain vous paraisse assez fait. Si vous jugez qu'il ne soit pas suffisant, vous l'augmenterez en y mettant de celui que vous avez coulé avec le tamis ou avec une chausse, et après l'avoir bien remué, vous couvrirez le vaisseau jusqu'à ce que vous en ayez besoin. S'il ne vous paraît pas assez clair, vous y mêlerez de celui de la grande chaudière, lequel doit être chaud et coulé. Ayant fait ce mélange, vous remuerez encore le tout ensemble, et le laisserez reposer jusqu'au lendemain, et pour lors il sera clair. Que s'il vous paraissait trop cru, par un excès ou par défaut d'alun, vous y mettrez un petit sac de toile ou de canevas, plein de chaux, que vous suspendrez avec une ficelle, afin qu'il ne touche pas au fond. Par la substance de la chaux, vous adoucirez l'âcreté de l'alun. Que si la chaux prédominait trop, tirez le sac, et le bain deviendra plus doux. Si vous le voulez moins doux, vous n'aurez qu'à y mettre un peu plus de bain d'indigo dont nous avons parlé au commencement; et quand vous voudrez travailler, chauffez votre bain: si vous voulez nourrir votre bain après avoir travaillé, donnez-lui pour nourriture huit onces, même jusqu'à douze onces d'indigo, et faites le reste comme dessus.

Pour ôter le savon de la soie.

Pour aluner votre soie, faites chauffer de l'eau dans un chaudron, mettez-y la soie, laissez-l'y jusqu'à ce qu'elle soit bien chaude, remuez-la bien trois ou quatre fois, tordez-la autant de fois, tirez-la, lavez-la bien, jusqu'à ce que le savon soit parti, et après l'avoir lavée, alunez-la de la manière qui suit.

Prenez pour chaque livre de soie quatre onces

d'alun de roche, mettez-le dans une chaudière avec autant d'eau que vous jugerez qu'il en faudra. Faites-la chauffer jusqu'à ce que l'alun soit dissous ; puis tirez-la de dessus le feu, mettez-la dans un vaisseau, et laissez-l'y jusqu'à ce qu'elle commence à devenir froide. Pour lors vous y mettrez la soie, et l'y laisserez un jour, plus ou moins selon que vous vous apercevrez qu'elle commencera à prendre la couleur. Quand vous voudrez faire la teinture, vous la tirerez, et la préparerez pour la teindre immédiatement.

Pour teindre la soie en noir.

Prenez une livre de galle concassée pour chaque livre de soie, faites-la bouillir dans un seau d'eau ; lorsqu'elle aura bouilli pendant une heure, mettez-y la soie, et laissez-l'y tremper pendant vingt-quatre heures, puis tirez-la, et laissez-la égoutter. Pour la teindre en noir, prenez un seau de vin fort, ou du vinaigre rouge, huit livres de galle, une livre de vitriol romain, et trois onces de gomme arabique. Faites bouillir le tout ensemble pendant demi-heure, puis mettez-y la soie, remuez-la et prenez assez d'eau pour faire tremper pendant toute une nuit. Le lendemain tirez-la, et prenez assez d'eau pour faire tremper la soie, dans laquelle vous mettrez deux pintes de vinaigre, dont vous ferez un bain, dans lequel vous mettrez la soie et la remuerez bien ; ensuite de quoi vous la tordrez, la laverez dans de l'eau bien claire ; et après l'avoir bien lavée, vous la mettrez sur la cheville et la tordrez, et continuerez jusqu'à ce qu'elle soit à votre gré. Cela fait, mettez du savon blanc dans autant d'eau qu'il en faudra pour tremper la soie, que vous ferez chauffer jusqu'à ce que le savon soit fondu ; après quoi vous la laisserez refroidir. Pour lors vous mettrez votre soie dans cette savonnade, et vous l'y laisserez tremper pendant toute une nuit. Le lendemain vous la tirerez ; la laverez dans de l'eau claire, et la ferez sécher à l'ombre, et non au soleil, et ensuite l'apprêterez à la cheville. Remarquez que, quoique le

savon noir soit bon, il n'en faut point savonner ni faire eau de savon pour aucune couleur, excepté la soie teinte en noir où il peut servir.

Pour teindre la soie en gris.

Après que votre soie sera alunée, mettez-la dans le bain noir dont nous venons de parler dans la recette précédente ; maniez-la bien jusqu'à ce que vous voyiez qu'elle ait pris la couleur que vous voulez, puis lavez-la. Mais avant que de la laver ayez soin de la tordre avec la main, et ensuite avec la cheville. Après cela, mettez-la sur les perches pour sécher. Lorsque vous l'alunerez, laissez-la dans le bain pendant une nuit, de la même manière que lorsque vous voulez teindre en noir ; mais vous ne la devez pas savonner, parceque cette teinture ne tient pas comme la noire.

Pour teindre la soie en bleu turquin.

Premièrement, lavez la soie dans de l'eau froide de rivière, puis tordez-la bien avec les mains, et teignez-la dans la fleur d'indigo ; pendant qu'elle sera dans le bain, remuez-la bien dans la chaudière ; et ensuite lavez-la avec de l'eau froide de rivière, tordez-la avec les mains, et ensuite à la cheville, et étendez-la au soleil. Remarquez que cette couleur ne veut pas que la soie soit alunée.

Pour teindre la soie en bleu céleste.

Prenez la quantité de soie que vous voudrez teindre en bleu céleste sans qu'elle soit alunée, lavez-la bien avec de l'eau froide de rivière, et tordez-la avec les mains ; puis prenez une livre de soie et un seau d'eau chaude, dans laquelle vous mettrez une livre et demie d'orseil, que vous ferez bien bouillir ; puis vous tirerez ce bain de dessus le feu. Mettez votre soie dans ce bain, et laissez-l'y jusqu'à ce qu'elle soit claire ou obscure, au point que vous souhaitez ; puis tordez-la avec les mains, et mettez-la dans le vaisseau où est le bain de la fleur d'indigo, et laissez-l'y jusqu'à ce qu'elle ait pris autant de couleur que vous désirerez ; ensuite lavez-la dans de l'eau de rivière, tordez-la avec les mains, et après à la

cheville, et faites-la sécher au soleil. Remarquez que l'orseil ne doit être mis dans la chaudière, qu'après que l'eau commencera à devenir chaude, et qu'il doit y être mis à deux reprises.

Pour teindre de la soie en vert.

Vous pouvez aluner votre soie de la même manière que lorsque vous teignez en noir et en écarlate; puis prenez dix livres de guède pour chaque livre de soie. Faites-la bouillir pendant une heure et demie : lorsqu'elle aura bouilli, vous mettrez ce bain dans un vaisseau; et après avoir tiré votre soie de l'alunage, vous l'étendrez bien avec les mains, la mettrez dans ce vaisseau, et la remuerez jusqu'à ce qu'elle ait pris le degré de couleur que vous souhaitez; ensuite lavez-la et étendez-la au soleil.

Pour teindre la soie en écarlate.

Prenez une livre de savon pour chaque livre de soie; faites-la cuire, et ensuite lavez-la dans de l'eau chaude, où vous la laisserez pendant vingt-quatre heures; puis prenez quatre onces d'alun de roche pour chaque livre de soie, que vous ferez dissoudre dans de l'eau; lorsqu'il sera dissous, laissez-le refroidir. Pendant ce temps-là vous laverez votre soie dans deux ou trois eaux, après quoi vous la mettrez dans l'alun. Après cela prenez deux onces de garance, quatre onces de graine d'écarlate, et un seau d'eau, que vous ferez chauffer. Mettez plutôt la garance dans la chaudière que la graine d'écarlate, et remuez bien le tout ensemble. Lorsque l'eau sera bien chaude, mettez-y la soie, remuez-la bien pendant demi-heure; puis tirez-la, laissez-la refroidir, tordez-la bien avec les mains, et faites-la sécher à l'ombre.

Pour teindre de la soie en gris sale d'écarlate ou de garance.

Premièrement, lavez la soie dans de l'eau claire; puis prenez d'autre eau à proportion de la soie que vous voudrez teindre. Mettez-la dans la chaudière, et ensuite ayez de l'orseil selon la quantité de la soie. Faites chauffer l'eau à petit feu. Lorsque l'orseil sera dissous et un peu chaud, mettez la soie dans le bain;

remuez-la jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de couleur que vous souhaitez; ensuite tordez-la, lavez-la bien avec de l'eau fraîche qui soit bien claire, tordez-la avec la cheville et faites-la sécher.

Pour teindre de la soie en couleur de brésil.

Prenez quatre onces de brésil pour chaque livre de soie, et un seau d'eau, que vous ferez bouillir pendant une heure. Faites en sorte que le brésil soit bien pulvérisé ou rapé. Joignez-y une once de guède, de la gomme arabique et du fenugrec. Faites bouillir tout cela ensemble jusqu'à ce que le brésil soit dissous; puis tirez le bain de dessus le feu, et laissez-le reposer pendant trois jours. Lorsque vous voudrez faire votre teinture, prenez une main de soie, mettez-la dans le bain, et remuez-la jusqu'à ce qu'elle ait pris le degré de couleur que vous souhaitez. Si elle vous paraît bien, prenez le reste, mettez-le dans le bain, et remuez-le jusqu'à ce que la couleur vous paraisse telle qu'elle doit être. Après cela tordez votre soie à la cheville, lavez-la dans de l'eau de rivière, tordez-la une seconde fois à la cheville et étendez-la au soleil pour la faire sécher.

Pour teindre de la soie en rouge.

Prenez quatre onces de garance pour chaque livre de soie, ou bien de roses de Flandres, et lorsque vous voudrez teindre, mettez la gomme dans la chaudière, après l'avoir bien pilée. Faites du feu sous la chaudière, et lorsque l'eau sera chaude à y pouvoir tenir la main, mettez-y la soie, et remuez-la pendant quelque temps; puis tirez-la, tordez-la, et remettez-la dans la chaudière après l'avoir bien tordue; et lorsqu'elle vous paraîtra assez chargée de couleur, vous la tirerez, la laisserez refroidir, la tordrez et ferez sécher au soleil.

Pour teindre de la soie en couleur de rose.

Après avoir teint votre soie avec de la garance, mettez-la dans un bain de brésil qui soit bien chaud, et lorsqu'elle aura pris le degré de couleur que vous voudrez, lavez-la bien avec de l'eau de rivière, tordez-la une seconde fois avec la cheville, et faites-la sécher au soleil.

Pour teindre de la soie en violet.

Premièrement, lavez bien votre soie avec de l'eau fraîche de rivière; puis prenez un seau d'eau et deux livres d'orseil pour chaque livre de soie; prenez ensuite un seau d'eau chaude, dans laquelle vous mettrez la moitié de l'orseil, et sous laquelle vous ferez un feu lent. Lorsqu'elle commencera à bouillir, vous la tirerez de dessus le feu, avec ce bain vous teindrez votre soie; puis prenez l'autre moitié de l'orseil, et faites ce qui a été dit ci-dessus, jusqu'à ce que la soie ait pris la couleur que vous souhaitez : pour lors tirez-la du bain, tordez-la avec la cheville, teignez-la dans le bain de fleur d'indigo, tordez-la encore avec la cheville, et faites-la sécher à l'ombre. Remarquez qu'il ne faut pas aluner votre soie.

Pour teindre la soie en jaune.

Premièrement, si vous voulez aluner votre soie, prenez six onces d'alun de roche pour chaque livre de soie, mettez-la dans autant d'eau qu'il en faut pour faire tremper la soie. Faites bouillir un peu cette eau, afin que l'alun se puisse dissoudre et laissez-le refroidir; puis mettez-y la soie sur les bâtons à l'ordinaire, et laissez-l'y tremper pendant deux heures. Ensuite tirez-la, et donnez-lui le jaune avec la gaude; puis lavez-la bien. Après l'avoir lavée, prenez du fustet coupé par petits morceaux, mettez-le dans une chaudière où il y ait trois seaux d'eau; joignez-y trois onces d'alun de roche, et faites bouillir tout cela ensemble, après quoi éteignez le feu, et laissez refroidir le bain. Cela fait, prenez un peu de bain de gaude mêlée avec le fustet, et après avoir remué votre soie sur les bâtons dans la chaudière jusqu'à ce qu'elle vous paraisse être de la couleur que vous désirez, vous la tordrez avec la main, et ensuite avec la cheville, et la ferez sécher à l'ombre.

Pour teindre de la soie en couleur d'écarlate.

Prenez une livre de soie et une livre de savon coupé menu; mettez le savon dans de l'eau de rivière, et faites-le bouillir pendant une heure. Après

que le savon sera dissous, vous mettrez votre soie dans cette savonnade, que vous ferez bouillir une heure; puis tirez-la, lavez-la bien dans de l'eau froide; ensuite faites chauffer d'autre eau, vous y mettrez votre soie, et l'y laisserez pendant vingt-quatre heures. Avant que de la sortir de ce bain, prenez quatre onces d'alun de roche pour chaque livre de soie, que vous ferez bien dissoudre dans de l'eau, et lorsqu'il sera refroidi, vous y mettrez votre soie, après quoi vous la tirerez, la laverez deux ou trois fois, la tordrez et la mettrez dans l'eau d'alun, où vous la laisserez pendant un jour. L'ayant tirée, lavez-la et tordez-la bien à la main; et vous prendrez deux onces de garance, quatre onces de graine d'écarlate, et un demi-seau d'eau, que vous ferez chauffer, après avoir mis en premier lieu la garance et ensuite la graine d'écarlate; vous mêlerez bien le tout ensemble; et lorsque le bain sera chaud, vous remuerez bien dans ce bain votre soie pendant demi-heure; après quoi vous la tirerez, la laisserez refroidir, la tordrez, et la ferez sécher à l'ombre.

Pour teindre en noir de l'étoffe de soie et autres draps.

Prenez de la cendre de hêtre, avec laquelle vous ferez une lessive qui pesera environ deux livres, dans laquelle vous mettrez de la litharge pulvérisée, et la ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de la moitié; ensuite passez-la par un linge. Cette teinture est excellente pour teindre en noir.

Pour faire une eau verte.

Prenez environ deux livres de la lessive dont nous venons de parler dans la recette précédente; mettez-y deux onces de safran, faites-la bouillir, et elle se convertira en couleur verte, qui aura un aussi bel œil qu'une émeraude.

Pour faire une eau rouge.

Prenez de la cendre de hêtre, et faites-en une lessive qui pèse environ deux livres; mêlez-y du sang de bœuf, du brésil, et un peu d'alun de roche, et vous ferez une très-belle eau rouge, laquelle veut être employée froide.

Autre eau rouge.

Prenez une livre de cendre de hêtre, et deux onces de litharge rouge, que vous ferez bouillir, jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de la moitié. Lorsque vous voudrez savoir si elle est bonne, mettez-y tremper du crin de cheval, ou des cheveux d'homme ou de femme; et si elle teint en rouge, c'est une marque qu'elle est assez cuite.

Eau pour teindre en noir des voiles, des crêpes ou des crépons.

Prenez une livre de galle pilée, et faites-la bouillir dans un seau d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait diminué des deux tiers. Lorsqu'elle aura bouilli, mettez-y ce que vous voudrez teindre, et laissez-le bouillir pendant une demi-heure, après quoi vous le laisserez tremper sur la cendre chaude pendant vingt-quatre heures ou environ; puis lavez-le, et il sera d'un beau noir.

Après cela, prenez une livre de limaille de fer rouillée, quatre onces de gomme arabique, trois onces de vitriol romain pilé, et faites bouillir tout cela ensemble pendant une heure, après laquelle vous laisserez refroidir ce que vous avez mis dans le bain, le laverez et le ferez essorer.

Teinture verte et très-belle.

Prenez du vinaigre blanc qui soit bien fort, dans lequel vous mettrez trois onces de vert-de gris, de suc de rue, de l'alun de roche, de la gomme arabique pulvérisée, dont vous ferez une eau verte, avec laquelle vous pourrez teindre du drap de laine ou de soie, des voiles, et telles autres choses que vous souhaiterez. Elle sera encore très-bonne pour colorer les ouvrages faits en mignature, le papier, et autres choses semblables.

Eau pour teindre en couleur d'or, et pour écrire tout ce qu'on veut.

Prenez de la pierre-ponce, pilez-la, broyez-la comme on broie les couleurs, ou bien du cinabre; puis infusez-la dans de l'eau gommée mêlée avec des glaires d'œufs; puis prenez de cette composi-

tion, écrivez-en ce qu'il vous plaira, et après que vous aurez écrit, laissez sécher votre écriture, et frottez-la avec de la fiente de cheval réduite en poudre, ou bien avec de la fiente de bœuf; frottez-la encore avec de l'or, ou bien avec la poudre d'or : vous verrez que la pierre-ponce rendra l'impression de l'or, du laiton et du cuivre.

Pour faire une couleur de chameau.

Pour cinq onces de futaine ou de quelqu'autre marchandise de même, ou d'approchante nature, prenez cinq livres de galle concassée; mettez-la dans de l'eau chaude; ensuite mettez-y ce que vous voulez teindre, faites-le bouillir pendant une heure, au bout de laquelle vous les tordrez, et mettrez dans de l'eau chaude cinq livres de vitriol romain net en gros; trempez-y ce que vous avez commencé de teindre, et vous aurez une très-belle couleur de chameau.

Pour faire une couleur de bleu clair ou turquin.

Prenez une livre d'indigo, deux onces d'alun de roche, cinq onces de miel cru, et faites bouillir tout cela dans une lessive de cendre de chêne, jusqu'à ce qu'elle ait diminué d'un tiers, et d'abord le drap que vous y mettrez deviendra bleu clair, s'il est blanc; mais s'il est jaune, il deviendra vert: s'il est rouge, il deviendra pourpre ou turquin.

Pour faire une couleur d'orange.

Prenez une livre de savon mou et une once de vert-de-gris, que vous ferez bouillir dans une lessive de cendre de hêtre jusqu'à ce qu'elle ait diminué d'un tiers; ensuite mettez-y ce que vous voulez teindre, et il prendra la couleur d'orange. Mais il faut remarquer que cette couleur ne s'applique que sur le blanc, et qu'il faut observer la même méthode lorsqu'on se sert de gomme arabique.

Pour teindre de la soie en cramoisi.

Prenez une masse de soie blanche, un quart de graine d'écarlate fine, une livre de brésil que vous pulvériserez et mettrez dans une lessive de cendre de hêtre qui pesera environ quatre livres, laquelle

vous ferez bouillir jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de la moitié. Après cela mettez la graine d'écarlate et le brésil dans ce bain, sous lequel vous ferez un feu lent, et prendrez garde que la chaudière ne bouille pas, afin que vous la puissiez bien écumer. Cela fait, vous alunerez votre soie, puis vous la mettrez dans le bain que vous venez de faire, et la remuerez jusqu'à ce qu'elle ait pris la couleur : pour lors vous la tirerez, la tordrez à la cheville, et la ferez sécher au soleil.

Pour faire une couleur d'écarlate.

Prenez du brésil fin, rapez-le, et prenez cette rapure que vous mettrez tremper dans du vinaigre avec de l'alun de roche, et le laisserez tremper pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles vous mettrez votre drap dans ce bain, auquel vous ajouterez de l'eau de rivière. Vous le ferez bouillir pendant quelque temps ; et dans le temps qu'il bouillira, mettez-y de l'urine humaine. Lorsqu'il vous paraîtra avoir bien pris la couleur, tirez-le et faites-le essorer : quand il sera essoré, lavez-le dans de l'eau de rivière ; et s'il ne vous paraît pas assez bien teint, faites le bouillir derechef, et vous ferez une très-belle couleur.

Eau gommée pour donner l'apprêt aux étoffes de soie.

Prenez de la gomme arabique, mettez-la dans de l'eau, et l'y laissez tremper jusqu'à ce qu'elle soit liquéfiée ; pour lors tendez votre étoffe sur le métier, ou bien sur deux bâtons bien tendus ; puis avec une éponge donnez-lui bien de l'eau jusqu'à ce qu'elle vous paraisse assez apprêtée, et laissez sécher avant que la plier. Cette eau est bonne pour les velours damasquinés, pour les tapis, pour les ornements, et pour toutes les autres étoffes de soie qui demandent de l'apprêt.

Pour blanchir toutes sortes d'étoffes de soie et de drap.

Prenez du soufre jaune, mettez-le sur des charbons ardents, et faites une étuve avec des planches de bois ; puis mettez votre étoffe sur des bâtons, à une distance assez grande des charbons, que l'ardeur

du feu ne la puisse gâter. Faites en sorte que la fumée du soufre pénètre bien l'étoffe ; et à mesure qu'il se consumera, remettez-en d'autre, et retournez-la jusqu'à ce qu'elle soit devenue blanche.

Pour faire de l'eau alunée.

Prenez de l'alun de roche bien pilé, et mettez-le dans de l'eau chaude sans autre mélange ; et lorsqu'il sera bien dissous, laissez-le refroidir. Cette eau est propre pour tout ce que vous voudrez aluner. Remarquez que pour chaque livre de graine d'écarlate il faut une once d'alun, et que pour six onces de poids il en faut quatre onces. Vous observerez cette méthode pour toutes sortes d'étoffes.

Pour teindre en jaune sur le blanc.

Prenez du fustel, coupez-le par petits morceaux, faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il ait diminué de la moitié. Puis vous prendrez de la gaude, que vous mêlerez avec le fustel, aussi-bien que de l'alun de roche et de la gomme arabique, à proportion de la quantité de teinture que vous voudrez faire : moyennant quoi vous ferez un très-beau jaune.

Pour faire un très-beau rouge.

Prenez une once et demie de brésil, coupez-le par petits morceaux, deux dragmes d'argent sublimé, quatre dragmes d'alun de roche, six onces de vinaigre ; mettez tout cela dans une bouteille de verre, couvrez-la bien, et mettez-la dans une cuvette d'étain pleine d'eau, que vous ferez bouillir pendant un quart-d'heure, puis coulez cette teinture, et vous aurez un très-beau rouge.

Pour faire une eau qui ôte toutes sortes de taches aux étoffes de soie, et leur redonne leur couleur naturelle.

Prenez pour un cinquième d'eau commune, un sixième d'alun commun bien pilé ; mettez-le dans une casserole ou poêlon d'étain, et lorsqu'il bouillira bien fort, coulez cette eau et laissez-la refroidir. Lorsque vous voudrez vous en servir, faites-la chauffer un peu, trempez-y les étoffes tachées, et laissez les sécher. Après qu'elles seront séchées, si

les endroits que vous avez trempés étaient tant-soit-peu plus clairs que les autres, trempez les endroits de vin, et remettez-les dans le bain. Que si les endroits tachés vous paraissent un peu plus obscurs que le reste de l'étoffe, joignez au vin un peu d'eau commune, observant cette méthode jusqu'à ce que vos étoffes aient repris leur couleur naturelle aux endroits où elles étaient tachées.

Teinture pour teindre des plumes, du crin de cheval et autre poil.

Prenez de la cendre gravelée qui soit forte, de la litharge d'or, et de l'eau de fontaine ou de pluie, autant que vous jugerez à propos. De tout cela faites-en une lessive, que vous ferez bouillir pendant quelque temps, au bout duquel vous remarquerez qu'elle teindra en jaune, et en noir lorsqu'elle aura bouilli long-temps, et que plus elle bouillira, plus la couleur deviendra noire. Vous devez savoir que la quantité de la cendre doit excéder de la moitié celle de la litharge.

Pour teindre des plumes et des cheveux.

Premièrement, préparez la couleur que vous voudrez, selon sa nature, et joignez-y de l'alun de roche pulvérisé, que vous ferez bouillir pendant quelque temps doucement: après quoi, laissez reposer la lessive avec ce qui est dedans. Cela étant fait, on alune ce qu'on veut teindre de la manière suivante: On prend de l'eau chaude, dans laquelle on met de l'alun qui se dissout promptement; mettez dans cette eau ce que vous voulez teindre, soit plumes, cornes, crin de cheval ou autre poil, même fil, lin et soie, ou étoffe de soie, ou autre chose, pour l'aluner; on la laisse submerger dans ce bain une nuit, et le lendemain matin on la retire; on la met bouillir dans la couleur préparée jusqu'à ce qu'elle ait pris la couleur qu'on veut; on la retire ensuite du feu; on la laisse reposer, et elle est teinte. *Nota* qu'il y a certaines étoffes qui ne demandent pas d'être bouillies: il suffit de les laisser tremper dans la couleur.

Pour teindre le poil à un chien, à un cheval ou autre.

Avec de l'eau claire, vous laverez bien l'endroit que vous voudrez teindre, et appliquerez de la poudre de l'herbe nommée en italien Alchenda, (*) en forme d'emplâtre, détrempée avec un peu d'eau sur l'endroit que vous voulez teindre ; étant appliquée, couvrez l'endroit avec un linge, laissez-le sécher, et ce sera fait.

Teinture pour les plumes, pour les cornes, poils, chapeaux et autre chose.

Cendres fortes une part, litharge d'or pilée demi-part, eau de rivière ce qu'il faut, et faites lessive de cela, laquelle ayant bouilli peu, fera jaune, et ayant bouilli un peu davantage, fera noir ; et plus elle bouillira, plus elle fera noir ce qu'on y teindra : il est bon d'essayer la couleur après chaque bouillon.

Pour teindre des os.

Il faut mettre ce que vous voulez teindre dans un vaisseau de cuivre avec du vert-de-gris bien pilé, et par-dessus du lait de chèvre, qu'il submerge beaucoup les os : couvrez bien le vaisseau, et l'enterrez dans le fumier de cheval, bien chaud, pendant six jours ; éprouvez ensuite si votre couleur aura réussi, qui sera d'un beau vert, et ce que vous aurez mis dedans, soit os, ou autres ; et si vous le voulez d'une autre couleur, prenez ces os qui sont teints en vert : faites-les bouillir en huile de noix, ils prendront une autre couleur, et celle qu'ils ont changera de telle manière que vous souhaiterez ; retirez-les du feu lorsque la couleur vous conviendra.

(*) *Alchenda* ou *Alcana* est une herbe ou racine qui vient des Indes, et qui fait une teinture rouge.

Fin de la troisième Partie.

RECUEIL
DE SECRETS,

CONTENANT l'Art d'apprêter les Peaux en chamois, et de les teindre en diverses couleurs, selon l'art et la manière dont on se sert à Damas, dans la Palestine, en Turquie et en Italie, sur-tout à Venise.

QUATRIÈME PARTIE.

Pour apprêter des Peaux en chamois, capables de résister à l'eau.

AYEZ de la chaux vive faite de cailloux, pilez-la et tamisez-la ; mettez-la dans une cuve de bois qui soit bien nette, et y versez de l'eau commune ; laissez-la trois jours, jusqu'à ce que la chaleur en soit passée, de peur que les peaux ne se brûlent, et mettez-y vos peaux bien tremper pendant trois jours ; tirez-les de l'eau, et décharnez-les si bien qu'il n'y demeure point de chair : alors mettez-les dans la chaux que vous avez apprêtée ci-dessus, et les y laissez jusqu'à ce que vous voyiez que le poil s'en détache ; et quand vous verrez ce signe, tirez-les de la chaux, pêlez-les sur le chevalet avec le dos de votre couteau ou plane, et non

avec le tranchant ; lorsqu'elles seront pelées, remettez-les dans la même chaux trois ou quatre jours, jusqu'à ce que le nerf (*) se puisse tirer facilement, ce que vous éprouverez : cependant ne le forcez pas, car vous gâteriez la peau ; et si elle ne lâche pas le nerf, laissez-les encore dans la chaux ; et si le nerf vient aisément, ayez votre fer ou plane à décharner qui coupe bien, et tirez le nerf. Remarquez que lorsque vos peaux sont dans la chaux, soit en poil ou non, il les faut remuer un jour, et l'autre non. Ce remuement de chaux et de peaux se doit faire deux fois le jour, matin et soir ; et lorsque vous aurez énervé les peaux, mettez-les dans l'eau claire, lavez-les bien, et très-bien, en sorte que toute la chaux s'en aille, parceque si elles n'étaient pas bien lavées, la teinture ne serait ni bonne ni belle, et aussi que la chaux qui pourrait y rester rongerait la peau : lavez-la donc bien, tordez-la, et en faites sortir toute la chaux, en sorte que l'eau en sorte bien claire, et ensuite les mettriez égoutter sur la barre.

Prenez ensuite du son de froment ; prenez aussi un chaudron plein d'eau, que vous mettrez sur le feu, dans lequel vous mettrez gros comme une noix d'alun bien pilé ; et lorsqu'il sera dissous, vous la tirerez du feu : que l'eau ne soit pas trop chaude. Vous la mettrez dans une cuvette ou baquet, et y mettrez le son, que vous empâterez comme si c'était pour donner aux poules, et mettrez vos peaux dedans. Faites que votre composition soit tiède, laissez-y vos peaux six jours, et chaque jour le matin remuez-les bien, et les remettez comme ci-devant ; et lorsque vous verrez que le son fera quelque vessie par-dessus, retirez vos peaux, parcequ'alors le son a perdu sa force : ces sortes de vessies s'appellent la fleur ; et lorsque vous aurez tiré

(*) *Nervo*. Le mot de nerf, dont l'Italien se sert ici, veut dire le canepin de la peau qui doit être ôté pour la passer en chamois.

les peaux, vous les mettrez un peu sécher jusqu'à moitié, à l'ombre, et non pas au soleil; et lorsqu'elles seront un peu sèches, donnez-leur l'estrapade avec un bouchon de jonc; frottez-les bien, et les mettez sur la barre en attendant la suite.

Prenez autant d'eau qu'il en faut pour couvrir la peau, mettez-la dans un petit chaudron sur le feu, et prenez une once d'alun blanc, et non du rouge, parcequ'il brûle, sel commun demi-once, et demi-once d'huile d'olive, faites-les bouillir jusqu'à ce que le sel et l'alun soient fondus; alors vous la retirerez du feu, en prendrez dans une écuelle de bois, et laissez-la refroidir au point que vous y puissiez souffrir la main, qu'elle soit comme tiède; prenez fleur de farine de froment, mettez-en dedans pour l'épaissir, à-peu-près comme s'il y avait des jaunes d'œufs délayés dedans : alors mettez la peau dedans, laissez-la six jours et non plus, et cependant on l'y pourrait laisser par extraordinaire jusqu'à huit jours, chaque jour il la faut retirer de la chaux, la bien fouler et trépigner aux pieds, la remettre, et continuer ainsi les six ou huit jours; alors vous l'ôterez tout-à-fait, et elle sera bien apprêtée en chamois, aussi bonne et belle que l'on en puisse faire au monde, à toute épreuve.

Pour faire une peau vermeille.

Prenez, pour chaque couple de peaux de chevreaux, une once de brésil rapé bien fin, que vous mettrez tremper dans une écuelle vernissée, avec de l'eau autant qu'il en faut pour le couvrir; laissez-le ainsi une nuit; prenez environ quatre pintes d'eau claire, et une once de brésil, avec gros comme une féve de gomme arabique, que vous y ajouterez après qu'il aura bouilli un peu, et continuerez jusqu'à diminution de moitié, et le retirerez du feu pour le laisser refroidir, qu'il devienne tiède pour y mettre les peaux. Souvenez-vous qu'avant que de teindre les peaux, il les faut mouiller dans l'eau tiède, et les y manier jusqu'à ce que l'apprêt de l'alun et de l'huile se soit

en allé, et que l'eau en sorte claire, et alors la laisserez sécher à moitié à l'ombre. Ayez un plat de faïence ou de terre vernissée, mettez-y votre brésil préparé, et y trempez les peaux bien également des deux côtés, et mettez-les sécher à l'ombre, elles seront d'un rouge vermeil ; si vous les voulez plus foncées, quand elles seront essuyées, vous les reteindrez deux ou trois fois, les laissant essuyer en deux, toujours à l'ombre.

Pour colorer cire blanche, prenez une once de cinabre bien pulvérisé, incorporez ensemble, et ferez belle cire rouge.

Pour faire les peaux vertes.

Prenez au mois de septembre les fruits de l'aubépine, qui sont des espèces de prunelles ; pilez-les un peu, et les mettez dans un chaudron avec un bon vinaigre blanc, ou de bon vin fort, qui couvre seulement les fruits, et non davantage, avec un peu d'alun pilé ; faites-les bouillir la longueur de six *Pater* et non plus ; laissez refroidir. Lorsque vous voudrez teindre, teignez à froid de la manière suivante : étendez les peaux sèches sur une planche avec quelques petits clous, et donnez la couleur avec une brosse de poil de porc, de chaque côté bien également, et laissez sécher ; et lorsqu'elles seront sèches, elles seront noires comme charbon : pour les faire revenir, donnez-leur un nouveau guède ou bien un autre tour de brosse, et vous les verrez devenir vertes comme l'herbe ; donnez-leur ensuite le lustre, etc.

Pour mettre les peaux en chamois.

Prenez la peau, faites-la tremper une nuit dans l'eau, après déchargez-la ; ensuite mettez-la par terre, le poil dessus, et couvrez-la de cendres chaudes fortes, faites de bon bois, en sorte que le poil en soit entièrement couvert, et la roulez comme un cornet ou rouleau de papier, afin que la cendre s'attache bien, et la couvrirez, et mettrez quelque chose de pesant par-dessus pendant une nuit ; ensuite vous la pelerez avec le dos du

couteau à l'ordinaire ; puis préparez alun de roche une livre et un quart, faites-le dissoudre en eau tiède, et mettez la peau dedans, ouvrez-la, et tirez-la bien de tous côtés pour lui faire recevoir et prendre l'eau ; et la pressez et maniez bien ; ensuite prenez un peu de cette eau chaude, délayez dedans vingt jaunes d'œufs, avec deux livres de graisse, et mêlez bien le tout ensemble ; mettez-y la peau pour achever de la chamoiser, et elle sera très-belle.

Pour faire une teinture propre à teindre les cuirs ou peaux en vert, rouge, cramoisi et incarnat.

Prenez le cuir et le mettez en eau tiède ; il suffit qu'il y en ait assez pour le mouiller ; maniez-le et tordez-le bien, afin qu'il s'humecte ; laissez-le dans l'eau demi-heure, ensuite retirez-le, tordez-le et le laissez essorer, en sorte qu'il ne sèche pas trop, et le maniez bien avec les mains, en sorte qu'il soit mollet. Ensuite prenez une pierre-ponce avec laquelle vous le poncerez bien pour lui ôter le poil ; et pour le teindre, pesez le cuir, et sur chaque livre de cuir, prenez deux onces d'alun de roche que vous ferez dissoudre dans de l'eau suffisamment pour baigner le cuir, dans laquelle vous le tremperez, et ferez sécher, et continuerez de le faire tremper et sécher, jusqu'à ce que toute l'eau soit consumée ; et à la dernière fois vous le reponcerez avec la pierre-ponce ; puis prenez du brésil ce qu'il en faut, et le donnez à la peau avec le pinceau trois ou quatre fois : lorsque vous préparez le brésil, il le faut mettre d'abord à l'eau chaude, et après le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit cuit ; puis teignez votre peau, et elle sera très-belle.

Pour teindre peaux ou cuirs en gris sale ou lavandé.

Mettez un peu de chaux vive dans votre brésil, après que vous leur aurez donné la première couche avec la couleur suscrite ; souvenez-vous, lorsque vous laverez vos peaux, de quelque nature qu'elles soient, étant passées en chamois de

les bien frotter, tortiller et manier, elles en seront beaucoup plus souples.

Pour passer en chamois toutes sortes de peaux.

Premièrement, mettez la peau dans la chaux par trente jours; puis lavez-la, et la purgez bien de la chaux selon l'ordinaire; ensuite mettez-la dans le son jusqu'à ce qu'elle soit purgée, ensuite lavez-la et la maniez bien, et donnez-lui son apprêt qui suit:

Faites un apprêt de farine de froment avec un peu de levain, délayez-les ensemble et les pétrissez et les laissez lever comme on fait la pâte ordinaire; puis ayez de l'alun de roche, farine et huile commune, et frottez-en la peau une ou deux fois. Remarquez que la peau de mouton veut être apprêtée deux fois; c'est-à-dire, qu'après la première fois, il faut pour la seconde fois faire échauffer l'apprêt et le mettre dedans une seconde fois, ce qui doit se faire en trois jours: ceci se doit observer lorsqu'on les apprête en chamois.

Pour teindre les peaux en noir.

Prenez une livre de galle pilée, faites-la bouillir une heure, après retirez-la du feu; puis donnez de cette eau deux couches à chaque peau avec le pinceau, et les laissez sécher à l'ombre; et étant sèches redoublez-leur encore deux couches de la même eau: ensuite ayez de très-fort vinaigre, dans lequel vous mettrez pourrir des morceaux de fer, qu'il le submerge de deux ou trois doigts; laissez-le si bien pourrir, qu'il ne soit plus propre à rien: vous le ferez bouillir quatre heures, après quoi vous le tirerez du feu, et le laisserez refroidir, et alors donnez-en deux couches; laissez-les sécher à l'ombre; étant sèches, polissez-les avec le lissoir de verre, et elles seront très-noires.

Pour faire une autre couleur verte sur des peaux vertes.

Prenez des boutons d'aubépine, au mois de septembre, lorsqu'ils sont mûrs (j'entends le fruit,) foulez-les comme le raisin, et tirez-en le suc dans des bouteilles de verre; vous y ajouterez

du vert-de-gris, et le laisserez bouillir ou fermenter pendant deux jours comme le vin nouveau ; puis remuez bien le tout avec un petit bâton, et le lendemain mettez le tout dans une chaudière, faites-le bouillir et le laissez refroidir.

Pour conserver la couleur susdite.

Prenez un vaisseau de cuivre contenant environ cinq chopines de ladite liqueur, et vous mettrez dedans deux livres d'alun de roche, que vous mêlerez bien avec un plat plein de chaux vive ; mettez le tout dans ladite eau, en y ajoutant deux grands verres de vinaigre, et cela conservera votre composition.

Pour teindre des peaux en bleu.

Prenez une livre d'indigo, et alun commun une once, avec de l'eau suffisante ; faites-les bouillir, et les laissez devenir tièdes, en y ajoutant l'eau nécessaire pour votre couleur ; ce qu'étant fait, laissez refroidir le tout : cette quantité peut teindre quinze peaux.

Pour faire couleur de brésil.

Prenez du brésil fin, et incorporez-le avec le quart de cinabre ; mêlez le tout avec un peu de lessive, et laissez-le bouillir jusqu'à réduction de moitié ; ensuite la couleur étant froide, étendez votre peau avec quelques petits clous, et lui donnez la couleur avec le pinceau comme aux autres couleurs : cette quantité de couleur suffit pour quinze peaux. Faites-les sécher à l'ombre, et les lustrez à l'ordinaire.

Pour teindre les peaux en noir.

Prenez la teinture de noir de soie, mêlée avec un peu d'huile de lin : vous ferez un beau noir, particulièrement si cette teinture est composée de galle pilée, de vitriol romain et d'Allemagne, et limaille de fer, de toutes ces drogues une livre chacune ; les faire bouillir ensemble pour y teindre en premier lieu la soie, et du fond de cette teinture en teindre les peaux.

Pour faire une très-belle couleur avec le brésil.

Prenez vinaigre très-fort, dans lequel mettrez deux morceaux de chaux vive, et l'y laisserez éteindre ; puis la retirez, rapez le brésil et le mettez dans ce vinaigre tremper deux ou trois jours ; ajoutez-y deux bons morceaux d'alun de roche, et mettez le tout dans un pot de terre verni : faites bouillir doucement, jusqu'à réduction de moitié ; alors laissez-le refroidir, et retirez la teinture par inclination, sans mouvoir le fond, en le passant à travers d'un linge net, et sera fait.

Pour passer les peaux en chamois.

Mettez la peau tremper en eau claire un jour et une nuit ; maniez bien ladite peau, et la mettez sur le chevalet ; avec un os disposé exprès, comme l'omoplate ou os de l'épaule, décharnez-la, et lui ôtez le poil avec un bâton ; ensuite prenez de l'eau tiède, et gros comme une noix de levain à faire du pain, et un peu plus gros ou deux fois plus d'alun de roche ; mêlez bien le tout ensemble, et y mettez la peau de chevreau, qui est comme un parchemin mouillé ; maniez-la bien, tirez-la bien dans cette eau pendant un quart-d'heure ; vous l'ôterez, et ferez sécher au soleil, et elle sera parfaite.

Nota. Que l'eau chaude et le levain de pâte, l'alun de roche, le sel commun, l'huile d'olive, les jaunes d'œufs, font bonne chamoisure.

Pour passer en chamois les peaux de chèvres et de chevreaux.

Mettez la peau pendant deux heures tremper dans l'eau courante ; mettez-la sur le chevalet, tirez-en le poil avec le dos du couteau, et la décharnez suivant la manière ordinaire ; prenez six œufs frais, quatre onces d'alun de roche et un peu de sel ; et ayez un pot de terre assez grand, à moitié plein d'eau tiède, mettez dedans l'alun et le sel ; faites-les bouillir un peu, et mouvez bien avec un bâton, retirez le pot du feu, mouvant toujours jusqu'à ce que l'eau ne brûle plus ; alors cassez les œufs, mettez-les dans l'eau, et remuez bien pour

les délayer, et mettez-y la peau, l'eau étant froide.

Pour teindre une peau en gris.

Prenez vitriol romain et galle, de chacun égale quantité, que vous ferez bouillir en eau claire à diminution d'un quart; donnez à votre peau une teinte à l'envers, et deux par l'autre côté avec le pinceau à l'ordinaire, et laissez-la sécher à l'ombre; donnez-lui ensuite l'huile comme vous savez, elle fera un beau gris.

Pour teindre une peau en noir.

Quand vous aurez teint une peau en gris, si vous voulez teindre en noir, prenez un peu d'huile d'olive et autant de lessive forte, mettez-les dans une écuelle, et donnez-en une couche.

Pour teindre une peau en bleu.

Prenez indigo une once, et quart-d'once de craie ou blanc d'Espagne; broyez bien le tout ensemble sur une pierre à broyer avec un peu d'eau, et ajoutez-y un peu de miel; étant en état, vous le délayerez avec un peu d'eau chaude, et frottez-en votre peau avec le pinceau ou brosse, elle deviendra très-belle : si la couleur est trop faible, donnez-lui une ou deux couches de couleur davantage.

Pour teindre une peau en vert.

Préparez le suc des prunelles d'aubépine, comme il est enseigné ci-dessus, prenez autant de vinaigre que de suc, faites-les bouillir ensemble; et lorsqu'ils auront pris un bouillon, jetez-y une pincée de sel commun ou environ, et donnez cette couleur à votre peau avec le pinceau, une couche ou deux au plus, selon votre volonté, et vous aurez un beau vert bien éprouvé.

Pour teindre et chamoiser une peau en brun.

Prenez de l'encre à discrétion, huit onces d'huile à brûler, et six onces de lessive, mêlez-les bien avec un petit bâton et rejetez l'écume qui se fera; attachez la peau avec quelques clous, et lui donnez la couleur tant de fois que le brun vous soit agréable. Il est nécessaire de poncer la peau pour ôter le grand poil, et la rendre rase et plus fine.

Pour teindre une peau et son poil avec le brésil.

Premièrement, lavez bien la peau avec de l'eau tiède, ensuite lavez-la à l'eau froide tant qu'elle devienne douce; faites-la sécher et la maniez. Ensuite prenez une once de brésil bien fin, que vous mettrez dans une pinte d'eau d'alun et autant d'eau de rivière que vous aurez mis sur le feu pour y mettre le brésil : lorsqu'elle est prête à bouillir, et ayant jeté un bouillon, mettez dedans trois onces d'encens et trois onces de fenugrec, faites-la bouillir à consommation de moitié, et laissez-la refroidir : donnez de cette couleur à votre peau, à votre volonté, en la tirant bien en long et en large.

Pour faire un très-beau vert.

Deux livres de vert-de-gris bien pilé, une livre et demie de limaille fine de cuivre; mêlez-les ensemble dans un vase de cuivre, et baignez-les avec de fort vinaigre, dans lequel vous aurez dissous un peu de sel ammoniac, un peu de sel gemme, un peu d'alun de roche : mettez ce vase au fumier de cheval pendant quinze jours en putréfaction, et le jour une fois vous en tirerez le vinaigre, et y en remettrez d'autre, et remuerez bien le tout avec un bâton, (l'Italien dit, purgez lesdites choses chaque jour par le vinaigre) : vous en tirerez un très-beau et bon vert, et en telle quantité que vous voudrez.

Eau maîtresse propre à teindre ce qu'on voudra, en ajoutant la couleur telle que l'on veut.

Eau de pluie, urine d'enfant, vinaigre blanc très-fort, orpiment, de chacun demi-part, chaux vive une part, et cendres de chêne deux parts; faites bouillir le tout ensemble à réduction des deux tiers, et passez cette eau par un linge clair, ou filtrez-la, et y ajoutez alun de roche. Lorsque vous voudrez teindre, mettez dans un vase de verre cette eau avec la couleur que vous voudrez, et ledit vase au fumier de cheval pendant cinq ou six jours : cette teinture est fixe et durable; si vous y mettez du minium, vous aurez un beau rouge : si c'est du brésil, vous aurez un violet, et ainsi des autres.

Pour

Pour teindre une peau en gris.

Un quart d'once de brésil rapé bien fin, faites-le bouillir dans un vase avec de l'eau à réduction des deux tiers ; étant tiède mettez-y la peau un peu de temps, où elle prendra un peu de couleur ; ensuite prenez six onces de galle, et deux onces ou deux onces et demie de graine pilée ; mettez-y la moitié d'eau, faites-la bouillir à réduction de moitié ou d'un tiers ; tirez-la du feu, coulez la teinture et ajoutez-y six onces de vitriol romain ; mêlez bien le tout avec un bâton, mettez-y la peau, et vous aurez une couleur à toute épreuve ; ensuite maniez bien votre peau et apprêtez-la à l'ordinaire.

Pour teindre la peau couleur de laque.

Faites bouillir une once de gomme laque bien pilée, avec urine humaine à évaporation du tiers, ayez soin de bien écumer ; retirez-la hors du feu et prenez le tiers de cette eau, et dans ce qui reste d'eau ajoutez-y autant d'eau de chaux vive ; faites-la tiédir et mettez la peau dedans, qui prendra bonne couleur ; alors retirez-la, tordez-la bien, et maniez-la si bien que toute l'eau en soit sortie, et même l'humidité : prenez un peu de brésil bien fin, avec une once d'eau, que vous ferez bouillir à faire évaporer toute l'humidité ; alors ajoutez-y la moitié de l'eau réservée, et faites-la bouillir à diminution du tiers ; alors mettez-y le reste de l'eau, mêlez bien le tout, et trempez-y la peau par plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle ait pris couleur ; retirez-la, secouez-la, frottez-la bien et maniez si bien que l'humidité s'en aille : vous la laisserez sécher à l'ombre, et aurez une bonne couleur de laque et parfaite.

Pour teindre une peau en vert.

Prenez des prunelles d'aubépine, au mois de septembre, telle quantité que vous voudrez ; pilez-les bien avec le noyau ensemble ; écrasez bien le tout, et ensuite retirez le tout dans un morceau de toile, pour en tirer tout le jus et le suc ; mettez le marc restant dans de moyenne lessive ; et lorsque vous l'y aurez bien détrempé, vous y ajouterez de

la gomme arabique, non pas pour rendre cette couleur tendre, mais pour lui donner du lustre, et mêlerez bien le tout ensemble avec un bâton; vous retirerez ce sac ou cette lessive comme vous aves fait le premier, avec lequel vous pourrez teindre la peau en vert. Notez que si vous faites bouillir la peau dans la lessive, elle ne deviendra pas si chargée de couleur; mais si vous la voulez faire plus obscure, ajoutez-y de l'indigo. Remarquez que plus il y a de lessive, plus la peau sera verte, et s'il y en a moins, elle sera moins verte.

Les autres véritablement ne mettent pas de lessive ni de gomme avec le marc, mais font bouillir le suc avec le marc : ils teignent leur peau dans ce suc après l'avoir laissé reposer, la laissent sécher et lui donnent après l'estrapade, en la corroyant bien comme l'on fait une peau de mouton ou d'agneau; ou prennent de la semence de la susdite aubépine qu'ils font sécher, réduisent en poudre, la détrempent avec de la lessive avec quoi ils les teignent plus obscures; ils y ajoutent le vert-de-gris détrempé avec lessive tiède, avec lequel ils donnent belle couleur à la peau, claire ou obscure; ou bien la semence de porreaux sauvages, broyée ou détrempée avec lessive; ou la semence d'épine, cervine ou aubépine en poudre, avec de l'eau d'indigo et vert-de-gris, font le même : avec l'indigo vous teindrez la peau en bleu, soit clair, obscur ou foncé, et la ferez sécher à l'ombre; étant séchée à l'ombre et apprêtée selon l'usage dans toutes ces couleurs, il faut y mettre de l'alun de roche, ce qui leur donne de la force, les lustre et les rend plus agréables.

Pour teindre une peau en bleu clair ou foncé.

Prenez huit onces de lessive très-forte, autant de chaux vive blanche, seize onces d'eau de fontaine, une cuillerée d'huile d'olive, une once de glaire d'œufs, que le tout ensemble fasse un seau; mettez le tout sur le feu tiédir; et étant tiède mettez-y trois quarts d'indigo pilé très-fin; lorsqu'il aura

jeté un bouillon, tirez-le du feu, remuez bien le tout avec un bâton et le couvrez, ne laissant pas prendre l'air, et conservez-le ainsi ; et lorsque vous voudrez vous en servir, faites-le bouillir six heures, (quand il bouillirait douze heures, ce ne serait que le mieux,) et avec cette eau vous pouvez teindre toute peau préparée. Puis prenez indigo broyé très-fin, enveloppé dans un linge, que vous poudrerez par toute la peau bien étendue, et étendez bien également cette poudre par toute la peau avec quelque chose jusqu'à ce qu'elle ait pris la couleur, et la frottez également avec un peu d'huile commune en la manière accoutumée ; remouillez votre pièce et refrottez la peau ; et ensuite retrempez-la dans ladite eau, laissez-la sécher : si elle n'était pas bien teinte, il n'y a qu'à la bien apprêter et manier, et elle se rendra belle.

Pour teindre la peau avec la guède.

Prenez la peau bien passée en chaux, pelée, décharnée et purgée avec l'eau claire de chaux, et de toute autre saleté, bien douce et bien mollette, sans aucune tache, et apprêtée de la manière que j'ait dit dans les premières recettes.

Prenez eau de pluie, eau d'étang ou de mer, ou de quelqu'autre lieu où l'eau de pluie s'arrête, mêlez-la avec urine humaine ; ajoutez-y de la fiente de poule, sèche et pulvérisée, ou bien du tartre de vin blanc bien en poudre ; démêlez-le avec cette eau, comme si vous vouliez faire une sausse ou un onguent clair comme bouillie ; étendez cette drogue sur la peau de tous les côtés, et ne la touchez pas après que vous l'aurez barbouillée de cette mixtion, étendez-la sur le poil pour la laisser sécher à l'ombre ; si vous êtes pressé, mettez-la au soleil ; mais de préférence à l'ombre, aucun apprêt n'égalera celui-ci pour la durée : quand vous la voudrez teindre, lavez-la bien avec de la lessive ou urine, ou eau de sel : étant lavée, pressez-la bien et laissez égoutter une nuit : faites que ladite peau soit tiède ; et le matin étant encore humide,

onnez-lui la couleur que vous voudrez du côté du poil, corroyez-la bien peu-à-peu, qu'elle soit toujours humide, et sera faite: donnez-lui l'apprêt ordinaire.

Pour teindre en noir les peaux.

Galle menue et ridée une once pour chaque peau, avec une écuelle d'eau, faites-la bouillir à diminution d'un quart, et tirez-la du feu ; étant tiède mettez-y la peau, maniez-la bien et la faites sécher; ensuite prenez une écuellée de moulée, demi-écuellée de limaille de fer, un verre de vinaigre blanc et une once de vitriol romain, et ferez bouillir le tout ensemble, mais pas trop : il s'en fera un noir que vous passerez très-exactement, et votre peau étant étendue, donnez-lui la couleur de galle susdite, laissez-la sécher, et lui en donnerez de l'autre côté tout autant ; continuez jusqu'à quatre fois, ou davantage, jusqu'à ce qu'elle soit bien douce : le lendemain prenez une écuellée de lessive et un peu d'huile, et apprêtez-la suivant l'usage avec un pinceau, et la maniez bien avec les mains ; laissez-la sécher, et aurez une très-belle couleur agréable à l'œil.

Pour teindre en couleur azurée.

Prenez la peau toute sortante de l'apprêt et bien purgée, attachez-la sur une table, et prenez demi-once d'indigo pour chaque peau ; mêlez-le avec blanc d'Espagne ou craie suffisamment, et les mettez dans du vinaigre blanc, ou lessive, ou vin blanc, et gros comme une noisette de gomme arabique ; toute cette composition doit peser environ une livre, qui suffira pour deux peaux. Donnez la couleur à la peau ou claire ou obscure, à votre choix ; et si vous le voulez faire clair, vous n'avez qu'à y ajouter de la craie plus ou moins, selon la couleur que vous voulez faire. *Nota* que vous devez mêler la craie avec l'indigo, et si vous voulez la couleur plus foncée, il n'en faut pas mettre.

Souvenez-vous que pour apprêter une peau de chevreuil, il vous faut deux onces d'alun pour

chaque peau, une douzaine d'œufs, et quinze si elle est grande ; si c'est une peau de cerf, il vous faut une livre d'alun et vingt œufs, et autant pour une peau de bouc ou de chèvre ; aux peaux pour mettre en gris, trois onces d'alun de roche, sel commun une once.

Pour teindre une peau en rouge à l'ancienne mode.

Prenez la peau apprêtée comme font les corroyeurs, faites-la coudre comme une autre, prenez une once d'alun de roche, et faites-le dissoudre en une écuelle d'eau, faites entrer cette eau tiède dedans, et maniez bien la peau en sorte que l'eau aille par-tout, et tordez bien tour-à-tour ladite peau, ensuite prenez une écuelle de teinture de brésil, faites-la bouillir comme il convient avec un peu de gomme, puis retirez l'eau dedans la peau, et y mettez cette teinture de brésil ; maniez bien ladite peau, que la couleur aille par-tout ; et s'il vous paraît qu'il n'y ait pas assez de teinture, donnez-lui-en une autre écuelle, et faites que la couleur aille bien également par-tout ; et cela étant fait, retirez le reste de la couleur, décousez la peau, et étendez-la à l'envers au soleil, et la maniez et remaniez si bien qu'elle devienne souple, et elle sera belle ; raclez-la du côté de la chair avec le couteau, afin qu'elle soit plus propre ; ensuite étendez la couleur dessus sur une table ou planche unie à la hauteur du nombril, et lissez-la, commençant à moitié, allant vers la tête ; lissez-la en long et en large jusqu'à ce qu'elle prenne un beau lustre.

Pour faire une peau noire et grise.

Vitriol et galle bien pilés, de chacun demi-once, que vous ferez bouillir dans suffisante quantité d'eau dont on apprête les cuirs, et vous en servez ainsi tiède à donner la couleur à la peau sans la laver, mais seulement comme elle est du côté du poil ; si vous la voulez grise, il suffit d'une couche ; et si vous la voulez noire, laissez-la sécher après la première couche, et lui en donnez encore une, et plus s'il est besoin : observez l'ordre de la recette

précédente pour teindre en rouge, c'est-à-dire, qu'elle soit préparée et apprêtée en chamois.

Pour faire une peau violette.

Prenez la peau teinte avec brésil et une poignée de chaux vive bien en poudre, et autant de cendre gravelée et de sel, le tout bien mêlé ensemble, et étendez cette poudre sur toute la peau; détachez la peau, et la nettoyez doucement et bien; prenez de l'eau de brésil ou de l'eau simple, et donnez-en une couche avec un pinceau par toute la peau, et faites-la essuyer à l'ombre; quand elle est à moitié sèche, maniez-la et frottez-la bien, afin qu'elle devienne douce, et l'apprêtez comme il est dit ci-devant.

Pour passer la peau en chamois.

Faites tremper la peau, et faites l'eau de chaux en la manière suivante, avec un seau d'eau et quatre livres de chaux vive, et laissez-lui passer son feu et refroidir; lavez bien la peau, et mettez-la dans l'eau de chaux, le côté de la chair devers la chaux; et retirez-la chaque jour une fois, et la laissez égoutter sur le vaisseau pendant deux heures, tant qu'il y aura de l'eau à la peau, parceque cette eau qui dégoutte émeut la chaux, et la rend plus mordicante: vous continuerez de faire ainsi une fois chaque jour pendant quinze jours; après lequel temps retirez-la et la pelez sur le banc avec le dos du couteau, et la lavez très-bien en eau claire. Refaites de nouvelle eau de chaux comme ci-dessus; quand elle sera froide, mettez-y la peau pendant douze jours, et de trois en trois jours vous la retirerez, la laverez très-bien, la remettrez dans l'eau de chaux, et la dernière fois vous la décharnerez; alors prenez son de froment que vous délayerez avec de l'eau de chaux, foulez et maniez bien la peau en eau claire, et prenez garde si votre eau de son s'échauffe; ce que vous connaîtrez lorsque le son paraîtra dessus, alors mettez la peau comme vous savez; et lorsque vous verrez que la peau prend bien l'eau, ce que vous aper-

cevrez quand la croûte du son qui se fait dessus se brise avec les doigts, alors retirez la peau et nettoyez bien le son de chaque côté avec le fer; ensuite refoulez, relavez votre peau et maniez-la si bien dans l'eau qu'elle en sorte claire, et ensuite tirez-la bien de tous côtés. Si vous apprêtez une douzaine de peaux, sur cette quantité prenez demi-seau d'eau, six onces d'alun de roche et deux livres de sel; et après lui avoir fait prendre un bouillon, retirez-la du feu, laissez-la refroidir que vous y puissiez souffrir la main, et ayez un petit vaisseau pour chaque peau que vous y mettrez, et par-dessus un peu de cette eau, maniez-la bien dedans en la tirant en long et en large dans ladite eau; vous la laverez dans un autre vaisseau, et ferez ainsi à chaque une à une.

Pour connaître si votre peau est bien apprêtée ou non, quand vous lui aurez fait prendre l'alun, prenez ladite peau, serrez-la et tordez-la un peu dans la main; si elle demeure blanche à l'endroit où vous l'avez serrée, et rouge où vous l'avez torse, elle sera bien; et si elle n'est pas bien, vous la trouverez délicate et douillette: alors prenez un peu d'alun de roche, de sel commun et d'eau, passez votre peau dans cette eau, vous la retirerez et l'y remettrez jusqu'à ce que vous aperceviez les marques du bon apprêt; lavez-la en sorte que toute l'eau en sorte, et quand elle sera bien égouttée, étendez-la au soleil pour sécher, et prenez de l'eau qui en aura dégoutté, six écuellées de farine de froment, et une douzaine d'œufs frais, mêlez les œufs et la farine ensemble, faites-en comme une pâte, prenez (dis-je) l'eau qui a dégoutté de la peau et délayez-la comme un bouillon aux œufs; faites cela si promptement que l'eau conserve sa chaleur, afin que la peau prenne bien l'apprêt, et ainsi tout chaud donnez-le à la peau; foulez-la bien aux pieds, continuez tant qu'elle prenne bien son apprêt, et il faut la laisser nourrir de cela pendant une nuit dans cette eau; le lendemain retirez-la, laissez-la égoutter et après sécher

au soleil ; ensuite mettez-la dans l'eau fraîche pour la bien laver, foulez aux pieds et très-bien, et ensuite prenez-la par les bords, mettez-la sur la barre, avec un bâton en glissant frottez-la bien de long et de large ; ensuite remettez-la sur la table, l'étendez, tirez bien de tous côtés, et étendez-la au soleil ; de manière qu'il n'y ait pas de vent, parceque le vent mange l'apprêt ; enfin refoulez-la, maniez-la, et la préparez à votre commodité quand vous la voudrez mettre en œuvre.

Une peau de bouc demande trois onces d'alun de roche, une once de sel commun, et de même jusqu'à une peau moyenne ; et pour une vieille peau ou grande jusqu'à six onces et deux livres de sel ; enfin selon la peau il faut donner l'alun de roche, plus ou moins, selon le besoin.

Pour passer en chamois les peaux de chèvres ou autres.

En premier lieu, mettez la peau bien tremper dans l'eau un jour ou deux, lavez-la bien, qu'elle soit bien nette ; ensuite mettez-la dans la chaux dans un vaisseau de bois qui doit être préparé, sur un seau d'eau une pierre de chaux grosse comme un gros pain de quatre livres, ainsi à proportion, suivant la quantité de peaux que vous apprêtez ; et lorsque l'eau sera froide, mouvez bien le tout, et mettez dedans votre cuve lesdites peaux une à une, le côté de la chair en dessous, que l'eau les surpasse ; laissez-les ainsi trois jours ; le troisième jour retirez-les et les laissez égoutter, et ne perdez pas l'eau qui en dégoutte, que vous remêlerez avec l'autre de la cuve. Remettez les peaux comme vous avez fait la première fois, et laissez-les ainsi cinq ou six jours, ou jusqu'à ce que vous voyiez que le poil s'en aille facilement : ôtez-les et les pelez sur le chevalet avec le dos du couteau ; brouillez l'eau et la chaux, remettez les peaux dedans pendant trois jours ; retirez-les et les lavez bien à l'eau fraîche ; quand vous les retirerez, lavez-les par la tête, accrochez-les par les oreilles, par les jambes, secouez-les bien dessus et dessous, les lavez bien, les mettez sur le chevalet

le poil en dessus, et pelez-les avec une côte de bœuf, parcequ'avec le couteau vous les pourriez déchirer étant mouillées. Ayez une autre tine couverte, qui puisse contenir les peaux; dettempez-y du son de froment aussi épais que le moût nouveau, foulez avec la même eau de chaux et non autre; j'entends que vous preniez celle qui a dégoutté des peaux pour détremper le son, que vous mêlerez bien avec ladite eau, dans lequel vous mettrez les peaux, et les y laisserez vingt-quatre heures; après lequel temps vous les retirerez, et les laverez plusieurs fois avec l'eau qui en a égoutté; foulez-les bien aux pieds en les pétrissant bien environ jusqu'à six fois, jusqu'à ce que l'eau en sorte claire, les lavant chaque fois en eau claire, que vous en ferez sortir autant qu'il vous sera possible. Ensuite apprêtez autant d'eau claire qu'il en faut pour couvrir les peaux, pesez-la, et sur chaque livre d'eau mettez deux onces d alun de roche, une once de sel, et la mettez chauffer pour dissoudre les sels, lesquels étant dissous retirez-la du feu, laissez-la tiédir dans une tine : mettez les peaux une à une bien étendues, les y laissez vingt-quatre heures, les retirez, les laissez égoutter et sécher à moitié, en été à l'ombre et en hiver au soleil; quand elles seront à moitié sèches, maniez-les bien, étendez-les de part et d'autre, et qu'elles deviennent bien étendues. Ensuite prenez l'eau égouttée, sur chaque livre de laquelle ajoutez-y une once d'huile, faites chauffer le tout et retirez-la aussitôt; ayez gros comme une noix de levain pour chaque livre d'eau, que vous délayerez peu-à-peu avec environ autant de fleur de farine, ou un peu plus, en sorte qu'elle soit épaisse comme un bouillon aux œufs; laissez-le ainsi une heure de temps; après ajoutez-y le reste de l'eau un peu tiède, et ajoutez-y encore pour chaque livre d'eau demi-once de farine, un œuf; mouvez bien, et étendez les peaux dedans en les y maniant et foulant bien, afin que l'apprêt les pénètre bien; laissez-les ainsi deux jours, les retirez, les étendez en

la manière susdite, et les laissez bien sécher ; étant bien sèches, trempez-les dans une tinette d'eau claire promptement, les lavez, les étendez sur une table humide, les maniez bien, et étendez pendant une heure ; ensuite frottez-les-y, corroyez-les bien : de cette manière vous aurez des peaux bien apprêtées et faites.

Pour apprêter et dorer la peau pour faire des garnitures de meubles.

Préparez la peau comme il est dit ci-devant en la manière de la passer en chamois, à l'endroit comme à l'envers ; lissez-la avec le lissoir de verre à l'endroit, donnez-lui une couche de colle de retailles de peau, et appliquez-lui les feuilles ou d'étain ou d'argent ; ayez fiel de bœuf, mêlez-y de l'orpiment, incorporez-les bien ensemble dans un pot de terre vernissé, faites-les bouillir au feu jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé ; ensuite mettez la peau attachée sur une table au soleil, donnez-lui le fiel composé, et la laissez sécher ; ensuite vous lui donnerez une autre couche de la couleur suivante : savoir, mettre bouillir du brésil avec du fort vinaigre blanc, tant que la couleur disparaisse, ajoutez-y un peu de gomme arabique ; coulez le tout, et mettez-le au soleil, tirez vos filets où il vous plaira ; faites-en même de noirs, que vous ferez avec des noyaux de pêches brûlés en charbons et broyés sur le porphyre, ayant ôté le mauvais, et appliqué avec de l'huile de lin ; vous pourrez dessiner avec cela ce que vous voudrez ; quand vous lui donnerez le fiel, vous pourrez réserver les endroits que vous voudrez laisser de la couleur naturelle de l'argent ; imprimez, et si vos fers sont humides, faites que vos peaux ne le soient pas, puis cela sera fait.

Pour teindre une peau en couleur d'or.

Prenez litharge d'or deux onces, et trois onces d'huile de noix ; ayant bien broyé la litharge, faites-les bouillir ensemble à diminution du tiers ; du reste, donnez-en la couleur à la peau du côté où

a été le poil ; que si le reste ne suffit pas, à mesure que vous l'employerez, vous y en ajouterez un peu d'autre.

Pour teindre la peau de mouton en rouge.

La peau étant passée en chamois, sera bien lavée jusqu'à ce qu'elle rende l'eau claire ; étendez-la, et mettez-la sécher à l'ombre et au vent ; étant sèche, maniez-la, frottez-la un peu, et l'étendez sur une table. Mettez dans une écuelle une once de brésil bien fin, avec autant de la plus forte lessive qu'il en faut pour le couvrir un peu plus, et les mettez dans un pot vernissé, avec environ trois verres d'eau claire, ou plus si vous le jugez à propos, avec une pincée de trois doigts de fenugrec bien pilé, et autant de plâtre gris bien pilé ; mettez le tout bouillir à évaporation du tiers, ou un peu plus, tirez-le, laissez-le reposer et clarifier, versez-le dans une écuelle, et donnez-en une couche avec un drapeau, à la peau bien également, qu'elle ne fasse pas d'ondes ; laissez-la sécher et lui donnez le frottoir par-tout, ensuite une autre couche et le frottoir, et continuez ainsi jusqu'à ce qu'elle ait la couleur à votre gré. Souvenez-vous de donner la couleur toujours chaude, telle qu'elle soit. Si vous la voulez faire couleur de rose, prenez une éponge trempée dans la lessive, pressez-la bien, passez-la sur toute la peau teinte en rouge, et la laissez sécher : elle deviendra couleur de rose, comme si elle était teinte en graine.

Pour teindre une peau en bleu.

Prenez une once d'indigo bien en poudre, faites-le bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à réduction de moitié un peu plus, retirez-le du feu, et y mettez une once de gomme arabique ; laissez-le reposer, tirez-en le plus clair, en teignez la peau, laissez-la sécher, donnez-lui une autre couche, et continuez jusqu'à ce que la couleur vous plaise : servez-vous du pinceau de poil de porc, ou de brosse à grand poil.

Pour faire une peau verte.

Prenez les fruits d'aubépine cueillis en septembre, pilez-les en marmelade, et en faites de petits pains; que vous laisserez sécher; quand vous voudrez teindre, prenez la moitié de ces pains, qu'on mettra tremper en vin blanc un peu de temps, et étant trempé délayez-le, ajoutez-y trois chopines d'eau, un quart et demi d'indigo, autant d'alun de roche, mêlez bien le tout; faites-le bouillir qu'il s'en évapore chopine, tirez-le du feu, le laissez reposer, et du plus clair donnez-en la couleur à la peau avec la brosse ou gros pinceau, une couche après l'autre, et continuez jusqu'à ce que la couleur plaise; ensuite laissez sécher la peau, frottez-la bien avec le bouchon de jonc, elle deviendra belle et lustrée.

Pour teindre la peau en gris.

Prenez deux onces de galle pilée, que vous mettrez bouillir avec chopine d'eau jusqu'à évaporation de moitié; ensuite il le faut retirer du feu, y ajouter une once de vitriol pilé, bien mêler le tout, et donner la couleur à la peau avec la brosse ou gros pinceau; la teinture étant tiède, la laisser sécher, et étant sèche, lui redonner encore une couche, et continuer ainsi jusqu'à ce que la couleur plaise.

Pour teindre une peau passée en chamois, en noir.

On fait bouillir quatre onces de galle pilée dans trois chopines d'eau de feuilles de figuier ou de noyer, à diminution du tiers: alors on la tire du feu, on la laisse reposer, on en prend un peu dans un plat ou écuelle, on étend la peau sur une table, on lui en donne une couche avec le pinceau de poil ou la brosse, et on réitère tant que la peau la voudra recevoir; on la laisse sécher, et on la frotte bien; ensuite on prend le marc resté, qu'on fait chauffer, on y ajoute deux onces de vitriol romain, que l'on mêle bien, et on en donne une couche à la peau, qu'on laisse sécher; on la frotte bien rudement, on lui en redonne ensuite une autre couche, et on continue jusqu'à quatre fois, la laissant toujours sécher entre deux, et la frottant comme la première fois;

étant teinte, sèche et bien frottée, on aura un peu d'huile d'olive et autant de lessive commune bien battues ensemble, dont on frottera ladite peau, qui deviendra d'une vive couleur; on la laissera sécher, on la frottera bien, et maniera de toute manière; ce sera un très-beau noir : ceci est la véritable manière dont se servent les marroquiniers.

Pour apprêter une peau de chevreau en l'espace de deux heures.

Il faut prendre une peau fraîche, et mettre dessus un peu de chaux vive du côté de la chair, la rouler comme du papier, la laisser ainsi demi-heure; avoir une bûche ronde et unie, l'étendre dessus, et avec une côte de cheval emporter la chair, ensuite le poil; la bien laver et bien presser entre deux bâtons pour en faire sortir toute l'eau, ensuite la mettre un peu de temps dans l'apprêt suivant.

Il faut prendre du bouillon de chair du pot, du lait ou de l'eau claire tiède plein une écuelle, délayer dedans un œuf, y ajouter trois onces d'alun de roche cru, bien pilé en poudre, et autant ou un peu plus de beurre, une petite poignée de sel, autant de farine, bien battre le tout ensemble comme un bouillon, le rendre tiède, et apprêter la peau pour la mettre dedans, l'y laisser qu'elle s'imbibe bien; et si on la veut faire promptement, il n'y a qu'à la laisser peu de temps dans l'apprêt, la bien enfariner, ensuite la présenter au feu en la tournant et retournant souvent, jusqu'à ce qu'elle soit sèche.

Cette sorte de peau est bonne à faire des bourses ou éguillettes, ou ce qu'on veut : si on la laisse sécher à loisir, elle deviendra plus blanche, et si on lui veut donner la couleur grise, cela se fera avec la galle, le vitriol et la gomme.

Pour faire une peau de mouton, couleur de brésil.

On prend une peau de mouton nette et sans tache, on la fait tremper un jour en eau claire, on la foule bien avec les pieds, et on la frotte si bien qu'il n'y reste point d'eau; ensuite on prend une once d'alun de roche, que l'on dissout dans une

écuelle d'eau ; il faut coudre la peau comme un baril, y laissant une ouverture pour y faire entrer l'eau, et la bien rouler dedans, en sorte qu'elle aille par-tout ; il faut aussi avoir préparé une once de brésil raclé bien fin avec un verre ou un canif, qu'on fera cuire dans trois chopines ou deux pintes d'eau, en sorte qu'il en reste deux chopines qu'on fera entrer dans la peau, après en avoir ôté l'eau d'alun ; on roulera bien ladite peau pour lui faire prendre la couleur par-tout, et on continuera jusqu'à ce qu'elle soit bien colorée : alors on la découdra, et on achevera de l'apprêter comme on fait ordinairement, et elle sera très-belle.

Pour faire parchemin très-fin avec peau de mouton.

L'on prend le double du poids de la peau, d'alun de roche, qu'on met dans l'eau résoudre au feu jusqu'à ce qu'elle soit tiède ; ensuite on prend la peau préparée pour faire parchemin, qui doit être mouillée et bien épurée d'eau, on la met dans cette eau d'alun qui aura un peu bouilli, et on la frotte bien avec cette eau alunée ; puis on prend des jaunes d'œufs suffisamment pour en barbouiller la peau des deux côtés, avec lesquels on la manie bien, afin qu'elle en soit bien empreinte par-tout ; ensuite on prend de la farine de froment, avec laquelle on frotte bien ledit parchemin, en sorte que toute l'humidité disparaisse, et qu'elle demeure sèche, et alors elle sera en perfection : mais il faut observer la diligence.

Pour faire une peau jaune.

L'on prend une peau apprêtée avec les feuilles, et pour chaque peau on prend une once et un quart de curcume ou *terra-merita* pilé, et deux onces d'alun de roche ; on les fait cuire dans une pinte d'eau claire à diminution du tiers ; cela étant fait, on étend la peau, à laquelle on donne une couche de cette couleur, et on la laisse sécher ; on lui donne une autre couche, et on continue jusqu'à ce que la couleur soit à son goût ; on la laisse sécher, on lui donne l'apprêt ordinaire, et on la polit avec du vinaigre.

Pour teindre une peau de chamois en bleu.

On prend un peu de fleur de guède, un peu de lessive douce, que l'on délaie bien ensemble, et on en donne une couche à la peau du côté de la chair; on la laisse sécher à l'ombre, et lorsqu'elle commence à sécher il la faut bien tirer, la bouchonner, lui redonner une autre couche, et continuer ainsi jusqu'à ce qu'elle plaise : on lui donne le lustre à l'ordinaire.

Pour teindre en brun une peau en chamois à l'envers.

On prend la peau apprêtée et bien rasée à l'envers avec la pierre-ponce, et dans environ trois verres d'eaû de rivière on met quatre onces de galle, qu'on fait bouillir à diminution d'un tiers; on la retire du feu, on la passe par un linge, et on y ajoute quatre onces de vitriol et une once de gomme arabique; puis on prend six onces d'huile à brûler, et quatre onces de lessive douce, les bien mêler ensemble avec deux jaunes d'œufs un peu durs; le tout étant tiède et écumé, fera un bon apprêt : on y peut ajouter un peu d'huile de lin, un peu de moulée; toutes ces choses peuvent faire et donner une belle couleur, qu'on donnera à la peau du côté de la chair et à l'envers, si l'on veut : tout cela fera un beau brun et agréable à l'œil. Si vous lui voulez donner de l'odeur, on peut y ajouter de la poudre d'iris ou de girofle : on laisse essuyer la peau à l'ombre, et on lui donne l'apprêt ordinaire : cette recette est véritable, et fait une couleur agréable à l'œil.

Pour faire un beau bleu turquin.

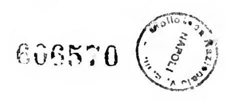
On prend du pastel ou bois violet, ou pour le mieux, de très-bon tournesol, avec un peu de chaux vive, et un peu d'eau et d'urine, s'il est trop épais, et on délaie bien le tout ensemble.

Nota. Plus cette composition est vieille, meilleure elle est; et on donne la couleur à la peau en la manière ordinaire avec le pastel : chose éprouvée.

Recette pour faire de l'encre, qui, pendant les chaleurs, ne moisit point par-dessus, et ne fait aucune boue au fond.

Prenez trente onces de vin blanc, du meilleur et du plus fort qu'on puisse trouver; parceque plus il est fort, et mieux il tire la substance de la galle, que ne fait l'eau commune; on y ajoute trois onces de petite galle d'Istrie, de la plus petite, ridée, concassée, et non pilée, parcequ'étant pilée, l'encre devient épaisse peu de jours après qu'elle est faite; on met infuser la galle dans le vin, pendant douze jours, ou environ douze jours, plus ou moins, il n'importe; et chaque jour il faut avoir soin de mouvoir quatre ou six fois, ce qui est nécessaire, excepté le douzième jour; mais il faut la passer à travers une toile de lin assez serrée, que le vin en sorte clair : on met le reste à part, parcequ'il ne vaut rien, et dans le vin qu'on aura coulé, on y ajoute deux onces de vitriol romain du meilleur. E. quand on a mis le vitriol pilé, il faut mêler le tout, et bien remuer pendant un *Miserere*, avec une once de gomme arabique, de celle qui est la plus dure, et se casse comme un verre : il faut que cette gomme ait été dissoute un jour auparavant dans une suffisante quantité de vin blanc, en sorte qu'elle soit comme de la belle térébenthine, parcequ'elle s'incorpore plus aisément : on aura une encre très-fine. Remarquez que cette encre ne montre sa finesse et sa beauté, qu'après avoir reposé quinze jours. Voilà tout ce qui se peut faire, dire et enseigner de meilleur pour faire de l'encre très-belle et très-fine.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES ET TITRES

Contenus dans ce second Volume.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Fin de la Table du Tome second.

